

CHAPITRE 31

CÉLÉBRITÉS BEAUCEVILLOISES

La renommée. L'anonymat. Qui avait les qualités humaines les plus vraies ? Le brave cultivateur qui s'arrache le cœur à l'ouvrage, dans le fin fond de son rang. La non moins besogneuse maman qui travaille du matin au soir, sans jamais rechigner. Le curé tonitruant qui peste du haut de sa chaire. Le professionnel qui fait son possible, au vu et au su de toute la petite communauté. Comment ne pas blesser des susceptibilités ? Oubli d'un tel. Trop grande importance de l'autre. L'important, n'est-ce pas de cerner la Beaucevilloise, le Beaucevillois, dans son quotidien, sans fard, sans maquillage ! Du plus humble au plus en vue. Qu'a de particulier le résident de Beauceville, de Saint-François ? Différent des autres Beaucerons ?

Par contre, l'aspect social, culturel, économique drainé par un individu le rend plus sujet aux lumières de la notoriété, à la curiosité publique. Il en est ainsi des Rigaud-Vaudreuil, de Léry, Renault, Gaspard Fauteux, Madeleine Doyon-Ferland, Dominique Doyon, William Chapman, Philippe Angers, Rolland Drouin... pour n'aborder qu'une mince brochette ! À d'autres de nous faire découvrir nos oubliés : « On n'est jamais prophète dans son pays ! » Jalons, pistes à approfondir...

GASPARD FAUTEUX (1898-1963)

Dentiste de Beauceville, devenu lieutenant-gouverneur de la Province de Québec !

Les registres de la Fabrique Saint-François, au recensement de septembre 1899 (n° 166) donnent Henri Larue 26 ans, Corinne Fauteux et Gaspard 3 mois. Au n° 211, les noms d'Omer Fauteux, d'Éva Mercier, Mercier, Gaspard, Anne, Géralde. En 1912, c'est maintenant Homer Fauteux 40 ans, Éva Mercier 39 ans, Mercier 15 ans, Gaspard 14 ans, Aimé 13 ans, Gérald 12 ans, Éva 7 ans, Françoise 1½ an et Marie Genesse 25 ans (domestique?).



Gaspard Fauteux.



La 1^{re} maison préfabriquée de Beauceville (1925). Ex-demeure de Gaspard Fauteux.

Né dans la paroisse Saint-Hyacinthe-le-Confesseur, le 27 août 1898, fils d'Homère Fauteux, dentiste et registrateur du comté de Beauce, et d'Héva Mercier.

Fit ses études chez les Sœurs grises de Québec, au séminaire de Québec, au collège de Lévis, au collège Sainte-Marie à Montréal ainsi qu'à l'université de Montréal. Reçu chirurgien dentiste le 13 juin 1921.

[A épousé à New York, dans l'église Notre-Dame-de-Lourdes, le 18 septembre 1923. Marguerite Barré, fille d'Antoine Barré, artiste, et d'Antoinette Skelly].

Sergent dans le corps dentaire canadien au camp militaire Valcartier. Exerça sa profession dans la Beauce jusqu'en 1926, puis s'établit à Montréal. Organisateur de la clinique dentaire de l'Hôtel-Dieu de Montréal en 1928 et 1929.

Membre de l'Union libérale Papineau et de l'Association libérale Sainte-Marie. Élu député libéral à l'Assemblée législative dans la circonscription de Montréal-Sainte-Marie aux élections de 1931. Défait en 1935. Élu député libéral à la Chambre des communes dans la circonscription de Sainte-Marie à l'élection partielle du 9 février 1942. Réélu en 1945 et 1949. Orateur à la Chambre des communes du 6 septembre 1945 au 30 avril 1949. Nommé membre du Conseil privé le 15 mai 1949. Démissionna le 28 août 1950. Lieutenant-gouverneur de la province de Québec du 1^{er} octobre 1950 au 14 février 1958.

Gouverneur du Collège des chirurgiens dentistes de la province de Québec d'août 1930 à juillet 1932. Directeur de la *Refinex Trading Co.*, de l'*Industrial Steel and Fibre Co.*, de la *Bruck Silk Mills Ltd.*, de la *Canadian Home Assurance Co.*, de la *Jefferson Maritime Insurance Co.* (New York) et de la *United Asbestos Corp.* Président du bureau de direction de l'Hôtel Windsor et de la *Beaconing Optical and Precision Material Co. Ltd.* Partenaire de la *Davidson and Corp.* Membre du Club de la garnison de Québec, du Club de réforme, du *Winter Club* de Québec, du *Mount Stephen Club* de Montréal, de la Légion canadienne BESL, section Jean-Brillant, de la *Mental Motorist League*, de la société Saint-Jean-Baptiste du district Saint-Eusèbe, du club Lemieux, du club Chapleau et des chevaliers de Colomb. Créé commandeur de l'ordre national de la Légion d'honneur le 12 janvier 1949. Fait chevalier de grâce de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Titulaire de la Croix-Rouge de Grèce. Docteur *honoris causa* de l'université Laval en 1950, de l'université de Montréal en 1951 et de l'université McGill en 1957.

Décédé à Montréal, le 29 mars 1963, à l'âge de 64 ans et 6 mois. Inhumé à Montréal, dans le cimetière Notre-Dame-des-Neiges, le 2 avril 1963.

Petit-fils d'Honoré Mercier*, premier ministre de la province de Québec, et de Joseph Godbout, député libéral de Beauce à la Chambre des communes de 1887 à 1901, puis

sénateur de la division de La Salle de 1901 à 1923. Neveu de Lomer Gouin *, premier ministre de la province de Québec, et d'Honoré Mercier * (fils), député à l'Assemblée législative. Cousin de Léon Mercier Gouin, sénateur de la division de Salaberry de 1940 à 1976, d'Honoré Mercier * (petit-fils) et de Paul Gouin *, députés à l'Assemblée législative. Beau-père de Claude Castonguay *, ex-député à l'Assemblée nationale.

Donc 21^e lieutenant-gouverneur du Québec, remplaçant d'Eugène Fiset et prédécesseur d'Onésime Gagnon.

Le jeune Fauteux suivit donc ses parents en Beauce, son père devenant registrateur du comté. Pendant 5 ans, il exerça à Beauceville sa profession de dentiste, comme en fait foi sa carte professionnelle tirée des petites annonces de l'Éclaireur d'août 1922.

Dr GASPARD FAUTEUX

CHIRURGIEN-DENTISTE

HEURES DE BUREAU : 9 à 12 a.m. ; 2 à 5 p.m. ; 7½ à 8½ p.m.

BEAUCVILLE-OUEST, - P. QUE.

L'hon. Gaspard Fauteux a été assermenté mardi

C'est mardi matin, dans la Chambre Rouge du parlement, que le nouveau lieutenant-gouverneur de la province de Québec, l'hon. Gaspard Fauteux, ancien député de Ste-Marie, a prêté serment devant une foule considérable d'invités distingués. Parmi ces derniers, on remarquait Son Excellence le gouverneur général, l'hon. Maurice Duplessis et Mgr Maurice Roy. Le juge en chef de la Cour d'Appel, l'honorable Antonin Galipeault, a fait

prêter serment au dix-neuvième lieutenant-gouverneur de notre province. L'hon. Fauteux, on le sait, succède à Sir Eugène Fiset. M. J.-L. Paquin a donné lecture de la commission du nouveau châtelain, tandis que le Dr Alf. Morisset, greffier du Conseil exécutif, tendit la bible à l'hon. Fauteux. M. Pierre Gelly avait charge du protocole.

A l'honorable Fauteux, un ancien de Beauceville, nous offrons nos félicitations les plus sincères.

FAUTEUX (Marguerite)
— A Québec, le 14 mars 1985, à l'âge de 82 ans, est décédée dame Marguerite Barré, épouse de feu l'Honorable Gaspard Fauteux ancien Lieutenant Gouverneur du Québec. La famille recevra les condoléances au salon funéraire

Urgel Bourgie Ltee
& J.R. Deslauriers
5650 Côte des Neiges
Montréal

le vendredi 15 mars 1985, de 18h à 22h. Les funérailles auront lieu le samedi 16 mars 1985 à 11h en l'église Notre-Dame des Neiges et de là au cimetière de la Côte des Neiges. Elle était la fille de feu Antoinette et Raoul Barré. Elle laisse dans le deuil sa fille Mimi (Mme Claude Castonguay), ses fils: Paul (époux de Nini Cannon), et Gaspard (époux de Lucy Hany). Sa bru Madeleine Lefebvre (épouse de feu Roger Fauteux), onze petits-enfants, deux arrière-petites-filles, ses belles-soeurs: Thérèse Fauteux, Yvette Fauteux, Evelyne Fauteux, Eva Fauteux (épouse de Honoré Mercier). Compenser l'envoi de fleurs soit à l'Institut de Cardiologie de Montréal, 5000 Bélanger Est, Montréal, H1T 1C8 ou à la Fondation du C.H.U.L. de l'Université Laval, 2705 Boul. Laurier, Ste-Foy. Pour renseignements: 529-3371.

B 96
Joseph Gaspard Honoré Roger
Fauteux
a. M. Paulin Joffe
& Ch. Jermi de Selby
24 mars 1951
H. Fauteux

Le Dr Gaspard Fauteux
Le serment prêté au dix-neuvième
lieutenant-gouverneur de notre
province. L'hon. Fauteux, on le
sait, succède à Sir Eugène Fiset.
M. J.-L. Paquin a donné lecture
de la commission du nouveau
châtelain, tandis que le Dr Alf.
Morisset, greffier du Conseil
exécutif, tendit la bible à l'hon.
Fauteux. M. Pierre Gelly avait
charge du protocole.
A l'honorable Fauteux, un
ancien de Beauceville, nous
offrons nos félicitations les plus
sincères.
Antoinette de Barré
Honoré Mercier
Gaspard Fauteux
F. Gelly

Sources: ACPMQ; AODQ; COL: Le Devoir, 28-08-1950, 30-03-1963; The Montreal Daily Star, 17-05-1935; Le Soleil, 13-02-1932.

D'autre part, l'index des baptêmes de la paroisse Saint-François de Beauce (folio 750, B. 96, 1924) donne ceci (voir photo) :

Le futur lieutenant-gouverneur avait 26 ans, à la naissance de son fils Gaspard junior. Les signatures demeurent particulièrement précieuses ; à remarquer la signature de l'oncle de Gaspard Fauteux Sr (lieutenant-gouverneur), celle du fils du grand Honoré Mercier sr, Honoré Mercier jr. Donc l'épouse de Fauteux était la fille de l'ancien premier ministre du Québec, le célèbre Mercier. À lire sa biographie, il n'est pas surprenant de le voir accéder à ce haut poste de lieutenant-gouverneur.

À cet effet, le journal l'Éclaireur de Beauceville, en date du jeudi, 5 octobre 1950, insérait en page frontispice et quelques pages plus loin (vol. 43, n° 1), l'assermentation de Fauteux.

Son épouse, Marguerite Barré, devait décéder dernièrement, en mars 1985, comme le signalait le quotidien « Le Soleil » de Québec.

Selon Patrick Doyon (bijoutier), Homère Fauteux habitait l'emplacement du dentiste Ph. Jolicœur, aujourd'hui habité par Paul-Émile Deschênes, puis Jean Grégoire, près de l'Imprimerie l'Éclaireur. Cette maison d'Homère Fauteux a été incendiée. Homère Fauteux était dentiste aussi et il deviendra, le 13 novembre 1919, registrateur-adjoint avec le notaire Philippe Angers.

Un peu plus tard, Gaspard Fauteux habita près de son père, en haut de l'avenue Saint-François, de biais avec le cimetière. *Première maison préfabriquée de Beauceville*. Cette coquette résidence, sise au 200 avenue Saint-François Beauceville Ouest, est aujourd'hui habitée par M^{me} Jeanne Duval, mariée en première noce à feu Lucien Lachance (ass.-vie La Métropolitaine) et en deuxième noce à J. Marcel Poulin à Odilon (jadis, tous deux représentants de « Dominion Fish and Fruit Ltd. » de Québec). Dynamique président sortant de l'Amical mariste, J. Marcel Poulin a même eu à prononcer pendant une certaine campagne électorale pas moins de 39 discours de présentation... en 39 jours ! Doué d'une mémoire phénoménale, il s'avère une mine de renseignements. Quant à M^{me} Jeanne Duval, elle me confiait qu'elle s'est mariée jadis à feu Lucien Lachance, le 6 octobre 1938 : « Un an après, nous achetions la maison. Monsieur Fauteux a conclu la transaction de Montréal, par téléphone ; il ne l'avait habitée qu'un an... il la loua à plusieurs... en premier, à un médecin de l'Unité sanitaire (qui ouvrait ses portes en mai 1926, année du déménagement de M. Fauteux à Montréal, dans Sainte-Marie)... par après, une M^{me} Jacques devient locataire... Baltazar Labbé aussi. À une certaine époque, Paul Rodrigue de Saint-François Ouest s'en porta acquéreur. Mon beau-frère, Josaphat Quirion reprit par après sa créance, c'est alors qu'on l'acquitta en 1939. » Josaphat Quirion (1896-1950), alias J.O.V. ou Josaphat Odilon Valérien, fut registrateur-adjoint de Beauce, père du notaire Jean-Luc Quirion.

Avant de conclure, signalons qu'une jolie causeuse et deux chaises ayant appartenu à l'Honorable Fauteux sont aujourd'hui la propriété du Couvent Jésus-Marie de Beauceville Ouest. S. Simone Gagnon. R.J.M., de Saint-Gervais de Bellechasse (longtemps à Beauceville) dévoile, dans une correspondance personnelle, datée du 24 février 1985 :

« En 1960, ne voulant pas meubler notre parloir à la moderne, je me suis mise en quête de vieux meubles s'apparentant mieux au style de notre vénérable maison. On m'a alors orienté vers M^{lle} Diana Gendron qui avait dans le haut d'un garage des meubles qu'elle prêtait pour des séances. C'est là que je découvris cette causeuse et ces deux chaises horriblement abîmées et délabrées. Comme elles me plaisaient, j'ai demandé si elle voulait nous les vendre. Ce qu'elle a accepté de bon cœur. Par la suite, elle a décidé de les donner en héritage à son Alma Mater. C'est le rembourreur Rousseau de Québec qui leur a servi une si belle toilette dorée. Comment se fait-il que cette causeuse et ces chaises se trouvaient chez M^{lle} Gendron, ça je l'ignore. » Cette demoiselle Gendron est la sœur de l'épouse d'Albert Prentiss, Délima Laurina Gendron.

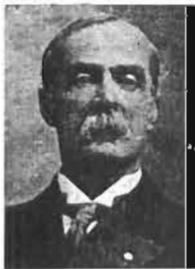
Mademoiselle Diana Gendron, âgée de 87 ans, est hospitalisée chez les chroniques, à Beauceville. Infirmière pendant plus de 35 ans avec le Dr Jos H. DesRochers. Tante de Thérèse Prentiss, épouse d'Hervé Poulin à Donat. M^{me} Poulin croit savoir qu'un certain Jean Gilbert aurait donné ces meubles à sa tante. M^{me} Hervé Poulin a elle-même été élevée chez le Dr DesRochers, fils de Basile et d'Élizabeth Armstrong. Feue M^{me} Marcellin Poulin, dite « marraine », a elle aussi travaillé pour le Dr DesRochers. Ce Jean Gilbert demeurait non loin des Fauteux : « il était leur bon serviteur, un bon citoyen »... décédé à 100 ans et 4 mois, le 14 février 1966 : né le 5 octobre 1865, fils de Pierre Gilbert et de Sophie Quirion... époux de Délima Quirion... à son inhumation, les témoins furent Alphonse Bolduc, Charles-Auguste Bernard et Benoit Quirion prêtre. Ce centenaire ne bat sûrement pas Philius Bernard, époux de feu Léonie Grondin, décédé à 104 ans et 5 mois, le 13 août 1970... né et baptisé le 23 février 1866, fils d'Olivier Bernard et d'Anastasia Poulin.

M^{me} vve J.O.V. Quirion (président de la Cie l'Éclaireur Itée en 1939), a en sa possession la chaise de coin de ce mobilier des Fauteux. M^{me} Quirion, née Rachel Duval, est la sœur aînée de M^{me} Jeanne Duval, épouse de feu Lucien Lachance et sœur de M^{me} Pierre Quirion, Georgette Duval : toutes trois filles d'Eugène Duval et de Victoria Bolduc de Saint-François. M^{me} Quirion possède une maison située au 211, 6^e avenue Saint-François... à onze numéros civiques des Fauteux !

Dans le petit salon des Fauteux, une sonnette électrique servait à appeler le serviteur. Un deuxième « domestique », Georges Potvin, servait, à cette véritable aristocratie qu'était les Fauteux, de taxi... on se rendait souvent sur leur domaine de Saint-Benjamin.

WILLIAM CHAPMAN (1850–1917)

Poète, journaliste, fonctionnaire, libraire, traducteur, né à Saint-François de Beauce, le 13 décembre 1850, baptisé le lendemain, tel qu'on peut le lire au registre 5 de Saint-François, folio 178, baptême 119 (voir photo) :



W. Chapman



La maison natale du poète William Chapman.

B. 119
 J. Weitholdprand a été élu comme témoin et a été présent à la naissance de
 Chapman un garçon baptisé George William Alfred une la
 villa des légitimes mariage de George William Chapman
 marchand et de Caroline Auguste de cette paroisse.
 Le parrain a été Prudent Potvin et le marraine
 Marguerite et Laurent qui ont été les témoins
 signés. Le père absent. J.P. Potvin

Registre 5, folio 178, B 119 (W. Chapman)

Rival du poète lévisien Louis Fréchette¹, William Chapman eut son heure de gloire. En 1904, il fit éditer à Paris ses « Aspirations² », couronnées par l'Académie française. En 1967, Pierre de Grandpré affirme : « Mais il ne parvint pas cependant à surpasser son aîné, ni même à se maintenir à son niveau. »

Il délaisse le droit et devient rédacteur au journal « La Patrie » et à « La Minerve ». En 1891, il est nommé secrétaire du cabinet du procureur général, mais destitué en 1897, selon de Grandpré, « pour avoir participé ouvertement aux luttes politiques³ ». En 1898, il ouvre une librairie à Ottawa.

En 1876, il avait publié « Les Québécoises ». En 1890, « Les Feuilles d'érable ». En 1894, c'est au tour des « Deux copains⁴ » et « Le lauréat⁵ » : violentes critiques destinées à Fréchette et à Marc Sauvalle. En 1909, « Les rayons du Nord⁶ », et « Les fleurs de givre⁷ » en 1912.

Chapman est l'émule de Fréchette, qui a lui-même repris Victor Hugo... sans en avoir nécessairement les mêmes talents littéraires. Il chante l'histoire et la nature canadienne... et sa Beauce natale ! Grandiloquent et solennel. Jalousie envers Fréchette ?⁸

Il semble meilleur dans la description de la vie quotidienne au Canada : L'Aurore boréale, l'orage, le bûcheron, le laboureur.

Le samedi 23 février 1917, il meurt subitement à Ottawa. C'est alors que l'hebdo l'Éclaireur de Beauceville en profite pour louer « ce poète inspiré de notre race ». Un arbre tombé est toujours plus imposant... On y écrit que Chapman se sentait indisposé depuis peu. Surprise, regrets ! Officier d'Académie, cet honneur lui fut conféré en 1901⁹ par M. Chamie, alors ministre des Beaux-Arts, dans un banquet qui lui fut offert au Quai d'Orsay à Paris. Ses funérailles ont eu lieu à Ottawa le lundi 25 février 1917, et les restes mortels furent transportés à Montréal.

Donc inutile de nous rendre au cimetière de Beauceville pour y visiter le monument funéraire du poète Chapman. Près de 25 ans après sa mort, le Syndicat d'initiative de Beauce-Frontenac¹⁰, avec son président Josaphat Poulin et du secrétaire Fernand Poulin, rend un hommage posthume à Chapman : conférences, chants à la mairie de Beauceville Est. On dévoile une plaque commémorative sur la maison natale du poète. Le rédacteur en chef de l'Éclaireur, Georges Bonin¹¹ (avenue Bonin de Beauceville Ouest en son honneur) relate :

1. Louis-Honoré Fréchette né à la Pointe-Lévis le 16 novembre 1839, décédé subitement à Montréal en 1908. Admis au barreau en 1864. Député libéral d'opposition au fédéral (après 2 échecs) de 1874 à 1878. Fondateur de deux journaux, l'Observateur et l'Amérique. Exil aux États-Unis quelques années. Admirateur d'Octave Crémazie et de Victor Hugo, qui le reçoit en France où, en août 1880, l'Académie française lui décerne un prix. Premier écrivain canadien à être ainsi honoré. Nommé plus tard président général de la Société royale du Canada. Poète lyrique, épique, satirique. Musset, Lamartine, Chateaubriand, Hugo, Crémazie : ses maîtres à rêver ! « La légende d'un peuple » (1887) s'inspire de l'histoire de F.-X. Garneau. (Synthèse de Hist. litt. du Québec, Beauchemin, P. de Grandpré).
2. Université Laval, cote PS-8455-C 466-A841-1907 (5^e éd. publiée en 1907, chez Motteroz et Martinet, 353 p.).
3. DE GRANDPRÉ, *op. cit.*, p. 218.
4. PS-8455-F851-Z5-C 466d-1894 (Québec, Brousseau, 152 p.).
5. PS-8455-C 466-R277-1909 (Québec, Brousseau, 323 p.).
6. PS-8455-C 466-R277-1909 (Paris, Revue des poètes, 258 p.).
7. PS-8455-C 466-F617-1912 (Paris, Revue des poètes, 242 p.).
8. « William Chapman », collection classiques canadiens, Jean MÉNARD, Fides, Montréal et Paris.
9. L'écrivain Jean Ménard parle qu'en 1904, Chapman reçoit le prix Archon-Despérouses de l'Académie française pour « Les aspirations ». Il pose sa candidature au Prix Nobel... En 1910, « Les Rayons du Nord » décrochera le même prix. Le 19-06-1912, l'Université d'Ottawa lui décerne un doctorat ès lettres honorifique.
10. Créé le 20 septembre 1933, en vertu du chapitre 257 des Statuts de Québec 1925. Corporation à but non lucratif de promotion touristique régionale, de développement en général. Euclide Perreault premier président, M^r Paul Baillargeon premier secrétaire Ancêtre des commissariats industriels, du CDC, de l'A.T.P.E.
11. Éd. spéciale, 23-03-1944, p. 57.

« Des milliers de personnes assistèrent à cette réunion où de nombreuses personnalités du monde des lettres rendirent un émouvant hommage à sa mémoire. À cette occasion encore, une plaque commémorative, gracieusement fournie par la Commission des monuments historiques a été apposée sur sa maison natale, à Beauceville Ouest. »

Le texte se lit ainsi :

(Armoiries du Québec)

Je me souviens

À la mémoire de

William Chapman

poète

Lauréat de l'Académie française

Officier d'instruction publique de France

Né à Saint-François de Beauce

le 13 décembre 1850

Décédé à Ottawa

le 23 février 1917

Commission des monuments historiques

Paul-André Bernard de Beauceville publie, en souvenir des soixante ans de décès du poète, un feuillet¹² contenant cinq poèmes de Chapman (La Beauce, Le laboureur, Notre langue, Il neige, À la Bretagne) et un extrait des « Deux copains ». Et, le 23 février 1977, 60 ans jour pour jour après la mort de Chapman, l'Éclaireur-Progrès, sous la rubrique « Les Vilboukins¹³ », laisse place à la verve de Paul-André Bernard : « Chapman » : « C'est par l'aurore que va surgir fier poète William Chapman. C'est par l'aurore que nous lui devons faire de toutes nos mains ensoleillées serment de renaissance, car les poètes n'entendent pas mourir, lorsqu'ils fixent, par leurs livres, l'émotion d'une race piégée pour la mieux perpétuer. [] Ce qu'il faut immédiatement :

Une réédition complète de ses œuvres. Les mites et les moisissures, elles, sont déjà au travail.

Une édition de "L'épopée canadienne". Après soixante ans, je pense que c'est le temps... d'y songer... un peu...

Une anthologie de ses meilleures pièces destinée au grand public. La collaboration désintéressée de tous les professeurs de français de la région afin de vulgariser ses vers. L'ignorance de cet écrivain est inadmissible ici.

1977, une étape pour l'immortalité terrestre possible de Chapman. Pourquoi ne pas organiser le 24 juin, en plein air, une soirée déclamatoire avec comédiens amateurs. Il y a même le poème "Comme nos pères" qui a été mis en musique...

Si Beauceville était fière : un buste... par un artiste de la région, si possible... »

Bernard est pleinement conscient de « ses imprécisions, convenons de ses quelques impropriétés, de ses abus de la périphrase et de l'énumération, de son goût de l'emphase, de sa pompe et de sa pourpre affadie, mais Chapman maîtrise la langue française. »

En 1968, un professeur de l'Université d'Ottawa, membre de la Société royale du Canada, Jean Ménard livre une très intéressante étude sur Chapman. On y apprendra que ses parents ne donneront naissance qu'à deux enfants, deux fils : Robert et William. Ce Robert est né à Saint-François de Beauce le 21 décembre 1843 et décède à Québec le 12 septembre 1864. George William Chapman, son père, n'est-il pas un anglican, natif de Warwick en

12. Feuille de 22½ × 41 cm, 1 photo et commentaires. Paul-André est le fils de Paulin Bernard de Beauceville Est, ex-premier prix de l'Un. Laval, grâce au poème « Les Rapides du Diable ». Professeur de littérature au Séminaire Saint-Georges. Marié à Beauceville le 15 juin 1985 à Diane Fortin.

13. Pp. 44-45.

Angleterre ? Le poète Chapman, lui, ne donnera la vie à aucun descendant : le 28 septembre 1909, à l'âge de 59 ans, il épouse à Ottawa, en l'église du Sacré-Cœur, Emma Gingras, veuve de Louis Coursolles, mort le 15 janvier 1906. Buveur impénitent, Chapman est même hospitalisé à deux reprises. En juin 1910, moins de 9 mois après son mariage, il quitte le toit conjugal à Ottawa, au 184 rue Osgoode. Revient et requitte. En 1913, son épouse gagne sa requête en justice de pension alimentaire.

La consultation des archives paroissiales de Saint-François¹⁴ confirme les énoncés de Ménard : George William Chapman Robert, 9 ans, non-communiant
Caroline Angers William, 2 ans, non communiant

On y dévoile que Chapman père ne fait pas partie du mouvement de tempérance (anglican) et qu'il est propriétaire de ses emplacements¹⁵ (½ arpent de superficie dans le 1^{er} rang sud-ouest), ¼ d'arpent au 1^{er} rang sud-ouest, 1 × 26 au rang Saint-Joseph et 1,5 × 31 au rang Saint-Alexandre. Les 2 et 3 mai 1858, on apprendra que G.W. Chapman père, a déboursé £ 2.10.0 pour l'allonge de l'église de 16 pieds.

Le 30 décembre 1886, Caroline Angers, mère du poète, décède à Saint-François, âgée de 74 ans. Une note, dans le livre des tarifs et sépultures, en date du 2 janvier 1888, inscrit un paiement de 25 \$ pour « Dame Chapman », avec le nom de Philippe Angers son neveu, à côté... libéra. Par contre, l'année suivante, soit le 31 décembre 1887, le notaire Philippe Angers perd un de ses enfants, Carolus Emmanuel, à l'âge de 3 ans et 2 mois (et une fille de 2½ ans, Berthe-Marie-Yvonne Angers, le 13 décembre 1887) : le mari de M^{me} Chapman (née Caroline Angers) sert de témoin et signe. M^{me} Angers-Chapman fut inhumée sous l'église de Saint-François. Leurs deux fils, Robert et William furent tous deux baptisés catholiques romains, à Saint-François de Beauce : influence du milieu paroissial ou de leur mère ? Décembre est un mois exceptionnel pour les Chapman : William est né un 13 décembre, sa mère est décédée un 30 décembre, Robert est né un 21 décembre :

Le vingt-trois Décembre mil huit cent quatre-vingt-trois par nous soussigné fut baptisé George Guillaume François Robert, né d'avant-né de légitime mariage de George William Chapman, marchand, négociant en cette paroisse et de Dame Caroline Angers. Parrain François Xavier Ponsant, Ecuyer maraîcher, Demoiselle Jennière Ponsant qui ont signé avec nous ainsi que le père présent.

G. W. Chapman. J. Ponsant
F. Ponsant

J. Ponsant

14. Consultation d'A. Garant ; recensement de 1853, 36 p., p. 29, n° 180.

15. Archives de la Fabrique Saint-François : recensement non daté, signé des notaires L. Proux et Blanchet, n°s 43-44-46A et 20B (4 n°s raturés).

Sans doute qu'une investigation des registres anglicans de Cranbourne (ex-chapelle du rang 6), des registres de Frampton, de Saint-Paul de Cumberland, de la Pointe de Jersey Mills, ou de d'autres communautés protestantes de la région beauceronne nous éclairerait sur le site précis de l'inhumation du père de Chapman... et William : où à Montréal ?... Robert, décédé à Québec, le 12 septembre 1864 et inhumé le 16 septembre 1864 à Saint-François (S. 57) à l'âge de 21 ans et 8 mois : on dit de lui qu'il est « gentilhomme » (George William Robert François Chapman)... ont signé : G.W. Chapman, Alexandre René C. de Léry, J.P. Proux, Robert Angers, Albert Angers, F.X. Dion, Charles Barbeau et son jeune frère de 14 ans William Chapman... *donc le seul Chapman a être enterré dans l'ancien cimetière paroissial de Beauceville... la mère sous l'église !*

Le Père Blanc Aurélien Angers, fils du notaire Philippe Angers, confie « quant au poète William Chapman était probablement le fils de la tante de mon père et la sœur de mon grand-père Angers¹⁶. »

C'est cette même Caroline Angers, tante du notaire Philippe Angers, qui signera, moins de 6 mois après la naissance de son fils William : (voir photo).

Le quatorze jour du mois
 cinquante-un mois prêtre soussigné sous baptême
 Pierre Laques agi de un an et deux mois fils légitime de
 Louis Thomas sauvage et de Marie Genevieve de
 l'Isle-verte. Le parrain a été le mois prêtre bapti-
 sant et la marraine Dame Marie Caroline et
 ses nous signés. Le père ni la mère signés
 Caroline Angers Chapman
 J.P. Proux

Signature de la mère de William Chapman.

Donc marraine du 57^e baptême de l'an 1851. Le même jour, les 58^e et 59^e baptêmes seront ceux de André Sauvage et de Marie-Olive Sauvage, âgés tous deux de 2 ans, de l'Isle Verte, eux aussi.

Onze ans après son épouse, George W. Chapman, décède à Saint-François, le 19 octobre 1897 ; aucun acte d'inhumation dans le cimetière catholique de Saint-François. Chapman père était anglican. Où a-t-il été enterré ? Le biographe Jean Ménard rapporte que le poète, après les funérailles de son père, « part pour les cantons de l'Est, comme représentant de la compagnie d'assurance New York Life. » Voici la signature de George William Chapman, père de William :

La griffe de George William Chapman, père du poète. (registre 31-12-1887)

16. Correspondance avec André Garant. le 27-09-1982. Le Père Angers est aujourd'hui âgé de 91 ans. Jean Ménard, dans son étude de Chapman, dit que Caroline Angers est la sœur de François-Réal Angers ; or le frère Éloi-Gérard Talbot, dans sa généalogie B.-D.-F., classe François-Réal et F.-X. Angers (père du notaire Philippe Angers) comme frères... donc, Caroline, François-Réal et F.-X. Angers, frères et sœur. Tante du notaire Angers.

« Le 25 février 1843, à l'Aubigny Church de Lévis, George William Chapman épouse Caroline Angers. Ce sont les parents du poète. Caroline Angers, fille du lieutenant-colonel François Angers, est la sœur de l'avocat François-Réal Angers¹⁷, qui fut le père du lieutenant-gouverneur de la province de Québec, Auguste-Réal Angers. Le père de l'auteur des "Aspirations" est de langue anglaise et anglican. Originaire du comté de Warwick, en Angleterre, George Chapman, l'arrière-grand-père de l'écrivain, a servi pendant la guerre américaine et était employé aux marchés de Québec. Le grand-père, George Chapman, était lieutenant-colonel et juge de paix à Lévis¹⁸. »

Georges Bonin renchérit¹⁹: « Le père Chapman était venu chez nous en qualité d'officier militaire affecté au maintien de l'ordre. Ceci se passait au temps où la Chaudière, nouvel Eldorado, était envahie par des milliers d'aventuriers éblouis par les reflets de l'or. » Le père de Chapman devint plus tard marchand, « un brasseur d'affaires et ses économies devaient lui permettre d'envoyer son fils aux études ».

D'autre part, les écrits de Chapman s'échelonnent sur près de 2000 pages :

1876, Les Québécoises — 223 p.

1881, Les Mines d'or de la Beauce — 64 p.

1884, Guide et Souvenir de la St-Jean-Baptiste à Montréal — 56 p.

1890, Les Feuilles d'érable — 241 p.

1894, Le Lauréat — 323 p.

1894, Deux copains — 152 p.

1898, À propos de la guerre hispano-américaine — 14 p.

1904, Les aspirations — 353 p.

1905, Aux bretons — 8 p.

1909, Les rayons du nord — 258 p.

1912, Les fleurs de givre — 242 p.

William Chapman ou les pseudonymes Jean Sans-Peur, Angers-Chapman...

Chapman habite Saint-François de Beauce de 1850 à 1862. Il fréquentera le Collège de Lévis de 1862 à 1867, l'Université Laval en droit en 1873. Quelques mois à Saint-Jean, en 1889. Au 10 rue Saint-Constant Montréal, en 1890... octobre de la même année à Québec. Il sera dans les Cantons de l'Est en 1897. Rue Rideau à Ottawa de 1898 à 1902. En France de décembre 1903 à février 1904 et en 1909. Aux États-Unis en 1884 et en 1907. Au 184 de la rue Osgoode à Ottawa en 1910. Plusieurs mois de vacances en Gaspésie, 1910, 1911 et 1913. Achète des terrains à Montréal et Notre-Dame de Grâce en 1912. En 1916, en Nouvelle-Écosse et à New Richmond Station. Peu avant de mourir, il demeurait chez un de ses amis à Ottawa, au 521 rue King Edward. Très nomade.

Ici en Beauce, Héliodore Rodrigue du 277, 4^e avenue Lambert, Beauceville Ouest, habite la maison natale de Chapman. En 1962, M. Rodrigue achetait cette demeure de la succession de Noé Mathieu (M. et M^{me} Mathieu tous deux décédés en 1961) qui y aura élevé 19 de ses 21 enfants. Le couple Rodrigue ne possède rien de Chapman: ni meubles, ni bibelots, ni portraits, ni contrats... sauf certains papiers qu'un individu de Sherbrooke n'a jamais remis à M^{me} Rodrigue. Le ministère des Affaires culturelles du Québec ne pourrait-il pas protéger cette maison ?

Le laboureur

*Derrière deux grands bœufs ou deux lourds percherons,
L'homme marche courbé dans le pré solitaire,*

17. Marié le 4 avril 1842 à Louise-Adèle Taschereau à Sainte-Marie (selon É.-Gérard Talbot).

18. *Op. cit.*, Jean MÈNARD.

19. *Éclairer*, éd. spéciale de 1944, p. 57.

*Ses poignets musculeux rivés aux mancherons
De la charrue ouvrant le ventre de la terre.*

*Au pied d'un coteau vert noyé dans les rayons,
Les yeux toujours fixés sur la glèbe si chère,
Grisé du lourd parfum qu'exhale la jachère,
Avec calme et lenteur il trace ses sillons.*

*Et, rêveur, quelquefois il ébauche un sourire :
Son oreille déjà croit entendre bruire
Une mer d'épis d'or sous un soleil de feu ;*

*Il s'imagine voir le blé gonfler sa grange ;
Il songe que ses pas sont comptés par un ange,
Et que le laboureur collabore avec Dieu.*

(Les Aspirations)

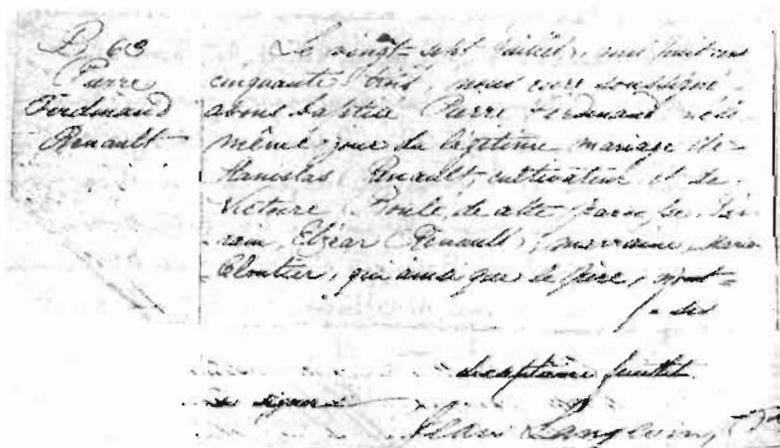
P.-F. RENAULT (1853–1912)

Pierre-Ferdinand Renault est le fils de Stanislas Renaud, cultivateur de Sainte-Claire de Dorchester, marié à Victoria Boulet, le 13 septembre 1831 à Sainte-Claire. Le frère Éloi-Gérard Talbot, généalogiste, donne les mariages de 4 des frères de P.-F. et de 3 de ses sœurs.

Ses grands-parents paternels sont Roger Renaud, marié le 21 juillet 1801 à Marie-Françoise Breton, à Saint-Michel de Bellechasse. L'arrière-grand-père Pierre Renaudt marie, le 23 novembre 1761, Élizabéth Côté (baptisée le 26 août 1735, fille de Joseph Côté et de Marie-Françoise Morin), à Saint-Thomas de Montmagny. L'ancêtre d'Europe est Pierre Renaudt et Élizabéth Chenu, de La Rochelle, diocèse d'Auch (Gers) en Gascogne¹.

P.-F. est celui qui a adopté l'orthographe de Renault... retour aux souches françaises. Une autre branche de Renaud a comme racine européenne, Guillaume Regnault. Étonnant retour de l'histoire car, au siècle dernier, le généalogiste Cyprien Tanguay écrit² que le prénom Renaud, devenu un nom de famille parfois, tire son origine de la scandinavie « Regn-Old » ou dieux scandinaves puissants... dynastie beauceronne !

P.-F. est né le 27 juillet 1853³, à Sainte-Claire :



Pierre-Ferdinand Renault.

1. Généalogie Beauce-Dorchester-Frontenac, tome 9, frère Éloi-Gérard Talbot.
2. Dictionnaire généalogique des familles canadiennes, abbé Cyprien Tanguay, 1871.
3. État civil, Sainte-Claire de Dorchester, 27-07-1853 : gracieuseté des Archives nationales du Québec.

Le 28 août 1876, il épouse à Sainte-Marie de Beauce, Amanda Montminy, fille d'Odile Montminy qui maria, le 29 mai 1853, M.-Caroline Châteauvert, à Notre-Dame-de-Québec.

Le recensement personnel de 1861 de Sainte-Claire indique⁴:

Stan. Renault, cultivateur,	53 ans	Agn. (Agnès)	16 ans
Victoire Boulé	52 ans	Mel. (Mélanie)	15 ans
Marie	27 ans	Léon	11 ans
Cel. (M.-Céline)	20 ans	Ferd. (P.-F.)	7 ans
Édou. (Édouard)	18 ans		

La même liste civile donne, du n° 1 à 4, Joseph Renault 5 ans, Virginie Renault 4 ans, Adèle Renault 2 ans et Luc (?) Renault 2 ans. Frères et sœurs de P.-F., mais aucune mention d'Elzéar Renault autre frère de P.-F.

En 1880, après avoir quitté Saint-Joseph de Beauce, il s'établit à Lévis comme marchand⁵: (voir document)

Province de Québec
District de Québec

Déclaration de Société en nom collectif.

Nous George Berners, Notre Dame de la Victoire, Marchand, et Pierre Ferdinand Renault, ci-devant de la paroisse de St-Joseph de la Beauce et actuellement de la Ville de Lévis, Marchand, dans le District de Québec, certifions par les présentes, que nous avons fait et entendons faire la Commerce de farine, grains et tous autres articles de Commerce, en la Ville de Lévis, en Société sous les nom et raisons de "Berners et Renault"; et que la dite Société existe depuis le premier jour du mois de Septembre dernier et que nous sommes et sommes depuis les dix jours les seuls membres de la dite Société. Jéruvin, nos Seings à Lévis, ce huitième jour du mois d'Octobre mil huit-cent quatre-vingt.

Attesté par

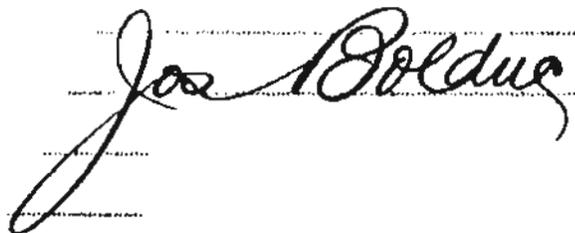
[Signature]

[Signature]
P.F. Renault

4. A.N.Q. (du n° 35 au n° 43 inclus).

5. A.N.Q., T-11-1/29.

« Lorsque M. P.-F. Renault fonda sa maison de commerce en 1881, Beauceville était loin d'être ce qu'elle est aujourd'hui. La localité n'était pas même desservie par le chemin de fer, puisque ce ne fut qu'en 1886 que le Quebec Central Railway décida de construire le tronçon Saint-Joseph-Beauceville. Le fait que Beauceville était devenue le terminus de la compagnie devait donner une expansion formidable à la maison Renault. Quoique les débuts furent très modestes, le magasin fut remplacé par un plus vaste et un plus moderne dès 1891. »



C'est à cette époque que le notaire Joseph Bolduc⁸ (1847-1924), sénateur de Saint-Victor de Tring, essaie par tous les moyens de convaincre les directeurs londoniens du Quebec Central Railway de continuer leur ligne vers Mégantic via Saint-Victor. Pendant ce temps, le 22 mai 1891, le Comité des citoyens de Saint-Georges se réunit en vue de voir à la continuation de la ligne de chemin de fer de Saint-François aux lignes américaines, jusqu'à Moose River (Jackman) si possible. Affrontements politiques majeurs entre deux parties de la Beauce⁹. C'est seulement en 1907, vingt et un ans après Beauceville, que Saint-Georges verra arriver le train. Pendant ces chicanes, le magasin général P.-F. Renault progressait.

« En 1905, le commerce de plus en plus considérable exigeait l'agrandissement du magasin. La construction subit de nouvelles transformations, quand après la fameuse inondation de 1917, la direction décida de changer le site de la place d'affaires. Situé d'abord sur la rue principale, le magasin fut reconstruit là où il se trouve aujourd'hui (1944) et mis ainsi définitivement à l'abri des frasques de la Chaudière », tel que le rapporte le journaliste Georges Bonin de l'Éclairer.

Les archives de la Fabrique, elles, nous apprennent que P.-F. Renault, en 1888, donna « un groupe représentant la vision de Saint-François d'Assise », au coût de 25 \$...

8. Dans une lettre du 6 février 1891 (Archives publiques du Canada, MG 26A), Bolduc écrit d'Ottawa au premier ministre conservateur John Alexander Macdonald; il lui rappelle que durant la dernière session un octroi de 21 191.54 \$ « for twenty years was granted to the Quebec Central Railway Company for the extension of this line to Moose River or Lake Megantic, representing a grant in cash of \$288,000. The Company is willing to begin to build only next spring, provided they have the grant in cash () receive a proportion of it every ten miles they build, as in the case of other lines. Will you please tell us if you will have any objection to recommend, at the next session, that the Company be granted to amount in cash, to be paid by..., adopt the Tring route. Believe me, dear Sir John. Your very faithfully, Joseph Bolduc. » C'est ce même Bolduc qui avait recommandé, en octobre 1882, William de Léry à Macdonald, concernant « a situation in the Departments at Ottawa » parce que « he was always a truly supporter of your administration » (MG 26A, APC)... le 18 octobre 1878, Bolduc avait pourtant gagné ses élections fédérales *contre* ce même de Léry. Joseph Bolduc est né le 22 juin 1847, fils d'Augustin Bolduc. Marié à M.A.G. Mathier, le 12 octobre 1874. A fréquenté le Collège de Sainte-Marie et l'Université Laval. Devenu fermier, marchand de bois et notaire à Saint-Victor de Tring. A été directeur de la Levis and Kennebec Railway, président de la compagnie de téléphone de Beauce, promoteur de la Tring and Megantic Railway. A été « Warden of Beauce County ». Élu à la Chambre des communes à l'élection du 18 octobre 1876, réélu en 1878 comme indépendant et comme conservateur le 20 juin 1882. Fut nommé sénateur le 3 octobre 1884 et *président du Sénat* le 3 juin 1916 jusqu'au 3 février 1921. Membre du Conseil privé en 1921 et membre du Canadian Club de New York. Il meurt le 3 août 1924 à Saint-Victor de Beauce.

Sa maison faisait face à l'église de Saint-Victor, brûlée en 1948, site de l'actuelle maison de Cléophas Toulouse. Son greffe appartenait au notaire Jean-Luc Quirion de Beauceville, qui l'a remis sous peu aux archives du Palais de justice de Saint-Joseph.

*N.B.: Signature Jos. Bolduc conforme à un télégramme daté du 11 janvier 1888 envoyé de Québec à J.A. Macdonald à Ottawa.

9. Chaudière-Kennebec, grand chemin séculaire, Honorus Provost, p. 389, etc.

rénovation de l'église. D'autre part, de 1906 à 1908, P.-F. sera maire de Beauceville Est. En 1909, il était marguillier en charge.

De plus, ces mêmes archives¹⁰ confirment la généalogie du frère Éloi-Gérard Talbot sur les Renault, sauf un Athanase Renaud marié en 1893 à Joséphine Poulin à Saint-François. Cet Athanase n'est pas le frère de Pierre-Ferdinand, mais le fils de son frère Joseph. Athanase a sans doute été attiré par son oncle à Saint-François... un des seuls qui quitte Dorchester pour la Beauce: Joséphine sera baptisée le 7 avril 1894 et décédera le 13 avril 1894, Françoise-Alex. baptisée le 28 janvier 1896 et mariée le 7 mai 1944 à N.-D. de Québec à Lucien Beaulé, Yvonne sera baptisée le 1^{er} janvier 1907.

En septembre 1899¹¹, le recensement paroissial de Saint-François divulgue :

P.-F. Renault,	44 ans	Henri,	8 ans
Amanda Montminy,	42 ans	M.-Thérèse,	2 ans
Berthe,	19 ans	Léonie Montminy,	32 ans
Éva,	17 ans	Adèle Goulet,	23 ans
Laura,	14 ans	Sévère-Arthur (Grondin)	
Léonie,	12 ans	Joséphine	

Les autres familles recensées après les Renault sont celles de Taschereau Fortier, William de Léry et de Philippe Angers. Une grande famille, l'élite de ce début de XX^e siècle. Une famille d'affaires, au flair certain... atout pour Saint-François de Beauce !

La dernière visite paroissiale¹² auquel P.-F. assiste avant sa mort est celle de 1912, qui fait apparaître les seuls noms suivants :

P.-F. Renault,	57 ans	Thérèse,	15 ans
M ^{me} vve Bolduc,	30 ans	Vve Montminy,	78 ans
Henri,	21 ans		

Cette maisonnée prendra peu à peu la relève d'une autre grande famille, celle des de Léry. Les XVIII^e et XIX^e siècles ont été l'apogée des seigneurs Chaussegros, le XX^e les voit décliner, se retirer peu à peu. Avec la mort de P.-F. Renault, une auréole de dynastie s'installe autour de cette famille... d'autant plus qu'en 1908, Jeanne Renault, fille de P.-F., sœur d'Henri, tante de Jacques, se marie au jeune Louis Stephen St-Laurent, qui deviendra, quarante ans plus tard, premier ministre du Canada¹³ :

« Le dix-neuf mai mil neuf cent huit, vu la dispense de deux bans de mariage accordée par Mgr Cyrille-Alfred Marois, vicaire général, vu aussi la publication d'un ban faite au prône de notre messe paroissiale entre Sieur Louis Stephen St-Laurent, écuyer, avocat, domicilié à Notre-Dame-de-Québec, fils majeur de Jean-B. St-Laurent, marchand et Maryanne Broderick d'une part, et Demoiselle Marie-Alice Juliette Jeanne Renault, domiciliée en cette paroisse, fille majeure de Pierre-Ferdinand Renault, marchand et de Dame Cécilia Amanda Montminy, de cette paroisse, d'autre part ; ne s'étant découvert aucun empêchement au dit mariage, nous, prêtre soussigné, prélat de Sa Sainteté Pie X avons reçu leur mutuel consentement de mariage en présence de Jean-B. St-Laurent père de l'époux, et de P.-F. Renault père de l'épouse, qui dit signé avec nous, ainsi que les époux et plusieurs parents et amis. Lecture faite. »



10. Index général des registres de Saint-François, vol. A, mariages 5G, p. 276.

11. Archives paroissiales, septembre 1899, n° 48.

12. Archives paroissiales Saint-François, 80 p., 1912, p. 9.

13. Registre Saint-François n° 13, m. 7, p. 445.

Revenons un peu en arrière, au temps des amours de la jeune Renault et du non moins jeune St-Laurent... En 1907, l'avocat L. St-Laurent plaida un recours en justice¹⁷ de son ami intime, Marius Barbeau de Sainte-Marie de Beauce, « qui se plaignait d'avoir été dépossédé d'un legs de sa grand-mère. Un prêtre aurait fait signer à celle-ci, sur son lit de mort, un autre testament en faisant substituer son nom à celui de Barbeau. Si ce testament était validé, Barbeau perdait un héritage de dix mille dollars. Marius Barbeau avait aussi ses diplômes de droit, mais il se rebellait passablement contre la société sclérosée du Québec et il était enclin à contester ses normes. L'incident l'indigna et il résolut de faire annuler le dernier testament. St-Laurent hésitait à intervenir dans une affaire aussi délicate mais, au nom de l'amitié, il consulta (Louis-Philippe) Pelletier. Tous trois, ensemble, finirent par trouver un précédent qui pouvait aider et ils décidèrent de poursuivre. Lors de l'enquête préliminaire, St-Laurent interrogea le prêtre dont il tira assez de renseignements pour convaincre Pelletier d'aller plus loin. L'affaire devait passer devant le juge François Langelier en automne 1907. Peu de temps avant le jour de l'audience, ils apprirent que trois religieuses s'étaient rendues chez le juge pour se plaindre de ce qu'il y avait d'odieux à attaquer ainsi un curé de village. Sortant de sa réserve devant cette tendance d'obstruction à l'action de la justice, Pelletier se chargea alors du contre-interrogatoire et il infligea au prêtre et aux religieuses des remontrances cinglantes. Il perdit cependant. Plus furieux que jamais, il tint à faire appel. Pendant la requête d'appel il y eut une vive altercation entre Pelletier et le curé de la paroisse où vivait la vieille femme. Traité de menteur, l'avocat exigea que le curé soit expulsé du tribunal. Il se trouva que Pelletier était à Londres pour s'occuper d'une affaire qui passait devant le conseil privé lorsqu'eut lieu l'audience d'appel et St-Laurent dut alors agir en grande partie seul. En deux jours de plaidoirie, il parvint à prouver au juge en chef Taschereau qu'il y avait eu des manœuvres captatoires pour faire changer le testament et que la femme était trop faible mentalement pour comprendre ce qu'on lui demandait de signer. La cause fut ainsi gagnée en appel. »

Barbeau, muni de la première bourse de Rhodes (qu'avait déclinée en 1905 St-Laurent) à un étudiant de l'Université Laval et héritage en poche, commença une nouvelle carrière d'anthropologue.

Barbeau se révélait un musicien accompli et « très demandé aux parties de cartes, soirées musicales et pique-nique où la jeunesse de Québec se réunissait ». Lors du carnaval de 1906, Barbeau amena St-Laurent à une réception où, lors d'une partie de cartes, il « se trouva à jouer en face d'une jeune fille dont il décida aussitôt qu'elle était la plus séduisante qu'il eût jamais rencontrée. Elle s'appelait Jeanne Renault... » Ils bavardèrent et... la reconduisit chez elle.



Édifice « Renault » en 1985.

17. Louis St-Laurent canadien, Dale C. Thomson, C.L. France, Montréal, 1968, p. 53...

« Les origines de Louis St-Laurent et de Jeanne Renault étaient étonnamment semblables. Le père de la jeune fille, P.-F. Renault, tenait un magasin à Beauceville où il était arrivé vers l'époque où Jean-Baptiste Moïse St-Laurent (1839-1915) s'installait à Compton. [] Il avait créé un grand magasin qui comportait trois rayons et occupait une vingtaine d'employés. C'était un homme imposant qui, dans la fleur de l'âge, pesait trois cent livres et portait une abondante barbe noire. Il présidait à ses affaires en jaquette, cravaté de soie et ganté, recevant personnellement chaque client et veillant à ce qu'il soit dirigé vers le rayon qui l'intéressait. Les Renault avaient huit enfants (vivants), dont sept filles. Ils les élevaient avec un certain luxe, dans une maison de trois étages, à tourelles, qui jouxtait le magasin. La famille était douée pour la musique, P.-F. Renault chantait d'une riche voix de basse comme choriste à l'église, où sa femme tenait les orgues. Toutes les filles, sauf Jeanne, étaient instrumentistes et elles donnaient souvent des concerts chez elles. Jeanne, peut-être la plus belle, et sans aucun doute, la plus imprévisible... [] Comme ses sœurs, elle avait été élevée à l'école de l'endroit, puis au Couvent des Ursulines de Halifax où elles avaient été envoyées pour apprendre l'anglais, étudier la peinture, la musique et les autres arts d'agrément que prise une société raffinée. []

« Une fois de plus, Barbeau joua un rôle utile. Bien qu'il fût l'un des admirateurs de la jeune fille, il les aida à se retrouver l'été suivant, d'abord à un pique-nique près de Beauceville, puis à une vente de charité dans cette ville. La seconde fois, Jeanne aidait à servir à dîner aux dignitaires de passage, mais elle demanda à Louis d'aller chez elle et de se présenter à sa mère. » Une correspondance, sous pli fermé, s'engagea. P.-F. ordonna les échanges de courrier par cartes postales seulement...

Les St-Laurent invitèrent Jeanne et son père à Compton. « En apprenant qu'il courtisait une jeune fille du comté de Beauce, sa famille resta plutôt indifférente car, pour elle, les gens de cette région étaient des jarrets noirs en butte aux plaisanteries que leur valait leur accent spécial. [] Le fait que l'un était conservateur et l'autre libéral ne les empêcha pas de nouer des relations agréables. [] Les fiançailles eurent lieu pendant la saison du carnaval de 1907. »

Malheureusement, le jeune avocat St-Laurent ne gagnait que cinquante dollars par mois... sa future n'était-elle pas habituée à une cuisinière, une couturière et deux ou trois bonnes ! Il s'associa alors à un jeune avocat, Antonin Galipeault.



Jeanne Renault, fille de P.-F., sœur d'Henri, tante de Jacques, épouse de Louis St-Laurent. Le matin de leur mariage en 1908.

Ex-résidence des Renault. Nouveau site de 1977.



Compton, P.Q. Magasin général du père de Louis St-Laurent

« Le mariage fut célébré à Beauceville le 19 mai 1908. L'allure fringante, le visage barré d'une forte moustache, son épaisse chevelure peignée en une série d'ondulations ordonnées, Louis St-Laurent portait jaquette de trois-quarts, pantalons serrés aux chevilles et guêtres grises. À son côté se trouvait Jeanne, élégante et menue dans sa robe à col montant qui épousait étroitement sa frêle taille pour s'épanouir amplement sur les hanches à l'aide de nombreux jupons. Après la cérémonie religieuse, le jeune marié de 26 ans fuma un cigare, répondit aux toasts, manifestement heureux en ce grand jour. Avant de partir par le train en voyage de noces, les époux descendirent dans la cave des Renault et brûlèrent la huche à pain pleine des cartes postales qui avaient marqué leur idylle. Puis, la mariée coiffée d'un haut chapeau étagé et drapée dans un châle de voyage, le marié portant un grand stetson blanc, veston croisé et souliers vernis, partirent pour la Mecque des jeunes époux, les Chutes du Niagara. [] *Fin juin ils aménagèrent dans leur première demeure, un appartement de 8 pièces voisin de l'église anglicane de la rue St-Jean.* « [] Les enfants commencèrent à arriver, à une cadence rapide. Marthe naquit en mars 1909, Renault en septembre 1910, Jean-Paul en avril 1912. » [] En avril 1912, la Chaudière déborda et inonda à la fois le magasin et la maison de Beauceville, causant des dégâts qui furent estimés à cent mille dollars. Bien qu'il ne fut plus en bonne santé, P.-F. Renault travailla pour sauver ce qu'il pouvait de ses biens, mais ce fut trop pour lui et il mourut d'une crise cardiaque. »

Louis et Jeanne s'installèrent, en 1931, avec leurs trois enfants, Marthe, Renault et Jean-Paul sur Grande-Allée à Québec: maison de 3 étages, de 15 pièces. Thérèse et Madeleine y naquirent.

Pendant ce temps, à Compton, décédait J.-B. M. St-Laurent, en 1915. M^{me} St-Laurent en avril 1917. Jeanne Renault, elle, s'éteignit le 14 novembre 1966, à Québec. St-Laurent devait décéder le 25 juillet 1973, à l'âge de 91 ans, inhumé à Compton. Aujourd'hui, à Compton, le Musée Ls St-Laurent n'attend que les visiteurs: Parc historique national Louis St-Laurent, 6 sud, rue Principale, C.P. 176, Compton, P.Q., J9B 1L0. Tél.: 891-835-9222.

Ce parc est situé à 24 kilomètres au sud-est de Sherbrooke, sur la route 147.

Revenons à P.-F. Renault...

« Une ère nouvelle... l'entreprise se développait d'année en année, grâce aux vastes connaissances du fondateur. Ce dernier malheureusement devait être enlevé à l'affection des siens en mai 1912, après s'être consacré exclusivement au développement du plus important commerce de détail de la Beauce. »

PATATES

A tous ceux qui ont des patates de bonne qualité, nous payerons les plus hauts prix du marché.

CHAPEAUX



225 CHAPEAUX pour dames et jeunes filles en crêpe, paille, toile, dans une infinité de styles élégants, achetés à un prix spécial de fin saison, un choix comme vous en voyez rarement. Une véritable aubaine.

75^c ET \$1.00

NOUVELLEMENT REÇU, Jolis CHAPEAUX en laine, rebords larges ou étroits. Pour dames et jeunes filles. **70^c**

Éclairteur 1934.



P.-F. et Henri Renault au cimetière paroissial.

L'inhumation se fit le 27 mai 1912, à Beauceville. Au registre de 1912, la sépulture n° 38 remplit tout le feuillet 144, soit les pages 287 et 288. Importance de P.-F. Renault. Plusieurs signatures de témoins suivent, dont celle de Cyrille Duquet (célèbre horloger de Québec), d'Henri Lacourcière m.d. de Saint-Victor (père du grand folkloriste Luc Lacourcière et du juge Lacourcière de Saint-Joseph), de J.-A. Genest de la maison P.-T. Légaré de Québec, et de son gendre le Dr Elzéar Michiville Déchéne (sous-ministre des Terres).

Quelques semaines plus tard, soit le 10 juin 1912, sa belle-sœur, pensionnaire chez P.-F. à Beauceville, Léonie Montminy mourra subitement à l'âge de 48 ans et 10 mois. Sombre année pour les Renault !

L'Éclaireur rappelle alors que M. Renault « a été une grande personnalité dans tous les domaines. Il laisse pour pleurer sa perte, sa femme et six enfants dont l'épouse de M. Louis St-Laurent de Québec. » Il n'avait que 59 ans.

L'année 1912 devait être particulièrement remarquable : le 13 février, le nouveau comté de Mégantic gruge 12 paroisses beauceronnes sur 32 et 8 à Compton. Le 26 mars, P.-F. Renault était nommé vice-président du conseil fondateur de la Chambre de commerce de Beauceville... le président étant le notaire Turgeon, le secrétaire-trésorier Édouard Fortin (futur député), les directeurs : F.-G. Fortier, C.-A. Fortier, le Dr Homère Fauteux, Elzéar M.-Déchesne, Eugène Ouellet, G.-H. Lachance et C. Lavoie... Quelle brochette impressionnante ! Dès la première séance, on demande un bureau de poste central et une école industrielle pour le Collège du Sacré-Cœur : rien de moins !!! En avril 1912, « deux vitrines et une porte enfoncée au magasin Renault. Deux pieds d'eau couvrent les comptoirs »... débâcle habituelle ! Beauceville compte alors 1 500 habitants et 3 350 pour l'ensemble des deux Saint-François : le rural y prime, un peu à l'inverse d'aujourd'hui. Le 15 mai 1912, huit jours avant son décès, P.-F. Renault aura eu le temps d'assister au balayage électoral des libéraux provinciaux de Sir Lomer Gouin ; Joseph-Arthur Godbout est élu député de Beauce, avec l'appui écrasant de Beauceville. Une vingtaine d'années plus tard, Henri R. Renault, fils de P.-F., remportera ses élections à l'Assemblée législative de Québec. L'économique... et la politique !

La devise du magasin P.-F. Renault :
« Service et satisfaction ».

* * *

Ainsi donc « la maison perdait un chef vénéré mais elle en trouva aussitôt un autre dans la personne du fils du fondateur, M. *Henri-R. Renault*. Bien que tout jeune homme, il avait 21 ans, le fils s'attela à la besogne et le moins que l'on puisse dire de lui, c'est qu'il a marché sur les traces de son père. Formé à la bonne école, M. Henri Renault fit si bien qu'il devint l'un des hommes d'affaires les plus en vue du Québec. Président de l'Association des marchands détaillants du Canada, il n'a cessé de s'intéresser au commerce de détail et aux nombreux problèmes qui le confrontent »¹⁴.

Joseph-René-Henri-William Renault, dit Henri-René Renault, est né le 6 juin 1891 à Saint-François de Beauce ; son parrain est le coseigneur de Rigaud-Vaudreuil, William-Henri Brouage Chaussegros de Léry, et la marraine l'épouse d'Arthur Boivin de la Banque de Saint-Hyacinthe de Saint-François, Dame Luce Hermine Beaudry.

Henri-R. Renault a épousé, dans la paroisse de Saint-Roch de Québec, le 9 juin 1914, Marie-Amanda-Méléda Drouin, fille de Olivier-Napoléon Drouin (propriétaire de l'Impérial Tobacco) et d'Amanda Lafond de Québec.

Henri fit ses études à Saint-François de Beauce, au Collège Mont-St-Louis à Montréal. Enfin, il termina ses études commerciales au Lasalle Institute de New York... le journal l'Éclaireur, en mars 1910, relate une brève visite de ses parents à New York.

14. *Op. cit.*, n° 7, mais correction : Président de l'Association des marchands détaillants de la province de Québec, et vice-président au niveau du Canada.



« Sucrerie Modèle » de Jos-Alexandre Bolduc, vers 1955. Partiellement financée par le Provincial. Ancêtre du « Parc de l'Érable ». De g. à dr. : (au fond, Bernard Bolduc à Joseph), J. Marcel Poulin, Pierre Quirion, prof. Drolet (École Normale), Florian Doyon, Paul Giguère, Beaudoin Poulin, Fernand Rancourt, Jacques Renault, M. Paradis (Hôtel Royal), Laurent Poulin. En avant : un couple invité de Radio-Canada, Dominique Bernard.



Il exerça le métier de commerçant comme son père, de 1912 à 1942. Membre des Chevaliers de Colomb, de la Société Saint-Vincent de Paul, du Club de la garnison, etc. De plus, la « Moore Business Forms » a été attirée à Beauceville grâce à l'influence de Renault.

Comme son père, Henri Renault fut maire de Beauceville (Est) pendant deux termes : de 1930 à 1932 et de 1932 à 1934. Si le Pont Fortin a été bâti, en 1932, c'est un peu beaucoup grâce à sa coopération tenace. Son père P.-F., trop occupé à bâtir son commerce, ne put jamais entrer sur la scène de la politique provinciale. Henri, sollicité de toutes parts, accepta de briguer les suffrages comme candidat libéral à l'élection de 1939. Il remplaça le député unioniste J. Émile Perron (17-03-1937 au 25-10-1939). Henri Renault fut député de Beauce à Québec, du 25 octobre 1939 au 29 juin 1944. Il sera délogé¹⁵ par le Bloc populaire d'Édouard Lacroix (8 août 1944 au 21 novembre 1945), ce même Lacroix ayant été auparavant député libéral fédéral du 29 octobre 1925 au 8 août 1944. Henri Renault fut même nommé ministre d'État (5 novembre 1942), ministre des Affaires municipales du 29 juin au 30 août 1944 et président de la commission qui porta son nom « et dont la tâche était d'enquêter sur les prix du bois à pulpe dans la province de Québec ». Il fut défait aux partielles du 21 novembre 1945 : il obtint 5 410 voix contre 11 204 pour l'unioniste Georges-Octave Poulin de Saint-Martin.

En 1946, H. Renault fit don de 50 \$ pour la construction de la chapelle Fraser. Sollicité de toutes parts. Voici les mariages de quelques enfants d'Henri : Françoise le 26 juin 1943 à Jacques Belisle à Saint-François, Paul-F. le 26 avril 1943 à Louise Morin à Saint-Joseph, Marthe le 19 juin 1947 à Georges Thibodeau de Saint-François, Suzanne le 20 octobre 1949 à Louis Jacques à Saint-François.

Le 23 mars 1952, il décédait à Lake Worth en Floride, à l'âge de 60 ans et 9 mois. Inhumé dans le cimetière de Beauceville, le 29 mars 1952. Il apparaît à la 15^e sépulture du registre de 1952 ; quelques témoins y apposèrent leurs signatures : J. Marcel Poulin, Henri Lacombe, Viateur Veilleux, Louis St-Laurent (son beau-frère, 1^{er} ministre du Canada depuis 1948) et Jacques Renault, son fils, marié le 20 juin 1944 à Esther Lacourcière à Montréal.

* * *

*Jacques Renault*¹⁶ est né à Beauceville le 11 février 1918, six ans après le décès de son grand-père P.-F. Son parrain¹⁸ fut William James Brady négociant et Laura Renault-Brady comme marraine.

À l'âge de 7 ans, il devient pensionnaire à Saint-Louis-de-Gonzague et par la suite à Sainte-Anne de la Pocatière. Il fréquentera plus tard l'Académie commerciale de Québec et la Faculté de commerce de l'Université Queen à Kingston Ontario.

15. Lacroix, 5 466, Bloc populaire. G.-Octave Poulin, 5 302, U.N. H.-R. Renault, 5 099, lib. (en 1939 il avait eu seulement 135 de majorité). Laurent Legault, 2 790, C. social.

16. Biographies Beauce-Dorchester-Frontenac, Roger Bolduc, éd. Sartigan, Saint-Georges, 1972, p. 248.

18. Conforme au registre des baptêmes.

À la fin de ses études, la Cie Price de Rimouski l'engage. Avec la guerre, il s'enrôlera dans l'armée... sous-lieutenant. Après la guerre, il revient un peu chez les Price, qu'il quitte aussitôt pour siéger, de 1942 à 1945, sur la Commission des prix et du commerce pilotée par son père Henri. En 1945, il devient p.d.g. de la maison P.-F. Renault. En 1967, il vend le commerce à la Coop de Beauceville, qui liquidera le tout en 1981.

Il sera membre de plusieurs organismes de Beauceville, tels président fondateur du Club Rotary, président de la Ligue de hockey de Beauce.

De 1960 à 1971, maire de Beauceville Est : pendant ses termes, plusieurs améliorations marquantes pour la localité, comme la construction du Boulevard Renault, du Centre culturel, du nouvel hôpital, de l'usine de filtration, etc.

Amant de la mer, il adore voyager en bateau. Son premier voyage, en 1937, lui a permis d'assister au couronnement du roi George VI. La chasse, la pêche, le ski et le golf furent ses loisirs préférés.

Il demeure, malgré la maladie, un des cinq actionnaires de Beauce Distribution TV inc. (câble TV de Beauceville), fondé en 1954 par feu Benoit Gagnon. Il vit présentement sous les soins de l'hôpital Saint-Charles Borromée de Montréal.

L'entourage des Renault, leur parenté, leurs amis font de cette famille un clan à l'aise. L'élite sociale. Un simple coup d'œil au registre des baptêmes de Saint-François :

Enfants de P.-F. Renault (Amanda Montminy)

- Anna-Marie, mariée le 18 mai 1896 à Elzéar M. Déchênes md à Saint-François (selon E.-G. Talbot).
- Joséphine *Éva* Laure, baptisée le 3 octobre 1881, parrain Magloire Ouellet et marraine Joséphine Blanchet, mariée le 28-07-1902 à Saint-François à Auguste Bolduc et à J. Henri Boisvert à Québec.
- Anonyme, né le 17 et inhumé le 18 mars 1884.
- M. Bl. Lucia *Laura*, baptisée le 28 mai 1885, parrain Thomas Corriveau avocat et Léonie Montminy; mariée le 3 août 1909 à W. James Brady, sépulture à Saint-François le 12 mars 1964 (décédée le 10, au Sanatorium Mastaï de Québec).
- Bernadette *Ida*, née et baptisée le 23 mars 1888, parrain George Walter Jutras écuyer et mécanicien et marraine Clara Parre (épouse).
- Alice *Jeanne* Juliette, née le 22 et baptisée le 24 octobre 1886, parrain Charles fils de Cyprien Blanchet notaire et marraine Alice Montminy (tante) de Québec, mariée le 19 mai 1908 à Louis S. St-Laurent.
- Charlotte Marg., baptisée le 25 mars 1890, parrain François Elzéar Achille Taschereau Fortier régistrateur et marraine Clarita Genest (épouse du notaire Ph. Angers), inhumée le 28 avril 1891.
- Henri-René, né le 6 baptisé le 7 juin 1891, parrain W.H.B.C. de Léry coseigneur et marraine Dame Arthur Boivin (banquier), marié à Saint-Roch de Québec, le 9 juin 1914, à Méléda Drouin.
- Isabelle, baptisée et née le 13 octobre 1892, parrain Joseph Godbout et Hermine St-Pierre (épouse) marraine, sépulture le 16-02-1898.
- Georges Alex.-René, né le 8 baptisé le 9 mars 1894, parrain G. Elzéar M. Déchêne md et Anna-Marie Renault (sœur), sépulture le 5 décembre 1896.
- M. Antoinette Françoise Charlotte, née le 11 baptisée le 12 janvier 1896, parrain Thomas Dallaire marchand et son épouse Nathalie Morency de Sainte-Marie, sépulture le 26-02-1898.
- *Thérèse* Germaine, baptisée le 8 avril 1897, parrain Pierre-Augustin Labadie (banquier) et Anne-Marie Langlois son épouse, mariée le 27-10-1920 à Jean-Marie Cartier à Saint-François.

Enfants d'Henri-R. Renault (Méléda Drouin)

- Madeleine *Françoise*, née le 9 et baptisée le 11-02-1917, parrain Olivier-Napoléon Drouin (oncle, négociant de Québec) et Amanda Lafond, mariée le 26-06-1943 à Jacques Belisle à Saint-François.
- Paul-F., marié le 26-04-1943 à Louise Morin à Saint-Joseph. Avocat.
- Raymond *Jacques*, né le 11 baptisé le 13-02-1918, parrain W.J. Brady négociant et époux de Laura Renault sa marraine; marié le 20-06-1944 à N.D.S.S. de Montréal à Esther Lacourcière.
- Marie *Suzanne* Thérèse, née le 26 baptisée le 28-02-1920, parrain Augustin-Clovis Picard et Alida Drouin de Québec; a épousé Louis Jacques à Saint-François le 20-10-1949.
- Jeanne *Marthe*, née le 20-12-1923, parrain J.M. Cartier oncle et Marie-Thérèse Renault épouse (tante); a épousé à Beauceville le 19-06-1947 Georges Thibodeau architecte.

En 1985, aucun descendant des Renault n'habite Beauceville. Il y eut P.-F., Henri, Jacques et sa famille: Henri, avocat de Lévis marié à Céline, fille de Jos Gilbert à Majorique, Jean avocat, Paule médecin et Guy, vendeur de produits de soudure.

Le toponyme boulevard Renault et la maison Renault nous rappellent la belle époque des ormes bordant le boulevard. La maison Renault fut déracinée, en 1977, par l'épicerie et la quincaillerie Co-op, devenue «Place Beauceville». Quel riche passé. La maison Renault semble morose. Elle appartient maintenant au dentiste Roger Lessard qui la loue à des organismes, tels la Télévision communautaire, au Conseil de développement de la Chaudière entre autres... elle a même servi de maternelle et de Coopérative funéraire il n'y a pas si longtemps. Elle trône, encore superbe, à l'entrée sud du Boulevard Renault, près du ministère des Transports du Québec. En 1975, Viateur Boucher du 3320 rang Saint-Charles de Notre-Dame-des-Pins, acheta, de feu Xavier Poulin à Brigitte, le premier express de 1905 du magasin général P.-F. Renault; remis depuis longtemps dans une grange située au Rocher, l'express, demandant l'attelage d'un seul cheval, était peint de couleur jaune et rouge... détérioré, M. Boucher est à terminer sa rénovation complète, sensible au patrimoine régional... objet de parade à sauvegarder! Du Boulevard, les passants peuvent remarquer l'inscription «1918» figé dans le temps, au faite du magasin... alors qu'au cimetière paroissial, un superbe monument surmonté d'une croix, dépouillé de toutes dates ou autres inscriptions, chuchote dans sa pierre uniquement:

P.-F. RENAULT

Au pied de ce même monument, une plaque de granit, jonchant la terre, rappelle Henri-R. Renault et son épouse Méléda Drouin. Un véritable caveau familial, voisinant celui d'Odilon Nadeau.

À Cumberland Mills, une résidence d'été est encore au nom de Jacques Renault.

PHILIPPE ANGERS (1858-1935)

Notaire, régistrateur et historien à ses heures, Philippe Angers a marqué son époque. Cousin du poète William Chapman. *Probablement le plus grand oublié de l'histoire beauce-ronne*. À ne pas confondre avec son fils, le notaire Philippe-Albert Angers.

Fils de François-Xavier Albert Angers et de Sophie-Claire-Elmina Taschereau, le notaire Angers est né à Saint-Roch de Québec, le 28 avril 1858. Il devait décéder¹ à Beauceville, un jeudi matin à 4 heures, soit le 21 mars 1935, des suites d'une longue maladie.

1. Journal *L'Action catholique*, 21 mars 1935 et registre Saint-François: S. 11, p. 784. 392^e feuillet (témoins de renom y ont signé).

Ce F.-X. Angers était marchand² à Saint-Joseph de la Pointe de Lévy, lui-même fils de François Angers, écuyer et lieutenant-colonel, et de Anne Desanges Larue de la Pointe-aux-Trembles. L'ancêtre de toutes les familles Angers au Canada était Simon LeFebvre d'Angers et de Plainval, issu du mariage de Simon LeFebvre d'Angers et de Charlotte Couturier, baptisée en 1642 dans la paroisse de Saint-Éloi de Tracy-Le-Val en Picardie ; l'un de ses descendants a été secrétaire du marquis de Tracy, vice-roi et gouverneur du Canada³.

La mère du notaire Philippe Angers est la fille d'Antoine-Charles Taschereau, seigneur et député de Beauce du 26 octobre 1830 au 27 mars 1838 et de Dorchester du 8 avril 1841 au 23 septembre 1844. A.-C. Taschereau s'est marié le 18 janvier 1819 à Adélaïde-Élizabeth Fleury de la Gorgendière, à Deschambault... le grand-père de ce Taschereau n'étant nul autre que Thomas-Jacques Taschereau, premier seigneur de Sainte-Marie, qui avait épousé Marie-Claire Fleury de la Gorgendière, fille de Joseph Fleury de la Gorgendière, véritable promoteur de la Nouvelle-Beauce ; T.-J. Taschereau compte aussi François-Pierre Rigaud de Vaudreuil comme beau-frère. Du côté maternel, Philippe Angers possède du sang Taschereau, par sa grand-mère du sang de la Gorgendière, et par alliance du Rigaud-Vaudreuil... une lignée génétique et environnementale prometteuse ! De plus, Caroline Angers, mère du poète Chapman est la tante du notaire Angers ; donc William Chapman est

2. Copie du contrat de mariage de F.-X. Angers et Elmina Taschereau. 19 février 1843. J.-P. Bonneville, notaire. On peut aussi consulter Pierre-Georges Roy « La famille Taschereau ».
3. « Simon LeFebvre d'Angers et sa famille », Lorenzo Angers prêtre, Chicoutimi, 1950. 36 p., et biographie complète des Angers par L. Angers et Jean Angers.

AUGUSTE ANGERS
AVOYAT
1000 Front St.
Chambre 30 - 118 St-Jacques
Tél. 514-333-1111
Tél. 514-333-1111

ANGERS & ANGERS
NOTAIRES
Beauville-Est, Beauce
1000 Front St. - 118 St-Jacques
Téléphone 514-333-1111

P. G. FORTIER
NOTAIRE PUBLIC
Beauceville - 118 St-Jacques
Beauceville - Est - Beauce
Angers & gère

F. M. FORTIN
NOTAIRE
Saint-Joseph de Dorchester
1000 Front St.

DE JOS. VAILLEN
CHARRIERS-INDÉPENDANTS
118 St-Jacques
ST-GEORGES, Beauce
Téléphone Beauce et Rural

J. A. GRONDIN
NOTAIRE
118 St-Jacques est le meilleur
L'ESTRÉMOYON, BEAUCY

A mes clients
Mon assurance est la plus belle garantie. Je sollicite votre clientèle et vous garantis satisfaction.

A. C. Routier
Horloger, Bijoutier & Opticien
50 Côte de la Montagne
Urbain.



Aurélien Angers, Père Blanc d'Afrique. Fils du notaire Ph. Angers.



Philippe-Albert notaire, fils de Philippe Angers, notaire.



Superbe demeure du notaire Ph. Angers : André Lessard (« Centre du Meuble ») l'habite en 1985 Patrimoine architectural à préserver.

le cousin propre d'Angers. Un des oncles du notaire Angers, l'avocat François-Réal Angers⁴ (20 novembre 1812–23 mars 1860) maria, le 4 avril 1842, Louise-Adèle Taschereau, sœur de S. Elmina, fille d'Antoine-C. Taschereau ; F.-R. Angers est le père du lieutenant-gouverneur du Québec, Auguste-Réal Angers. Étourdissant ! Le notaire Philippe Angers représente la synthèse de l'élite beauceronne des XVIII^e et XIX^e siècles.

Il fit ses études au Séminaire de Québec. D'ailleurs son bulletin de rhétorique du Petit Séminaire de Québec⁵, du temps de son externat (1871–1879), indique « conduite en classe excellente, travail très bon, mémoire bonne et bien cultivée »... absences de vingt jours au 1^{er} semestre et de trois mois au 2^e semestre (« peut-être un souffreteux⁶ »). Il termina son cours classique dans une autre institution. L'Université Laval ne l'a pas eu comme diplômé. En 1931-1932, l'Annuaire de la dite Université signale qu'on lui a décerné un doctorat d'honneur en droit, le 5 juin 1931. Il fut admis à la pratique de sa profession le 15 mai 1884.

« Il exerça à Beauceville, et successivement à Montréal avec l'étude Barron and Cushing de 1914 à 1919, puis revint dans la Beauce, où il fut nommé registrateur de la division d'enregistrement de ce comté⁷. » L'Éclaireur de 1922 montre sa carte d'affaires... Il devint président de l'Association des registrateurs de la province. Il a été l'auteur de la Loi Angers⁸ pour la disparition des hypothèques inopérantes : c'est ce qui lui valut, en 1931, le doctorat⁹ honoris causa de Laval.

L'Action catholique ajoute : « Le regretté défunt avait participé largement au développement de la région de la Beauce, et était tenu en haute estime dans cette région. Il n'était étranger à aucun bon mouvement, et son bel esprit civique était apprécié de tous ses amis. » Quant à l'Éclaireur du 21 mars 1935, on y souligne sa fougue à la Chambre de commerce de 1910 à 1915 : demandes répétées au gouvernement pour la construction de barrages sur la Chaudière pour contrer les inondations. Joie quand, en 1928 et 1931, on érigea des brise-glaces à Saint-Georges et à Saint-François (aux Rapides du Diable).

D'ailleurs, selon la minute 15623 du notaire Félix-Georges Fortier, les héritiers de Léry et la Corporation de Beauceville Est reconnaissent, le 2 mars 1932 : les piliers seront construits par la Commission des eaux courantes du Québec sur les lots de Léry n^o 179 et 182 de Saint-François, sans nuire au futur barrage hydro-électrique des Rapides du Diable. Permis accordé pour la somme de 1 000 \$.

4. The **Macmillan Dictionary of Canadian Biography**, ed. W. Stewart Wallace (cote FC-25-M167-1978, biblioth. Un. Laval) : **François-R. Angers est l'auteur de « Les révélations du crime de Cambray et ses complices »**, Québec, 1837 (voir P.-G. Roy, **Les avocats de la région de Québec**, 1936).

5. Archives du Séminaire de Québec.

6. Comme me l'a suggéré, l'abbé H. Provost, le 3 août 1982.

7. *Op. cit.*, n^o 1.

8. Selon « La revue du Notariat », fondée en 1898 par Jos-Edmond Roy, 1955 pour les années 1898–1948 : Philippe Angers...

- De la radiation des droits réels
- Certificat des hypothèques
- Danger pour le créancier hypothécaire
- Archives du bureau d'enregistrement de Beauceville
- Sommaires et bordereaux
- Pouvoir de l'exécuteur testamentaire
- Nouveau mode de radiation des privilèges et hypothèques non radiées
- L'hypothèque est un droit immobilier.

9. « L'ainé de la famille, Philippe, était devenu notaire. Mon père a décidé d'aller à Montréal, il n'y avait pas de travail pour les deux. Il a donc décidé de partir. Souvent il est allé au bureau d'enregistrement à Montréal, c'est là sans doute qu'il a rencontré des hypothèques inopérantes, qui embêtaient les notaires. Il a donc travaillé à un bill pour faciliter les choses. C'est par là qu'il a mérité son doctorat dont il était bien fier. » (Correspondance personnelle avec Aurélien Angers, fils de Philippe, 27-09-1982).

« Le notaire Philippe Angers consacrait ses loisirs à la lecture. Il lui arrivait assez fréquemment de prendre la plume pour écrire quelques chroniques, et il a déjà publié dans l'Éclaireur de Beauceville, une série d'articles fort à point sur l'histoire de la région beauceronne qu'il a tant aimée », poursuit l'Action catholique. En effet, la revue « Le Terroir » (mensuel fondé le 1^{er} décembre 1917 par la Société des arts, sciences et lettres du Québec) a fait paraître ces ouvrages d'Angers :

- *La Beauce en 1775, à la veille de l'invasion*
1924, vol. 5, n° 2, pp. 37-38
- *Benedict Arnold. Ce qu'était le chef de ceux qui envahirent la Beauce en route pour Québec.*
1924, vol. 5, n° 3, pp. 58-59 et 62.
- *Invasion du Canada par les rivières Kennebec et Chaudière 1775.*
1924, vol. 5, n° 4, pp. 83-87.
- *Le Parc Montmorency-Laval* (1^{er} prix de la Société des arts, sciences, lettres).
1924, vol. 5, n° 11, pp. 461-463.
- *En Beauce en 1775. Les soldats et officiers d'Arnold, prisonniers à Québec. Misères de l'hiver de 1776.*
1925, vol. 5, n° 9, pp. 290-211.
- *Le Rapide du Diable* (légende beauceronne).
1925, vol. 5, n° 11, pp. 257-258.
- *La première messe de Noël à Saint-François de la Beauce en 1765.*
1926, vol. 7, n° 8, p. 386.
- *Les premiers habitants de la paroisse de Saint-François (Beauce).*
1927, vol. 7, n° 9, pp. 398-399.
- *Les origines de la Beauce.*
1927, vol. 8, n° 5, pp. 86-87.

Ses travaux sur Arnold furent présentés, en 1924, à la Société royale du Canada. Le Bulletin de recherche historique, lui, publia, en juin 1927 (pp. 350-351) : « *Le Docteur William Ernest Munkel* », 1^{er} médecin à Saint-Georges de Beauce. De plus, en 1927, l'Éclaireur ltée relia un livre fort goûté : « *Les seigneurs et premiers censitaires de Saint-Georges de Beauce, et la famille Pozzer* » (96 pages). En 1932, il enrichit Beauceville de « *Un album-souvenir à l'occasion de la bénédiction et de l'inauguration du Pont Fortin à Beauceville* », 91 pages.

Selon Édouard Fortin dit Ste-Foy, son bon ami (Éclaireur, 28-03-1935) : « En plus, il a publié nombre d'études complètes sur différents côtés de l'histoire de la Nouvelle-Beauce, comme la monographie de tous les députés de cette région et l'histoire de ses chemins et de ses routes. [...] Et justement, voilà à peine un an, nous nous faisons ses réflexions en parcourant le manuscrit que venait d'écrire le notaire Angers et que la mort malheureusement l'a empêché de publier. Ce manuscrit était intitulé « *Souvenirs beaucerons et Histoire de la famille Bolduc* » ; ces pages étaient pleines de saveur. C'était la relation fidèle de tous les détails de la vie d'autrefois, des fondateurs de notre Beauce québécoise et qui fut la vie de tous les anciens dans les autres régions du Canada français sur les bords du St-Laurent. » Fortin, révèle « qu'il a passé des heures charmantes en sa compagnie à dissenter sur des questions historiques, à réviser ensemble ses manuscrits qu'il travaillait avec un soin jaloux, à vérifier l'exactitude d'une date ou la vérité d'un petit fait ignoré. La maladie l'a empêché de mettre à jour une histoire régionale de la Beauce dont il avait commencé la publication par tranches dans notre journal. » Ce livre de 103 pages « *Souvenirs beaucerons...* » fut publié, trois ans après sa mort, le 30 avril 1938 par Évelyn Bolduc, fille de Jos sénateur ; elle l'avoue en préface : « L'animateur, ce fut monsieur le notaire Philippe Angers, de Beauceville. Cet aimable érudit goûtait la simplicité dont il reconnaissait la grandeur ; c'est grâce à lui que le travail fut entrepris, et nous lui devons toute notre reconnaissance. [...] Le manuscrit fut

remis à monsieur Rémi Bolduc, fils de Joseph, avocat de Saint-Georges de Beauce, qui ajouta aux pièces déjà réunies les renseignements qu'il tenait de la tradition et qu'il recueillit de côté et d'autre... » en plus de l'apport de d'autres collaborateurs. On y traite de la Vallée de la Chaudière, de l'origine des habitants, des premiers agriculteurs, des seigneuries, de la Nouvelle-Beauce pays de blé, des travaux domestiques, des transports, de la nourriture et des boissons, de l'établissement des premiers colons, de la population, des qualités morales, du premier temple, des difficultés, des routes, et de la famille Bolduc en 2^e partie. Véritable canevas d'une histoire régionale.

Enfin, à l'occasion du centenaire d'érection canonique de Saint-François, l'avocat Robert Vézina en « collaboration » avec le notaire Philippe Angers, lança, en 1935, cent quatre-vingt-onze pages intitulées « *Histoire de Saint-Georges de Beauce* », à l'imprimerie l'Éclaireur de Beauceville. Le 21 mars 1935, Angers décédait... Vézina signa sa préface le 15 avril 1935 : il n'a pas assez insisté sur la participation de son aîné, vieux et malade. Peut-on présumer qu'il a largement utilisé les notes d'Angers de 1927, mises à jour ? Une œuvre aussi documentée ne s'est pas réalisée en 25 jours. Ouvrage de mois, sinon d'années. À cet effet, M. le juge Robert Vézina, de sa retraite de Québec, me précise ¹⁰ : « J'ai donc en 1934 fait appel à certaines personnalités qui pouvaient m'aider à ramasser les documents intéressant toutes les paroisses de la Beauce. Je me souviens alors m'être adressé aux curés, aux secrétaires-trésoriers, au greffe de la Cour supérieure, où sont conservés tous les actes de l'état civil. À Saint-François, j'ai trouvé ce qu'il me fallait pour Beauceville et le haut de la Beauce, car à ce moment (au début) Saint-Georges était une mission de Beauceville. Saint-Georges n'était pas incorporé et les curés de Beauceville allaient, le dimanche, dire la messe. Saint-Georges a été incorporé seulement le 11 septembre 1856. Au point de vue religieux il y avait Saint-Georges Ouest. [...] Je crois avoir été le premier à écrire concernant le haut de la Beauce en 1935. (...) Notaire Angers : dans ce temps-là la plupart des notaires, médecins, avocats, venaient de l'extérieur. Il n'y avait pas de Séminaire dans la Beauce. À Beauceville vous avez eu les Dr Bernier, Desrochers. Ainsi avant la Confédération, mon grand-père avocat est venu ouvrir le Palais de justice à Saint-Joseph en 1856, pour en devenir le premier protonotaire par la suite. (...) Les documents que me passait le notaire Angers lui ont été remis, d'ailleurs il s'agissait surtout des documents concernant deux chapitres de mon livre. » Quoi qu'il en soit, Saint-Georges eut une histoire étoffée grâce à Angers et à Vézina.

Les archives nationales du Québec possèdent deux fonds sur la famille Angers. Le premier se rapporte directement à cette famille et concerne les seigneuries de la Beauce, à l'exclusion de celle de Léry. Le second fonds concerne Philippe Angers : il comprend 19 boîtes ¹¹. Donc 8 cartons (1784-1874) y contiennent des documents concernant la famille Angers : papiers terriers, livres de comptes, censiers, liasses de rotures, tarifs de transport, imprimés, 1778. Sept autres cartons renferment des actes notariés et des documents judiciaires de Philippe Angers, notamment concernant la seigneurie de Léry et la vente de lots au cimetière de Saint-François. Le document P-386/59 (index microfilmé 01221) montre : « notes diverses, surtout de P. Angers, concernant les paroisses de la Beauce, les missionnaires, la famille de Léry, etc., 1930. »

10. Correspondance personnelle du 19 septembre 1982.

11. Bref résumé :

- Expéditions d'actes notariés au greffe du notaire P. Angers (1884-1919).
- Titres nouveaux pour des terres dans la Beauce (1893-1894).
- Divers : documents judiciaires, billets, comptes et reçus, correspondance Philippe et Ph.-Albert Angers. (1868-1940).
- Expédition d'actes notariés de divers notaires (1885-1929).
- Carte du canton Hamilton, comté Bonaventure (terres non arpentées).

Le Palais de justice de Saint-Joseph de Beauce possède le greffe (déposé¹² le 29 octobre 1941) du notaire Ph. Angers, échelonné de 1884 à 1919, 12 072 actes.

Le notaire Jean-Luc Quirion¹³ de Beauceville Est est concessionnaire des greffes des notaires L.P. Turgeon, F.-G. Fortier, Jos Bolduc (déposé à Saint-Joseph depuis peu), et du fils du notaire Philippe Angers, soit Philippe-Albert Angers, « ce greffe m'a été cédé le 15 février 1954. (...) Le notaire P.-A. Angers a pratiqué très longtemps dans l'ancienne résidence de M. J.-Pierre Quirion où j'ai moi-même tenu bureau de 1950 à 1960. Cette résidence est voisine du Centre du meuble et appartient à M. André Lessard. Le notaire P.-A. Angers a quitté Beauceville pour Québec au début des années 1940 »... Cette maison est celle de Philippe Angers, solide, racée... voisine de l'ex-Manoir de Léry : 612 Boulevard Renault.

Philippe Angers avait épousé en premières noces Clarita (Claire) Genest, décédée en 1919. En secondes noces, il épousa Estelle Pelletier. Neuf enfants sont issus de son premier mariage (aucun du second), dont quatre morts en bas âge¹⁴ :

- Philippe-Albert, né le 29-07-1883, marié le mardi 21-01-1910 dans la chapelle des Ursulines de Québec à Berthe Des Rivières de Québec. « Ce soir (16-01-1910), les nombreux amis de M. Angers lui offriront un banquet à l'hôtel Lambert, que présidera M. le notaire F.-G. Fortier, maire de Beauceville¹⁵. » Décédé vers 1950, selon son fils Marc, comptable de Québec.
- Carolus-Emmanuel, né le 15-10-1884, inhumé le 31-12-1887.
- Berthe-Yvonne, baptisée le 15-12-1885, inhumée le 15-12-1887.
- François Gaston Auguste, né le 8 juin 1887, avocat C.R. de Saint-Lambert près de Montréal. Décédé.
- M. Berthe Marguerite, née le 12 mars 1889. Sr Ursuline au Japon, inhumée au cimetière catholique de Sendai le 8 novembre 1942. Sr Sainte-Claire était au Japon depuis 1936 : le Père Dominique Doyon l'y a connue, en captivité. Recommandée aux prières au prône de Saint-François le 6 décembre 1942.
- M. Corinne Annette Renée, née le 20 août 1890, a épousé, à Saint-Thomas d'Aquin de Saint-Lambert, Donat Fortin le 30 avril 1960. Décédée en 1980. A déjà vécu au Manoir Chapdelaine, près de l'École normale du temps de son célibat : « mariée sur le tard, cela faisait bien rire son frère Aurélien (Père blanc) », selon sœur Marie-Hélène Bolduc (conversation du 21-09-1982).
- J. Taschereau Raoul François, né le 5 mars 1892, décédé le 9 août 1900. Libéra le même jour.
- J. Wilfrid *Aurélien* né le 8 janvier 1894. Marraine, Corinne Fauteux, future épouse du Dr H.A. Larue, décédée à l'âge de 25 ans en 1906. Il fit ses études au Collège du Sacré-Cœur de Beauceville, en 1905 au Séminaire de Sherbrooke et au Collège de Lévis de 1906 à 1913. En 1913, à Everell, près de Québec, il fit son postulat chez les Pères blancs d'Afrique. Noviciat à Boxel, en Hollande, en 1915. De 1916 à 1918, diaconat à Carthage, en Tunisie. Le 21 septembre 1918, serment ou profession missionnaire. Sacerdoce : 22 juin 1918.
Le Père Aurélien Angers fut missionnaire au Taganyika (aujourd'hui la Tanzanie) de 1920 à 1971. Le Père David Roy fut le 1^{er} Beauceron Père blanc en Afrique... *le Père Angers, le second*. En 1983, il a fêté son 65^e anniversaire de sacerdoce. Aujourd'hui âgé de 91 ans, il vit sa retraite à la Maison Lavigerie de Lennoxville, P.Q. Toute une vie au service d'autrui. Digne fils du notaire Philippe Angers.

12. Danielle Lord notaire, secrétaire, en 1982, de la Chambre des notaires du Québec.

13. Correspondance personnelle avec M^e J.-L. Quirion, le 3 août 1982.

14. Selon le Père Aurélien Angers et confirmé par les registres de Saint-François.

15. *Éclaireur*, vol. 2, n^o 14, jeudi 16-01-1910.

- Georgette Clorinde Gertrude, née le 2 septembre 1899. Parrain, George Gustave Fraser C. de Léry et Gertrude Forest de Léry. Décédée.

Quant aux enfants nés du mariage de son fils et associé Philippe-Albert, les registres de Beauceville donnent :

- Anonyme (féminin) décédée le 17-11-1910.
- J.P. Auguste Édouard, né le 14-12-1911, marié à Jeanne Roy le 20-09-1941 (avocat).
- Jos Guillaume Jacques Taschereau, né le 23-12-1912. Marié le 8 septembre 1945 à Véronique Jolette à N.-D. de la Protection de Noranda.
- J. Marc Henri Philippe, né le 18-10-1915. Marié à Gisèle Juneau le 28-12-1943. Demeure à Québec depuis 1933. Comptable (conversation téléphonique du 30 août 1982).
- M. Marg. Claire Berthe, née le 8 avril 1918, mariée à J.-Paul Fortin à N.-D. de Québec le 9 octobre 1943.
- J. Philippe Aurélien, né le 31 mars 1921, décédé le 6 février 1922. Parrain le Père Aurélien Angers, représenté par Philippe Angers.

Le frère Éloi-Gérard ne touche pratiquement pas à la famille Angers. Cependant les registres paroissiaux marquent la sépulture de Marie-Élizabeth Emma Angers, décédée le 23 septembre 1881, âgée de 37 ans et 9 mois, épouse de Jean-Éphrem Proux, notaire et régistrateur de Saint-François : Philippe Angers a signé avec George W. et William Chapman, Joseph Bolduc (député fédéral), et Linière Taschereau entre autres... sœur d'Angers, belle-sœur de Chapman père. Voici quelques bribes d'informations recueillies à la lumière des archives de la Fabrique, concernant Philippe Angers :

- 1887 : don à l'église d'un gong, 30 \$.
- La 14^e station du chemin de la croix porte l'inscription : « Don de la famille Angers ».
- 1931 à 1934, 25 sous par année pour la Société de tempérance. Son fils P.-A. aussi.
- 4 janvier 1892, Angers fera parvenir les argents de J.-EP. Proux au sujet du service et de la sépulture de sa fille, Elmina P.
- Le 29-05-1892, il paiera son banc à l'église (54 \$), ancien banc de vve Prisque Doyon, obtenu à la criée le 3 juillet 1887. Banc n° 1, nef rangée du banc d'œuvre.
- En 1912, Laura Fowley est recensée avec la maisonnée de Ph. Angers : servante ? Tandis que Bertho Larivière âgé de 27 ans et Thérèse Lévesque 60 ans suivent dans la même liste. En 1899, Clarita Genest a 39 ans, deux de moins que son mari.

« Pendant la plus grande partie de sa vie, précise son ami Édouard Fortin, le notaire Angers a fouillé dans les archives de la Beauce où il s'est passé, comme l'on sait, maints événements historiques importants. Il a été heureux dans ses recherches, et il a pu livrer à la publicité nombre de choses intéressantes. (...) Dans cette histoire de nos paroisses, nos enfants retireraient des leçons du plus haut enseignement. Ils apprendraient ce que furent leurs ancêtres. Il leur serait donné de vivre pendant quelques instants la vie de leurs pères¹⁶. Ils pourraient les suivre dans leur carrière remplie d'abnégation, de travail et de sacrifices ; se tracer ainsi une image de ce que fut à une époque qui coule sans cesse dans la mémoire des hommes, le genre d'existence de ceux qui sont venus avant nous. » *Beauceville perd un citoyen qui laissera un souvenir ineffaçable...*

Tout juste 50 ans après sa mort, assistons¹⁷ aux obsèques du notaire Philippe Angers, qui eurent lieu le samedi 23 mars 1935, à 10 h 30 du matin, après l'arrivée du train du Quebec Central :

16. « Voilà qui est digne de retenir les enfants loin de leurs jeux, et les vieillards loin du coin du feu », dit Évelyn Bolduc en rapportant les paroles de Philip Sydney.

17. *Le Soleil*, mercredi 27-03-1935, p. 17.

« Le cercueil était porté par MM. Édouard Fortin, député de Beauce à la Législature provinciale, Henri-R. Renault négociant, Josaphat Quirion, registrateur-adjoint avec lequel feu le notaire Angers avait passé 18 années de bureau, le notaire Philippe Turgeon, M. Henri Ouellet, secrétaire du défunt, et le Dr Armand Beauchesne, médecin de la famille. M. Albert Quirion portait la croix.

Les officiers de la Ligue du Sacré-Cœur, avec leur bannière, précédaient le cortège funèbre.

Le deuil était conduit par les deux fils du défunt, M. le notaire P.-A. Angers, directeur du Prêt agricole provincial, M. Auguste Angers, C.R. avocat de Montréal; ses petits-fils Édouard Angers, E.E.D., Jacques E.E.S.C., Marc E.E.S.C.; son beau-frère M. L.-P. Pelletier de Montréal; neveux, MM. Réal Letellier et R. Genest, employés civils de Québec.

À l'église, la levée du corps fut faite par M. l'abbé F.-P. Lamontagne, qui chanta le service et le Libera, assisté de M. l'abbé Jos Bourque, chapelain du collège, et de M. l'abbé Gariépy, comme diacre et sous-diacre. Des messes basses furent dites aux autels latéraux par le R. Père Raymond Bernier, qui représentait la communauté des Pères blancs d'Afrique, dont le R. Père Aurélien Angers, fils du défunt, fait partie, et M. l'abbé Papillon, vicaire à Beauceville.

Au chœur, le collège des Maristes (les Petits frères de Marie) était représenté par le R. Frère directeur et son assistant. Les Dames de Jésus-Marie et de l'École normale assistaient également aux funérailles.

La chorale, sous la direction de son maître de chapelle, M. Bolduc, a rendu la messe de Requiem de Mozart. Des soli furent rendus, avant la messe, par M. Alphonse Laflamme, qui chanta une composition française de l'abbé Gingras, un "Pie Jesu Domine" au Sanctus, et par le notaire P. Turgeon. Avant l'absoute, on entendit le "Crucifix" de Faure, chanté par MM. Turgeon et Laflamme.

Au cimetière, où la foule se rendit en grand nombre, les dernières prières furent récitées par M. l'abbé Papillon.

La famille a reçu des centaines de tribus floraux, télégrammes de sympathie, des centaines d'offrandes de messes et de prières qui lui sont un réconfort dans ce grand deuil qui l'afflige. »

Le 21 mars 1985, un demi-siècle après sa mort, Philippe Angers repose toujours au cimetière paroissial¹⁸ de Beauceville... silence froid, ingrat. Même son lot de cimetière a été vendu... aucun monument... éphémère...



Philippe Angers, notaire-registrateur et historien.

18. Une ancienne carte du cimetière montre son lot, le n° 108, entre David Mercier et Jos Rodrigue à Jeanne. L'avocat Corriveau, Ludger Bernard et Cynille Laroche à l'arrière. Pas loin de P.-F. Renault. Au nord du cimetière. Par contre, une carte actuelle du lotissement du cimetière ne fait aucunement mention d'Angers. Le registre des concessionnaires du dit cimetière donne maintenant le n° de lot 252 comme étant celui acheté le 22 avril 1899 par le notaire Philippe Angers. Ce lot revint à la Fabrique en 1953, mais le 1^{er} mai 1959 (60 ans après l'achat original), Valère Cloutier achetait le dit lot, conformément à l'article 36 de la Loi des cimetières. Le 16 septembre 1980, M^{me} Cécile Cloutier paye à perpétuité pour 100\$. Le lot payé 25\$ par Angers. Alfred Jolicœur, Théodore Mercier, Corinne Jolicœur et Johnny Bernard, tout autour...

LA BEAUCE EN 1775

A LA VEILLE DE L'INVASION

par
PHILIPPE ANGERS
BEAUCEVILLE

L'auteur de la généalogie des familles de la Beauce, M. l'abbé Charles Beaumont, dit que l'établissement de la paroisse de St-Joseph de Beauce, remonté jusqu'au temps du fondateur de Québec, car on trouve que des colons s'y étaient fixés dès 1640. Un siècle après, exactement en 1750, le recensement constate qu'il y avait 262 âmes dans toute la Beauce. Les Abénaquis très nombreux à cette époque dans cette région n'étaient pas inclus dans ce nombre. En 1775, la population de toute la Beauce ne devait guère dépasser deux cents personnes sans compter les indiens.

D'après le recensement de 1765, la population de ce territoire était répartie comme suit :

St-Joseph	} 657 âmes
St-François	
St-Georges	
Total :	856 "

Et dans les dix années suivantes, 1765-1775, ce chiffre a dû s'augmenter d'environ cinquante pour cent.

En 1775, la population de la Nouvelle-Beauce était composée de trois éléments bien différents mais de même religion, à peu d'exception près, et tous animés d'un même sentiment hostile à l'Angleterre. Un de ces éléments, c'étaient les premiers colons qui avaient nommé Mathieu, Roy, Rodrigue, Doyon, Bédard, Veilleux, Pludrin, etc., etc., tous fils des Normands et des Bretons de la côte de Beaugé, qui avaient eu tant à souffrir du passage de l'armée de Wolfe, quinze ans auparavant.

Les fils se rappelaient des misères endurées par leurs pères, victimes de la guerre de sept ans.

Après la cession, on leur avait enlevé leurs armes, imposé la langue et les lois anglaises, et le serment du test.

Le régime anglais avait dépouillé les seigneurs de tout privilège, ceux-ci n'avaient plus leur prestige. Les conseillers n'écoulaient plus leurs conseils.

Il est vrai que l'Acte de 1774 accordait aux Canadiens l'usage de leur langue et de leur religion. Cependant, cette nouvelle constitution n'était pas encore mise en vigueur, et la loi martiale, proclamée en juillet 1775, appelait les Canadiens français sous les armes pour défendre leurs nouveaux maîtres, qui n'avaient pas toujours été justes envers eux depuis la chute de Québec.

Les habitants de la Beauce désiraient la paix et la tranquillité. Leur terre leur procurait le vivre, le vêtement et le couvert. Ils étaient sans richesse, et vivaient avec la plus économique frugalité. Ils se sentaient heureux sur les bords de la Chaudière, en pleine forêt giboyeuse et, en ce temps-là, la Chaudière leur procurait le poisson en abondance. Ils avaient, comme tout pionnier, choisi les meilleurs terrains qui renfermaient les terres basses, (les fonds) le long de la Chaudière, et ils cultivaient avec avantage.

Ces terres neuves étaient alors d'une grande fertilité. Tout les portait à l'indépendance et au libre exercice de leur volonté. Ils ignoraient les juges anglais qui devaient régler leurs différends; toutes les difficultés étaient soumises à leur prêtre ou à leur seigneur.

En 1775, les habitants de St-François, parce que Monseigneur Brûlé ne consent pas à changer immédiatement l'endroit du site de leur chapelle, relèvent d'abord à l'ordonnance de leur évêque. De là naissent et querelles à tel point que Mgr Brûlé écrivait en 1772 à M. Verreau : "Que cette poignée de monde à St-François faisait plus de bruit et de menaces que tout le diocèse ensemble."

Tout ceci démontre bien que les Beaucerons n'étaient pas faciles à conduire.

Un autre élément de cette population était le groupe des Acadiens qui s'appelaient Poirier, Thibodeau, Leblanc, Toulouse, Bourg, (Bourque), etc., qui, chassés de leur foyer lors du grand déportement (1755), étaient venus se réfugier dans la Beauce. On ne pouvait guère demander à ces Acadiens de venir défendre l'Angleterre. Ils avaient la haine au cœur contre ceux qui les avaient dépouillés de leurs biens et de leur foyer, quelques années auparavant.

A Sartigan (Jersey Mills), dans St-Georges, résidaient, dit-on, quelques anglais, qui, probablement à l'instigation d'un certain nombre de leurs compatriotes de Québec et de Montréal, voyaient l'annexion avec les États-Unis d'un œil plutôt favorable à cause de leurs intérêts commerciaux. Ils étaient, eux aussi, peu empressés de prendre les armes pour leur mère-patrie.

Au milieu de cette population, déjà si mêlée, vivaient en très grand nombre, les Abénaquis, ennemis invétérés de l'Angleterre; c'était le troisième élément.

Dès 1640, les Abénaquis avaient fait une alliance avec les Algonquins du nord de Québec, pour combattre leurs ennemis communs, les Iroquois, ceux-ci étaient protégés par les Anglais.

Leur voie de communication était la rivière Chaudière et la rivière Kennebec. En 1679, les Abénaquis vaincus par les Anglais, se réfugièrent en partie dans la Beauce, le long de la Chaudière. Leurs principaux villages (en 1775) étaient au lac Mégantic, (Dumfriesville) sur les bords du lac des Anagnites et à Sartigan, (St-Georges), de Beauce, près de la rivière La Famine.

Ces sauvages étaient tous catholiques, ceux de la Beauce parlaient presque tous français, ils avaient l'âme française. La nation abénaquise avait été l'alliée fidèle des français depuis la découverte du Canada, et l'ennemi juré de l'Angleterre.

Dans les premiers jours de la révolution, ils se rangèrent du côté des rebelles et leur rendirent d'immenses services.

On ne pouvait pas, non plus, compter sur les Abénaquis de la Beauce pour défendre le Canada contre les soldats de l'armée américaine.

Comme les Abénaquis n'étaient nullement sujets du gouvernement de Québec, il était donc impossible de les entraîner, avec de tels moyens, à venir défendre le Canada, pour le conserver à ceux qu'ils avaient combattus, depuis les premiers jours de la colonisation de la Nouvelle-Angleterre.

En 1775, il n'y avait encore que quelques centaines d'arpents en culture, dans la Beauce, la population blanche comme nous l'avons déjà dit, ne devait pas dépasser 1200, dispersée sur une étendue de trente milles de chaque côté de la chaudière, et elle n'avait que deux hommes capables de la conseiller et de la guider. M. l'abbé Verreau et M. Gabriel-Éliez Tachereau.

M. Verreau, l'unique prêtre de cette région, desservait les trois paroisses plus ou moins organisées régulièrement dans la Nouvelle-Beauce : St-Marie, St-Joseph et St-François. Il y avait dans chacune de ces paroisses une chapelle. Celle de St-Joseph, en 1775, était située sur le côté nord-est de la Chaudière, à quelques pas au nord du pont actuel. Celle de St-Marie, à l'endroit où est aujourd'hui l'église paroissiale. A St-François, cette chapelle se trouvait dans le jardin de M. Charles Bernard, fils d'Éliez, à deux milles environ au nord de l'église de Beauville.

Ces chapelles étaient construites en bois, probablement couverte de chaume, basses de carré, fenêtres étroites, tout élevé et à pic ornées d'un clocheton surmonté du coq gaulois.

Dans la bâtisse de la chapelle de St-Joseph, en 1775, il y avait un

logement pour le missionnaire, et une salle publique pour les habitants. A St-Marie, M. Verreau se retirait au manoir de Mme Vve Thomas-Jacques Tachereau, née Marie-Claire Fleury de la Gorgendrière, dont la mère était Claire Joliette, enfant du découvreur du Mississipi.

Après la capitulation de Québec, en 1759, Mme Tachereau était venue habiter St-Marie avec son jeune fils, Gabriel-Eliez Tachereau, un des hommes les plus importants de la première période du régime ang-ais en Canada. C'était le blaieul du premier ministre de la province de Québec, l'honorable L.-A. Tachereau.

A St-François, lorsque M. Verreau y venait dire la messe, il se logeait chez un habitant près de la chapelle. La tradition rapporte que chaque fois que la messe était célébrée dans cette chapelle, les Abénaquis s'y rendaient nombreux et occupaient au moins la moitié de l'église; ils se tenaient ensemble. Aussitôt après la cérémonie, ils faisaient groupe et ne se mélangeaient plus aux Canadiens.

L'autre personnage qui aurait pu conseiller les habitants de la Nouvelle-Beauce, était le jeune seigneur de St-Marie, G.-E. Tachereau, homme de bien et de grande valeur, qui fut plus tard la conscience des grands et des humbles. D'après de son côté, jusqu'à Montréal, maître de postes de la Province, grand voyeur, membre de la commission des biens des Jésuites, conseiller de lord Douchester, etc., etc. Cet homme d'action fit plus que tout autre Canadien de son époque pour la survivance française du Canada.

Tout dévoué au dergé et loyal à l'Angleterre, lorsque Carleton appela les Canadiens sous les armes, M. Tachereau essaya de faire des recrues dans la Beauce. L'autorité militaire fit arrêter un des conseillers pour refus d'obéir, mais devant la réprobation générale des habitants, M. Tachereau le fit relâcher, car sans secours, il aurait succombé devant les récalcitrants.

M. Tachereau était capitaine, à la tête d'une compagnie formée en partie de ses conseillers, à la bataille du Sault-au-Mâtérot et tout désigné à la vindicte des Américains, qui, comme on le sait, ne ménageaient pas son manoir et ses biens à St-Marie, en 1775-1776.

De tout le territoire qui forme maintenant le comté de Beauce, il n'y avait encore d'habité par des blancs, en 1775, que les paroisses dont nous venons de parler : St-Marie, St-Joseph et St-François, cette dernière paroisse comprenait aussi le territoire de la paroisse actuelle de St-Georges.

Les seigneuries qui forment nos quatre grandes divisions de la Beauce, ont été concédées en 1736 à la charge par les concessionnaires d'ouvrir un chemin versant et de charrettes, depuis la Pointe-Lévy, sur le bord du fleuve jusqu'à la rivière Chaudière, vis-à-vis l'Islet de Sapin, aujourd'hui dans St-Maxime de Dorchester. Ce chemin qu'on a appelé route Justinière, fait aujourd'hui partie de la belle route internationale Lévis-Jackman.

En 1775, les seigneuries St-Marie et St-Joseph appartenaient aux héritiers de Thomas-Jacques Tachereau, et de Joseph Fleury de la Gorgendrière, les concessionnaires primitifs.

La seigneurie Rigaud-Vaudreuil (St-François) était la propriété de Alain Charrier de Lotbinière et celles d'Aubert Gallion et d'Aubin de l'Isle, alors Sartigan, maintenant St-Georges de Beauce, appartenait à des Anglais, excepté le fief St-Barbe dont les propriétaires étaient les ayant-droits de Mme Aubin de l'Isle.

William Grant est propriétaire de la seigneurie Aubert Gallion en 1783, le fief Cumberland, partie de la seigneurie Aubin de l'Isle, au Major Phillip Andrew Skin, à la même époque, et l'autre fief de cette seigneurie Aubin de l'Isle, appelé fief de la Belle-Alliance, est possédé par Jonathan Elkarts.

En 1775, il n'y avait encore eu que très peu de défrichement dans St-Georges. En 1792, Joseph-Gaspard C. de Léry, fait la première concession, dans la fief St-Barbe, d'une terre à Matthew Lymburner. De peut conclure de cela, que les Américains ne trouvent que peu d'habitations dans Sartigan en 1775, quoiqu'il soit admis qu'il y avait déjà quelques Anglais établis à Jersey Mills dans le fief de la Belle-Alliance, plus tard la propriété de J. G. Hannah, horloger et importateur des "Grand-Father-Clocks" si recherchés de nos jours.

Tels étaient les développements de la Beauce et l'état d'esprit de sa population lorsque Arnold fit son expédition à Sartigan. Il est

facile de concevoir que les Beaucerons qui possédaient la fusée normande et la poudre bretonne ne se laissent que peu influencer par un parti ou par l'autre. Ils observèrent une neutralité intéressée, ne voulant favoriser ni les républicains américains, ni les loyalistes canadiens.

Pour eux, ces deux partis adversaires étaient des ennemis ou plutôt, des gens en qui ils n'avaient aucune confiance. Ils se préoccupaient probablement plus qu'elles raisons ils avaient de se battre entre eux.

Leur plus grand crime à tous deux était d'être Anglais.

Les confédérés malgré leur promesse de liberté, n'eurent pas le pouvoir de les convaincre car leur père et leur seigneur, M. Verreau et Tachereau, leur avaient rapporté que les rebelles avaient enlevé Carleton de papiste, et qu'une des causes du mécontentement des confédérés était leur indignation au sujet de l'Acte de Québec, qui reconnaissait enfin l'église de Rome et les lois françaises.

C'est cette raison plus que toute autre qui les empêcha de suivre leurs amis, les Abénaquis.

Ils n'eurent qu'une ambition, exploiter Arnold et ils le firent avec toute l'habileté d'un bon breton au sang normand.

Arnold ne les molestait en aucune manière et paye grassement tout ce qu'il réquisitionnait, et par ses largesses, promesses et affabilités se fit, dans la Beauce, des loucheurs, moyennant finance, mais non des amis dévoués et aucun Beauceron ne prit les armes sous son commandement.

RIGAUD-VAUDREUIL

L'histoire des seigneuries beauceronnes s'attache aux Rigaud-Vaudreuil dès le début. Mais auparavant le marquis Philippe de Rigaud de Vaudreuil, le père du seigneur de Saint-François de la Nouvelle-Beauce, né en Gascogne (1643-1725) fut gouverneur général de la Nouvelle-France de 1705 à 1725.

Ainsi deux des fils de Philippe marqueront à leur façon respective l'histoire. Il ne faut surtout pas confondre Pierre Rigaud-Vaudreuil et son cadet François-Pierre Rigaud-Vaudreuil.

Pierre Rigaud-Vaudreuil, le grand marquis, dit Cavagnial, 4^e fils de Philippe, est né le 22 novembre 1698 (même si l'acte de sépulture porte « âgé d'environ 77 ans »... il était donc né vers 1702) à Québec et décédé à Muides-sur-Loire le 24 août 1779 (enterré dans l'ancien cimetière de Muides, celui qui était établi autour de l'église). Premier gouverneur né en Nouvelle-France, dernier gouverneur du régime français de 1755 à 1760. C'est le 16 avril 1776 que Jean Philippe Chevalier de Bellac vend Colliers à Pierre de Rigaud, chevalier, marquis de Vaudreuil, grand'croix de l'Ordre royal et militaire de St-Louis. Gouverneur aussi de la

— André Prudhomme, président de la Société des sciences et lettres de Loir-et-Cher, en France, ami du Beauceron de France, Gérard Boutet.

— « Le vicomte C. de Léry ». éd. E. Senécal, 1867, p. 278 « grandes familles de France » : Vaudreuil.

— Notes personnelles.



François-Pierre
de Rigaud de Vaudreuil
(M. de Rigaud).
Portrait conservé
aux Archives Publiques
du Canada.



Pierre de Rigaud,
marquis de Vaudreuil.
Portrait conservé par la
famille Le Verrier.
Copie de H. Beau,
Archives Publiques
du Canada.

Louisiane. Dame Françoise Charlotte Alavoine, veuve de Messire Charles-Joseph Daillebout, chevalier, lieutenant du Roi en la ville de Montréal en hérita. Elle avait été désignée légataire universelle le 31 juillet 1778. Ce Rigaud-Vaudreuil n'est pas le seigneur de Saint-François de la Beauce.

Un autre fils de Philippe de Vaudreuil se nommait Louis-Philippe Rigaud comte de Vaudreuil, né à Québec en 1691 ; il décédera à Rochefort en 1763. Marin. Il eut un fils, le marquis Louis-Philippe, né à Rochefort en 1724... il décède à Paris en 1802... marin et homme politique. Un autre fils : Joseph-Hyacinthe est né à Saint-Domingue le 2 mars 1740 et mourra en 1817 à Paris : militaire (fit partie du cercle intime de Marie-Antoinette, du comte d'Artois et de Charles X).

Quant au 5^e et avant-dernier fils de Philippe, *François-Pierre Rigaud-Vaudreuil*, c'est lui qui fut le premier seigneur de Saint-François de la Nouvelle-Beauce. Il fut capitaine et gouverneur de Trois-Rivières et de Montréal. C'est lui qui avait épousé Marie-Louise-Thérèse, fille de Joseph Fleury de la Gorgendière, le seigneur voisin de Saint-Joseph. En réalité, en 1736, de la Gorgendière obtint la seigneurie dite de Saint-François : le 8 décembre 1737, un échange se fit (la légende du chien d'or) entre le beau-père et Rigaud-Vaudreuil qui passa propriétaire de Saint-Joseph à Saint-François. Dès lors, la seigneurie prit le nom de *François-Pierre... seigneurie de Saint-François ou de Rigaud-Vaudreuil*. Le 5 janvier 1747, de la Gorgendière et son gendre complétèrent en entier l'échange amorcé 10 ans plus tôt. Avec le Traité de Paris de 1763, il retourna en France. Rigaud-Vaudreuil fit gérer ses biens, sur place, par la famille Chartier de Lotbinière. Le 11 mars 1772, la célèbre famille Chaussegros de Léry s'en porta acquéreur. F.-P. R.-Vaudreuil mourut à Tours, dans l'Abbaye de Saint-Martin, comme en fait foi l'épithaphe funéraire sur son tombeau. Donc les de Léry ne furent pas nos premiers seigneurs : ils furent plutôt nos véritables premiers seigneurs résidents. Vaudreuil n'habita jamais Saint-François... seulement propriétaire sur papier. Les de Léry, en saison estivale, montaient de Québec à la Beauce.

À Beauceville, la 56^e avenue, ouest, porte le toponyme de Rigaud (vers Robert Veilleux à Alexandre) et le développement voisin de Chapman, celui de Vaudreuil (vers Claude Fortin à Roland). La Corporation culturelle Rigaud-Vaudreuil, société historique de Beauceville, fondée en 1978, rappelle nos origines véritables.

À l'ouest de Montréal, une localité porte le nom de Rigaud, une autre de Vaudreuil. D'ailleurs, une circonscription électorale québécoise s'appelle Vaudreuil-Soulanges. Ainsi, en 1702, la seigneurie Vaudreuil fut concédée sur le bord de la Rivière Outaouais, à l'Ouest de l'île Perrot... trente ans après, au nord de la seigneurie Vaudreuil, on créait la seigneurie Rigaud.

En France, le bourg voisin de Saint-Dyé-sur-Loire possède une rue, une ruelle et une maison dites toutes trois « du Canada », vraisemblablement en souvenir de l'illustre Pierre Rigaud-Vaudreuil, inhumé à proximité, à Muides.

Les armoiries des Vaudreuil: d'argent au lion de gueules, couronné d'or. La couronne royale, qui surmonte les armes de la famille, leur fut accordée par le roi Charles VIII après la bataille de Fornoue. La salle des Croisades de Versailles renferme des Chevaliers du temple dits Vaudreuil. La famille Rigaud, elle, porte les armoiries d'argent à trois têtes de more de sable, tortillées du hamp... pas de rapport avec celles des Vaudreuil. Les Rigaud et les Vaudreuil sont nombreux dans les annuaires téléphoniques de Québec et de Montréal... les de Léry, beaucoup moins !

LA FAMILLE DE LÉRY

Famille seigneuriale noble, aristocratique. L'histoire de la France, de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Beauce y défilent, riches d'intrigues sociales, économiques, politiques et militaires.

De 1804 à 1936, pas moins de 22 membres de cette illustre famille furent inhumés sous l'église de Beauceville: l'église de 1803 et celle de 1857. Ces personnes habitaient Québec pour la plupart... une semaine à dix jours après leurs décès, la sépulture se faisait dans le cimetière familial de l'église de Saint-François de Beauce. Voici deux exemples d'enterrements réservés aux de Léry, à Beauceville (archives, sacristie: livre de 476 pages sur « services, sépultures, etc. », en p. 28 et 36):



Dessin des armoiries du Sieur Chaussegros de Léry, exécuté par Robert Turgeon, artiste de Beauceville, d'après une photographie prise par M. Patrick Doyon à la demeure de Mme Charles Chapais (Gabrielle de Léry).



William-Henri Brouage Chaussegros de Léry (1851-1914) et ses deux filles, en 1899: Marie-Claire Charlotte 5 ans et Geneviève Louise Joséphine 2 ans. Portique École de Léry.



Vestige actuel (1985) du moulin à farine de Léry. Près du développement Chapman.



Une ancienne maison de chez nous, près de la Route de l'Hôpital. Habitée par les de Léry et par le bureau du téléphone quand déménagée sur l'avenue St-François. Athanase Doyon dernier propriétaire.

Les héritiers de Dame veuve A.-R. de Léry (C.C. Couillard), service et sépulture (6 novembre 1888) :

— Ouverture de l'église.....	25,00 \$
— Fabrique, 1.25	3.00
Curé, 1.25	
Bedeau, 0.25	
Cloche, 0.25	
— Grn n° 1, 0.50.....	1.25
Chape, 0.50	
Drap, 0.25	
— 3 autels, 2.00	3.00
2 tableaux, 1.00	
— 3 marches, 1.50	9.50
Cloches (1.00 par jour)	
— Lampe, 0.50	1.25
Prie-Dieu, 0.25	
Chaud., 0.50	
— Bénitiers, 0.25.....	0.50
Encensoir, 0.25	
— Cierges.....	22.50
— Lisses épais (?), 2.00.....	3.00
Boîte pour cercueil, 1.00	
— 8 herse, 2.00.....	2.00
— Tenture chœur, 4.00.....	13.00
Nef, 5.00	
Banderol chœur, 4.00	
— Chaire, 0.25.....	0.50
Banc d'œuvre, 0.25	
— Dolmatiques, 1.00.....	2.00
Diacre et sous-diacre, 1.00	
— Musique	2.25
— Levée du corps à domicile.....	10.00
— Chantres (20 à 35¢).....	7.00
TOTAL dû	105,75 \$
Reçu 27-12-1888.....	25,00
	80,75 \$
Reçu 26-01-1889.....	80,75
	0



Joseph-Gaspard Chaussegros de Léry (1721-1797). A.N.Q., coll. Initiale, GH 1070-96.



Alexandre-René Chaussegros de Léry (1818-1880) A.N.Q., coll. Initiale, N-81-6-88.



Geneviève de Léry à l'âge de 16 ans.

Quant au service anniversaire de la même défunte, le 5 décembre 1889, en l'église de Beauceville :

— Curé, 1.00.....	2.50 \$
Fabrique, 1.00	
Bedeau, 0.25	
Cloche, 0.25	
— (?).....	1.25
— 3 autels latéraux.....	3.00
— Cloche, 1.00.....	2.50
Marche, 1.50	
— Lampe, prie-Dieu, chandelle.....	1.25
— Bénitier, encensoir.....	0.50
— Cierges.....	20.25
— Herses.....	2.00
— Tentures.....	13.50
— Voyage du sous-diacre, 0.50.....	2.50
Frais du diacre et s.-diacre, 2.00	
— Musique.....	2.25
— 13 chantres à 0.30.....	3.90
TOTAL.....	55.40 \$
Payé.....	9.75
	45.65 \$

21-03-1890 acompte 50.00

Bal. payée 5.40

0

En juin 1888, un « souffleur » pour la musique coûtait 0,25 \$, une fosse d'adulte dans l'église 25 \$ et une d'enfant 12,50 \$ (le double que celle du cimetière extérieur), pour de la chaux dans le cercueil 0,25 \$ et 1 \$ pour boîte de cercueil.

Au hasard de nos registres, une Virginie Leclerc a été recensée, en 1912, chez William C. de Léry : servante ?

La plaque de cuivre à l'avant gauche de l'église peut être consultée au besoin pour mieux établir la lignée familiale. Le banc seigneurial, le cimetière familial sous l'église, les terrains ou concessions, les valeurs (\$), ont été établis ailleurs dans ce travail.

Pour les mordus de généalogie, un coup d'œil rapide sur plus de deux siècles de présence de Léry en Amérique. Notons que la filiation, de père en fils, de génération en génération est marquée par les chiffres 1 à 7, qui indiquent aussi le seigneur en charge de Rigaud-Vaudreuil...

1) Gaspard Chaussegros de Léry se maria à Anne de Vidal, à Notre-Dame-de-Toulon, en Provence. Il était ingénieur de la marine et chevalier de St-Louis. *Ancêtre de France.*

2) Gaspard-Joseph C. de Léry, arrivé en Nouvelle-France en 1716, *chef de cette famille au Canada.* Né le 13-10-1682, inhumé le 23-03-1756. Épousa à Québec, le 13-10-1717, Marie-Renée Legardeur de Beauvais, fille de René et de M.-Barbe de St-Ours. Il était lieutenant dans la marine, ingénieur en chef de la Nouvelle-France (tout est sous ses ordres de 1716 à 1751), conseiller et chevalier de St-Louis. En 1733, une seigneurie de Léry fut créée sur la rive ouest du Richelieu, près de Lacolle. De 1720 à 1754, 10 enfants naîtront dont 4 morts en bas âge :

- Marie-Gertrude, 1720.
- René-Antoine, 1722.
- Jeanne-Geneviève, 1723-1728.
- Joseph-Étienne, 1734.

Les 6 survivants étaient :

- Gaspard-Joseph 1721-1797 (cf. n° 3).
- Marie-Madeleine-Régis née en 1723, épouse à Québec, le 20-04-1751, Louis Legardeur de Repentigny fils de Jean-Bte et de Catherine Juchereau.
- Louise Madeleine, née en 1726, décédée en 1807. Épouse à Québec, le 20-11-1747, Michel Chartier de Lotbinière (seigneur de Vaudreuil et de Rigaud). Inhumée dans l'église de Vaudreuil. A eu 2 enfants : 1 fille et 1 fils, E.G. Alain Chartier de Lotbinière orateur à la Chambre d'Assemblée décédé en 1822 (eut 3 enfants).
- Charles : né à Québec le 16-05-1729 (?), son parrain fut le gouverneur Beauharnois, décédé en 1767 à la Nouvelle Cayenne.
- Josephite-Antoinette, née à Québec le 4 juillet 1729 et décédée en 1828. Religieuse de l'Hôpital général de Québec ; en religion « S. Ste-Marie ».
- Marie-Gilles, née en 1732, son parrain est l'intendant Hocquart, épouse Jean-Marie Landrieff le 25-06-1761.

3) Joseph-Gaspard C. de Léry est né le 20-07-1721, décédé le 11 décembre 1797 et inhumé dans la cathédrale de Québec. Ingénieur. Militaire, il fit des campagnes avec d'Iberville, et fut blessé aux côtés de Montcalm sur les plaines d'Abraham. Croix de St-Louis, le 20-01-1759. En août 1746, il accompagna François-Pierre de Rigaud de Vaudreuil à la prise du fort Massachusetts (Williamstown), et en août 1756 à l'aile gauche du corps d'avant-garde du même Vaudreuil à Chouaguen ou Oswégo New York. Épousa à Québec, le 24-09-1753, la jeune de 15 ans, Marie-Louise Madeleine Martel de Brouage (Berhouague), fille de François et de Louise-Madeleine Mariauchau d'Esglis : Pierre-Gratien Martel de B., père de



Famille de Gustave Fraser de Léry. Au centre le Père Jésuite Louis-Jean-Baptiste de Léry, à sa gauche : le curé Lambert.

François, épousa, le 16-09-1687, M.-Charlotte Charets et fut même propriétaire et commandant de la côte du Labrador en début de XVIII^e siècle. *C'est lui qui acheta, le 11 mars 1772, la seigneurie Rigaud-Vaudreuil*; il était aussi seigneur de Gentilly, Legardeur Belle-Plaine (vers Sainte-Croix), Beauvais (vers Deschailions), Perthuis (nord de Portneuf) et fief Sainte-Barbe (Famine Saint-Georges de Beauce). Ils eurent 18 enfants (10 gars, 8 filles) dont 11 moururent en bas âge: 3 enterrés à Québec, 1 en France, 2 en Angleterre, 1 à La Guadeloupe, 1 en Russie, etc.:

- Geneviève-Louise Josephte, née en 1758, morte à Londres en 1763.
- Pierre-Charles, né en 1759, mort à L'Ancienne-Lorette.
- Marie-Geneviève, née à Berthier en 1760, morte à Saint-François en 1760.
- Anonyme mâle, né et mort en 1763 à Londres.
- Guy-Michel, né à Québec en 1768 et mort en 1799.
- René-Nicolas, 1768-1799, Québec.
- Agathe-Louise, 1760-1772.
- Louise-Gabrielle, 1773 Québec, 1773 Sainte-Foy.
- Eulalie-Louise, née à Québec, 1775-1775.
- Charlotte et anonyme mâle, 1799.

Les survivants furent :

- François-Joseph né à Québec, le 11-09-1754 et décédé en 1824. Allié de Bonaparte.
- Marie-Angélique, épouse du Dr Jean-Bte Couillard (décédé le 21-12-1808) le 14-07-1784. Eurent 2 fils dont 1 mort... le survivant : Antoine-Gaspard Couillard (médecin) né le 16-02-1789 et marié à Marie-Angélique Flore Wilson qui lui donna 17 enfants, dont 10 vivants.
- Louis-René, né à Paris le 13-10-1762 et décédé le 28-10-1833. Il combat Bonaparte avec Louis XVIII.
- Catherine, épouse de Jacques-Philippe Saveuse de Beaujeu, le 2 novembre 1802.
- Gaspard-Rock-Georges, né le 22-12-1771. Études au Petit Séminaire de Québec. Mort en Russie.
- Charles-Étienne, 1774-1842 (cf. n° 4).
- Alexandre-André-Victor, né à Québec le 12-08-1778.

4) Charles-Étienne Chaussegros de Léry, 4^e des fils survivants de Joseph-Gaspard, né le 30-09-1774 et décédé le 17-02-1842: *premier de Léry en charge de la seigneurie à être inhumé sous l'église de Saint-François de Beauce*. Seigneur à 25 ans. Colonel commandant la milice de Québec, quartier-maître des milices du Bas-Canada. En 1826, membre du Conseil exécutif et du Conseil spécial du Bas-Canada en 1838 (le seul francophone à y siéger). En 1830, il est nommé responsable de la construction et de la réparation des églises au Bas-Canada. Juge de paix. Hérite de la maison paternelle, rue Sainte-Famille à Québec. En 1799, il épousa Marie-Josephte Fraser (1780-1849), fille du juge Fraser du Banc du Roi à Montréal et de Marie-Claire Fleury d'Eschambault. Ils auront 7 enfants dont 5 morts en bas âge :

- Jean-Gaspard (avocat) né en 1801, décédé le 04-04-1826.
- William, né en décembre 1802 et décédé le 26-10-1842.
- Georges, décédé à la naissance.
- Marie-Louise, décédée à la naissance.
- Louis-Henri, né en 1814 et décédé le 7 février 1828 (15 ans, 9 mois, 4 jours)

Les deux survivants, continuateurs de la lignée :

- Charles-Joseph, 1800-1864. — Alexandre-René, 1818-1880.

5) — Charles-Joseph C. de Léry, né le 3 septembre 1800 et décédé le 4 février 1864. Fils de Charles-Étienne. Maire de Saint-François de Beauce, préfet du comté. Lieutenant-colonel d'artillerie. Époux de Marie O'Meara O'Hara. Son frère Alexandre-René sera coseigneur.



Ida Bouchette et sa fille Geneviève de Léry.



Mme Taschereau Fortier, alias Caroline Bouchette, sœur d'Ida Bouchette de Léry.



Moulin seigneurial de Léry, sur la Riv. du Moulin.



Moulin à carder, rivière du Moulin.



Lit de W.B.C. de Léry, 1885.

- Alexandre-René C. de Léry, frère de Charles-Joseph et fils de Charles-Étienne. *Il constitue la racine de la présente génération de Léry.* Né le 28 mars 1818 (marraine: la baronne de Longueuil), il décède le 19 décembre 1880. Il avait épousé, le 13-02-1844, la petite-fille d'Angélique de Léry (n° 3) i.e. la fille du Dr A.-G. Couillard, Catherine Charlotte Éliza Couillard (née en 1860 et décédée le 28-11-1888). A.-René était avocat. Ils auront 7 enfants dont 4 morts en bas âge, soit :
 - 6) — Charles-William Alexandre, né en 1844 et décédé le 3 mars 1848, à l'âge de 3 ans, 3 mois, 16 jours (selon les registres) et inhumé sous le banc seigneurial.
 - Jean-Gaspard, né en 1846 et décédé le 22-01-1848 à 1 an et 10 mois.
 - Catherine-Louise-Josephite, née en 1847 et décédée le 2 avril 1885, mariée au juge Richard Alleyn; ils auront 4 enfants :
 - 7) — John-Alexander H.R. Gustave (avocat), père de Mary Frances et de Charles-Hector.
 - Mary Marguerite Kathleen, épouse de l'avocat Paul-É. Catellier de La Malbaie (décédé le 14 novembre 1910).
 - Louise-Josephite Blanche, épouse du banquier Hector Collette et du Dr Pierre Jobin de Québec en 2^e noce.
 - Henry-Richard-Gustave (comptable).
- Corinne-Marie-Éliza, née en 1848 et décédée le 15-05-1935 à 85 ans et 11 mois. Habitait Ottawa. Libéra à 75 \$.

- William-Henri Brouage C., avocat, né en 1851 et décédé le 28-10-1914. Époux de Kate Rowan et en 2^e noce en 1892 à Marie-Amélie Clara Adélaïde dite Ida Bouchette (décédée à 71 ans, le 15-05-1936 à Saint-François). Ils eurent 3 enfants dont 2 décédés tôt :
 - Marie-Claire Charlotte, baptisée le 24-07-1894.
 - Jean-Gaspard Alexandre, baptisé le 17-03-1893 et inhumé le 03-08-1893.
 - Geneviève-Louise-Josephite, baptisée le 11-03-1897. La seule survivante. Elle épousa M. Roberts et alla vivre en France. Elle revint à Québec, à la mort de son mari.
 Beau-frère de Taschereau Fortier.
- Georges-Auguste dit Gustave Fraser, notaire. Né en 1853 et décédé à Notre-Dame-de-Québec le 28-04-1918. Époux de Gertrude Forrest (1860, 2 juin 1935); ils eurent 6 enfants (108 \$ pour un libéra en 1918):
 - Yvonne, épouse d'Albert Demers.
 - Gustave-Estienne alias Chaussegros (notaire sur la rue St-Joseph à Québec), père du notaire (et son associé) J.G. C. de Léry de Québec.
 - Renée-Gertrude, inhumée le 23-06-1883.
 - Gabrielle, épouse de Charles Chapais, ex-fonctionnaire du ministère des Finances du Québec.
 - Irène, épouse de Willis R. Miller, agent manufacturier de Vancouver-Nord.
 - Louis-Jean-Baptiste, jésuite, né le 24-06-1895; sous-diacre le 30-07-1926, profession solennelle le 02-02-1934.
 - * Habitaient, en 1899, le village de l'église N-E (Saint-François).
- Louis-Charles-Alexandre, médecin. Né en 1855, décédé le 20-11-1882. Époux de Marie-Louise Cumming (1858 au 20-05-1905); ils eurent un enfant :
 - Corinne-Catherine, née le 25-01-1882, épouse de l'ingénieur topographique Finbar O'Farrell et en seconde noce (le 12-10-1912) à Edmond James Flynn.

Donc, un portrait grossier des de Léry est établi: de leur origine française à leur départ de la Beauce, vers 1930. Sept générations sur près de 225 ans! De 1930 à 1985, la généalogie de Léry semble muette pour nous. Espérons qu'un vaillant historien voudra bien prendre le second souffle et compléter cette ébauche généalogique.

Quoi qu'il en soit, l'édition 1980 du téléphone de la région de Québec dénombre :

J.G. C. de Léry, notaire (Québec et Sainte-Foy)	R. de Léry (Les Saules)
Pierre de Léry (Sainte-Foy)	René C. de Léry (Lévis)

Quant à l'édition 1983 de Montréal :

A. de Léry	C. C. De Léry
A. C. de Léry	E. de Léry
André de Léry	L. C. de Léry
C. De Léry	

En terminant, qui possède à Beauceville ou en Beauce des souvenirs de ces seigneurs ? Photos, objets ?

Lauréat H. Veilleux (ancien inspecteur d'école de Beauceville, maintenant de Québec) possède une épée de parade qui a appartenu à l'un des derniers seigneurs de Léry. Il a acheté cette épée d'une vieille demoiselle Belleau, qui restait sur la rue des Ramparts à Québec. Il lui en a alors coûté 25\$. Cette demoiselle affirma que son grand-oncle, pharmacien à Québec, l'avait reçue en cadeau du dit seigneur... bien que Charles-Édouard Poulin à Dominique, autrefois de Beauceville (maintenant à Montréal) affirme, lui, posséder la véritable épée seigneuriale.

André Mathieu (à Marcel à Fiston) du rang Fraser possède, quant à lui, un ensemble de chambre à coucher ayant probablement appartenu à William H.B. C. de Léry.

Au musée de la Citadelle de Québec, la croix de St-Louis, dont fut décoré un C. de Léry, y est en montre.



- « Le vicomte C. de Léry, lieutenant général de l'empire français, ingénieur en chef de la grande armée, et sa famille », Éditeur Eusèbe Sénécal, Montréal, 1867. Cent exemplaires seulement ont été alors imprimés. Geneviève de Léry, fille de W.-H. Brouage C. de Léry, en a donné 1 photocopie à Jean-Marie Quirion à Gualbert, qui m'en a refilé une copie en 1982.
- Dictionnaire biographique canadien pour Joseph-Gaspard (1721...) et Charles-Étienne (1774...): ce dernier traité par Marc Duval à Gérard de Beauceville Est, et Renald Lessard archiviste.
- Registres de la Fabrique de Beauceville.
- « Notes sur la paroisse Saint-François », 1891 et 1981, B. Demers curé.
- Fonds Conrad Mathieu de Beauceville Est : Au début des années 1930, quand les héritiers de Léry se sont définitivement retirés à Québec, le notaire Charles Rioux de Beauceville devint leur agent (collection des rentes seigneuriales...). Par après, c'est Conrad Mathieu qui prit la relève : époux de Léa Quirion, il est décédé à l'âge de 79 ans et 9 mois et inhumé à Beauceville, le 27 octobre 1980. En feuilletant ce fonds, le 1^{er} décembre 1949, par exemple, à Saint-Victor, Saint-Benjamin, Saint-Georges et Beauceville, on voit 74 propriétaires de lots redevables envers les héritiers de Léry (terrains vendus vers 1865 avec renouvellement en septembre 1938 en moyenne). Le 2 novembre 1976, M. Mathieu rend compte de recettes brutes de 632,36\$, composées de 525\$ de capital et de 107,36 d'intérêt : chèque adressé au notaire J.G. C. de Léry (de Sillery actuellement)... encore 5 lots appartenant à 3 propriétaires différents devant respectivement, 120, 114, 132, 51 et 108 \$ de capital... intérêts payés au fil des ans sur les lots P-2005, 1997, 1844, P-1853 et 1854... la fin d'une époque (1 des 3 propriétaires m'a affirmé détenir 1 quittance depuis peu).
- Il serait bon pour le chercheur « gourmand » de consulter Pierre-Georges Roy, historien qui a publié sur cette famille.
- Le juge Robert Vézina a affirmé avoir donné au frère Éloi-Gérard Talbot deux valises en fer blanc de papiers de Léry. Décédé en 1976, le frère Talbot les a léguées à qui ?
- Lauréat H. Veilleux de Québec possède un manuscrit d'un inventaire des biens de Léry : liste de redevances des censitaires sur une assez longue période. En fera-t-il don aux Archives nationales du Québec ou à un autre organisme responsable ? Sauvegarde !

Le Manoir Rigaud-Vaudreuil

Les actes notariés et enregistrés parlent toujours du Manoir Rigaud-Vaudreuil et non du Manoir de Léry. Ce « Manoir » en fut-il réellement un? Bâti par un médecin de St-François en 1863, il fut acheté en 1871 par la famille de Léry, qui ne l'habita que sporadiquement. Cette résidence a déjà été un beau bâtiment, mais Beauceville a su préserver de bien plus jolies maisons; un simple coup d'œil sur la demeure du notaire Philippe Angers, habitée aujourd'hui par André Lessard...

Alexandre-René Chaussegros de Léry décéda le 19 décembre 1880; dans son testament (n° 19591), dressé par le notaire Cy. Tessier de Québec le 17 juin 1850, on divisa ses biens, selon l'article 2098 du code civil du Bas-Canada: le manoir y figure. Taschereau Fortier, régistrateur de Beauce et beau-frère de William-Henri Brouage C. de Léry, enregistre, le 10 juillet 1889:

« Le manoir Rigaud-Vaudreuil étant le (lot) n° 146 sur le plan et dans le livre de renvoi officiels de la paroisse de Saint-François de la Beauce, enclavé dans la terre de Fortunat Bertrand contenant environ un arpent en superficie (sans garantie de mesure, mais tel que maintenant enclos), avec maison et autres bâtiments dessus construits. Dont acte à Québec, sous le n° 7707 des minutes de Cy. Tessier notaire... »

Précisons que le clan de Léry résidait à Québec avant tout. Par affaire ou en saison estivale, on se rendait à la Beauce pour y séjourner. D'abord au moulin à farine, bâti dès 1772, sur les bords de la Rivière du Moulin: dans la partie reposant sur la terre ferme. Ensuite, les de Léry se déplacèrent sur l'avenue St-François dans l'Ouest, face au notaire Jean-Luc Quirion aujourd'hui, dans l'ancienne maison du charretier « Toine Menoche », achetée par après par Athanase Doyon... le bureau du téléphone y fut même érigé plus tard: lucarnes à la française, allure manoir, grand parc à l'avant ombragé de plusieurs arbres. Comme troisième résidence, il faut se transporter aux Rapides du Diable, à proximité du moulin à broyer le quartz (bâti en 1866)... une maison dite des mines recevait les directeurs et les de Léry: elle brûla en 1871. C'est alors que la famille acheta le « Manoir » dit de Léry. On rapporte aussi que l'ex-maison de Séraphine Bolduc (Jean-Marie Dupont actuellement), en plein Bois des Amoureux, aurait appartenu aux de Léry. Quel triste sort que celui de cette résidence seigneuriale... une honte pour le patrimoine!

Au printemps 1978, la Corporation Culturelle Rigaud-Vaudreuil voyait le jour en rapport avec une éventuelle restauration et mise en valeur dudit manoir. Le projet bloqua rapidement, car les finances d'une telle mesure étaient exorbitantes (plus de 100,000 dollars).

C'est alors qu'un projet Canada au travail, de décembre 1977 à juin 1978, analysa l'architecture en Beauce: une équipe de 10 personnes. Cécile Morin, bachelière en architecture, de Montréal, soumit, en avril 1979, un « Essai sur l'avenir du manoir de Léry »: 63 photos réparties sur près de 100 pages de texte.



Le manoir Rigaud-Vaudreuil dit de Léry, vers 1930.



Dominique Doyon, O.P.



Marie-Jeanne Doyon, R.J.M.
alias Mère St-Éloi,
ex-assistante-supérieure au
Couvent de Beauceville.

Le n° cadastral du manoir occupe les lots 146-1-3, 146-2-3 et 145-2 de Beauceville Est. Yves Roy à Gédéon en était le propriétaire. En 1985, un ébéniste occupe ledit local. 12 711 pieds carrés. En 1977, l'évaluation municipale de la maison montait à 25 241 \$, celle du terrain à 9 473 \$... 532 38 \$ de taxes municipales (en 1977) et 287 72 \$ de taxes scolaires (en 1978). « Littéralement coincé entre trois bâtiments et deux terrains de stationnement, le Manoir n'est rien de plus « qu'un édifice anonyme dont peu de gens ont souvenir. »

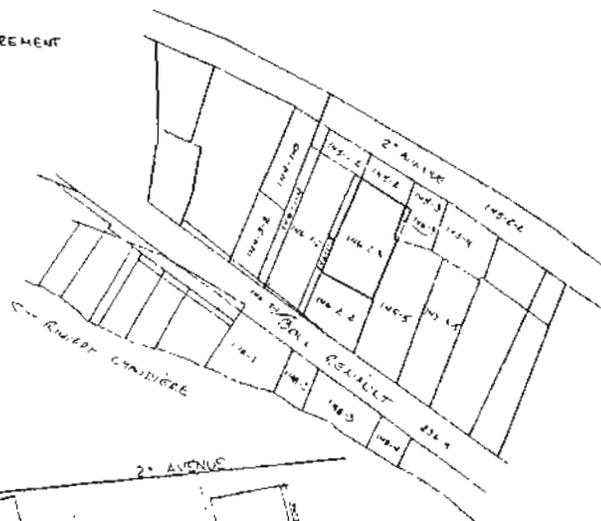
Transformations successives de cette maison depuis 125 ans : plafond rabaisé, divisions intérieures modifiées, planchers soufflés et recouverts, la cloison centrale est passée de 14 cm à 20 cm... résidence privée, seigneuriale, privée à nouveau, magasin de pièces d'automobiles, entrepôt, commerces divers...

« Le Manoir de Léry est une maison rectangulaire, exceptionnellement grande pour une construction de ce type, et possède un toit à deux versants. () La maison repose sur des fondations de pierres de 70 cm d'épaisseur et se compose de mur en pièces sur pièces, » 9,27 m × 19,98 m (30.5 pi. × 65.5 pi.), un étage et demi. Le carré de maison original était de l'ordre de 12,30 m × 9,27 m et de 7,68 m × 9,27 m.

Yves Roy à Gédéon vendit cette maison à Jean-Marc Poulin à Rosario (Co-Jack), qui, en avril 1985, commença la démolition du « manoir » de Léry... l'année du 150^e anniversaire d'érection canonique de St-François. Jamais plus Beauceville n'aura honte du manoir mal entretenu, mal situé... Leçon pour le futur. Prise de conscience du patrimoine encore en place !



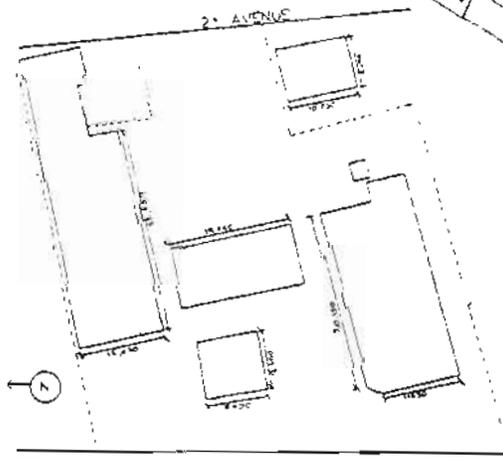
PARTIE DU CADASTRE
DE LA PAROISSE
ST-FRANÇOIS
DIVISION D'ENREGISTREMENT
DE BEAUCÉ



BEAUCVILLE
ÉCHELLE 1:5000



FIGURE 1

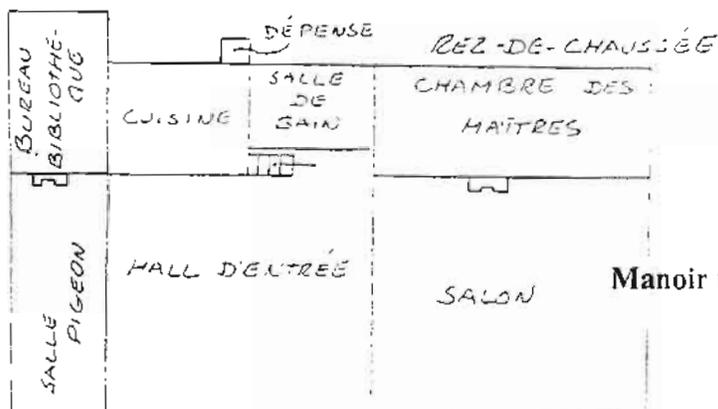
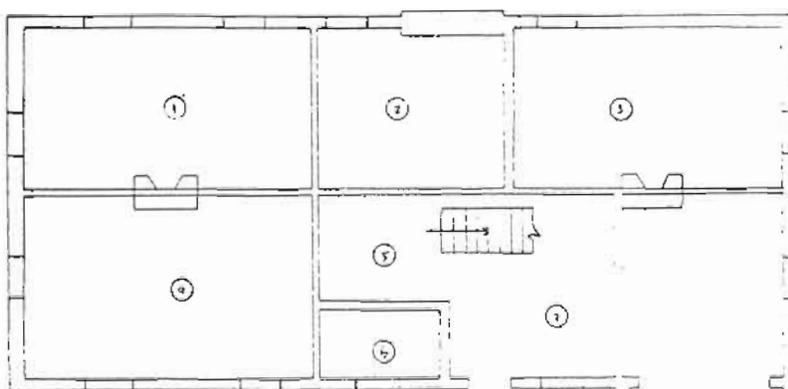


BOULEVARD RENAULT

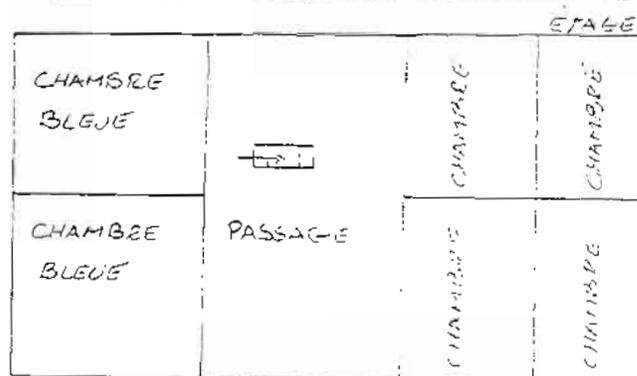
ÉCHELLE 1:500

Rez-de-chaussée du Manoir au XIX^e siècle

1. Salon
2. Hall d'entrée
3. Salon
4. Chambre des maîtres
5. Passage (escalier du haut)
6. Salle de bain
7. Cuisine
8. Bureau-bibliothèque



Manoir tel qu'habité par M^{me} Cécile Roy
de 1932 à 1954



DOMINIQUE DOYON (dominicain)

Né le 2 juillet 1902 à St-François Ouest, Beauce. Fils de Joseph Doyon à Sigefroid et de Joséphine Poulin. Après une carrière très bien remplie, mouvementée, il vit sa retraite à Lewiston Maine, à la Maison Dominicaine. Passionné d'histoire, il possède tout un bagage de renseignements sur l'histoire de Beauceville et de la Beauce en général : il est bien le frère de Madeleine Doyon-Ferland.

Biographie du Père Dominique Doyon, o.p.

A) Origines familiales

- I. Je suis né à Beauceville, Beauce, Qué.
- II. Mon père était Joseph Doyon, Ma mère Joséphine Poulin.
 - a) Leur profession était celle de cultivateur.

b) Mon père était artiste, violonneux, danseur de gigue, bon chanteur, il a chanté à l'église bénévolement 50 ans durant.

Ma mère était la femme forte de l'évangile, faisant trois jours dans un : cuite de pain dès le matin avant le lever de la famille, un gros lavage l'avant-midi, du jardinage l'après-midi et enfin du raccommodage et tricottage dans les soirées. Très austère car elle avait été 50 ans durant secrétaire du Tiers-Ordre Franciscain ; enfin d'une grande piété, mais avec des prières interminables surtout les soirs.

c) Préoccupation ?

Avec une famille de 17 enfants (dont 6 décédés jeunes) il fallait les élever, les éduquer et les instruire tout en gardant les grands-parents décédés vers les quatre-vingts ans.

III. Grands-parents paternels et maternels :

a) Mon grand-père paternel était Sigefroid Doyon, cultivateur comme mon père avec qui il restait, mais en plus de s'occuper de la terre il y joignait la fabrication de la potasse. (J'ai fait un article sur ce sujet qui a été publié dans une revue de l'Université Laval). On aimait notre pèpère qui nous racontait les soirs, des contes même épeurants au risque de ne pouvoir dormir, ensuite.

b) Ma grand-mère paternelle se nommait Des-Anges Lacombe. Elle savait signer son nom contrairement à mon grand-père qui lui ne faisait qu'une croix. À l'école, quand il y en avait, on enseignait la lecture du psautier de David et cela en latin ! Ma grand-mère était « une soigneuse » comme rare, car ses remèdes elle les trouvait toujours à portée de la main.

c) Mon grand-père maternel était Joseph Poulin, cultivateur lui aussi, mais il s'occupait également des mines d'or de la Beauce. Il était l'arrière-grand-père de « l'ex-Hitler du Canada » Adrien Arcand.

d) Ma grand-mère maternelle était Solange Jolicœur. Elle est née dans l'ancien presbytère de la paroisse qui est maintenant incendié, et elle mourut à la naissance de ma mère.

B) *Souvenirs d'enfance*

I. Nous étions 17 enfants, mais aujourd'hui il ne reste plus que ma sœur aînée et moi-même.

Gertrude mariée à Adélarde Roy cultivateur à Beauceville : 10 enfants dont l'abbé Rosaire Roy des Missions Étrangères, actuellement en Argentine.

Napoléon décédé, marié en 1^{re} noce à Imelda Drouin : 3 enfants, et en 2^e noce à Léontine Bouchard. Mon frère fut avec 2 autres de mes frères un des pionniers de l'Abitibi moderne, et grand exploitateur de compagnies forestières de toute l'Abitibi et du nord Ontario.

Charles décédé était marié à Éliane Giguère ; barbier à Thetford Mines, il eut 8 enfants dont l'un Sylvain, organiste à S.Cœur de Marie à Québec.

Marie-Jeanne en religion Mère S.Éloi des Sœurs de Jésus-Marie à Sillery passa la grande partie de sa vie aux États-Unis. Elle est décédée maintenant.

Dominique (moi) (voir à la fin de ce travail).

Joseph décédé, était marié à Adrienne Poulin décédée ; barbier d'abord à Québec mon frère revint à Beauceville prendre en main le bien paternel dont 10 générations passèrent sur cette vieille terre de 240 ans. Joseph a eu 8 enfants.

Marie-Anne décédée, après 2 années de maîtresse d'école elle fit son entrée chez les Franciscaines de Marie, mais un accident d'auto mit fin à sa carrière d'ici-bas.

Gérard décédé alla s'établir en Abitibi avec mon frère aîné. Célibataire il se noya à Cadillac au barrage Duplessis dont il était le contremaître.

Luc décédé était marié à Annette Labrecque dont il eut 5 enfants ; lui aussi alla avec mes 2 autres frères en Abitibi et, comme eux, fit son commerce dans l'exploitation forestière.

Madeleine décédée aux Barbades était mariée au juge Philippe Ferland de Québec. Toute sa vie se passa dans l'enseignement dont 37 ans à l'Université Laval.

C) *Souvenirs de la vie scolaire*

I. Dès l'âge de 5 ans j'allais à l'école du rang avec bien des maîtresses qui se succédèrent. On aimait bien l'étude mais encore plus la fin d'année. Puis vinrent ensuite les années du cours classique :

À S. Victor de Beauce en 1920, l'École Apostolique de Beauceville en 1921, 22 et 23, suivi du Petit Séminaire de Québec en 1924 enfin le Collège de Lévis de 1926 à 28. Pour ce qui est des anecdotes j'arrivais toujours à la queue des queues. Heureusement j'avais un protecteur M. l'abbé Charles Rodrigue, confrère de mes professeurs qui leur téléphonait chaque été : « Fais-le passer tout de suite (ses examens) y ont besoin de lui chez eux pour les foins. »

D) *Vie religieuse*

I. 1^{ers} germes :

1^{re} confession dans la chambre de la maîtresse à l'occasion du passage d'un vicaire, puis 1^{re} communion à 5 ans suivi de la confirmation à 10 ans enfin le « marchage » au grand catéchisme. Tous ces souvenirs on les trouve dans ce cantique : « Temple témoin de mes 1^{ers} vœux et du bonheur de l'innocence, je te dois les plus beaux jours de mon enfance ».

II Vocation :

Notre mère nous avait habitués à invoquer notre patron en nous couchant. Puis durant les longues soirées d'hiver on lisait la vie des saints chacun à tour de rôle, surtout quand c'était notre patron ; enfin notre curé ne voulait voir que des dominicains venir prêcher dans sa paroisse les quarante-heures ou les retraites ; aussi comme ils arrivaient toujours avec leur bel habit blanc (sortant de la buanderie) c'était de nature à me les faire aimer davantage, tout en gardant mon désir des missions.

J'ai pris l'habit le 3 août 1928 à S.Hyacinthe des mains du P.Langlais puis profession simple à Ottawa le 3 août 1929. Enfin la dernière profession le 4 août 1932 à Ottawa encore des mains du P.Ouimet. Mes Maîtres furent à S.Hyacinthe le P.C.Côté, puis à Ottawa le P.Sylvain.

III. Sacerdoce :

J'ai été ordonné prêtre à Ottawa par Mgr Forbes le 1^{er} mai 1933, et ma 1^{re} messe fut célébrée le lendemain au même endroit, enfin ma 1^{re} grand-messe à Beauceville le 2 juillet 1933. Mon ministère fut d'abord à Beauceville puis en Abitibi enfin au Japon où je fus assigné.

E) *Assignation*

Au Japon avec Mgr Dumas où je fus assigné à Koriyama vicaire du P.Paul Laporte le 10 octobre 1935 ; puis avec Mgr Lemieux j'ai été assigné à Kaméda le 17 octobre 1936 vicaire d'abord du P.Surprenant et ensuite du P.Fournier, enfin curé à Ichinoséki en mai 1939, comme curé jusqu'à la guerre, le 8 décembre 1941.

Quant aux anecdotes disons plutôt mes impressions, j'ai bien aimé ce peuple dont j'appréciais plutôt les qualités que les défauts ; étant un conservateur d'un passé de 6 mille ans, ce peuple a su s'adapter à nos temps les plus ultra-modernes. L'éducation est basée sur la famille, celle qui fait leur force.

F) *Derniers vœux*

À ma mort imprévue, mon téléphone est celui du presbytère de Beauceville qui eux connaissent ma famille des Doyon et des Roy.

Ma photo accompagne ce texte.

Pour ma sépulture ? le cimetière de S.Hyacinthe.

Conclusion : comme entendu précédemment ne voulant pas alourdir le questionnaire sur mes frères et sœurs, j'écris ici ce qui a trait à ma personne.

Race : Dans mes veines coule du sang français (Doyon, Poulin) anglais (Thommers) portugais (Rodrigues) Indien (Trépanier) et nègre.

Tempéramment ou atavisme : Le goût des aventures et des voyages à pied.

J'ai fait du pouce 40 ans durant, à travers la province de Québec et la Nouvelle-Angleterre et cela beau temps mauvais temps, été et hiver avec 65 sous zéro pour aller en Abitibi. J'ai connu les chantiers du Maine 22 années de suite, fait 38 milles à pied avec mon « paque-sac » sur le dos ; j'y ai exercé divers ministères entre autres celui de mener une paire de petits chevaux blancs (Fly et Spider) qui ne comprenaient que l'anglais ! aussi il fallait paraît-il y joindre quelques petits sacres si on voulait garder son autorité ; et le retour à la maison était bien vu si on arrivait un peu éméché (Une brosse). Une sœur fit plusieurs voyages en Europe, aux États-Unis et au Mexique. Un neveu comme missionnaire visita l'Europe, vécut en Amérique centrale et celle du Sud, en Argentine où il est présentement. Un oncle à la recherche de l'or au Klondyke où il faillit y laisser sa peau. Une tante des S. de la Providence passa sa vie sur les côtes du Pacifique. Enfin mes 1^{ers} ancêtres accompagnèrent les découvreurs de l'Amérique du Nord.

Psychisme : Je suis un super-sensible à l'âme poète, artiste et mystique. Je me nomme humour, souvenir avec imagination fantastique, don du ciel, de notre Père céleste puisqu'il nous a voulu créateur comme lui, et dont j'ai hérité sa pédagogie.

Maintenant à quelle science ou école mystique rattacher les faits suivants ; car ma vie ou du moins les principaux faits sont marqués par les mêmes nombres qui sont les 1^{ers} chiffres 1, 2, et 3, et cela à mon insu.

En effet, avant même ma naissance mes parents se sont mariés un 2 juillet. Moi ensuite je suis né le 2 juillet, mois consacré à Ste-Anne et au milieu de l'année 1902 et comme le 2 juillet connote le chiffre 1 et 2, alors le 1^{er} de juillet représente ma conception, puis le 2 ma naissance naturelle enfin... le 3 ma naissance surnaturelle, mon baptême ; et ces 3 chiffres sont patronnés par Jésus (Précieux Sang) le 1^{er}, puis le 2 c'est Marie (La Visitation) et enfin le 3 par S.Dominique, nom qui me fut donné au baptême, ce qui fait mon monogramme : Jésus, Marie et Dominique. Et ce monogramme s'est réalisé dans ma vie puisque Jésus, c'est moi prêtre, et avec du sang : martyr ? je l'ai été du moins à petit feu. Puis la visitation est N.-D. des Missions, moi missionnaire et enfin S.Dominique au baptême, je suis dominicain ; ce qui me vaudrait un bel écusson avec le soleil (Jésus) la lune (Marie) et Dominique (L'étoile à son baptême) en y ajoutant les couleurs rouge, bleue et blanche.

Parlons maintenant de mon nom de baptême : Joseph, Athanase et Dominique. Le 1^{er} mai, mois de Marie, fête de S.Joseph dont notre ordre fut placé sous son patronnage par le P.Jandel, fut le jour de ma prêtrise et le 2, fête de S.Athanase je célébrais ma 1^{re} messe. Le 3, S.Dominique n'avait pas à figurer puisqu'il figurait déjà le 3 juillet. S.Joseph était la charité, S.Athanase l'unité et S.Dominique la vérité, de là ma devise l'Unité le Père, la Vérité le Fils la Charité le S.Esprit, donc la Trinité. (Celui qui voit tout dans l'Un ne sera jamais confondu). C'est cette devise l'unité que j'avais mise sur mon image d'ordination et qui ne sut plaire à mon père maître le P.Sylvain la trouvant pas assez mystique ?

Pour ce qui est de mon nom ordinaire que je porte, Dominique Doyon, Dominicain, tous ces 3 noms ont la même signification : Jour du Seigneur (même le nom de Doyon !). Alors ces 3 D, formeront mon sceau : DDD lequel sceau était d'usage au Japon.

Cette devise l'unité je l'ai réalisée, grâce à Dieu dans un travail intitulé « Le Savoir Humain » que mes confrères aimait à appeler : ma synthèse.

Continuons à faire l'application des 3 premiers chiffres aux événements de ma vie. D'abord des 17 enfants de ma mère je suis le onzième donc 2 fois un dont le 1^{er} représente ceux qui me précédaient et l'autre, ceux qui vinrent après moi.

Ma 1^{re} messe à Beauceville tomba le 2 juillet et le lendemain le 3 je disais ma messe à la maison paternelle, grâce au cardinal Villeneuve qui se trouvait dans la place pour les confirmations.

Mes parents célébrèrent leurs noces d'or le 2 juillet, alors que j'étais encore au Japon.

À mon retour du Japon je fis une grande fête pour célébrer le 240^e anniversaire de notre terre, mais qu'elle ne fut pas ma surprise le lendemain en dressant le procès-verbal de constater que le quantième de cette fête tombait le 2 juillet. Enfin, ma mère décéda dans mes bras le 2 juillet à 3 heures du matin, qui était le jour et l'heure de ma naissance 50 ans auparavant : donc mes noces d'or d'âge !

Sic transit vita mundi.

P. Dominique DOYON o.p.
Lewiston, 2 juillet 1983.

* * *

Lisons maintenant quelques événements savoureux, typiques de Beauceville, racontés par un natif de la place ; ces recherches méritent d'être connues par les gens de chez nous :

Les trois débâcles en Beauce-1917

par le Père Dominique Doyon o.p.

En descendant chez nous à la maison, on voyait combien la rivière était grosse. Il n'y avait presque plus de neige dans les clos, aussi les glaces ne devaient pas tarder à partir ! Et du matin au soir, c'était toujours le même refrain, jusqu'à ce qu'un bon jour on se lève : « Les glaces marchent ! Les glaces marchent ! v'nez voir ça ! » criait papa pour qu'on se lève plus vite. On ne se le fit pas dire deux fois ; tout le monde à la fenêtre : « V'nez voir ça, cé épouvantable, hein qui a d'l'eau dans les fonds et ça monte toujours » répétait-on. C'était parce que les glaces arrêtaient toujours devant chez nous et bloquaient au « Rocher » après le cap à mon oncle Ludger Lacombe.

Les gens du village étaient toujours noyés. Ça montait vite le pas d'un homme ne pouvant déménager, ils avaient juste le temps de se sauver. Ça cria partout en même temps durant la nuit : « Au secours ! Au secours ! V'nez par ici, v'nez à notre secours. » Mais les chaloupes ne fournissaient pas à aller les chercher, surtout la nuit à la noirceur, car l'électricité dans ce temps-là manquait toujours. Les glaces montaient jusqu'à l'église et l'eau jusque dans le sanctuaire. Tous les bancs flottaient, ce qui voulait dire qu'on était une secousse de temps sans aller à l'église ! Quand on commençait à y aller les premières fois, c'étaient seulement les hommes car il fallait y aller à pied.

On passait à travers les clos, tant les chemins étaient encombrés de glaces. Il y avait même de 20 pieds d'épaisseur à des places. C'était à peu près comme ça à la porte de l'église et dans les rues du village. On voyait des maisons défoncées, d'autres de bûcher ici et là après des arbres ou encore sur un coin de maison. Les ponts emportés et s'ils étaient trop gros, ils se contentaient de déranger de quelques pouces et même d'un pied !

On avait hâte pour acheter aux encans le stock des magasins ou des librairies qui avait passé à l'eau. C'était tout déteint et tout coffré. Aussi pour 5 à 10 cents, on avait des tas à emplir la voiture, ce qui faisait bien notre affaire pour nous.

On avait pas seulement les débâcles du printemps mais aussi des inondations au cours de l'année. Je me rappelle une fois, c'était en 1917, on en avait eu jusqu'à trois et ce n'était pas des moindres.

Oui, après la débâcle du printemps vint le coup d'eau du mois de juin qui fit casser les baumes. Les « djardes » de bois, ça descendaient plein la rivière et comme celle-ci était en pleine écart, les fonds se remplirent vite de pitounes et de billots cordés les uns sur les autres ou encore enfoncés dans un pied de terre forte ! Et le pire c'est qu'il fallut charroyer tout ça en plein troque jusqu'à la rivière. Quel travail de chien ! Encore si ç'avait été payant ? Mais il fallait bien débarrasser les fonds au plus vite pour pouvoir avoir du foin cette année-là. Malgré tout, le foin qui avait déjà commencé à pousser, redressait un peu à mesure qu'on enlevait les galettes de terre. Quand il mouillait un peu, il se faisait laver et ça lui faisait du bien. Mais le meilleur de tout c'est qu'on avait mis pour la première fois de la vie, je crois bien, une planche de chou-siam dans la dernière pièce à l'écart. Aussi on en avait des plants. Ça poussait par-ci par-là, des petites affaires qu'on s'amusait à essayer de renchausser du mieux qu'on pouvait avec de la terre forte par-dessus le marché.

Mais ça en était pas rendu au plus creux cette année-là. Une troisième inondation encore plus grosse que les deux autres vint balayer tout ce qu'on avait pu réchapper jusque là ! C'était au mois d'août, les foins bien qu'en retard, avaient été enfin commencés. C'était il faut bien le dire du foin pas mal terreux et tout échaudé. Il était plutôt arraché par la faux que fauché. On le mettait en veillôches au besoin, pour le rétendre le lendemain, car ça ne venait pas à bout de sécher.

L'ouvrage que ça nous faisait ça ne finissait plus. Quand les gros orages électriques du mois d'août commencèrent à se déchaîner, une tempête attendait pas l'autre ! Ça tombait à chaudière ! Trois jours et trois nuits sans arrêter ! On s'est dit : « Cé l'déluge ! » On ne pouvait pas non plus travailler et avec ça c'était bien épouvantable ! Le téléphone sonnait tout le temps. Il s'en échappait des flammèches bleues et rouges qui traversaient toute la maison. Je me rappelle qu'une fois étant après balayer dans le fournil, il fallut m'y prendre par trois fois pour ramasser les ordures.

J'étais juste baissé que ça me déchargeait un bon coup de carabine sur la tête ! Je reprenais mon respire et me ressuyais et de nouveau encore un autre ! Et ça tonnait comme ça continuellement.

Le tonnerre tombait partout : dans les arbres, sur les bâtisses, les poteaux de téléphone et même sur les pieux ! Notre voisin, chez Charles Exiard, le tonnerre tomba sur les bâtiments qui étaient déjà plein de foins. Chez William s'en aperçurent et nous cria d'aller les aider. On y alla trois. Heureusement qu'il était tombé en pierre d'abord car il passa à travers la tasserie de foin pour mettre ensuite le feu dans le dessous. Mais comme c'était du foin vert et qu'il n'y avait pas d'air, la grange était pleine de boucane. Il fallut arrêter de sortir le foin, tant ça nous suffocait, d'autant plus que le feu n'avait pas l'air d'empirer. En effet avec le temps il finit par étouffer et s'éteindre tout seul.

Chez notre autre voisin, chez mon oncle Joseph Bolduc, Alfred qui venait de se marier cette année-là, était parti de bonne heure pour aller chercher les vaches. Il était arrêté chez nous en passant pour voir comment on trouvait ça. Quand il repartit, à peu près vers les trois heures, il commençait déjà à faire noir, tant il mouillait fort à en faire des nuages de brume ! Les vaches comme de bonne dans ce temps-là se tiennent toujours dans les bois bien cachées. Alfred les appelait et elles venaient une par une mais aussitôt sorties du bois qu'elles s'en retournaient se cacher. Ça lui prit un temps interminable pour en venir à bout. Toujours est-il que durant ce temps là, sa femme Aglaée commençait à trouver le temps long et avait bien peur qu'il lui arrive quelque accident. Il était parti un peu malgré elle au milieu de la tempête et des coups de tonnerre qui les assourdisaient continuellement. Ils étaient bâtis sur le cap et ça retondissaient au point que la maison en levait !

Aglaée avait de quoi à avoir peur, car bien qu'elle avait son beau-père avec elle, celui-ci était âgé et n'aurait pu aider si jamais le tonnerre eut tombé sur la maison.

Il y avait bien la vieille Philomène mais elle était innocente et ne valait pas mieux. Aussi Aglaée était hors d'elle-même de voir qu'il prenait tant de temps. Elle ne savait pas qu'Alfred était arrêté chez nous en montant. Les heures passèrent, huit heures, neuf heures et même dix heures. Elle sortit sur la galerie mais n'entendit rien venir. « Il doit être mort, c'est bien sûr. » se dit-elle, « Il s'est fait tuer par le tonnerre... » plus elle allait, plus elle le croyait. Ne pouvant appeler au secours chez les voisins, vu qu'elle restait à l'écart, elle se laissa gagner par sa peine et finit par troubler !

Elle se mit à crier à tue-tête et voulait tuer tout le monde avec le couteau à boucherie à la main. Mon oncle bien que vieux finit par la tenir renfermée dans la chambre en tenant bien la porte mais lui aussi était dans les transes en attendant du secours sans savoir comment.

Quand enfin son garçon arriva, il était dix heures et demie. Il s'aperçut de la scène et rentrant et vola au secours de son père, puis il entra dans la chambre mais sa femme ne voulut pas le reconnaître. Elle continua de crier au désespoir.

Alfred la tenait tout le temps pour qu'elle ne s'échappe pas mais tout à coup il pensa à ses vaches qui n'étaient pas encore tirées et qui étaient restées là comme ça à l'étable !

Il décida d'attacher sa femme sur le lit, puis il partit mais à peine descendu sur la deuxième marche de l'escalier qu'il mit les pieds dans l'eau ! La rivière était montée jusque là. Ça s'était jamais vu de mémoire d'homme. Alfred se dit : « Et la grange qui est plus basse, c'est bien le coup que tous les animaux sont noyés. » En effet quand il ouvrit la porte d'étable les animaux qui étaient déjà à la nage prirent le bord de la porte. Il y avait bien encore leur belle grosse jument noire qui ne tenait plus seulement que sur un pavé. Il coupa son câble et elle partit à la nage elle aussi pour rejoindre les vaches et tous gagnèrent la terre ferme ! Ce pauvre Alfred en passa une dure nuit. Et dire que nous autres leur voisins, on dormait durant tout ce temps-là. On ne l'apprit que vers les trois heures du matin. Les fenêtres étant ouvertes, papa nous cria tout à coup : « Vite les gars, l'avez-vous, il y a du malheur à quelque part. Ça crie au secours des deux côtés, ça appelle sur Charles Exiard pis sur Alfred. Allez deux d'un côté pis deux de l'autre ».

Chez Charles Exiard, où le tonnerre avait tombé la veille, maintenant c'était leur belle grosse maison de briques à trois étages que le gros ruisseau menaçait de faire écrouler en rongant le solage. On croyait que c'était vraiment le déluge ! Toute la grandeur des fonds on ne voyait qu'un beau nuage de brume qui nous cachait tout.

Mais ça nous empêchait pas d'entendre partout des cris, des cordes de bois qui déboulaient à la « sadine » chez Joseph Giroux, puis de la broche piquante qui s'arrachait des pieux.

Chez Alfred, papa avait emmené de force Aglaée qui ne voulait pas sortir de sa maison. On l'avait couchée dans la chambre à maman en bas mais elle se tenait pas en place et voulait à tout prix regarder chez eux. On était après déménager d'abord la maison qui pressait le plus. On charroyait les paquets en marchant dans l'eau puis on les mettait en lieu sûr. Mais à chaque voyage qu'on faisait on s'apercevait qu'il fallait redéménager les bagages de nouveau et les mettre un peu plus loin car ils flottaient dans l'eau, tant que ça montait vite !

On achevait de déménager quand tout d'un coup, Alfred pensa à la vieille Philo dans sa petite chambre de grenier et qui dormait bien dur au milieu de tout ça ! Papa alla lui-même la chercher dans ses bras et tout ce qu'elle marmottait en revenant c'était toujours de dire : « Sifoid, sifoid » en parlant à papa. Elle prenait papa pour pépère. Alfred, le dernier voyage qu'il fit, faillit se noyer. Le courant l'emportait au grand chenal. Il eut juste le temps de s'accrocher aux roches du coin du cap. On alla lui aider à sortir car il était rendu à bout. Il tremblait de tous ses membres quand il s'en revint. Papa lui dit : « Alfred, laisse-nous faire

maintenant et assis toé.» Mais c'était plus fort que lui, il disait : « C'est la grange asteur, il faut essayer de sortir quelque chose.» Quelques hommes coururent pour cela, mais ils avaient à peine monté le perron qu'on entendit un craquement : c'était la grange qui partait !

On ne pouvait pas le croire car il y avait à peine quelques pieds d'eau. C'est que l'eau était électrisée et c'était ça qui lui donnait tant de force ! À la maison chez nous, c'est à ce moment-là qu'Aglée, pressentant sans doute ce qui se passait chez elle, fit une crise pour voir par la fenêtre mais on se dépêcha à baisser la toile. Nous autres on s'efforçait à regarder du coin de l'œil dans les autres fenêtres et l'on vit bien ce qui se passait : c'était les adieux de la vieille grange aux grandes portes qui tourna comme une petite barque, passa au coin du fournil qu'elle faillit frapper, puis prit le grand chenal à l'épouvante ! On put voir encore assez longtemps son toit qui apparaissait au-dessus du cap et des terres avoisinantes ! Ça ressemblait à un gros bateau maintenant qu'elle dominait tous les environs. Elle descendit comme ça jusqu'au village de St. Joseph et alla frappa le presbytère où elle s'arrêta.

Le lendemain matin qu'elle ne fut pas la surprise du curé en trouvant sur sa galerie des petits cochons que la grange avait pu conserver en vie ! La vieille grange, quelques mois plus tard, fut défaite, transportée et de nouveau bâtie chez elle mais au coteau cette fois là. Une autre épreuve attendait encore la vieille grange. Elle était à peine finie qu'un beau dimanche matin, un violent ouragan la jeta à terre ! Ce qui mit le comble au désespoir de ce pauvre Alfred qui en vendit son bien et s'en alla rester à Compton.

Il y eut bien d'autres choses qui ont parti à l'eau en plus de la vieille grange. Une fois le rideau de brume dissipé par le lever du soleil, ce fut un village qu'on vit s'échouer près de chez nous ! Des maisons à deux et trois étages ! On visitait ça en chaloupe. Les portes étaient restées ouvertes, des brassées de linge laissées ici et là sur la galerie. Il y avait même sur une balancine une chatte et ses petits couchés dessus qui continuaient à se balancer au gré des flots. À l'intérieur des maisons c'était tout en désordre ; on pouvait même prendre des repas car les tables n'avaient pas encore été ôtées !

Dans le grand chenal, ça continuait toujours à descendre. On voyait surtout des tasserries de foin, des maisons sans comble car c'était elles qui n'avaient pu se faire un chemin en passant à côté du pont. En frappant le pont elles laissaient tout superflu qui était toujours les combles les premiers à partir. On voyait ressoude ça de dessous l'eau. Un fanie de grange sur lequel apparaissait un cheval bien attelé à un robbertail et attaché à un poteau ! Une autre fois, c'était un chien bien planté au milieu d'une tasserrie et qui ne fournissait pas à séchouer. Le pont de Notre-Dame des Pins vint frapper le nôtre à Beauceville et s'accrocha là. Des rails de chemin de fer s'étaient arrachés, avaient tourné de travers dans la rivière et prenaient en « rance » entre le cap chez mon oncle et le cap à Marie Bisson : ce qui faisait ramasser tant de choses par dessus les autres en cet endroit. Il y avait d'autres rails qui avaient piqué comme ça dans le fond de la rivière et qui étaient bien dangereux pour nous autres quand on traversait. Marie-Jeanne qui faisait l'école au Rocher en sait quelque chose. Elle était à traverser avec Marie-Anne quand tout à coup la chaloupe accosta sur un de ces bouts de rails. On ne pouvait ni avancer ni reculer sans risques de faire chavirer la chaloupe. Mais petit à petit à force de la faire glisser, elle finit par décrocher. D'autres rails en prenant en « rance » ici et là dans la rivière nous avaient emporté un bon morceau de plusieurs pieds de notre dernière pièce à l'écart. Et c'était la grosse inondation ou plutôt l'année des trois débâcles.

Réf. : *Journal L'Unité*
vol. 5, n° 3, mars 1981 (Lewiston, Maine)

La fabrication de la potasse
au Canada et spécialement à Saint-François de Beauce
par le Père Dominique Doyon o.p.

Il nous a été donné de voir à l'œuvre le dernier établissement de potasse à Saint-François de Beauce. L'idée nous est venue de rassembler d'abord nos souvenirs de jeunesse sur ce point et de les compléter par les témoignages des anciens fabricants. Puis, remontant plus loin vers le passé, nous nous sommes enquis des antécédents de cette industrie. Nous avons trouvé de nombreux documents écrits, mais épars. Une fois groupés dans une suite chronologique, ils nous ont permis de saisir le lien entre le passé ancien et ce qui nous a été donné de voir. Ainsi avons-nous pu esquisser rapidement l'histoire de cette industrie, depuis les premières tentatives de son établissement au XVII^e siècle, suivre son développement, depuis le gouvernement de Murray jusqu'à son apogée autour de 1830, et en décrire les procédés de fabrication domestique avant la disparition complète. On verra que cette industrie, à certains moments, a été au premier plan de l'économie canadienne.

C'est pendant les dernières années de l'intendance de Talon, soit en 1671, que l'on a commencé à fabriquer de la potasse au Canada. Il est assez curieux de noter que ce projet se forma au hasard d'un naufrage. En effet, le vaisseau qui ramenait l'Intendant en France, en 1669, fut jeté sur les côtes du Portugal. Talon rencontra à Lisbonne un marchand qui lui démontra les avantages que procurerait la création de potasseries au Canada. Talon le persuada de venir avec lui en France exposer ses vues au ministre Colbert. Celui-ci les agréa, mais malheureusement, ce marchand retenu par son négoce ne peut donner suite au projet.

Quelque temps après, Colbert découvrit un certain Nicolas Follin qui se vantait d'avoir déjà fabriqué de la potasse comme on en faisait en Moscovie, et des savons mous, comme en Hollande. Il assurait que sa potasse blanchissait mieux le linge et l'usait moins que les soudes d'Alicante. Une telle entreprise, si elle réussissait, permettrait à la France de se passer des soudes d'Espagne dont elle faisait grande consommation pour le blanchissage des draps, en même temps qu'elle activerait le défrichement de la colonie. Elle devait mettre, dit Thomas Chapais, « les colons, les gens de peine, à même de réaliser un gain très appréciable, soit en coupant, soit en brûlant les bois et encourageait les habitants à défricher incessamment leurs terres puisqu'il leur fournissait le moyen de payer aussitôt leurs dépenses ». ¹

Aussi, Louis XIV accorda-t-il à Nicolas Follin le privilège d'être seul à en fabriquer, « avec defenses à toutes personnes de l'y troubler n'y inquieter pendant douze années du jour de l'enregistrement des dictes patentes, contrefaire ni imiter les dictes potasses et sauons a peine de confiscation d'iceux, outils, chaudières, et autres ustenciles, trois Mil liures d'amende, avec la permission de faire couper en tels lieux de ce dict pais non concédez toute la quantité sur les côtes dont il aura besoin pour l'entretien d'icelles » ².

De retour à Québec, Talon fit immédiatement construire un bâtiment à potasse qu'il pourvut de toutes les chaudières et chaudrons nécessaires. Quand l'industriel passa au Canada, en 1671, il put se mettre tout de suite à l'œuvre. Les débuts furent prometteurs. Mais par négligence ou manque d'intelligence, Follin ne put mener à bonne fin la vaste entreprise. Talon rentra définitivement en France en 1672 et se rendit compte dans la suite que le sieur Follin avait abusé de sa confiance. Celui-ci, en effet semble être venu au Canada « simplement dans le but de voir du pays, sans tenter rien de sérieux ». Aussi, dès 1674, il décida de repasser en France quitte à expliquer à sa manière son insuccès au roi. Pendant ce temps, un Anglais que Follin avait déjà employé, se rendait à Boston où il introduisait avec succès l'industrie de la potasse.

1. *Jean Talon, intendant de la Nouvelle-France*, Québec 1904, pp.401-403.

2. COURCELLE, *Talon, Jugements et délibérations du Conseil Souverain de la Nouvelle-France*, Vol. 1, 1885, p.664.

Cependant ces premiers revers ne découragèrent pas Colbert. Il restait convaincu qu'en tirant parti de ses richesses, le Canada connaîtrait un rapide essor et qu'on devait y développer à tout prix l'industrie de la potasse. À plusieurs reprises, il reprit le projet abandonné. Philippe Gaultier, sieur de Comporté, sous les instances de l'intendant Duchesneau (1676), continua l'entreprise laissée par Follin, mais il ne semble pas que son effort ait donné des résultats satisfaisants, puisqu'en 1680 le Roi ordonnait que les fermiers généraux n'achètent plus les cendres des habitants.

Quand le Canada passa à l'Angleterre, en 1760, il semble qu'on ne fabriquait plus le précieux alcali. Seul le *Bastion de la Potasse*, faisait partie des fortifications de la Côte du Palais, en rappelle alors le souvenir à Québec. Si l'on en juge par ses écrits, le général Murray aurait ignoré les tentatives antérieures de la France. Il constate à son tour que « le pays abonde partout en chêne, en frêne, en noyer, en bouleau, en hêtre, en érable et autres bois durs qui, l'expérience le démontre, contiennent une grande quantité de sels. On pourrait peut-être fabriquer facilement au Canada la potasse dont on a tant besoin pour nos manufactures et qui deviendrait bientôt un article important ». ³

La suggestion faite au roi d'Angleterre reçut sans doute l'approbation et l'encouragement nécessaire car son désir ne tarda pas à être exaucé. En effet, dès 1767 un colon anglais au Canada mit sur pied un établissement de potasse et expédia en Angleterre, trois ans plus tard, 50 tonneaux de potasse qu'il avait fabriqués avec des cendres d'érable, de hêtre et de bouleau. On jugea le produit plus pur et par conséquent de meilleure qualité que celui fourni jusqu'alors par la Russie. Les documents Faribault (1787) mettent la potasse sur la liste des grandes exportations, et la *Gazette de Québec* (1791) fait un appel à tous les citoyens de la ville d'avoir à recueillir les cendres provenant du bois de chauffage et de les conserver dans leurs caves jusqu'à ce qu'ils les vendent, moyennant argent ou savon, à la manufacture de potasse qui se trouve alors à Saint-Roch, près du Palais de l'Intendant. Si bien que, du 10 juin au 19 novembre 1791, le Canada exportait en Angleterre 1010 barils de potasse. La même année Lord Dorchester signe une « Ordonnance qui récompense Samuel Hopkins et Angus McDonnell et autres pour leurs inventions de deux nouvelles Méthodes qui améliorent la Manufacture de la Potasse », et qui en interdit la fabrication à tout autre qui ne posséderait pas le secret des personnes ci-haut mentionnées.

Combien de temps la centralisation de cette industrie à Québec a-t-elle duré ? Lord Dorchester aurait-il levé son édit d'interdiction pour permettre l'exploitation des forêts et par suite donner un plus grand essor à la colonisation ? Toujours est-il qu'en 1807, on fabriquait de la potasse sur les deux rives du Saint-Laurent jusque sur l'Outaouais.

On peut se faire une idée du nombre de ces établissements à l'aide du Dictionnaire topographique de Joseph Bouchette. En effet, celui-ci énumère pour chaque endroit le nombre de potasseries et de perlasseries. Si l'on additionne les établissements recensés dans son Dictionnaire, on obtient le total impressionnant de 553. Évidemment ce chiffre est exagéré ; il arrive que dans ce calcul certains établissements soient comptés deux fois ; une première fois au nom de la paroisse, et une seconde, au nom de la seigneurie ou du comté. Quoiqu'il en soit, l'importance de cette industrie reste très considérable. Le rapide développement de cette industrie est un fait remarquable. Il coïncide avec la guerre de l'Indépendance américaine qui est probablement la cause réelle de son épanouissement. En fermant les ports de la Nouvelle-Angleterre, la guerre de 1775 fut un des principaux stimulants de notre commerce. À la même époque, le Lancashire augmentait ses productions de coton, et, par toute l'Angleterre, on demandait incessamment au Canada la potasse si nécessaire au blanchissage des draps et dont on faisait une grande consommation.

La période de 1830 à 1850 semble avoir été l'apogée de l'activité commerciale de la potasse et de la perlasse au pays. Vers 1831, l'exportation en Grande-Bretagne atteignait près

3 Rapport du général Murray, daté du 5 juin 1762, dans *Docum. parlem.*, 18, 1921, 1^{re} partie, p. 63.

de 8,000 tonnes fortes, soit, à cette époque, les trois-quarts des importations de potasse de ce pays. En 1850, ce chiffre touchait un sommet de 12,000 tonnes et leur valeur de plus d'un million de dollars par année constituait à l'époque un item important du revenu national du Canada. Elle a marqué d'immenses progrès dans la colonisation. Il n'est pas exagéré de dire que la région des Bois-Francs doit son développement en grande partie à cette double industrie. Les forêts des Bois-Francs, comme leur nom l'indique, étaient toutes boisées d'arbres de la plus belle venue et de la meilleure qualité pour faire ces produits de première nécessité, dans l'industrie du verre et autre, la potasse et la perlasse qui sont elles, les produits de la cendre. On peut dire avec raison que ce sont ces deux industries, créées par des personnes entreprenantes, qui ont fait coloniser les Cantons de l'Est. Sans elles, que seraient devenus ces pauvres défricheurs, venus pour la plupart sans le sou, avec de nombreuses familles ?

Afin de maintenir hauts les prix du marché de la potasse, le gouverneur nomma des inspecteurs chargés d'en surveiller non seulement la fabrication mais aussi la façon d'obtenir les cendres les plus pures, car la qualité de la potasse dépend de celle des cendres.

On abattait les arbres et on les brûlait, ayant soin d'en conserver les cendres et de les convertir en perlasse. Cet alcali était alors en grand usage en Europe, dans les opérations chimiques, et les arbres du Canada avaient la réputation de produire la meilleure sorte.

Pour caractériser les travaux de colonisation de son héros, l'auteur Antoine Gérin-Lajoie décrit en détail les précautions que Jean Rivard devait prendre pour obtenir la cendre de potasse : « Une fois que les arbres, petits et gros, débités en longueurs de dix à onze pieds, avaient été entassés les uns sur les autres de manière à former des piles de sept à huit pieds de hauteur et de dix à douze de largeur, entremêlés d'arbustes, de broussailles et de bouts de bois de toutes sortes, il ne s'agissait plus que d'y mettre le feu. Puis, quand le feu avait consumé la plus grande partie de ces énormes morceaux d'arbres, on procédait à une seconde, souvent même à une troisième opération, en réunissant les squelettes des gros troncs que le premier feu n'avait pu consumer, ainsi que les charbons, les copeaux, en un mot tout ce qui pouvait alimenter le feu et augmenter la quantité de cendre à recueillir, car il ne faut pas omettre de mentionner que Jean Rivard mettait le plus grand soin à conserver ce précieux résidu de la combustion des arbres. Cette dernière partie du travail de nos défricheurs exigeait d'autant plus de soin qu'elle ne pouvait prudemment s'ajourner, la moindre averse tombée sur la cendre ayant l'effet de lui enlever une grande partie de sa valeur. »⁴

De leur côté, des monographies paroissiales des Cantons de l'Est ajoutent leurs descriptions sur la fabrication du sel ou du salt de potasse : « Le défricheur, le bûcheron, ramassant alors la cendre, la faisait bouillir et réduire afin de lui donner de la consistance, que l'on appelait sel ou salt de potasse. Ce salt ou sel se vendait quatre piastres le cent livres. Un homme habitué à bûcher faisait cent livres de salt dans six jours de travail ; à ce compte il lui fallait son salt, c'est-à-dire faire bouillir sa cendre pendant la nuit et bûcher pendant le jour. Pour transporter ce salt à la potasserie, si on n'avait pas de cheval ou bœuf pour en faire le charroyage, que faisait-on ? On faisait, avec de l'écorce d'épinette blanche, une boîte appelé cassot que l'on cousait avec de la racine d'épinette, et que l'on mettait très étanche ; on emplissait cette boîte ou cassot de salt, et, le chargeant sur le dos, on le portait, soit à la potasserie ou au magasin, pour l'échanger contre des marchandises que l'on ne manquait jamais de faire payer le plein prix... »⁵ Alfred Desrochers a parfaitement exprimé en deux vers ce labeur des défrichements des Cantons de l'Est :

« Ce pays exigeant, pour vingt sous de potasse,
Tout un jour de travail et tout un merisier. »

4. Antoine GÉRIN-LAJOIE, *Jean Rivard, défricheur*, 1877, p.83.

5. F.H. SAINT-GERMAIN, *Charles Héon, fondateur de la paroisse de St-Louis de Blandford*, 190, 1905, p.164.

Les procédés décrits plus haut n'ont eu cours que dans la période de défrichement. Après 1850, l'industrie pionnière de la potasse commença à décliner.

La colonisation faite, plusieurs régions de la Province de Québec continuèrent quand même à fabriquer de la potasse mais avec de la cendre de poêle. C'est ainsi que dans la Beauce, riche en érablières, on a gardé cette industrie jusqu'après la première guerre mondiale.

À Saint-François, la fabrication proprement dite de la potasse d'après la tradition n'aurait fait son apparition que vers 1887. On avait déjà fabriqué du salt auparavant. On en a appris le secret de M. Alexandre Tremblay, étranger venu en Beauce à titre de manœuvre. Plus tard, pour perfectionner cette industrie, on eut recours à un certain Dodier. Mais juste avant la guerre de 1914-18, alors que l'Allemagne pouvait en fournir en quantité au prix de 7 ou 8 sous la livre, la potasse, en Beauce, diminua en vente. De plus, la cendre de bois devenant de plus en plus rare à cause du charbon qui se substituait au bois de chauffage, on finit par abandonner complètement cette industrie.

Voici comment on procédait en Beauce (Saint-François, Saint-Victor et Saint-Ephrem) pour la fabrication de la potasse. D'abord, comme partout ailleurs, la potasse se fabriquait avec de la cendre de bois franc. L'époque 1880 n'étant plus celle des grands défrichements, on employait la cendre de poêle et autant que possible celle provenant des feux de cabanes à sucre. Arrimé d'une grande boîte montée sur « sleigh » et tirée par un cheval, on allait la ramasser de porte en porte jusque dans les paroisses environnantes. C'était toujours durant la saison d'hiver qu'on en faisait la cueillette. Le prix de la cendre était de 4 à 10 cents le minot. On la payait le plus souvent en effets tels que jeux de cartes, papiers à épingles, mélasse, huile à charbon ou « mine de plomb ».

Quand la « boutique » à cendres était pleine jusqu'au faite et que la neige était disparue, on s'apprêtait à la fabrication de la potasse. On avait auparavant accumulé le bois de chauffage tout auprès de la bâtisse. C'était d'énormes tas de souches et de corps morts qu'on allait chercher dans la abatis des rangs éloignés. Puis on procédait à l'installation de longues dalles de bois destinées à conduire d'un puits voisin l'eau qui se déversait dans deux grandes cuves également en bois et placées chacune de chaque côté de la cabane. Ces dalles étaient à la gouge dans des troncs de sapin de 4 à 5 pouces de diamètre.

De chaque côté de la boutique il y avait une rangée de quatre « cuves carrées » en bois qu'on emplissait de cendre. La cendre reposait sur une couche de 6 pouces de paille foulée dur, retenue par un fond de petites lattes croisées à tous les deux pouces par où s'échappait le « lessi » qui allait s'égoutter sur le « glacis » de la cuve. Le glacis, c'est le fond incliné des cuves carrées, fait de planches accolées les unes aux autres et renflées par l'humidité. À tous les 5 pouces, dans la direction du plan incliné, les planches sont creusées de rainures larges d'un demi-pouce à peine sur une profondeur d'un quart de pouce. C'est là que se rassemblent les gouttes de lessi qui tombent du fond latté et vont se déverser dans une dalle qui longe les cuves carrées jusqu'à une grande cuve en fonte, bien encavée dans la terre qu'on appelle chaudière à lessi.

Pour obtenir le lessi, il fallait par cuve carrée, de 20 à 25 seaux d'eau qu'on versait à toutes les deux heures par 5 ou 6 seaux à la fois. On remplissait la cuve jusqu'au bord. C'est une planche flottante qui recevait l'eau car on devait le moins possible déplacer la cendre. Il fallait à l'eau toute une journée pour traverser la cendre et les couches de chaux et de paille et tomber en gouttes de lessi sur le glacis. Afin de supporter la pression du volume d'eau et de la cendre humide, les cuves carrées devaient être souples autant que solides.

À cet effet, on les entourait à 5 ou 6 pouces environ des bords supérieurs et inférieurs, de quatre troncs de sapin équarris d'un côté, se reliant entre eux à chaque coin par une mortoise ou par une cheville de bois.

Le lessi devait bouillir pendant trois jours avant de devenir potasse. Puis on le coulait ; et le résidu qu'on appelait sel de lessi s'accumulait dans de petits chaudrons de fer

tout le long de la semaine en attendant la grande cuite du samedi. On faisait bouillir de nouveau pendant deux jours ce qui restait de liquide, puis on transvasait le tout, liquide et sel de lessi, dans une énorme chaudière de fonte dont le fond mesurait jusqu'à trois pouces d'épaisseur. La chaudière avait 4 pieds de profondeur et autant de diamètre. On la protégeait de la pluie par un abri de planches. Elle était retenue au-dessus d'un grand feu ouvert, par un amoncellement de terre et de pierres.

À chaque samedi du printemps, on allumait ce feu pour la cuisson de la potasse. Les souches de toutes grosseurs fondaient et disparaissaient vite dans le gigantesque brasier. Souvent la femme relayait l'homme qui avait travaillé toute la nuit à entretenir un pareil feu. Le lessi s'épaississant, bouillonnait d'abord en grosses cloches et de toutes couleurs : du bleu au vert et du jaune au rouge. Il fallait le brasser constamment durant la cuisson. L'intensité de la chaleur du liquide en fusion devenait telle, à ce moment, qu'on faisait prendre en feu un morceau de bois en le tenant suspendu à quelques pouces au-dessus. Peu à peu les bulles devenaient plus petites et surgissaient également de tous les points de la surface. On reconnaissait alors que la potasse était cuite, ce qui arrivait après trois ou quatre heures de cuisson à condition d'avoir employé de la cendre bien pure. Alors les bulles éclataient vertes. Sinon, elles étaient rougeâtres et il fallait laisser cuire de cinq à six heures. Pendant la cuisson, il se formait une croûte, espèce d'écume épaisse qui couvrait souvent toute la surface du liquide. Parfois, les bouillons ne parvenaient pas à crever cette croûte ; la potasse était alors manquée. On lui ajoutait du lessi et en recommençait la cuisson. Enfin, on retirait la potasse du feu.

Arrimée d'une « trempette » qui était une petite chaudière à manche de bois d'environ 5 pieds de longueur, on transvidait la potasse dans des chaudrons de fer. Ces chaudrons étaient suspendus à une potence qui, pivotant sur elle-même, les approchait ou les éloignait de la grande cuve à potasse. Une fois remplis, les chaudrons passaient toute la nuit et la journée du lendemain à refroidir afin d'être vidés le lundi matin. La potasse était devenue dure comme de la pierre et d'une belle couleur bleu vert.

La potasse, ayant pris la forme du chaudron, en sortait difficilement. Si elle était pure, elle se cassait elle-même en 4 morceaux. Sinon, on se servait d'une vieille hache pour la débiter afin de pouvoir remplir les tonneaux qui en recevaient chacun deux chaudronnées. On avait le soin de bien remplir de chaux les interstices des tonneaux au fur et à mesure qu'on les emplissait. Il fallait prendre de grandes précautions dans la manipulation des morceaux de potasse. Bien que froids, ils pouvaient comme le caustique, brûler les tissus, surtout les mains rendues humides par la transpiration. On avait donc soin de toujours porter une blouse, un grand tablier carré à bavette et de longues mitaines, en toile du pays. On portait aussi des lunettes à verres fumés aussi longtemps qu'on se tenait près du feu pendant la cuisson de la potasse.

Les chaudières et les cuves en fer venaient ordinairement des forges du Saint-Maurice et étaient fabriquées spécialement pour supporter la chaleur intense et la force de désagrégation du lessi. Les tonneaux de bois dur étaient fabriqués à Québec chez Japhet Morency. Une fois qu'ils étaient remplis on allait les vendre à Montréal. Dans les débuts, comme il n'y avait pas de chemin de fer à Saint-François, il fallait transporter ces tonneaux en voiture jusqu'à Lévis d'où on les embarquait à bord d'un cabotier. Henry Dobell, de Montréal, était le seul marchand qui achetait alors de la potasse dont il se servait pour la fabrication du verre ou de la vaisselle. Il payait comptant au propriétaire qui accompagnait ordinairement sa marchandise.

On se tenait au courant des prix en lisant un hebdomadaire publié à Montréal, le *Moniteur du Commerce*. La potasse se vendait de 9 à 10 sous la livre ; elle monta jusqu'à 30 sous avant la guerre de 1914. Et comme un chaudron pesait 400 livres et qu'on en fabriquait certaines années jusqu'à douze chaudronnées, on parvenait aisément au joli montant de 400 piastres ; ce qui était « passablement payé » au temps jadis. Sans compter le

profit qu'on retirait de la cendre lessivée qui servait d'engrais. Aujourd'hui, on peut encore reconnaître à l'œil les terrains qui ont été engraisés avec de la cendre lessivée. L'herbe en est plus fournie et reste verte plus tard en automne.

Au début de la première guerre mondiale, le prix de la potasse tomba de 30 à 7 sous la livre ; c'est ce que nous apprend la dernière lettre de marchand Dobell à Sigefroid Doyon qui restait, semble-t-il, le seul à en fabriquer dans toute la Province. Dobell consentait encore à acheter la potasse faite au pays mais s'engageait à ne la payer que 7 ou tout au plus 8 sous la livre. Après la mort de Sigefroid Doyon, survenue pendant l'été 1916, son fils Joseph, au printemps de 1917 fit encore deux brassés de potasse. Mais ce furent les dernières à Saint-François. On détruisit la boutique cinq ans plus tard.

Réf. : *Journal l'Unité*,
vol. 5 n° 9, sept. 1981 (Lewiston, Maine)

Mémoires d'un prisonnier de guerre au Japon : 1941-1945

par le Père Dominique Doyon o.p.

Ma dernière lettre à chez nous fut écrite le 15 juin 1941 alors que j'étais curé à Ichinoséki. Ils ont dû chez nous la recevoir comme d'habitude un mois après. Mais comme l'entrée en guerre retardait toujours, j'en risquai une autre datée du 29 septembre, qui cette fois était adressée pour Mère St-Éloi, aux États-Unis, laquelle a dû la recevoir vers la fin d'octobre. Mais ce ne fût que 2 mois après, le 8 décembre, 1941, que la guerre éclata. Durant tout ce temps-là, nous sommes demeurés sans réponse du Canada !

Les lettres étaient interceptées et tout demeurait en suspens comme bien des choses d'ailleurs. En effet, c'était nos visites en dehors de la ville pour aller voir nos voisins qui nous étaient refusées ou si elles étaient accordées, ce n'était qu'à la condition de faire bien des visites de demande chez la police et d'y remplir d'interminables paperasses !

Nous vivions isolés, plein d'angoisse et d'incertitude pour l'avenir. J'avais déjà préparé mes caisses soit en vue d'un retour au Canada ou bien du Camp de concentration, ou même tout simplement pour la Maison-Mère.

Nous reçûmes du Consul canadien une invitation pour nous faire rapatrier puis coup sur coup encore d'autres de même sources, qui demeurèrent sans effet ! Enfin une dernière invitation nous disant l'horaire de départ du dernier bateau et nous avertissant que si nous refusions, il se déchargeait sur nous pour la responsabilité de nos vies. C'est alors qu'on dut accepter le risque de tous les périls qui nous menaçaient, sacrifiant ainsi nos chers parents et la patrie canadienne, pour faire honneur à l'église du Japon. C'était ni plus ni moins renouveler les actes héroïques de nos saints et des martyrs des premiers temps de l'Église ! Confiant à la Divine Providence, nous tenions face à l'orage qui ne tarda pas ! En effet, il y eut le 7 décembre, le jour de l'assaut sur Pearl Harbor, une descente de la police chez tous les étrangers. On nous arracha sur le vif ; photo, livre et surtout les écrits pour examen au poste de police. C'était en fait, pour la police, une belle occasion pour tous ceux qu'elle avait jugés à l'avance digne de la prison ! Il fallait des victimes et on en trouva !

Chez nous, il y eut notre cher Père Fournier qu'on avait jugé déjà deux ans auparavant et qui faisait de la prison dans le nord. C'était mon ancien curé alors que nous habitions Hakodaté, la ville fortifiée où tous les étrangers étaient considérés comme des espions. Ne pouvant s'évader comme moi à la veille du péril, il fut bel et bien condamné par une fausse lettre qu'on avait fabriquée et placée à la cachette dans ses livres. On sait qu'au Japon, les étrangers qui ont à subir un procès sont à l'avance condamnés, tout en faisant semblant de faire enquête sur enquête. Comme l'ambassade canadienne était en cause, elle rappela en cours supérieure pour en obtenir une condamnation de 3 ans seulement au lieu de 5. Enfin grâce à un bateau d'évacuation arrivé durant la guerre, le Père Fournier fut rapatrié

quelques mois avant la fin de son terme. Quand on connaît avec quelle cruauté on maltraita au Japon les prisonniers même les japonais, c'est dire que le Père Fournier en a passé de belles heures ! Dans les moments de désespoir, il avait recours à la Sainte Vierge, qui, elle seule, savait le reconforter.

Le lendemain de la première enquête de la police au monastère, c'était le 8 décembre, la fête de l'Immaculée Conception, qu'une deuxième alerte nous arriva. La guerre était déclarée depuis le matin, sans qu'on ne le sache ! Un groupe de polices, entrées au parloir pendant notre déjeuner, demandèrent le supérieur. Celui-ci tout de suite après, vint nous chercher à notre tour. Une police se leva et d'un ton arrogant qu'il s'efforçait de dissimuler « Vous devez savoir que depuis ce matin, votre pays a déclaré la guerre au nôtre, alors vous êtes nos ennemis et suivez-nous. » Pas besoin de dire que la consternation se lisait sur nos figures. Comme nous allions poser une question à savoir si on reviendrait ici, la police aussitôt de nous prévenir en disant qu'il serait peut être bon d'emporter avec soi, quelques articles de toilette ou même un peu de lingerie, au cas où le temps de l'enquête au poste de police se prolongerait jusqu'au lendemain. On nous dit aussi d'ajouter à notre bagage des ustensiles de cuisine comme les plats et chaudrons puis même toute la batterie. On se demandait ce que tout voulait dire, quand une fois nos paquets chargés dans le camion, on nous ordonna de suivre en arrière, deux par deux. La parade commença avec les polices qui nous entouraient des deux côtés, nous épiaient les yeux pour voir où se portait notre vue. Car c'était sans doute qu'il y avait dans les parages, des soldats, ou même des armées qui étaient à s'organiser et dont il ne fallait pas surprendre le jeu ! Comme on habitait la banlieue, les polices ne s'étaient pas trop montrées malveillantes pour nous durant le trajet mais ce fut une fois rendu en pleine ville qu'elles nous apostrophèrent : « Silence tout le monde et ne regardez qu'en face de vous. » Il fallut marcher d'un bon pas. Malgré tout, on ne pouvait ne pas s'apercevoir de notre mirage en passant le long des vitrines des magasins ? Ça nous effrayait de voir ce défilé de prisonniers comme on avait vu sur les journaux pour les pays d'Europe déjà en guerre !

C'était à se demander si ce n'était pas à la boucherie qu'on nous conduisait ? Tout à coup, une fois rendus devant notre évêché : « À droite maintenant, » nous cria une police. C'était donc là où on voyait des étrangers comme nous, arrivés déjà et qui attendaient sur la galerie leur tour pour entrer. Des hommes, femmes et même enfants, ministres protestants ou professeurs, de toute nationalité, laissant paraître sur leur figure ce que nous ressentions en dedans ! Une fois à l'intérieur de la maison, on entendit des hurlements de tout bord de tout côté ! Les polices se gavaient de certains articles de nos bagages qu'elles inspectaient, sous prétexte que ça ne nous servirait pas. Puis on entendit chacun son tour apostropher : « Doyon San, par ici, chambre numéro 3. »

Ils nous bousculèrent les uns après les autres avec grand fracas, dans nos chambres où ils nous mirent sous clé. En entrant, quelle fut notre surprise de voir le Père Bissonnette déjà rendu et, qui, assis par terre, avait de la peine à nous parler. « Je pense que notre sort est réglé ! Mais vous êtes ici, Dieu merci. Ça fait deux grosses heures, que je suis arrivé et que j'attends, il me semblait que je resterais tout seul ici et que je ne verrais plus personne.

On fit comme le Père Bissonnette, en restant habillé et en s'étendant le long des murs, on écouta ce qui se continuait dans les corridors de la maison ; c'était toujours les mêmes vociférations entrecoupées de timides voix féminines qui finissaient par de petits sanglots ! C'étaient celles qui venaient d'entendre dire qu'elles seraient définitivement séparées de leur mari, lequel devait s'embarquer pour la prison. Les heures interminables passèrent comme ça sans changement. On aurait bien aimé entrebâiller la porte pour voir un peu si nos autres frères des chambres en faisaient autant ? Mais malheureusement on était toujours accompagné d'une police qui se tenait avec nous, assise près de la porte. Il n'y avait pas de danger qu'on se sauve car en plus de la porte qui était barrée, il y avait encore une autre police à l'extérieur de la chambre. C'est ce qu'on vit quand une bonne fois on demanda pour aller aux toilettes. Ils attendaient qu'on soit plusieurs qui aient la même envie afin de ne pas faire des pas

inutilement ! Puis une fois en route, on descendait accompagné d'eux car on était au deuxième étage et au pied de l'escalier, il fallait saluer en passant encore d'autres polices qui nous regardaient avec arrogance et ne se gênaient pas de nous apostropher.

Une fois arrivés aux toilettes qui servaient à soixante internés que nous étions, on restait à faire la queue en attendant notre tour ! C'est là qu'on était suivi car il ne fallait pas parler aux autres groupes de la maison qu'on rencontrait là avec nous.

Mais une fois on s'essaya : Ce fut une compatriote la Mère Sainte Claire, ursuline, fille du notaire de Beauceville, me glissa à l'oreille : « Père Doyon quand vous nous verrez à travers les fenêtres, envoyez-nous des bénédictions plus que moins. » Mais la police la tint quitte par une bonne punition ! En effet, les Ursulines, comme les sœurs du Bon Pasteur et les Dominicaines de Sendai étaient internées avec nous. Elles habitaient ensemble une partie de la maison. C'est durant cette année là que devait mourir cette même sœur Claire, faute de nutrition et de soins qui ruinèrent sa santé étant déjà à l'avance faible de constitution ! Mais le soir de cette première journée de camp, il fallut se résigner à se coucher comme tout ça, tout rond sur le plancher de prélard, sans feu dans la chambre, avec une même température de décembre qu'au Canada.

On n'était pas bien accoutumé et personne n'eut la peine de se réveiller le lendemain matin ! On eut au moins cet avantage là. Mais pour s'habituer à ne pas manger ça nous coûtait un peu plus. Quand une police nous arriva avec des boulettes de riz qu'avaient daignées nous envoyer les chrétiens, qui s'étaient figurés à l'avance tout ce que nous devions souffrir, nos estomacs avides depuis une journée s'en contentèrent facilement !

La cuisine

Mais avec le temps, on eut une cuisine organisée. Les sœurs, après bien des démarches auprès des polices, purent prendre elles-mêmes la direction. On en n'était pas fâché, surtout quand une bonne fois, les sœurs intercédèrent pour que les hommes aussi aillent à la cuisine leur donner un coup de main. À partir de ce jour-là, on connut plus de liberté car les polices finirent par se tanner de nous accompagner ici et là dans la maison et cela à toutes heures du jour. Elles nous permirent de s'en aller seuls quand il s'agissait d'aller à la cuisine. Alors le délassement commença et les nouvelles circulèrent d'un peu partout, le long des allées et venues.

Le ménage

Il y avait aussi le ménage que nous faisons aussi bien à l'extérieur de la maison comme à l'intérieur. Cela nous donnait l'avantage d'aller à tour de rôle, quelques cinq minutes par semaine connaître la température du dehors.

Mais la première fois qu'on fit le ménage dans la maison, ce fut un événement ! C'était au Frère Laurent, le supérieur des Frères des Écoles chrétiennes qui avait fait de son mieux pour passer la vadrouille et épousseter un peu partout quand, à peine fini, qu'une police en cris de détresse, nous donne l'alarme de nous rendre à leur bureau.

« Qui est-ce qui a fait le ménage ce matin ? » Ah c'est vous Laurent San ? Comment vous mentez ? Vous osez désobéir tout de suite la première journée ? » Et comme le cher Frère répliqua qu'il l'avait fait pour sûr de son mieux, une des polices prit une chaudière d'eau et l'envoyant partout sur le plancher : « Tiens, c'est comme ça qu'on fait, prenez la vadrouille et frottez ! » Imaginez-vous que les beaux planchers vernis prirent le diable ! Pour eux, s'ils ne voyaient pas quelques marées d'eau ici et là, ce n'était pas le ménage.

Le chauffage

Nous eûmes dans la suite un peu de bois pour se chauffer et qui consistait en une petite brassée de rondins qu'il fallait ménager pour toute une journée. On retardait le plus

longtemps possible à mettre l'allumette au poêle car tout y passait dans cinq minutes et après on avait plus froid qu'avant !

Les récréations

La question se posa un jour et après bien des « Sodans » (pourparlers), on obtint la permission d'aller prendre l'air dix minutes par jour, à part des jours de punition où la récréation nous était enlevée. Il fallut voir ça la première fois quand on entendit le coup de sifflet car dans le camp tout marchait à coup de sifflet. La maisonnée se vida à la course. Les hommes et les femmes longtemps séparés s'embrassaient et pleuraient. On se contentait de faire la marche, deux par deux, en suivant le tour des clôtures. Il fallait voir les faces japonaises venir se stationner au grillage de la barrière. Ils leur semblaient qu'on était tous des espions pour ne pas dire des bêtes de cirque ! La police nous défendait, il va s'en dire, de parler aux « écornifleux » et nous avait tracé à quelques pieds de la barrière la limite de notre marche. Malheur à ceux qui la dépassaient ! Comme c'était bien difficile en marchant tous ensemble de nous rappeler la marque par terre de la limite, on entendait inévitablement le coup de sifflet qui mettait fin à la récréation.

Avec le temps, on eut une demi-heure, puis même jusqu'à une heure de sortie par jour ; ce qui nous permit de se récréer en faisant toutes sortes de jeux.

Ce fut d'abord des jeux d'enfance dont j'étais un des principaux animateurs avec une beauceronne, la Mère Claire, qui bien qu'Ursuline, ne tirait jamais de l'arrière ! C'était le colin-maillard, les sauts à la corde, puis avec le temps, le « bat-ball. » Il y eut aussi de belles processions démonstratives, organisées par notre cantatrice, Miss Porter, une américaine protestante. Les jeux à l'intérieur consistaient entre les échecs et les cartes qui prenaient bien les trois quarts de nos journées. On eut des tours tels que la jambe de bois dont j'en emportai un grand succès, aussi le roi de Perse et tous ceux qui se jouent au Canada dans nos veillées de salon. La magie fit son apparition, puis les pièces de théâtre telles que : Lisa, Le Veau, Le Combat des Taureaux Espagnols, et des danses de ballet et concerts toujours organisés par Miss Porter. Miss Porter nous entretenait de longues heures car elle avait un bon répertoire. Elle avait fondé une chorale composée d'une trentaine de personnes de la maison : prêtres, religieux, laïcs protestants, qui s'exécuta sur des sujets religieux comme sur les profanes. C'est ainsi que notre première grande messe du camp, à la fête de St-Joseph fut chantée par cette chorale qui était encore à ses débuts.

La messe

La messe, nous l'avons eue dans les débuts qu'il n'y eut qu'un seul prêtre à la célébrer. Peu à peu, tous les prêtres la dirent ensemble car il ne fallait pas dépasser la demi-heure ! C'était dans l'église paroissiale qui était à côté du camp et qui était réservée aux chrétiens en dehors du temps fixé. Il fallait voir la police circuler tout le temps de la cérémonie mais avec le temps, surtout parce qu'il fallait qu'elle se lève de bonne heure pour nous accompagner, la police toléra de nous laisser à notre conscience, quitte à venir, de temps en temps, faire son tour. C'est alors que notre conscience devint élastique au point qu'on recevait du parloir de tout chacun. C'était surtout nos sœurs dominicaines de la ville, qui parce qu'elles étaient françaises n'étaient pas internées. Comme elles portaient le même costume des dominicaines canadiennes qui demeuraient avec nous, c'était facile pour elles de se tenir compagnie entre elles, tout en étant agenouillées l'une à côté de l'autre, au cas où la police arriverait en coup de vent.

La nourriture

Un mois après notre internement, comme la police se plaignait qu'elle avait bien de la difficulté à trouver du manger, on lui offrit d'aller chercher dans les maisons internées, tout ce

qu'il y avait en fait de boîtes de conserve, etc. Ils apportèrent jusqu'aux poules pour fêter Noël. Comme on était au pays des cadeaux, ils s'en gardèrent sur cinq ; trois poules pour la police et deux pour les soixante internés à qui appartenaient les poules ! C'était ainsi pour chaque chose qu'elles apportaient de nos maisons. Mais un jour arriva où les provisions s'épuisèrent et c'est alors qu'il fallut se contenter de la nourriture japonaise : légumes et riz. Le pain ne tarda pas à disparaître. La viande et le poisson consistaient en quelques briandilles de temps à autre.

Départ des sœurs

Au mois de mai eut lieu la remise en liberté des sœurs internées avec nous pour le retour ensemble des trois communautés dans le couvent des Sœurs du Bon Pasteur. Comme ce fut dans cette nouvelle demeure que la Sœur Claire tomba malade pour ensuite mourir, on était bien aise de vouloir en avoir des nouvelles. L'occasion nous fut fournie un bon jour que nous étions allés chez le dentiste de la ville, accompagnés de notre police et où se trouvaient nos sœurs qui étaient rendues là sans qu'on le sache. Comme c'était bien défendu de communiquer ensemble, on s'en tire bien en faisant semblant de se parler entre voisins. Comme c'était en français la police ne pouvait pas comprendre et essaya du moins de lire sur nos figures et d'épier nos yeux car elle s'apercevait qu'on avait l'air des tricher. C'est ainsi qu'on renouvela bien des fois encore l'expérience, à chaque fois que l'occasion se présenta.

Bateaux d'évacuation

Vers le mois de juin, on nous annonça un bateau d'évacuation qui était un échange de prisonniers, entre japonais des États-Unis et nous autres, les étrangers au Japon. Tous s'attendaient de partir. Surtout moi qui avait même passé à la censure ma petite valise. Je me fis remplacer à la dernière minute par un autre père. En effet, il y eut bien des départs et la maison resta pas mal vide.

Mais deux mois après le départ des nôtres, un autre bateau d'évacuation nous fut annoncé. Cette fois-ci, tous devaient partir. Comme on avait à peine deux jours à se préparer, il y en avait du tralala dans la maison, tant on était excité et fou de joie. Mais le soir du départ, on reçut ordre de la capitale, à savoir que le bateau en question, était en retard et de continuer à nous tenir prêts car nous pouvions partir à n'importe quelle minute. Un peu déçus, on laisse passer les jours, puis les mois, puis rien ne venait ! Heureusement, la monotonie fut rompue durant ce temps par l'arrivée de nouvelles internées, les Franciscaines. Ces religieuses venaient du nord du Japon et parmi lesquelles il y avait la Mère St-Eustase, fille de Thomas Doyon de St-Joseph de Beauce. J'étais bien content d'avoir une beauceronne avec qui la conversation tournait souvent autour de notre famille. Elles étaient bien bonnes pour nous tous, ces nouvelles arrivées, car elles s'occupaient de tous nos lavages et raccommodages.

Au camp Ourawa

(2, 3 et 4^e années)

On dut se séparer de ces sœurs, comme de nos deux demoiselles anglaises, le 8 décembre, l'anniversaire de notre internement. Cette fois-ci, il fallait changer de camp ou plutôt, on s'en alla dans une direction inconnue, voir même pour le fameux bateau d'évacuation qui était enfin prêt ? Mais on s'aperçut à la dernière minute, en jetant un coup d'œil sur nos bagages, qu'ils étaient adressés pour Ourawa, à quelques milles de Tokyo où se trouvaient les pères Franciscains.

C'était bien ça. On fut déçu par la réception qu'on nous fit, car on espérait rencontrer

des polices plus aimables que celles qu'on venait de laisser, vu que c'était dans le voisinage de la Capitale. On avait marché toute la nuit dans les chars, trainant avec soi ses bagages, de la station au petit Séminaire où l'on devait habiter. On dut attendre dans une salle durant trois heures à se faire rudoyer par les nouvelles polices, qui ne cessaient d'enquêter sur chacun de nous. Enfin on nous fit pénétrer dans le réfectoire pour nous donner à manger. Il en était bien temps ! Mais une surprise : une petite assiettée de riz seulement et c'était tout. Il fallut s'en contenter et pénétrer ensuite dans la maison pour faire connaissance avec les nouveaux compagnons d'infortune. On était là le même nombre d'internés qu'à Sendai, notre premier camp : des pères franciscains canadiens dont le supérieur, Mgr LeBlanc, des jésuites belges, un père du Verbe Divin et bien des laïcs de toutes religions comme de toutes nationalités. Il y eut plus tard, avec la prise de Manilles, l'ex-gouverneur, M. Boss ainsi que le grand aumônier, le Père Ronan, passionniste et ex-vicaire-général de New York.

Au Camp Ourawa, nous n'avions pas de bois : seulement quelques morceaux de charbon dans une urne, qui suffisaient à peine à réchauffer les quelques individus qui se tenaient penchés au-dessus ! Les autres en vinrent à regagner leur lit où du moins on pouvait se cacher sous les couvertures, quitte à en sortir bien des fois par jour, pour vaquer ici et là aux besoins de chacun. Moi j'étais le seul à me tenir dans le grand réfectoire où bien emmaillotté de tout mon lit, je n'avais qu'à me sortir de temps à autre les mains pour tourner les pages de mon livre. Avec le temps, les polices de demander qui était cet interné qu'on voyait tous les jours, habiter seul, la salle à manger ?

C'est surtout à la messe que le froid était insupportable, car il fallait bien rester nu-mains. Les engelures ne tardèrent pas.

Le lavage, on le faisait quand on avait de l'eau car il vint un temps que l'eau même manqua, faute de matériel ou encore de main d'œuvre pour réparer les conduits d'eau. Si nous avions l'eau, il nous fallait se faire du savon avec de la cendre qui brûlait tout le linge. Et les mains toutes mouillées, on sortait dehors au grand froid d'hiver étendre notre linge, qui, faute d'épingle, était entortillé sur les cordes et qui trouvait moyen malgré tout de partir au vent !

C'était à peu près la même chose dans ce camp, que pour Sendai, en fait de ménage, excepté les instruments de travail qui étaient au coton ! On s'amusait à passer à tour de rôle sur les planchers, les manches de balais ou de moppes, avec chaudière sans anse et percée, qui contentaient au moins les polices.

Le fameux « Tenko » était l'appel, quatre fois par jour, de tous les internés à se rendre à l'intérieur de la maison, puis à se ranger en ligne le long des corridors pour pouvoir ensuite se faire compter par la police. C'était toujours une excitation ce coup de sifflet qui nous énervait bien car il ne fallait pas arriver en retard au risque d'attraper une punition.

La faim était la plus grande de toutes nos souffrances car il vint un temps où on connut ce que c'était d'avoir la grosse faim ! Ça ne se passait pas, faute d'aliment. La meilleure portion qu'on nous donnait était le matin : la moitié d'une assiette de riz de troisième classe, mêlée par dessus le marché de brins d'orge et tout cela à moitié cuit ! Les autres repas consistaient en des feuilles à moitié bouillies à l'eau tiède. On aimait autant aller s'en chercher soi-même à l'extérieur et les manger crues ! On succomba vite à la tentation de fouiller les boîtes à déchets qui malheureusement ne nous satisfaisaient pas encore. Le thé en dernier n'était que de l'eau claire qu'on n'avait même pas à satiété. Nous avons bien eu certaines boîtes de la Croix Rouge mais il y avait belle lurette qu'elles n'existaient plus, bien que certains internés s'en étaient privés pour les années dures, au risque des retrouver à moitié gâtées !

Le tabac nous servait de nourriture quand il s'agissait de l'échanger pour de la nourriture de ceux qui ne fumaient pas. On eut d'abord le rationnement des cigarettes japonaises qui consistait en dernier de deux ou trois cigarettes par semaine, puis vint ensuite le thé qu'on fuma tantôt effusé, tantôt à l'état naturel. Gare à ceux qui ne fumaient pas, notre

présence était insupportable, à cause de l'odeur qui s'en dégagea ! Enfin, on eut la privation car les japonais eux-mêmes étaient dans le même besoin que nous et ne voulurent plus nous en vendre. Alors commença le temps des feuilles que nous apprîmes à fumer. D'abord celles des « Chest-nuts », que nous avions heureusement en quantité dans notre jardin, mais comme tout le monde en était de la partie, les petits arbres furent vite épluchés et l'on dut prendre en désespoir de cause, tout ce qui nous passait sous la main.

L'insomnie était due à toutes sortes de causes : la faim, le froid en hiver, la chaleur en été, les insectes ou vermines, les bombardements et enfin notre maigreur et notre grande faiblesse. Les punaises qu'on s'amusait à recueillir, dans les débuts, étaient écrasées sur place en dernier, à cause de leur trop grand nombre. Il fallait voir les plaques rouges, un peu partout et même sur nos oreillers. Les puces tachaient moins, mais étaient plus piquantes et nous réveillaient en sursaut. Durant les bombardements de nuit, on laissait les punaises pour les gros maringouins qui nous attendaient féroceement dans les sous-terrains humides. En dernier, on se couchait dehors sur l'herbe, malgré la défense des polices, dont on en était devenu insouciant, pour retrouver là d'autres insectes, tels que les » minous », les criquets et d'autres maringouins. Mais au moins on sentait un peu d'air.

Tout le monde du camp, tant japonais qu'étrangers, étaient dans l'enthousiasme d'entendre la première fois au loin gronder les canons, tant on avait hâte que la guerre finisse. Jusque là, tout se passait ailleurs, au loin et nous autres qui achevaient de mourir, on n'avait rien pour rompre la monotonie des jours. Avec le temps, le bruit des canons approchant c'était en même temps les combats aériens qui s'en venaient.

On vit le premier, un dimanche après-midi ; on n'en pouvait croire nos yeux et nos oreilles ! Bien que tout nous paraissait petit, car c'était au trois quarts de la voûte du ciel, qu'on distinguait facilement le combat : les gros avions américains (B-29) qui marchaient en ligne droite et autour desquels tourbillonnaient les petits avions japonais gris en attendant de prendre la culbute ! Alors on ne trouvait pas ça trop pire et on souhaita qu'ils reviennent encore nous donner des « vues » comme on disait !

La nuit c'était plus épouvantable surtout si on était pris à l'improviste. Ça tonnait en faisant résonner les vitres de la maison qui en branlait. Rendu au sous-terrain, tout le monde pensa à faire son acte de contrition surtout si c'était des bombes destructives ! La terre déboulait dans nos abris, causée par le retondissement des bombes !

On se tenait renfrogné tout le temps que descendait la bombe en hurlant et quand elle était éclatée, on se redressait la tête constatant qu'on était encore en vie mais on riait jaune et tout le monde de dire toujours la même chose : elle est tombée proche celle-là !

C'est ainsi qu'on vit brûler la capitale, Tokyo, et ensuite Yokohama durant une nuit dont la lueur parut encore toute la journée du lendemain ! C'était un véritable enfer !

Il arriva une fois qu'on eut en même temps : une tempête de tonnerre alors qu'un tremblement de terre était déjà commencé, pour voir y ajouter le bombardement qui venait de signaler l'alarme. C'est là que l'on put comparer ces trois fléaux bien qu'en réalité il n'en faisait qu'un tant qu'ils se ressemblaient !

Malgré tout, on s'habitua à tout, tant on était rendu à bout. On avait bien couru des chances de mourir à part des fléaux et des mauvais traitements car les japonais eux-mêmes qui étaient chargés de nous protéger, pouvaient nous anéantir d'un seul coup de revolver ou nous exposer aux bombardements. Mais la Sainte Vierge veilla et nous protégea jusqu'à la fin. En effet, la guerre finit en queue de poissons, tel que nous osions le souhaiter et même au delà de tous nos désirs !

Évidemment ce fut la bombe atomique qui en était la cause secondaire et qui fit terminer si brusquement la guerre. On en apprit la nouvelle que petit à petit puisqu'on était trop éloigné de la région où elle tomba. Mais si la guerre continua encore un peu, c'était à notre tour de la recevoir, au dire des américains !

C'était la fête de l'Assomption, à midi que se termina la guerre. De même que la Sainte Vierge nous avait internés à son Immaculée Conception, qui était le premier des mystères de son apparition sur terre, de même elle nous fit sortir, à sa fête qui était le mystère de son départ pour le ciel. La radio nous en donna le premier signe dès le matin de ce grand jour, en disant que l'Empereur du Japon parlerait à la radio à midi même. Alors sachant que c'était la première fois que la chose arrivait au Japon, on se demandait si ça ne serait pas pour annoncer la fin de la guerre? C'était bien ça, malgré qu'on eut la connaissance claire seulement deux jours après.

En effet, deux jours après la fin de la guerre, on eut la visite du grand chef de police pour nous annoncer officiellement la fin de la guerre! Ce fut à l'occasion d'un grand souper qu'il nous parla et nous félicita, surtout nous autres, les missionnaires pour avoir montré tant de vertu en dépit de tout ce que nous fit subir le Japon. Il termina en disant d'attendre les Américains, qui étaient les vrais maîtres du Japon pour tout ce qui concernait le rapatriement.

Le lendemain de la visite de la police, la radio annonça qu'à partir du lendemain, tous les prisonniers devaient sortir de leurs maisons pour recevoir des avions américains, autre chose que des bombes! On était dehors depuis le petit jour mais ce ne fut que tard dans l'après-midi qu'on les vit apparaître dans le ciel. Ils venaient des quatre coins du ciel en se dirigeant sur la maison qu'ils frochèrent à maintes reprises comme s'ils eussent voulu nous saluer. Vus d'en haut, les paquets nous paraissaient comme de petites boîtes de cacao, sucre, viande, etc., et il y avait même jusqu'à du linge. Une journée, on nous en jeta pour 500 personnes! C'était tout un problème de loger ça dans notre chambre qui devint bientôt trop petite. On se contenta de ne ramasser que les boîtes qui n'étaient pas éventrées et le reste resta là sur les champs! Ce fut aussi un vrai problème de manger tout ça sans être malade.

Nous étions en ce moment-là comme de vrais squelettes. Ça nous en prenait pas gros pour remplir nos estomacs rappetissés. C'était le ventre qui nous collait aux reins, quand on se couchait. Puis on se sentait tout d'un coup engourdir tout un côté et bientôt il fallait se demander si c'était bien son bras qui pendait à nos côtés? C'est quand on vint pour s'habiller avec notre ancien linge du Canada qu'on s'aperçut de combien de livres on avait diminué.

Ce fut le premier septembre à 4 heures de l'après-midi qu'on entendit un bruit infernal qui, montant les escaliers, nous fit entendre que c'était les Américains. «Vite,» dirent-ils, «vous avez un quart d'heure pour vous habiller et faire votre bagage.» Ce fut comme un coup de tonnerre dans le camp, tant tout le monde était excité. On bousculait tout sur son passage et ramassant que ce qui nous tombait sous la main, ça dégringolait dans les escaliers et vite dehors, car on nous attendait! On n'eut même pas le temps de faire à moitié nos adieux à ceux, les plus jeunes surtout, qui se sacrifièrent en restant au Japon, pour aider aux Américains à ravitailler le peuple. On commença à réaliser notre départ une fois parti quand on s'aperçut tout d'un coup que notre bateau marchait. (C'était en faisant allusion à notre camp qui ressemblait à un gros bateau de guerre, mais qui nous tenait des années durant, en rade sans bouger.)

On passa toute la ville de Tokyo et de Yokohama qui n'était qu'un immense cimetière de cendre! On monta sur un bateau croiseur qui nous attendait dans le port et qui nous déposa en rade dans la baie de Tokyo. Tout l'équipage nous regardait ému de pitié comme de joie. Puis on nous donna à souper: un vrai souper à l'étranger que nous n'avions pas vu depuis nombre d'années. Le lendemain matin, on fut transféré sur un bateau hôpital: Le «Benvenuto» qui nous hospitalisa une semaine de temps. Enfin, pour une dernière fois un autre bateau qui était pour les atterrissages: l'Ozark, nous prit à son bord pour nous déposer en terre américaine. On quitta enfin le Japon le 8 septembre, 1945.

Réf.: *Journal l'Unité*,
vol. 5 n° 5, mai 1981 et vol. 5 n° 6, juin 1981
Lewiston Maine



Une grande dame: Madeleine Doyon-Ferland. Le talent local reconnu... à l'extérieur

MADELEINE DOYON-FERLAND (1912-1978)

Née le 12 mai 1912 à Beauceville (St-François Ouest) de Joseph Doyon à Sigefroid, cultivateur, et de Joséphine Poulin. Sœur d'Alonzo, Dominique, Charles, Jeanne... Elle décédait subitement aux Barbades (Antilles) le 12 janvier 1978. Épouse du Juge Philippe Ferland (ne pas confondre avec feu M^c Louis-Alfred Ferland) du 1266 Lemoyne à Sillery. Ses funérailles furent célébrées le 18 janvier 1978, en l'église St-Charles Garnier, présidées par le curé Jean-Marie Brochu; elle repose au cimetière Mount Hermann de Sillery.

Diplôme supérieur de l'École Normale de Beauceville, baccalauréat ès Arts du Collège Jésus-Marie de Sillery. De 1934 à 1937, elle étudie en philosophie, en médecine, pour enfin se brancher en Lettres à l'Université Laval. De 1934 à 1944, elle enseigne au Collège Jésus-Marie de Sillery, et de là à l'Université Laval « où toute sa vie, elle se consacra à l'enseignement et aux recherches folkloriques ». Secrétaire des Archives de folklore de 1944 à 1955. Membre du comité des manifestations artistiques du centenaire de l'Université Laval en 1952; membre du comité organisateur du 1^{er} Carnaval de Québec en 1954 et en 1955. En 1960-61, présidente du comité fondateur des Ballets de Québec et du Théâtre Lyrique de Nouvelle-France en 1962. Commissaire à la Commission Gendron (le français et les droits linguistiques au Québec) de 1968 à 1972.

En 1967, elle avait signé une excellente synthèse des « Arts populaires » dans le livre publié en collaboration : *Esquisses du Canada français*, ACELF, Ottawa, p. 186 à 207.

Ses préoccupations d'ethnologue se regroupent autour de quatre rubriques : le costume canadien, les jeux et divertissements traditionnels, les rites de passage de la vie et les coutumes des saisons, les arts populaires.

Mme Doyon-Ferland a publié des articles dans les Archives de Folklore et dans le *Journal of American Folklore Society*. Textes inédits, Conférences multiples. Un fonds Madeleine Doyon-Ferland existe au C.É.L.A.T. (Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires) de la Faculté des Lettres de l'Université Laval de Québec.

En 1980, Andrée Paradis du C.É.L.A.T. collige et présente des textes non publiés de Mme Doyon-Ferland : « Jeux, rythmes et divertissements traditionnels » chez Leméac éditeur, collection connaissance, « premier volet d'une série de publications destinées à diffuser plus largement les travaux de cette ethnologue remarquable ».

Madeleine Doyon-Ferland, une figure de proue qui disparaît

Madeleine Doyon-Ferland nous a quittés inopinément le 12 janvier 1978, alors qu'elle se baignait dans la Mer des Antilles. Elle s'était rendue à la Barbade quelques jours auparavant dans l'espoir que, là-bas, le climat chaud et humide mettrait un cran d'arrêt à ses troubles respiratoires. Mais c'est au Québec, et au Canada tout entier, que la disparition de cette figure de proue laissera un très grand vide dans notre monde universitaire.

Madeleine possédait à la fois, et ce à un degré exceptionnel, ces qualités d'intelligence, de cœur et de jugement qui faisaient d'elle une universitaire de toute première valeur. Ses aptitudes intellectuelles étaient telles qu'on imagine facilement qu'elle aurait pu faire une carrière brillante dans n'importe quel domaine. Après avoir obtenu son B.A. en 1934, elle s'inscrivit à temps partiel à la Faculté de philosophie de 1934 à 1936, puis à la Faculté de médecine pendant l'année académique de 1936-37, et enfin à la Faculté des lettres à partir de 1935, alors que ses études étaient entrecoupées par l'enseignement. En 1948, elle obtint une maîtrise ès lettres de l'Université St. Joseph (Nouveau-Brunswick), l'Université Laval ne délivrant pas de maîtrise à cette époque aux Canadiens-français dans la Province de Québec.

Les grandes orientations de la carrière de Madeleine Doyon-Ferland nous semblent être tout d'abord son professorat au Collège de Jésus-Marie, Sillery, où en plus de l'enseignement académique, de 1934 à 1944, elle participa activement au développement du théâtre dans cette institution. Elle incarna les premiers rôles dans 48 pièces. Elle y enseigna au cours d'été de français, langue seconde de 1935 à 1938. En second lieu, l'Université Laval lui ouvrit ses portes : elle enseigna tout d'abord aux cours d'été de français, puis fut secrétaire des cours d'été. Sa carrière proprement universitaire commença à la Faculté des lettres tout particulièrement de folklore. Enfin, elle participa en tant que commissaire aux assises de la Commission Gendron.

Madeleine fit ses premières armes en tant qu'enseignante au niveau secondaire et collégial, à Jésus-Marie, de 1934 à 1944. Pour ma part, je n'oublierai jamais le temps où elle était mon professeur en 1943. Les aspirantes bachelrières d'alors, trouvèrent en Madeleine un guide précieux qui s'ingéniait à rendre sa matière intéressante, accessible. Elle s'enquérissait si son enseignement avait été compris, assimilé. Elle humanisait ses cours, élargissait nos horizons. Dès cette époque, elle avait acquis une telle maîtrise des méthodes pédagogiques qu'elle nous a laissé le souvenir d'un professeur de tout premier ordre, à l'esprit clair, bien organisé, au français châtié, percutant, à l'accueil affable.

Mais un autre défi attendait Madeleine Doyon-Ferland, celui d'enseigner à l'Université Laval. C'est par le biais des cours d'été que les premières femmes entrèrent à l'Université Laval comme professeurs de carrière. Madeleine fut de celles-là avec Agathe Lacerte, Georgette Dorval, Jeanne Lapointe et quelques autres. Mgr Alphonse-Marie Parent, alors secrétaire général de l'Université Laval et directeur des cours d'été, invita ces dames à le seconder dans son travail.

Douée d'une forte personnalité, d'une rare clairvoyance, Madeleine Doyon-Ferland n'eut pas peur des embûches qui guettaient celles qui osèrent s'aventurer dans une orientation nouvelle pour elles, dans un domaine jusqu'alors réservé au monde masculin. Elle avait vite saisi l'amplitude de la tâche à accomplir et la contribution qu'elle pouvait y apporter. Mais elle a su se faire accepter grâce à l'excellence et au dynamisme de son travail, certes, mais aussi grâce à sa grande gentillesse, à sa complète disponibilité.

Il est significatif que, bien que nouvelle venue dans le monde universitaire, Madeleine Doyon, (tout comme quelques unes de ses consœurs) contribua à y institutionnaliser des disciplines nouvelles, grâce à sa créativité, à sa perception des besoins nouveaux auxquels il importait que l'Université apporte une réponse. Dans ce contexte, il n'est pas superflu d'affirmer que Madeleine Doyon fut une pionnière de l'Université moderne à Laval.

Il est à noter qu'à cette époque, c'est-à-dire dans les années quarante et cinquante, l'Université Laval vivait elle aussi sa « révolution tranquille ». Elle passa brusquement du stade d'université traditionnelle, exclusivement masculine, tant chez la gent étudiante que chez les professeurs, avec pour seules avenues du haut savoir les quatre facultés fondatrices (arts, théologie, médecine et droit), au stade d'université moderne avec la création de nouvelles facultés, mais toujours avec les ressources financières limitées qui lui venaient de sa filiation avec le Séminaire de Québec. De ce fait, l'évolution soudaine de l'Université Laval se fit grâce au travail acharné, le plus souvent bénévole, de quelques pionniers, hommes et femmes, Madeleine était de ce groupe de bâtisseurs.

Le travail bénévole des pionniers et pionnières de cette époque d'évolution universitaire est difficile à mettre en lumière à cause de l'absence de données précises, écrites. Pour le rappeler, il faut s'appuyer sur les réminiscences des personnes concernées. D'ailleurs le dévouement à une cause ne se mesure ni en termes de salaire versé, ni en temps consacré à œuvrer. Impondérable, il a le plus souvent, peine à se retrouver dans les archives.

Ainsi, durant les premières années des cours d'été, les ressources financières de l'Université en pleine transformation étaient si minimes par rapport aux besoins nouveaux auxquels il fallait répondre, qu'il n'était pas question de donner un salaire régulier aux collaboratrices et collaborateurs dévoués, mais seulement de temps à autre, une récompense monétaire plus symbolique que réaliste sans inscription au registre des dépenses salariales.

Mais Madeleine Doyon et ses consœurs ne travaillaient pas en vue d'une rémunération, ni même d'une promotion. Se contentant pendant de longues années d'un mode frugal de vie, le travail bien fait, et l'appréciation des hautes autorités étaient leur récompense. Ces femmes, et ces hommes, ne ménagèrent ni leur temps, ni leurs efforts, ni leurs démarches, afin d'établir les bases du bon renom que les cours d'été ont acquis aujourd'hui. Ne fut-ce que pour ce travail de pionniers, Madeleine Doyon mériterait la reconnaissance de l'Université Laval et de ses professeurs, et en particulier des professeurs féminins, parce qu'elle fit partie de celles qui leur ouvrit les portes de l'Université pour y faire carrière, et leur traça la voie à suivre. Mais Madeleine fit bien davantage.

Bien qu'ayant collaboré au progrès des cours d'été dès les premières années, c.a.d. vers 1942, la carrière proprement universitaire de Madeleine Doyon commença en 1944 à la Faculté des lettres de Laval. On confia à Madeleine des cours sur la littérature française du XX^e siècle, le théâtre dans l'Antiquité, l'initiation à la critique dramatique, et en ethnologie traditionnelle, le costume et les jeux du Canada.

Mais la partie sans doute la plus importante de la carrière universitaire de Madeleine Doyon fut consacrée aux recherches sur le folklore canadien-français. Avec Luc Lacoursière, elle fut la co-fondatrice des Archives de folklore. On reste sidéré par l'ampleur des recherches qu'elle fit dans ce domaine. Ses études et enquêtes portèrent sur les traditions concernant la vie privée, les fêtes saisonnières, les amusements, les travaux effectués par les hommes, les femmes, les enfants, le folklore forestier, l'évolution du costume artisanal, les dits, c.a.d. les expressions et tournures pittoresques, les dictons, proverbes, comptines, récits et anecdotes, sur la vie d'autrefois, les joueurs de tours, les élections, les maisons hantées, les accouchements, les quêteux, etc.

Ses recherches folkloriques l'amènèrent à faire sur place l'inventaire de tout ce que les musées et archives possédaient au point de vue costumes, jeux et jouets traditionnels, iconographie, manuscrits et pièces documentaires. Ses périples la conduisirent dans une soixantaine de musées et archives du Canada, des États-Unis et de l'Europe. Avec les années, sa réputation de chercheur dans le domaine du folklore avait dépassé les frontières du Québec, grâce à ses publications dans le *Journal of American Folklore*, et l'*Antologia Iberica y America del Folklore* (Argentine), grâce aussi à ses communications lors de congrès à Washington, Venise, Pérouse, Paris, San Tirso (Portugal), et à Québec même.

Ses publications ne forment qu'une part infime de ses recherches. Ceux et celles qui prendront la relève, auront, grâce à son travail de « bénédictine » l'avantage de pouvoir puiser dans une mine précieuse de renseignements, lesquels, à cause de l'évolution rapide de notre société, et l'oubli des traditions ancestrales par les générations nouvelles ne sont déjà peut-être plus accessibles de première main.

Madeleine était d'origine terrienne. Elle venait de ce beau coin de pays qu'est la Beauce. Mais suivant les traces de ses ancêtres défricheurs de pays, elle aida à sa façon à mettre en valeur l'héritage de nos pères pour donner à cet héritage un statut de renom dans les archives internationales de folklore, et aussi pourquoi pas, afin de nous aider à renouer avec notre passé, un passé dont nous pouvons être fiers. Ainsi, partie de la terre, elle revint boucler la boucle grâce à ses études sur nos traditions ancestrales.

En 1968, un autre défi se présenta à Madeleine Doyon-Ferland. Le gouvernement du Québec, reconnaissant ses hautes qualifications, la choisit pour faire partie de la Commission d'enquête sur la situation de la langue française et les droits linguistiques au Québec, communément appelée la Commission Gendron. Elle œuvra au sein de cette commission jusqu'en 1972, date à laquelle le Rapport Gendron fut remis au gouvernement. Du témoignage même d'un membre de la Commission, Madeleine Doyon-Ferland apporta lors des assises de ce groupe d'enquêteurs son expérience de la recherche, mais aussi un rare esprit de compréhension des facteurs en cause, une sagesse et une pondération dans la recherche des solutions aux problèmes linguistiques du Québec.

Malgré les tâches immenses d'une carrière bien remplie, en recherche et enseignement universitaire, Madeleine Doyon se rendait toujours disponible pour discuter de leurs problèmes avec ses collègues qui sollicitaient ses conseils. À cause de la droiture de son jugement, de sa grande gentillesse, de son oubli de soi, on allait spontanément vers elle. Elle avait cette délicatesse, si rare, de s'oublier pour pousser de l'avant une consœur dont elle avait apprécié les qualifications et le mérite.

Madeleine Doyon-Ferland était dans toute la force du terme une très grande dame humble et savante, discrète par rapport à elle-même et généreuse pour les autres.

À son époux éploré, le juge Philippe Ferland, qui perd en Madeleine, après vingt-deux ans de bonheur, une compagne qu'il aimait et admirait tant, nous offrons nos plus profondes sympathies.

À l'amie fidèle, droite, accueillante qu'elle fut toujours pour ses collègues, mille fois merci.

Louise DUMAIS, Ph.D.
Professeur agrégé,
Faculté des sciences de l'éducation
Réf. : *Au fil des événements*, 26-01-1978, p. 10.

Archevêché de Québec

Le 10 mars 1978

Cher Juge Ferland,

Depuis le départ de votre épouse, Madeleine, il m'est souvent arrivé de revenir, par la pensée, sur ce qu'il y a eu de merveilleux dans sa présence et son action au cœur de la communauté universitaire de Laval. Si Mgr Alphonse-Marie Parent était encore des nôtres, combien spontanément il vous redirait, à sa façon, l'exceptionnelle estime en laquelle il tenait Madeleine Doyon Ferland. Cette estime, ce n'était rien moins qu'une profonde admiration.

En ce qui a trait à l'excellence et à la loyauté des universitaires, j'ai pu voir réalisées en votre épouse Madeleine, à un titre éminent, les pensées que voici, naguère formulées à l'adresse de tous les universitaires de Laval.

« Parmi les vertus qui s'ajoutent aux facultés de l'homme et complètent ses aptitudes natives, la vertu intellectuelle occupe une place éminente. En effet, c'est par l'intelligence que l'homme avant tout se distingue au sein de l'univers et se caractérise dans son activité. Par la vertu intellectuelle, l'homme développe ses virtualités les meilleures, et il les développe jusqu'à leur point culminant ; il se porte jusqu'à la limite de ses forces, en participant autant qu'il le peut à la vie la plus parfaite, celle de l'intelligence ».

« De toutes les vertus morales qui importent au bon usage de la vie intellectuelle, la loyauté semble tenir un rôle de premier ordre, en raison de son affinité particulière avec le bien de l'intelligence elle-même ».

« Suivant l'usage courant, le mot loyauté est souvent associé aux mots de droiture, de franchise, d'honnêteté, mais il n'est pas un parfait synonyme de ces mots. En effet, les actions loyales sont des actions droites, franches et honnêtes, mais elles sont inspirées par le sens de l'honneur. C'est là le motif propre de l'homme loyal ; il se soumet aux lois de l'honneur et de la probité. En dépendance de ce motif, dans ses relations avec les autres hommes, il se veut fidèle à sa parole et à ses engagements, même au prix d'un grand effort. Il a le courage de ne jamais mentir à autrui, dans ses paroles ou dans ses actes, pour en retirer un avantage personnel quel qu'il soit ». (Excellence et loyauté des universitaires, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1969, pp. 31, 36, 37).

Voilà ce qu'il me fallait ajouter au meilleur de ce que je vous avais déjà dit au sujet de Madeleine Doyon Ferland : reconnaître en elle la vie de l'intelligence portée à un point culminant de perfection, exalter son sens de l'honneur et de la probité, rappeler le témoignage constant d'une vie, la sienne, qui fut toute inspirée par la fidélité et le désintéressement.

C'est avec beaucoup d'amitié, cher Juge, et une reconnaissance émue que je vous livre ces brèves réflexions.

Ab imo cordis.

Louis-Albert VACHON,
Évêque auxiliaire à Québec.

*A.M. le Juge Philippe Ferland,
1266, Avenue Lemoyne,
Québec,
GIS 1A2*

Dictons et remarques sur les sucres *par Madeleine DOYON*

Les études sur les procédés de fabrication du sucre d'érable au Canada, depuis celle de Michel Sarrazin (1730) jusqu'aux récentes analyses chimiques, sont très nombreuses. Cependant nous y avons rarement lu ces observations de sagesse populaire, les dictons et remarques, qui régissent le temps des sucres et les différentes phases de transformation de l'eau d'érable, du sirop, de la tire et du sucre.

Nous offrons aujourd'hui une première liste de 35 dictons recueillis auprès de quelques sucriers de Saint-François, principalement de MM. Séraphin Bolduc, Alonzo Doyon et Thomas Jolicœur. Tous ces dictons, sauf un, le numéro 3 qui a été entendu à

Sainte-Foy près de Québec, sont couramment cités et observés dans la région la plus renommée pour les produits de ses érables, la Beauce !

1. Quand la Grande Ourse devient « plate » à l'horizon, le temps des sucres arrive.
2. Dans les sucreries qui penchent au soleil du Midi, on commence les sucres quinze jours plus tôt.
3. Quand février a cinq dimanches, les sucres sont avancés d'un mois.
4. Quand les « bibites à sucre » arrivent, c'est le temps d'entailler.
5. Quand on entaille dans le croissant, les érables coulent beaucoup plus.
6. Quand les érables coulent trop vite au moment de l'entaille, elles ne couleront pas longtemps. (Érable est toujours féminin dans le peuple.)
7. Pâques commence les sucres ou bien les finit.
8. Quand le mois d'août a été « mouilleux », on a un gros printemps.
9. Quand le mois d'août a été sec, on a un petit printemps. (On dit que c'est au mois d'août que les érables font leur réserve de sève.)
10. La première eau d'érable est purgative.
11. S'il gèle la nuit, les érables couleront le lendemain.
12. Quand les plaines coulent beaucoup, c'est signe qu'on aura un gros printemps.
13. Quand l'eau d'érable coule très sucrée, c'est signe d'un petit printemps.
14. Quand l'eau d'érable coule « pas sucrée », c'est signe d'un gros printemps.
15. Plus la sucrerie est huchée haut sur la montagne, plus l'eau coule sucrée.
16. Quand il y a apparence de mauvais temps, ça coule plus sucré.
17. Quand l'eau d'érable gèle dans la chaudière, tout le sucré va au fond.
18. Plus l'eau coule abondamment, plus elle est dure à cuire.
19. Quand le sirop fait des palettes, il est prêt à couler. (Faire des palettes signifie que le sirop est assez épais pour ne pas tomber en gouttes.)
20. Quand le sirop est assez épais pour figer en calottes sur une boule de neige, la tire est prête.
21. Quand la tire commence à filer au bout de la fourchette, elle est cuite.
22. Quand le sirop bouille à gros bouillons, la cuisson est rapide.
23. Quand la neige tombe épaisse et mouilleuse, c'est du sucre qui tombe, c'est une bordée de sucre.
24. Quand le temps est nuageux, c'est signe d'une grosse coulée.
25. Quand la racine des érables est glacée, le printemps est long et les sucres durent plus longtemps.
26. Tant qu'il y a de la neige au pied des arbres, les sucres durent.



Cabane de Philippe Bolduc, Alex Loubier engagé, vers 1920.



Vers 1940, chez Marius Boucher. Fête à la cabane à sucre.

27. Quand on rafraîchit l'entaille, les érables coulent plus longtemps. (Dicton qui avait cours autrefois quand on entaillait avec les goudrilles.)
28. Les érables donnent une grosse coulée durant les Jours Saints. C'est le coup de la Semaine Sainte.
29. La « masse » du sucre, ça se fait dans le croissant de la lune d'avril.
30. Quand la neige est en gros sel, les sucres achèvent.
31. Si on veut prendre une grosse purgation, on boit de l'eau de sève, l'eau des dernières coulées, ou bien on mange de la « pierre à fusil ». (La pierre à fusil, c'est la tige qui a brûlé au noir.)
32. Quand les papillons apparaissent dans les chaudières, on dit que les sucres achèvent.
33. Quand les pique-bois commencent à « picosser » les chaudières, c'est signe que le sucre est fini.
34. Quand la glace est partie, les érables donnent un coup d'eau. On dit que c'est le coup de la rivière (la Chaudière).
35. Quand la débâcle est arrivée, c'est le temps de cabaner.

Réf. : *Journal l'Unité* (Lewiston, Me)
vol. 5, n° 3, mars 1981

ROLLAND DROUIN Peintre du Québec

Membre de l'Internationale Art Guild (I.A.G.) et de la Société des Artistes Professionnels du Québec (S.A.P.Q.), et de la Société des Artistes En Art visuel du Québec (S.A.A.V.Q.). Membre des Créateurs du Québec.

(Peintre autodidacte originaire de St-Joseph de Beauce, P.Q., il naquit le 8 octobre 1912.) À peine âgé de 6 ans, Rolland Drouin dessine déjà. Sa mère native de Beauceville l'observe ; tout comme son fils, à cet âge le dessin la fascinait.

Néanmoins, elle dirigea le jeune Rolland vers le collège pour qu'il y poursuive des études plus prometteuses que celles d'artiste-peintre. Mais en lui dort cet héritage du goût du dessin, du jeu des couleurs. En classe, il couvrait les feuilles blanches de paysages qui faisaient partie de son univers de collégien et, ses études passaient en second plan. Malgré les instances de sa mère, au sortir du collège, il refuse de se diriger vers une carrière autre que celle d'artiste ; et pour obéir à cet appel mystérieux, à l'âge de 21 ans, il opte définitivement pour la peinture. Rien d'autre ne l'intéresse malgré les aléas inhérents à la vie d'artiste. Il demeura 15 ans à Beauceville.

À 25 ans, il épouse une jeune fille originaire de Beauceville, P.Q., Itha Grenier, fille de feu Arthur Grenier (voyageur), professeur de piano. Père de 2 enfants demeurant à Vancouver, c'est ce sens inné du beau, sur un plan différent, qui les a rapprochés et sa jeune épouse l'encourage dans ses projets. Malgré la crise économique qui sévissait à travers l'Amérique à cette époque, ses premières toiles trouvaient toujours un acquéreur. Ce qui ressort de ces années, dans ce coin du pays du Québec, le traditionnel cadre qui décorait le salon, fut remplacé petit à petit par une toile de Drouin. Toutefois, ce n'était pas la fortune. Tenace, il s'engage vers l'art commercial qu'il avait étudié peu avant son mariage. De nouvelles possibilités s'offrent à lui : la décoration des ornements d'églises, tels que bannières, drapeaux de différentes congrégations, tableaux d'inspiration religieuse, chemins de Croix. Jusqu'en 1960, Rolland Drouin se donnera tout entier à ce mode d'expression.

Pendant l'année 1961, la décoration murale d'établissements publics et privés prend tout son temps. Parfois, il s'évade, fait quelques tableaux sur un fond gris d'où surgissent des ombres, des paysages ; il invente alors sa manière d'expression. C'est en 1964 qu'il se lance



Rolland Drouin, artiste-peintre.

définitivement vers la peinture. Ses tableaux se vendent, il n'a jamais une seule toile en atelier ; il lui est impossible de monter une exposition. Il est particulièrement attaché à la description de scènes d'automne et d'hiver et, toute sa vie, il doit défendre sa manière de peindre influencée par aucune école.

Ayant épuisé les ressources de sa technique, il cherche de nouveaux moyens d'expression. (Peintre figuratif, il peint les arbres de son Québec, les maisons de style normand, tantôt au pinceau, tantôt à la spatule, d'où éclatent couleur et lumière.) Paysagiste prolifique, ses peintures se retrouvent dans des pays aussi éloignés que le Japon, les États-Unis et l'Europe.

Des milliers de personnes se souviennent d'avoir admiré une toile longue de 85 pieds et haute de 16 pieds, représentant la ville de Québec vue de Lévis ; malheureusement le feu a détruit cette œuvre.

Les premiers temps de la colonie ont été pour lui une source d'inspiration. À l'aide de documents historiques, il compose 100 toiles sur le Vieux Québec, son histoire, ses coutumes. Cette collection louée par Bell Canada lors de l'ouverture de son édifice sur le chemin St-Louis a, depuis, été achetée par un Montréalais.

En 1965, il est membre fondateur de la Société canadienne des artistes-peintres, dont il fut le vice-président pendant 2 ans.

Au cours d'un récent voyage en U.R.S.S. Rolland Drouin offrait au Président de la Maison des amitiés et des échanges culturels de Moscou, un de ses tableaux représentant une scène d'automne canadien. Cette toile sera conservée dans les voûtes du Musée des artistes étrangers qui ont fait don d'une de leurs œuvres à l'U.R.S.S. Au cours de ce même voyage, Rolland Drouin rencontrait le Président du Comité de revisions des Arts de Kiev, M. Nicolas Gloutchenko, artiste-peintre renommé en U.R.S.S. Ce dernier le gratifiait d'un de ses tableaux qu'il ajouta à sa collection personnelle une fois revenu au Québec.

Depuis plusieurs années, Rolland Drouin enseigne la peinture dans une école qu'il dirige à Ste-Foy.

Lucette MORIN BERNATCHEZ
Membre de la Société des Écrivains Canadiens

N.B.: *Œuvres*: Tableau de 25 pieds de haut dans la chapelle des Sœurs cloîtrées rédemptoristes à Ste-Anne de Beaupré ; St-François (en haut du maître-autel) de l'église de Beauceville. St-Jean-Baptiste dans la sacristie (don de Conrad Caron) ; La messe de minuit pour les Biscuits Dion de Québec, reproduite sur 10 millions de boîtes ; 16 tableaux 20 × 24 pces sur la Beauce et ses coutumes d'autrefois (peints vers 1935) : La messe de minuit, La criée, La drave, Soirée du bon vieux temps, Le forgeron, etc.

En 1985, 5 galeries vendent ses tableaux. Propriétaire d'un studio, au 2661 Versant Nord à Ste-Foy : production de peintures, école.

CHAPITRE 32

COMPLÉMENT DE RECHERCHES HISTORIQUES

Toute personne intéressée le moins au monde à la petite histoire ne peut ignorer les actes notariés et les greffes d'arpenteurs. À cet effet, tous les greffes non vendus au fil des ans, pour le district de Beauce, se retrouvent consignés aux archives du Palais de Justice de St-Joseph de Beauce. Depuis peu, l'accès à ces dossiers en a été facilité par une classification mieux ordonnée. Parfois certaines minutes achetées, elles, peuvent être consultées sur demande.



La « charnière » en 1985.

A) Greffes des notaires déposés dans les archives
du district de Beauce

Nom	Année des minutes	Dernier domicile
Amiot, Ls-S.	1828 à 1862	St-Isidore
Angers, Philippe	1884 à 1919	Beauceville
Arcand, J.-Olivier	1832 à 1868	Saint-Joseph
Audet, J.-B.-Eug.	1890 à 1907	St-Isidore
Audet, Lionel	1926 à 1930	Saint-Ludger
Bélangier, Frs-S.-A.	1843 à 1899	St-Vital-de-Lambton
Bélangier, Jean-E.	1871 à 1886	Saint-Pierre
Blais, François-X.	1819 à 1871	Sainte-Claire
Blanchet, Cyprien	1838 à 1882	Saint-François
Blanchet, Ls-Cyprien	1871 à 1893	Saint-François
Bolduc, Joseph		Saint-Victor
Bonneville, Jean-Baptiste	1819 à 1871	Sainte-Marie
Bonneville, Jean-François	1854 à 1856	Sainte-Marie
Buissières, Achille-G.	1857 à 1892	Saint-Georges
Castonguay, David-O.	1881 à 1920	St-Vital-de-Lambton
Chassé, Félix	1851 à 1855	St-François
Chassé, Joseph-Noël	1843 à 1891	Sainte-Marie
DeTonnancourt, P.G.	1840 à 1851	St-Isidore
Dostie Michel-D.	1813 à 1843	St-Georges
Doyer, Narcisse	1871 à 1913	Ste-Marguerite
Fortier, Louis-R.	1860 à 1893	St-Isidore
Fortin, J.-B.-E.	1872 à 1918	St-Anselme
Fournier, Joseph	1834 à 1843	St-Isidore
Gagnon, Jos-Valentin	1866 à 1905	St-François
Gervais, J.-D.-A.	1915 à 1923	St-Évariste-Station
Lapointe, J.-J.-C.-I.	1904 à 1915	Bromptonville
Laroche, Ls-Thomas	1878 à 1899	St-Vital-de-Lambton
LaRue, D.-E.-E.	1884 à 1943	Sainte-Marie
Legendre, Ls-G.-A.	1864 à 1899	Saint-Joseph
McKenzie, Édouard	1834 à 1876	St-Vital-de-Lambton
Morin, Jos-Octave	1859 à 1896	Ste-Germaine
Papin, Ludger-O.	1861 à 1883	Saint-Victor
Plante, Pierre	1841 à 1903	Saint-Bernard
Ponsant, Frs-Xavier	1832 à 1872	St-François
Proulx, Jean-Éphrem	1862 à 1897	St-François
Reny, Chs-Édouard	1825 à 1887	Saint-Georges
Reny, Joseph	1849 à 1889	Ste-Hénédine
Reny, Jean-Joseph	1820 à 1880	Saint-Elzéar
Rouleau, François	1835 à 1886	Sainte-Claire
Rouleau, Patrice-Énée	1902 à 1925	Sainte-Claire
Roy, Jean-Cyrille	1867 à 1885	St-Anselme
Roy, Louis-Marie	1869 à 1904	Ste-Germaine
Taschereau, Gustave-O	1860 à 1883	Saint-Joseph
Taschereau, Thomas-J.	1832 à 1885	Saint-Joseph
Théberge, Geo.-Siméon	1881 à 1940	Sainte-Marie
Théberge, Pierre	1870 à 1883	Sainte-Marie
Verreault, François	1811 à 1852	Saint-Joseph
Walsh, John	1803 à 1845	Sainte-Marie

B) Greffes d'arpenteurs

Arpenteur	Résidence	1 ^{re} minute n°	Date de la 1 ^{re} minute	Dernière minute n°	Date de la dernière minute
Jean-Pierre Proulx	District de Québec arpentage du township de St-Jean Cté de Saguenay Divers	1	9 oct. 1820	1537	2 fév. 1856
G.R. Pozer		1	9 mai 1854	133	13 mai 1864
Andrew Ross		1	14 août 1830	445	24 janvier 1868
E.D. Henderson		1	2 août 1866	239	2 sept. 1912
Joseph-Achille Fortin		1	19 nov. 1861	102	22 août 1868
Georges Garneau		1	26 juin 1919	102	19 juillet 1929
Pierre-Achille Proux		1	19 nov. 1861	257	14 sept. 1877
François Rouleau	Minutes concernant les concessions de terrain faites par le seigneur James Gibb, seigneur et fief, Joliet, comté de Dorchester.				

De plus, les archivistes du Palais de Justice mettent à notre disposition un index des notaires actuels et des greffes en leurs possessions.

L'actuel Palais de Justice date de 1854. La Société immobilière du Québec a adressé, en 1985, des recommandations au Ministère de la Justice du Québec sur le projet de regroupement des services judiciaires en Beauce... 8,5\$ millions. Projet prioritaire. Jean-Claude Morin directeur des services judiciaires du district de Beauce, a déjà été le président de la Société du Patrimoine des Beaucerons et... frère de Denis Morin de Beauceville Est.

Quant au bureau d'enregistrement (voir section réservée à cet effet), du ressort provincial aussi, ils permettent de retracer l'histoire de son TERRAIN, de sa maison (âge, réel, prix, différents propriétaires...).

Palais de Justice et Bureau d'enregistrement : LA MÉMOIRE D'UN PEUPLE !

C) Filmographie (16 mm, couleurs)

Série « Les arts sacrés au Québec », Office national du film et Radio-Canada, 1984 : environ 5½ hres (25 min. en moyenne) :

- Memento Te : stèles et croix de cimetièrre au Québec
106C 0282 001
- L'architecture religieuse en Canada (1640-1790)
106C 0282 002
- L'orfèvrerie ancienne : trésor des fabriques du Québec
106C 0282 003
- Le cimetière paroissial au Québec
106C 0282 004
- La peinture votive au Québec
106C 0282 005
- La sculpture ancienne au Québec. L'atelier des Levasseur (1680-1794)
106C 0282 006

- Presbytère ancien du Québec (1). Au temps des curés habitants
106C 0282 007
- Presbytère ancien du Québec (2). Le curé, la mode, le pouvoir
106C 0282 008
- La broderie d'art chez les Ursulines. C.1640 – c.1880
106C 0284 019
- François Baillargé, peintre, sculpteur et architecte, 1759–1830
106C 0284 020
- Victor Bourgeau, architecte, 1809–1888
106C 0284 021
- Ozias Leduc, peintre-décorateur d'églises, 1864–1955
106C 0284 022

D) Séries disponibles à la Commission Scolaire Régionale Chaudière sur la « BEAUCE »

- Le lin, v. hist. 1, couleur, 1 heure
- La Chaudière (1960), v. hist. 140, noir et blanc, 27 min. 33 sec.
- Ça parle au diable !, v. hist. 30, couleur, 50 min.
- La Beauce après les Jarrets Noirs, v. hist. 85, 2 vidéos couleur.
- Une journée d'hiver dans la vie d'un curé de campagne, v. hist. 172.

Série « Un pays, un goût, une manière »

- Les églises, v. hist. 5.
- L'art populaire, v. hist. 12.
- Les jouets anciens, v. hist. 13.

Série « Le 60–80 », couleur, 30 min.

- Une église abandonnée, v. hist. 209.



« Être sur les planches », en 1900.

E) Livres-souvenirs sur Beauceville

- 1891 : notes sur St-François du curé Demers
- 1925 : cartes postales
- 1932 : le pont Fortin, la rivière Chaudière : ses ponts, ses inondations
- 1957 : inondation
- 1958 : centenaire de l'église
- 1962 : congrès eucharistique
- 1981 : réédition de celui de 1891
- 1985 : le présent ouvrage
- 1987 : 250 ans des seigneuries beauceronnes : qui publiera ?

F) Numéros spéciaux de l'Éclaireur-Progrès

- La Beauce économique, 1908–1944, vol. 36 n° 26, 23 mars 1944, 158 pages ;
- L'Éclaireur, 1908–1958, 11 décembre 1958, 153 pages ;
- L'Éclaireur-Progrès, oct. 1908-oct. 1983, 131 pages.

G) Archives écrites et orales

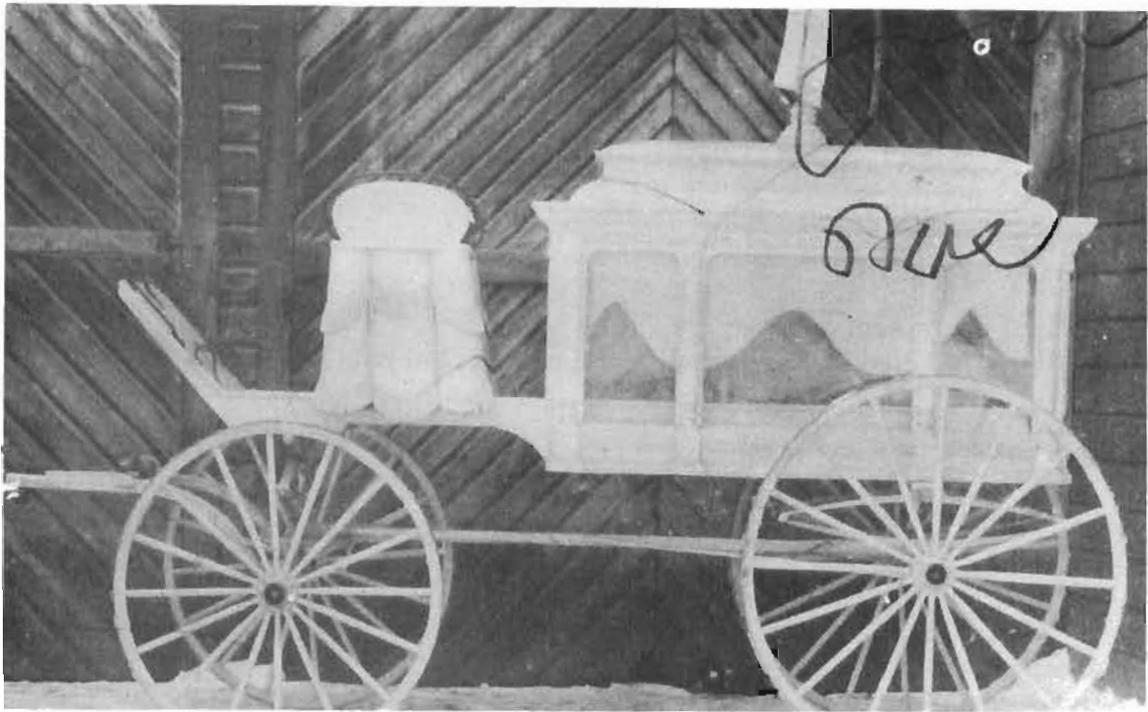
- Église, archevêché et archives de paroisses voisines.
- Communautés religieuses.
- Mouvements et organismes publics : procès-verbaux.
- Écoles (archives et bibliothèques).
- Bureau d'enregistrement.
- Palais de Justice.
- Greffes de notaires et d'arpenteurs.
- Archives nationales du Québec (Québec).
- Archives publiques du Canada (Ottawa).
- Contrats et souvenirs familiaux (photos, journaux personnels, chèquiers).
- Annuaires téléphoniques.
- Personnes âgées.
- Journaux locaux et régionaux.
- Anciens résidents de notre localité.
- Monographies, livrets-souvenirs.
- Le Grand Héritage, Musée du Québec, ministère des Affaires culturelles du Québec, 1984 : tome 1, l'Église catholique et les arts au Québec (370 p.) ; tome 2 : L'Église catholique et la société du Québec (212 p.).

H) Recueils de généalogie de Beauce-Dorchester-Frontenac

Frère Éloi-Gérard mariste (11 tomes : 1625 à 1946, mariages) : on peut s'en procurer des exemplaires à Château-Richer.

I) Bibliographie des archives de la Fabrique de St-François de Beauce

En 1980, les Archives Nationales du Québec inventoriaient à Beauceville, 16 pages. En 1985, André Garant, fouillait toute la documentation : au 3^e étage du presbytère, au rez-de-chaussée du même presbytère (salle de travail et bureau d'accueil), coffre-fort de la sacristie et grenier, église et grenier, cave et enfin presbytère de St-Joseph de Beauce (1767–1783). Un sérieux classement doit être exécuté : rassembler les documents épars, les protéger dans *une voûte adéquate*.



Corbillard pour enfant au début de 1900.



Le Calvaire du cimetière, érigé en 1915.

APPENDICE

I – *Moyen de subsistance du curé, dans la paroisse de St-François de Beauce :*

« En vertu de la loi générale du pays, sanctionnée par l'arrêt du Conseil d'État du 12 juillet 1707, le curé a droit, de la part de *ceux qui cultivent la terre*, à la dime du 26^e minot des grains récoltés, battus et vannés et portés au presbytère du curé aux frais du contribuable (code civil art. 2219). N.B. :

- 1) Les grains qui se cultivent en plein champ sont les seuls dont on paie dime : ce sont le blé froment, le blé sarrasin, le blé d'inde, le seigle, l'orge et l'avoine. On paie aussi la dime des pois.
- 2) La dime se paie sans déduire les frais de semence, labour et récolte.
- 3) La dime est due à Pâques de chaque année, pour le temps qui s'écoule du 1^{er} octobre d'une année jusqu'au 1^{er} octobre de l'année suivante.

En vertu d'un règlement épiscopal, déclarant qu'il est juste et raisonnable que *ceux qui ne cultivent point la terre* paient quelque chose pour la subsistance du curé, le curé a droit au supplément suivant, savoir :

- 1) Chaque famille qui ne vit pas de la culture de la terre, paiera au curé la somme de deux piastres.
- 2) Chaque famille qui cultive, mais dont la dime n'atteint pas la somme de deux piastres, devra compléter cette somme.
- 3) Toute personne gagnant sa vie autrement que par la culture de la terre, comme serviteurs, servantes, institutrices, ouvriers, etc. devra payer (0.50) cinquante centins par année.
- 4) Cette capitation sera payable dans le cours du mois d'octobre de chaque année.

Cette ordonnance épiscopale est datée du 2 août 1876 et déclare que quiconque refusera de payer le dit supplément ne peut être admis aux sacrements de l'Église. »

(Benjamin Demers, 01-01-1890, Prône)

II – Recensement de 1890 de St-François :

- 12 sourds-muets dans toute la paroisse.
- 20 écoles : 346 garçons et 327 filles.
- 274 hommes (jeunes gens avec quelques hommes mariés) dans les chantiers des États-Unis pour l'hiver.
- 11 protestants dans 4 familles.
- lot de 100 acres pour les chefs de famille qui ont 12 enfants vivants.
- École Touffe de Pins Sud-Ouest...

III – L'anglo-saxon nous voisine (1890-93) :

- Rebecca McClintock (fille de James McClintock et de Margaret McGinnis de Cranbourne) se marie à Vital Rodrigue.
- Le Couvent St-George.
- Le canton Fortsyth, Tring.
- On décède à Waterville, Maine ou à Lowell, Mass.
- Valley Junction.
- Stornhope.
- Des annonces toutes en anglais, en chaire.
- Dorchester.

IV – Le catéchisme :

Si un élève ne peut apprendre toutes les questions et réponses, lui faire apprendre *par cœur* les questions marquées d'une étoile (1892).

V – Localisation des écoles de rangs :

- 2 écoles de l'église.
- 2 écoles en bas de la paroisse.
- 3 écoles du haut de la paroisse.
- 1 école rang St-Joseph (Haut) 1 Lac rond et r. St-Étienne, 1 Ste-Marie et St-Alexandre.
- 2 St-Joseph (bas) et r. St-Louis.
- 1 St-Charles (bas), 1 Fraser-St-Charles (Haut).
- 1 chaussegros.
- M. Tanguay : inspecteur des écoles (janv. 1892, Prône.)

VI – Promesse de mariage en triple (à la mode, et en temps de guerre) dans la même famille :

En ce 11^e dimanche après la Pentecôte, fête de St-Laurent, soit en ce 9 août 1942 :

- 1) Antonio Roy, fils majeur de Alphonse Roy et de M.-Lse Cliche et Monique Poulin, fille majeure de Irenée Poulin et de Rose Léontine Poulin.
- 2) Henri Daigle, fils majeur de Cléophas Daigle et de défunte Thérèse Hurby et Antoinette Roy, fille majeure de Alphonse Roy et de M.-Lse Cliche.
- 3) Léopold Roy, soldat, fils majeur de Alphonse Roy et Madeleine Poulin, fille mineure de Irenée Poulin. (14-06-1942).

VII – Conscience sociale au féminin :

« Que tous les officiers de la Ligue du S. Cœur veuillent bien se rendre chez M. H. Lacombe après la grand'messe pour affaire importante. Il s'agit de pourvoir à la distribution de la petite brochure du Père Duguay sur le plaidoyer de la femme canadienne.

Chaque famille aura sa brochette et que tous ceux qui ont l'âge de voter prennent la peine de lire cette brochure importante au point de vue moral et national.

Que chaque votant, conviction acquise, prenne la peine d'écrire respectueusement au 1^{er} Ministre du Canada, qu'il est opposé au travail de nuit pour les femmes et les jeunes filles. Qu'il est opposé au travail à l'usine pour les femmes mariées ayant des enfants de moins de 16 ans. Pas de travail de plus de 8 hres par jour et 40 hres par semaine. Quand vous aurez lu et médité selon les yeux de la foi cette brochure, vous ne pourrez faire autrement que d'écrire aux 1^{er} ministres d'Ottawa et de Québec et de les supplier de mettre tout en leur pouvoir pour *assurer la survivance des canadiens-français.* » (Prône, 21-03-1943)

VIII – *Qu'en pensez-vous ?*

- Lavage de l'église, mardi à 10 heures. S'adresser au sacristain (1943).
- Carnet de rationnement n° 1 disponible à l'Idéal comptoir coopératif (1943).
- 20 constables assermentés afin qu'il y ait de l'ordre pour la communion sinon expulsion de l'église. Donc les hommes d'abord, les femmes ensuite... (Prône 20-12-1942).
- Enfants non admis sur la patinoire... du Collège.
- Modes féminines : communiqué de son Éminence du 28-06-1945 « Lèvres rouges ! (Vénération du crucifix, reliques !) Chapeaux, vêtements. » (Prône 28-04-1946)
- Sermon sur les dettes (15-07-1945)...
- 10 000 personnes dont 42 prêtres suivent la procession du Sacré-Cœur à Beauceville (Juin 1944).
- « Te Deum » après la grand'messe et sonnerie des cloches de 5.45 à 6 heures, ce soir pour remercier le bon Dieu de nous avoir donné la *Victoire dans l'effroyable guerre* qui vient de se terminer en Europe. » (13 mai 1945, prône).
- Sermon : pas de sermon... (03-06-1945)
- Un chiffonnier a été perdu sur la route nationale, le remettre au presbytère (18-03-1945, prône).
- Tombola, bazar, exposition, récital, vues animées, théâtre, bingo, cartes, kermesse, festival : des mots populaires en 1944 !

IX – *Circulation à l'heure de pointe !*

« Avis aux cultivateurs : les règlements de la circulation demandent aux cultivateurs qui charroient dans la route de l'hôpital de bien vouloir placer leur "break-chains" à droite et non à gauche. La raison : c'est qu'actuellement le centre du chemin est creusé, et que deux automobiles, ayant à se rencontrer, ne peuvent que se frapper. » (Prône 27-02-1944)

X – *La confessionnalité dans nos écoles (1967 ressemble au choix morale-catéchèse de 1985) :*

« Gymnase de l'école St-Frs, réunion, but : se renseigner et protester, s'il le faut au sujet du regroupement des commissions scolaires et de la non-confessionnalité dans nos écoles. Ne manquez pas cette assemblée et allez-y en grand nombre. Occupez-vous des intérêts de vos enfants, avant qu'il ne soit trop tard et qu'un petit groupe d'athées n'aient réussi à sortir les crucifix et la religion de nos écoles ! Si on se laisse faire, on se réveillera un bon matin devant une organisation qui travaillera à déchristianiser notre province. » (Prône de Fraser, 16-04-1967) Marcel Bernard, miss.

XI – *Ouverture des classes :*

« 5 sept. 1967 (prône Fraser) :

- Juvénat (garçons de 8^e année et classique jusqu'à 11^e.)
- École normale (filles de 8 et 9^e années.)
- Les autres : L'École de Léry.
- *Les enfants inadaptés à l'école St-François (...)*
- Couvent : 8^e classique de filles.
- Primaire : Mgr de Laval, St-François, Couvent *selon la coutume.* »

XII – *La visite paroissiale :*

- Toute la famille présente (père de famille et jeunes gens) !
- On ouvre la porte de la maison.
- Bénédiction : à genoux.
- Crucifix, croix noire.
- Pas de tableaux, images *risquées*.
- Mère et filles habillées modestement.
- Une table pour écrire.
- Renseignements précis.

Nous sommes toujours peiné qu'un grand garçon soit sorti avant notre arrivée. Mauvais signe ! Bénédiction manquée, méprisée... (Mai 1945, prônes)

XIII – *Enquête tenue sur le corps de Charles Poulin, fils d'Hubert, de St-Frs, par le capitaine Antoine Morin (17 juillet 1853) :*

Le corps du nommé Charles Poulin a été trouvé gisant mort dans la résidence de son père, sur la déclaration de Prisque Lambert dit Champagne, Jean-Baptiste Bourque, David Poulin, David Lambert dit Champagne, Gaspard Morin, Barnabé Gousse, tous cultivateurs-enquêteurs. On conclue que « le dit Charles Poulin a été tué accidentellement par la foudre, hier le 16^e jour de juillet, après-midi. »

Le tout est assermenté devant le juge de paix, Louis Denys.

XIV – *Vente de terrains de la Fabrique, mais rentes emphytéotiques de 99 ans : 6, 10, 20, 30, 45, 60 \$ par année. Clauses inscrites dans les contrats de loyers :*

- 1) Pas de vente de boisson.
- 2) Pas de discorde ou d'immoralité.
- 3) Résidence seulement.
- 4) Construction en dedans de 24 mois.
- 5) Pas de changement sans le consentement de la fabrique, à savoir curé et marguillier.
- 6) Maison neuve seulement.

Vérifiez auprès de certains résidents de la Côte de l'hôpital. Le curé Morin, en accord avec les marguilliers en place, vendra, en 1984, la balance des terrains appartenant encore à la Fabrique.

XV – *Droits des minorités religieuses :*

« Dans la pure-terre-vierge-mariale du Québec, il n'y a guère eu d'évolution entre ce moyen-âge où l'on brûlait publiquement les sorcières et l'an 1985, quant au respect des droits des minorités religieuses. » Le sociologue Jacques Zylberberg, de l'Université Laval, a fait cette violente sortie à la 3^e conférence internationale de droit constitutionnel, en dénonçant la clause « nonobstant » de la charte constitutionnelle

des droits qui permet aux législations provinciales de priver ces minorités religieuses de droits fondamentaux. Le « nous » collectif, majoritaire et officiel des catholiques qui s'opposent à l'intrus : le témoin de Jéhovah, l'Adventiste, le Baptiste, le Juif, le Scientiste, etc.

(Journal *Le Soleil*, 7 mars 1985, p. B-1).

XVI – *Anecdotes diverses :*

À partir de témoignages recueillis par une centaine de jeunes étudiants d'histoire de secondaire 4 de la Polyvalente St-François de Beauceville. Janvier 1985. Interviews de personnes de Beauceville, St-Alfred, St-Simon, St-Victor : le grand St-François d'autrefois :

La petite communion

- Être à jeûn depuis minuit. Plus tard : 3 heures avant.
- Communion à genoux, sans toucher à l'hostie, mains et avant-bras recouverts du drap blanc de la balustrade.
- Confession immédiate avant la petite communion.
- En cortège dans l'allée centrale. Diadème. Brassard.
- Exercices préparatoires avec des hosties non consacrées. Elles pourraient saigner si on les croque.
- Ne surtout pas se brosser les dents avant la communion... on vous la refuserait !
- La communion solennelle ou profession de foi, se faisait vers 10–12 ans.
- La communion était parfois refusée aux femmes à bras nus !
- L'âge de raison, 7 ans, était plus susceptible de voir les enfants vainqueurs de leurs passions.
- Promesse du Sacré-Cœur de Jésus : « Je promets, dans l'excès de la miséricorde de mon cœur, à tous ceux qui communieront les premiers vendredis, pendant 9 mois de suite, la grâce de la persévérance finale : ils ne mourront pas dans ma disgrâce, ni sans recevoir les sacrements, et mon cœur se rendra dans leur asile assuré à cette heure. »

Le chapelet

- En famille, juste après la grande prière.
- Étendu sur la corde à linge : éloigne les grosses tempêtes.
- Le mois de Mai (de Marie) : occasion rêvée d'en dire davantage.
- Des médailles porte-bonheur étaient parfois placées après le chapelet.
- Chapelet vert en bois : cadeau des « Bérêts Blancs » (Pèlerins de St-Michel). Parfois en cuir.
- Le chapelet : le bréviaire du peuple !
- Certains le récitaient, les bras en croix, au pied d'une croix de chemin.
- Certaines communautés religieuses le portaient à la taille.
- Généralisé depuis « Fatima ». Remis en vogue, en 1950, par le pape Pie XII. Le cardinal Léger, à Montréal, le fait radiodiffuser de 19.00 à 19.15 hres, juste avant « Un homme et son péché. »

Processions

- Sacré-Cœur, Ste-Anne, Fête-Dieu, funérailles, rogations... aujourd'hui remplacées par nos « processions » syndicales, sportives ?
- Rappellent l'entrée de Jésus dans Jérusalem, le dimanche des rameaux ?

Le mois des morts

- Indulgence plénière avec trois visites à l'église.
- Certaines messes étaient célébrées, en novembre, avec une tombe à l'avant de l'église, drapée de noir.
- Le deux novembre était considéré comme un dimanche.
- *Les visites au cimetière étaient très fréquentes. Plus qu'aujourd'hui !*

Le ciel et l'enfer

- Le seul qui a pu parler du ciel avec précision : Jésus.
- Enfer = Géhenne, feu éternel, les tourments, étang embrasé de feu et de soufre, la seconde mort, les possédés.
- Le démon de l'orgueil, de la haine...
- Enfer sous terre, le purgatoire au centre, le ciel au firmament.
- Vendre son âme au diable.
- Un « pas trop chrétien », on le voyait déjà en enfer !
- Donner de l'argent aux Chinois et on se rapproche du ciel.
- Aujourd'hui, on ne croit plus ni « à yieu ni à yiable » !
- On disait qu'il y avait une grosse roche à l'entrée de l'enfer. À tous les 1 000 ans, il y avait un oiseau qui donnait un coup d'aile pour user la roche... Le pendule n'y disait-il pas : « Jamais, jamais, jamais » tu n'en sortiras.
- Au bûcher, les hérétiques !
- Au ciel : des anges avec une musique douce... lumière ! Noirceur de l'enfer...
- « Le ciel est bleu, l'enfer est rouge » (petite politicaillerie de curé).
- En invoquant le « Petit Albert », une dame, près de Beauceville, appelle le diable pour venir chercher sa fille mentalement attaquée. Elle meurt. Quelque temps après : la dame reste « marquée » au visage par le diable...
- Que penser du diable qui a été vu entre St-Joseph et Beauceville ? Seules ses fesses sont restées imprégnées sur un rocher !

Le carême

- Vers 1935, on ordonna, paraît-il, à une mère enceinte de 9 mois de continuer à faire maigre et jeûne.
- Une petite récompense pour le plus grand nombre de sacrifices... les années de crise : c'était le carême à l'année.
- Un seul gros repas par jour : les deux autres ne devaient pas dépasser celui du midi.
- Galette de sarrasin, beans sans lard, sauce aux patates, poissons, des pâtes alimentaires.
- Certains poussaient la mortification jusqu'à poser des rideaux violets dans leurs maisons.
- Le moins de sexe possible... ni de sucreries !
- « Nous avions un p'tit papier sur lequel était dessiné une p'tite croix et quand f'sait un sacrifice, on perçait un trou sur celle-ci. Le but était de montrer à nos parents tous les sacrifices faits. »

Les derniers sacrements

- Le prêtre s'y rendait avec un servent de messe, au son de la clochette indiquant la présence de Dieu-Hostie. Prosternation sur son passage.
- On accepte la mort comme une délivrance.
- L'apothéose d'une vie catholique romaine.



En 1937 à l'École St-Jean-Baptiste. Insitutrice Berthe Poulin, Béatrice Grégoire, Mlle Demers.



Marcelin Poulin à Pierrette.
Autrefois, maître-chantre émérite.



Les portes de l'éternité.



Fondation de la Ligue du Sacré-Cœur de Beauceville. Arthur Papillon, aumônier.



Marcel Mathieu « Fiston » et son veau !



La traite à la « mitaine », en 1927.

- Le sacrement des malades enlève l'angoisse, la peur, ça donne du courage (évangile selon St-Jacques).
- Le pardon, la communion, l'extrême-onction.
- Rituel recommandé: table avec nappe blanche, crucifix avec 2 chandelles allumées, petit vase d'eau bénite, rameau pour l'aspersion, eau ordinaire et essuie-mains (ablution des doigts du prêtre), assiette servant de patène, aller à la rencontre du prêtre avec un cierge allumé, coton absorbant et mie de pain, laver les mains, pieds, figure du malade.

Généralités

- Pater Noster, Gloria, Kyrié, Sanctus... chants grégoriens, messes en latin!
- À l'église, l'homme se découvre, au contraire de la femme.
- 1 000 ave de suite et on était récompensé...
- Ah les fameux sacrilèges!
- L'ancêtre des journaux: les prônes du dimanche, le perron de l'église, les rassemblements à la croix de chemin.
- « La maîtresse ou nos parents nous questionnaient sur le sermon. »
- « Le bon St-Christophe pour les automobilistes. Ste-Anne contre les maladies. St-Antoine-de-Padoue pour les objets perdus. »

XVII – *Les ligueurs du Sacré-Cœur de Beauceville, lors du centenaire de l'église en 1958:*

En hommage à nos aïeux !

Il y a 100 ans, nos ancêtres, groupés autour de leur Curé, ont, à force de sacrifices, de temps et d'argent, bâti notre Église paroissiale.

100 ans plus tard, leurs fils et petits-fils, héritiers de leur courage et de leur générosité, ont suivi leur exemple, en souscrivant l'argent nécessaire à la rénovation de cette même église, conservant ainsi à ce précieux héritage toute sa beauté.

Paroissiens de 1958, n'oublions pas que, en plus de notre église léguée par nos aïeux, nous avons reçu en héritage, leur Foi, bien le plus précieux. Sachons le conserver, et le faire fructifier.

(Programme-souvenir 1958)

XVIII – *Richesse ou pauvreté du grenier de la sacristie ?*

Le grenier de l'église est vide, celui de la sacristie contient quelques pièces :

- Grand panneau-sigle du Congrès Eucharistique de 1962.
- Drapeau du Québec avec cœur saignant (panneau de bois).
- Congrégation des Enfants de Marie cadre : 13 fév. 1950, Pie XII et liste de noms : Vicaire Patrice Roy, directeur ; Yvonne Quirion, trésorière ; Angéline Bourque, secrétaire ; Maîtresses des approbationnistes, Gertrude Genest, Jacqueline Lacroix ; Gardé d'honneur, Armande Gilbert ; Directrice de chant, Pauline Cloutier ; Organiste, Juliette Lachance ; liste de plus de 100 noms. Devise « À Jésus par Marie ». Réunion 4^e dimanche du mois.
- Dais de procession : Jeunesse Ouvrière Catholique 1937.

Et à la salle « rose » ? Des scapulaires, des images de St-François d'Assise, du ruban et des médailles de membres des Dames de Ste-Anne, des livres : Autour de l'Afrique, La Minuit, St-Pascal Baylon, St-Thomas More, Notre-Dame-du-Cap, Les béatitudes, La clef du Paradis...

La sacristie, elle ? Des objets de reposoir, des barettes, des morceaux de soie, de la ouate, de la toile, des rubans, des étoles blanches de 1^{re} classe, sacs pour malades,

coussin vert pour neuvaine St-Joseph, un nécessaire de la Passion : patène, ruban violet, voiles pour crucifix, nappe d'autel pour jeudi saint, grappes de raisins, épis de blé. Sans oublier, entre autres : le trône rouge pour évêque, mitre blanche et draperies épiscopales.

La grande armoire brune de la sacristie : corporaux, amicts, réserve du sacristain, purificateurs, étoles, palmes bénites, surplis de dentelles pour servants, crédence du vestiaire, visite, etc.

XIX – *Maîtres-chantres et chorale :*

La fabrique doit une fière chandelle à tous ces bénévoles, les Marcellin Poulin, Athanase Doyon, Raymond Lachance, le frère Louis-Nazaire Labonté, Gérard Roy, etc.

XX – *Dans la bibliographie de la Fabrique :*

- Tous les feuillets paroissiaux depuis 1965.
- Un livre des « visiteurs » : signatures, commentaires...
- 7 tomes Dictionnaire généalogique de Cyprien Tanguay, 1871.
- 1809 à 1886 : signatures, sceaux, armoiries épiscopales.
- Cahiers sur la construction de l'église de 1857 et le presbytère de 1874.

XXI – *Étudiants inscrits à Beauceville, le 17 sept. 1959 :*

- Couvent : 307 dont 13 de l'extérieur.
- Collège : 225 dont 8 de l'extérieur.
- Mgr Laval : 205.
- École Normale, externat : 118 dont 3 de l'extérieur.
- École St-Jean Baptiste : 57.
- Écoles de la Paroisse Ouest : 156 dont 7 de l'extérieur.
- Est : 278.
- Écoles de Mlles Fallu et Langlois : 16.
- En 1959 : 1362 dont 31 de l'extérieur.
- En 1965 : 1493.
- En 1969 : 1840.

XXII – *Hiver 1985, bancs identifiés dans l'église :*

8. Oram Poulin
16. Dufort Mathieu
27. Odias Fortin
31. Eddy Fortin
42. Mme Charles-Henri Roy
43. Gabrielle Latulippe
56. Cécile Bernard
57. Josaphat Doyon
68. Gédéon Bisson
96. Éleucippe Mercier
100. Irénée Busque
113. Josaphat Plante
123. Josaphat Boulet
124. Gualbert Quirion
125. Emmanuel Roy

- 127. Fernand Rodrigue
- 136. Adalbert Plante
- 137. J.-H. Lacombe
- 142. Noël Poulin
- 146. Napoléon Poulin
- 155. Rosario Poulin
- 165. Paul Fortin
- 193. Wilfrid Quirion
- 197. Gédéon Mathieu
- 220. F. Denis
- 225. Yvonne Quirion
- 245. Philippe Rancourt
- 247. Charlemagne Boucher
- 248. Adalbert Giroux
- 254. Mlle Catherine Veilleux
- 257. Henri Veilleux

En 1892, les bancs :

- 1) Nef : se vendent au capital, rente annuelle de 0,50 \$ payable à la fin de l'année. À la criée à un minimum de 50 \$ pour les bancs en dedans des colonnes et de 25 \$ pour les autres.
- 2) Jubée, galeries, places des colonnes de la nef : rente annuelle payable d'avance en 2 termes, le dimanche qui est ou suit le 15 janvier et 15 juillet. À la criée à un minimum de 1 \$ la place i.e. 3 \$ par banc de 3 places.

XXIII - Argent :

- 1772 : 24 livres = 4 \$
 1 écu = 50 sous
 1 chelin = 24 sols ou 1 livre et 4 sols ou 20 sous
- 1874 : 16 schillings : 1.0.0
 2946,25 \$: L 736.11.3
 199,20 \$: L 49.16.0
 47,50 \$: L 11.17.6
 480 \$: L 120.0.0



Le bateau dragueur des mines de Saint-Simon.

DEUXIÈME PARTIE

NOS STRUCTURES CIVILES ET SOCIALES ACTUELLES

Conseil de St-François-Est
Conseil de Beauceville
Conseil de St-François-Ouest
Commission Scolaire
Bureau d'enregistrement
Collège Sacré-Cœur
Couvent Jésus-Marie
École Jésus-Marie
Hôpital
Chorale
Mouvements religieux
Mouvements sociaux
Mouvements sportifs
Etc., etc.

CONSEIL ST-FRANÇOIS-EST 1985



Denis Poulin,
Maire



Donald Boulanger,
Siège 1



Philippe Daigle,
Siège 2



Robert Labbé,
Siège 3



Hugues Giroux,
Siège 4



Léopold Poulin,
Siège 5



Benoit Rodrigue,
Siège 5

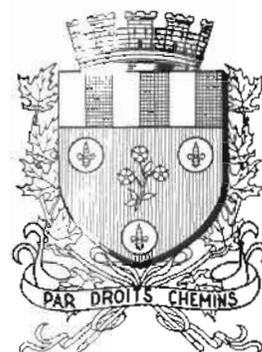


Dorothy Thibodeau,
Secrétaire

LES ÉLUS DU PEUPLE DE BEAUCEVILLE



J. Raymond Mathieu,
Maire



Memoires
de
Beauceville



Georges-Henri Roy,
Siège 1



Jules Mathieu,
Siège 2



Jean-Denis Rancourt,
Siège 3



Marcel Veilleux,
Siège 4



Magella Busque,
Siège 5



Normand Poulin,
Siège 6

L'érection canonique ayant été obtenue le 9 octobre 1835, Saint-François-Est est érigé civilement le 4 novembre 1850. Corporation-mère, il n'y avait alors qu'une seule municipalité.

En octobre 1904, on retrouve le premier plan de bornation entre Beauceville et Saint-François. La loi 67 du Québec (E-04-67) crée la première «VILLE» de la région de la Beauce. Les quartiers Est et Ouest ne forment qu'une seule municipalité.

En 1930, la loi 121 (30-121) morcelle Beauceville et met au monde deux corporations bien distinctes : Beauceville-Est voit le jour.

Incorporé en 1933, Saint-François-Ouest se sépare de Saint-François-Est.

L'année 1973 concrétisera la fusion de Beauceville-Est et Ouest ; naît alors : Ville de Beauceville.

Donc : 1850 : Saint-François-Est
 1904 : Beauceville-Ouest
 1930 : Beauceville-Est
 1933 : Saint-François-Ouest
 1973 : Ville de Beauceville (fusion)

Liste des maires de Beauceville-Ouest

1904-06 : Cyprien Fortin
1906-08 : P.F. Renault
1908-10 : F.G. Fortier
1910-12 : Herménégilde Poulin
1912-16 : N.T. Turgeon
1916-20 : F.G. Fortier
1920-22 : Napoléon Mathieu
1922-24 : J.E. Fortin
1924-26 : Athanase Doyon
1926-30 : J.H. Des Rochers
1930-32 : Napoléon Grondin
1932,02,1 au 1932,10,1 : Caius Roy
1932-34 : J.H. Des Rochers
1934-36 : David Quirion
1936-38 : Charles Poulin
1938-42 : Majorique Gilbert
1942-44 : J.H. Des Rochers
1944-47 : Henri Lacombe
1947-50 : Achille Goulet
1950-56 : Charles Poulin
1956-58 : Napoléon Loubier
1958-60 : J.Dominique Bernard
1960-62 : Roméo Laflamme
1962-72 : Armand Berberi

Maires de Beauceville-Est

1930-34 : Henri-R. Renault
1934-38 : J.H. Des Rochers
1938-42 : Josaphat Poulin
1942-46 : Caius Roy
1946-51 : Alfred Jolicœur
1952-53 : Caius Roy
1954-59 : Paul Giguère
1959-60 : Laurent Mathieu
1961-71 : Jacques Renault

Maires de Ville de Beauceville

1972-77 : Réal Bernard
1977-81 : Jean-Guy Bolduc
1982 : J.Raymond Mathieu

Voici quelques événements et résolutions tirés des procès-verbaux de la municipalité de Beauceville. Nous espérons que ces derniers réveilleront des souvenirs et amuseront les lecteurs.

- 1930 — Le 7 juin, première séance du conseil de la Ville de Beauceville-Est tenue au Bureau d'enregistrement.
- Le 14 juin, M. P.A. Angers est nommé secrétaire-trésorier de la Ville au salaire de \$300.00 par année.

- M. Marcellin Veilleux est nommé constable au salaire de \$25.00 par an sur la base de \$0.40 de l'heure.
- Le 25 juillet, règlement fixant l'heure et le jour des séances du conseil, soit le 1^{er} samedi du mois à 7 : 30 p.m.
- M. Charles Rioux et Henri Ouellet sont assistants-secrétaires-trésoriers sans salaire.
- Le premier surintendant des chemins est M. Pierre Thibodeau, au salaire de \$0.25 de l'heure, et de \$0.30 quand il employait son cheval et sa voiture.
- En juillet, visite de Son Excellence le Gouverneur Général du Canada, M. Lord Wellington.
- En octobre, M. Joseph Plante de Saint-Victor, accepte le contrat pour la construction du nouveau pont de fer sur la rivière Chaudière.
- 1932** — Le 2 avril, un règlement est passé défendant que les chevaux trottent sur le pont. Une amende de \$2.00 pénalise les fautifs.
- Le conseil vote une somme de \$200.00 pour l'inauguration du nouveau pont qui portera le nom de « PONT FORTIN » en l'honneur du député M. Edouard Fortin.
- 1933** — Un règlement est passé défendant de mendier dans les limites de la Ville de Beauceville-Est, sans l'autorisation du maire ou du maire suppléant.
- 1935** — Le 6 avril, un règlement est passé défendant l'opération de « slot-machines ».
- Le 31 mai, le Conseil prend possession d'une pompe à incendie au coût de \$11,000.00.
- En juin, M. L.P. Turgeon, notaire, lance l'idée de la construction d'un Hôtel de Ville.
- En août, érection de la croix lumineuse. M. Majorique Gilbert est président du Comité de la Croix.
- 1936** — Le 17 mars a lieu une débâcle.
- En juin, le conseil siège pour la première fois dans son nouvel Hôtel de Ville.
- Le Cardinal Villeneuve et le Curé F.P. Lamontagne se déclarent contre un projet d'installation d'une Commission des Liqueurs, disant que cela causerait du désordre chez les citoyens.
- M. Fernand Gousse occupe trois soirs par semaine la salle de l'ancien Théâtre Beauceville Enr. pour « vues animées ».
- M. Érodius Thibodeau est le premier gardien de l'Hôtel de Ville à raison de \$1.00 par jour.
- 1938** — Une partie de l'Hôtel de Ville est louée à l'Unité Sanitaire. Le bureau de Poste est aussi logé dans cette bâtisse.
- Désormais, les séances du Conseil se tiendront le premier lundi du mois à 8 : 00 p.m.
- 1939** — En avril, l'échevin Évangéliste Mathieu meurt et il est remplacé par Herménégilde Poulin.
- M. Armand Veilleux devient locataire du Théâtre Beauceville.
- 1940** — Un règlement est adopté imposant une taxe d'affaire pour l'opération de tables de pool, billard et autres jeux.
- La population est de 1148 personnes.
- 1941** — Des démarches sont faites auprès des députés et des gouverneurs pour qu'un barrage soit fait pour éviter les inondations.
- Un montant de \$50.00 est alloué à M. François Boucher, pour le grattage des chemins pour une saison.
- Un règlement est adopté pour l'enlèvement des vidanges, un autre pour les licences de chiens.
- Un emprunt de \$3,000.00 est fait pour la construction de trottoirs.
- 1942** — On forme un Comité de Protection Civile ; M. Henri-R. Renault est le président d'honneur. Il se compose comme suit : M. Caius Roy, président, M. Josaphat

- Genest, président-adjoint, Dr. Cyrille Pomerleau, directeur des services médicaux, M. Alfred Fortier, chef et directeur de police, M. J.W. Lacasse, chef pompier et directeur de la protection contre les incendies, M. Benoît Gagnon, directeur des services essentiels, M. Georges Bonin, journaliste, directeur de l'information.
- M. Josaphat Genest est engagé comme gardien des prisonniers à \$0.30 de l'heure.
 - Les juges de Paix pour le district sont M. Charles Rioux et Valère Cloutier.
- 1944** — Le 18 juin, un grand reposoir est érigé pour la vénération du Sacré-Cœur. Tous les commerces se ferment à 7 : 30 p.m. pour cela.
- M. Henri Renault, ex-maire, est nommé Ministre des Affaires Municipales, de l'Industrie et du Commerce.
 - Le conseil adopte un règlement dit « couvre-feu ».
 - Démission du chef de police Alfred Fortin, remplacé par Aimé Mathieu.
- 1947** — Le nom des rues sont les suivants :
- rue principale : avenue Chaudière
 - rue détournement Lévis Jackman : avenue de Léry
 - rue entre X. Giroux et R. Loubier : rue Gendreau
 - rue entre Caius Roy et J.A. Poulin : rue Latulippe
 - rue entre Roland Veilleux et J. Mercier : rue Poulin
 - rue de l'Hôtel de Ville : rue Triquet
 - rue entre P.F. Renault et B.C.N. : rue Renault
 - rue entre J. Devlois et pharm. Deschènes : rue Deschènes
 - rue de la Station : rue de la Station
 - rue Genest : rue St-Joseph
 - rue de Léry : rue Fortin
 - rue Veilleux : rue Veilleux
 - rue entre L. Veilleux et Cléophas Veilleux : rue Ste-Marie.
- 1947** — Beauceville-Est compte 225 propriétaires ayant droit de vote.
- 1948** — Nouveau règlement pour permettre la vente de bière et de vin. Nouveau référendum ; pour 170, contre 134.
- 1950** — Le 25 novembre, une grande fête en l'honneur de l'Honorable Gaspard Fauteux qui a résidé 25 ans à Beauceville et qui est lieutenant-gouverneur du Québec.
- 1951** — Le 18 septembre, emprunt de \$15,000.00 pour la construction d'un centre de loisirs (devenu Manège Militaire... Lutfy).
- 1952** — Le 7 février, les As de Québec rencontre l'équipe de Beauceville ; l'équipe des As comptait entre autres Jean Béliveau.
- En mars, décès de l'Honorable Henri-R. Renault.
- 1954** — En janvier, un incendie endommage l'Hôtel de Ville pour \$2,000.00.
- En mars, acquisition d'une nouvelle pompe à incendie, \$12,704.38.
- 1957** — Le 23 décembre, débâcle désastreuse causant pour au-delà de \$300,000.00 de dommages aux résidents de la Première Avenue.
- 1958** — Fondation du Club ROTARY à Beauceville, prés. Jacques R. Renault.
- 1960** — Le 18 novembre, Jacques Renault remplace Laurent Mathieu comme maire.
- Visite du Lieutenant-Colonel, L. Lacroix, du Régiment de la Chaudière.
 - Visite de l'ambassadeur de France au Canada ; M. François Lacoste.
- 1961** — Réception civique offerte par les Villes à l'occasion du Championnat Mondial de Natation à la brasse, remporté par Yvan Cliche de Beauceville. Distance parcourue : 228 milles.
- 1962** — Construction de l'Usine de filtration.
- Les 28, 29, 30 juin, grand Congrès Eucharistique Provincial ; des milliers de gens se rendent à Beauceville. Son Excellence Mgr. Maurice Roy assiste à ce Congrès présidé par M. le Curé Joseph Ferland.

- Annexion d'une partie de la Paroisse de Saint-François-Est à la Ville de Beauceville-Est.
 - Le 13 septembre, première pelletée de terre du nouvel hôpital de Beauceville.
 - 1964** — Première étape de la construction du boulevard Renault au coût de \$50,000.00
 - Projet de construction d'un Centre Culturel.
 - Fête du 50^e Anniversaire de Fondation de la Chambre de Commerce Sr.
 - Annexion d'une autre partie de Saint-François-Est à la Ville.
 - 1965** — En mai, seconde étape de construction du boul. Renault, même prix.
 - Construction de la 10^e Rue: \$40,500.00.
 - Le 21 novembre, 1^{re} pelletée de terre du Centre Culturel et bénédiction de l'Usine de filtration. Est présent, l'Honorable Bona Arsenault, secrétaire de la Province.
 - 1966** — Règlement rémunérant le maire et les échevins.
 - En novembre, agrandissement de l'usine de Moore Business Forms.
 - 1967** — Avril, débâcle sur la rivière Chaudière causant plusieurs milliers de dollars de dégâts.
 - L'Association du Sportsman de Beauceville donne un super souper-causerie où des personnages de marque sont invités: le Ministre de la chasse et de la Pêche, M. Gabriel Loubier, le Ministre d'État à la Voirie, M. Paul Allard, et le député fédéral de Beauce, M. Jean-Paul Racine.
 - Grandes célébrations de la St-Jean-Baptiste; plus de 25 chars allégoriques défilent devant près de 10,000 personnes. Le Grand Chevalier Rouge donne un spectacle aérien avec son réacté.
 - Bénédiction du Centre Culturel présidée par M. le Curé L.J. Ferland.
 - En novembre, création d'un service inter-municipal de loisirs et création d'une commission de loisirs pour l'administrer.
 - 1968** — Fête du soixante-quinzième anniversaire de fondation du Collège de Beauceville, dirigé par les frères Maristes.
 - 1969** — Mai, La Jeune Chambre de Beauceville Inc. fête son 10^e Anniversaire par un bal.
 - Début de la confection d'un rôle d'évaluation scientifique.
 - 1971** — M. Raymond Mathieu est nommé chef de police.
 - 1972** — Le 15 septembre, règlement 297 décrétant la présentation d'une requête en fusion de la Ville de Beauceville-Est avec la Ville de Beauceville.
 - 1973** — Le 14 avril, fusion des deux villes.
 - Vente de l'Hôtel de Ville Ouest.
 - M. Raymond Mathieu est nommé chef pompier.
 - 1979** — La Ville fête son 75^e Anniversaire.
 - 1983** — Vente de l'Hôtel de Ville Est.
 - Lise Grand-Maison est nommée directeur des loisirs.
 - 1984** — Démolition de l'Hôtel de Ville Est.
 - Réfection du haut de la 108^e Rue de l'Hôpital.
 - 1985** — Assainissement des eaux, usine d'épuration.
-

CONSEIL MUNICIPAL ST-FRANÇOIS-OUEST



Philippe Poulin,
maire



Paul Bolduc,
Pro-maire



Yves Thibodeau,
échevin



Gaétan Quirion,
échevin



Renald Gilbert,
échevin



Gilles Poulin,
échevin



Simon Boucher,
échevin



Héliodore Rodrigue,
secrétaire

HISTORIQUE DE LA MUNICIPALITÉ DE SAINT-FRANÇOIS-OUEST

La municipalité de Saint-François-Ouest est une subdivision de la municipalité de Saint-François de Beauce. Ce territoire faisait partie de la Seigneurie de Vaudreuil. Le nom de Saint-François fut donné en l'honneur du premier desservant, le Père François Charpentier, de 1737 à 1743.

La municipalité de Saint-François-Ouest a été érigée par une proclamation de l'Honorable Henry Georges Carrol, lieutenant-Gouverneur de la province de Québec, en date du trente et un janvier 1933, publiée dans la Gazette officielle du Québec, le quatre février 1933.

Après avoir subi plusieurs morcellements, suite à l'érection de la municipalité de Saint-Alfred et de quelques annexions à la Ville de Beauceville et à la municipalité de Saint-Victor, la municipalité de Saint-François a maintenant une superficie de 60.18 km.².

À son origine, en 1933, notre municipalité avait une vocation entièrement rurale, composée de plus de 95% de cultivateurs. La modernisation de l'agriculture, les développements résidentiels et l'implantation de quelques industries ont changé cette vocation première. La municipalité se retrouve avec une population d'environ 1000 personnes; moins de 10% sont cultivateurs en 1961. Il ne reste que 64 cultivateurs en 1971 et moins de 50 en 1985.

La proximité de la Ville de Beauceville fait que plusieurs services sont fusionnés: la Commission scolaire, la protection contre les incendies, les mesures d'urgence, le service ambulancier, les loisirs, etc.

Le Parc de l'Érable présente une attraction digne de mention, principalement au temps des sucres. Il comprend une magnifique érablière avec cabane à sucre, deux salles de réunion pouvant également servir à des fêtes de groupe; il possède aussi un permis de boisson.

Quelques industries opérant dans la municipalité méritent d'être mentionnées: Agrinove, qui se spécialise dans la transformation du lait, René Bernard Inc., séchage du bois, Crête et Fils, moulin à scier le bois, Adrien Gilbert Inc., commerce et réparation de camions. Quelques garages de réparation, et d'autres petits commerces sont situés dans les limites de la municipalité de Saint-François.

Le premier conseil municipal était composé des conseillers Alphonse Busque, Luidas Poulin, Ernest Veilleux (Jean) Joseph Thibodeau (Gros) Charles Poulin (Roger) et Joseph Bolduc (Abraham). Le maire était M. Paul Rodrigue.

Il n'y a eu que deux secrétaires pour la municipalité de Saint-François depuis son érection; soit M. Gédéon Fortin, de 1933 à 1961, remplacé par le secrétaire actuel M. Héliodore Rodrigue.

Nous avons tiré, du premier livre des procès-verbaux, quelques anecdotes qui, nous croyons, sauront intéresser et amuser les lecteurs.

Il est proposé, secondé et unanimement résolu que M. Joseph Boucher soit constable de ce conseil à compter du premier mars 1933, avec obligation d'assister à toutes les sessions générales ou spéciales de ce conseil, aux assemblées d'élections, de faire six lavages de la salle par an, de chauffer la salle et de fournir le bois, le tout pour \$16.00 par année, payable au mois. En 1934, le même règlement se retrouve, avec l'obligation de faire douze lavages au lieu de six, le tout pour le même prix.

Proposé, secondé et unanimement résolu que M. Charles Jolicœur soit constable de ce conseil à partir du premier juin 1935, avec obligation d'assister à toutes les sessions

générales ou spéciales de ce conseil, aux assemblées d'élections, de chauffer la salle et de fournir le bois, le tout pour \$9.50 par année, payable au mois.

Budget 1934: Que le règlement suivant soit adopté : qu'une somme de mille trois cent trente-deux piastres et vingt-huit cents (\$ 1332.28) soit prélevée sur les biens imposables de cette municipalité, au moyen d'une taxe foncière de 20 ¢ par \$ 100.00 d'évaluation, basée sur le nouveau rôle qui a été révisé par ce conseil à la session du onzième jour de juin mil neuf cent trente-quatre. Cette somme devant servir à payer les dépenses de la Corporation à partir du premier janvier au trente et un décembre 1934.

Proposé, secondé et résolu que pour 1934, les prix soient les suivants : un homme seul, .07½ l'heure, un homme et un cheval, .12½ l'heure, un homme et deux chevaux, .17½ l'heure.

Proposé, secondé et résolu que M. Isaac Thibodeau soit grand inspecteur de voirie de cette municipalité à 15 ¢ l'heure.

Proposé, secondé et résolu que M. Louis Bolduc soit engagé comme vérificateur pour faire l'audition des comptes de la Corporation de Saint-François-Ouest, à partir du quatre février 1933 au trente et un décembre 1933, pour le montant de \$ 13.00 et à faire rapport au conseil tel qu'exigé par la Commission municipale de Québec.

Proposé, secondé et unanimement résolu que ce conseil prie M. Edouard Fortin, député de Beauce, de bien vouloir lui obtenir des graines de semence pour les pauvres de la municipalité qui ne seront pas en mesure de semer, au printemps, faute de semence et d'argent.

L'évaluation totale de la municipalité, en 1934, était de \$666,140.00

L'évaluation actuelle, en 1985, est de \$ 18,176,000.00 avec un budget de près de \$200,000.00.

La municipalité de Saint-François-Ouest est fière de s'associer et de participer aux manifestations qui se dérouleront à l'occasion du 150^e anniversaire de l'érection canonique de la municipalité de Saint-François.

Elle est aussi fière de montrer qu'elle a su se développer et grandir pour être à la hauteur de l'époque actuelle.

HISTORIQUE DE LA COMMISSION SCOLAIRE DE BEUCEVILLE

Pour le plaisir et le bénéfice des lecteurs de cet album-souvenir, nous vous présentons l'historique de la Commission scolaire de Beauceville.

Les renseignements que nous vous fournissons sont tirés des procès-verbaux de ladite commission. Malheureusement nous ne pouvons fournir de renseignements antérieurs à l'année 1912 puisque les documents nous font défaut.

Nous ne pouvons mentionner ici toutes les affaires courantes d'une commission scolaire tels que élections des commissaires, nomination des différents présidents qui se

sont succédé, engagements des professeurs, etc., mais nous avons retenu seulement ce que nous pensions être d'un certain intérêt pour la population.

Le 21 septembre 1912, il n'y avait qu'une seule commission scolaire pour tout le territoire de Saint-François de Beauce, ce qui comprenait aussi Saint-Alfred, Notre-Dame-des-Pins et Saint-Simon. Le président était Monsieur Charles Denis.

Le 24 août 1918, une nouvelle Commission scolaire était formée et comprenait tout le territoire de la ville (côtés est et ouest de la rivière Chaudière).

Commission scolaire St-François de Beauce

- 1^{er} juillet 1927 : La Commission scolaire de St-François de Beauce perd une partie de son territoire au profit de la nouvelle Commission scolaire de Notre-Dame-des-Pins.
- Pour l'année 1927-28, la Commission scolaire engageait 23 institutrices à un salaire variant entre 250\$ et 270\$ pour l'année. Pour ce montant, elles devaient aussi s'occuper du chauffage, du ménage et du lavage de leur école.
- 19 juin 1927 : Un montant de 1,00\$ est accordé à chaque institutrice pour faire l'achat de récompenses pour l'année.
- Année 1928-29 : Engagement de 26 institutrices au salaire annuel de 265,00\$.
- Décembre 1928 : La Commission scolaire accorde un montant de 1,00\$ à chaque institutrice pour faire le recensement de tous les enfants de la municipalité scolaire.
- 1^{er} juillet 1934 : Une nouvelle Commission scolaire est formée avec tout le territoire de la paroisse du côté ouest de la rivière et elle portera le nom de Corporation scolaire de St-François-Ouest.
- 1^{er} juillet 1944 : Une nouvelle Commission scolaire est formée avec tout le territoire de Saint-Simon-les-Mines et une partie de celui de Saint-François de Beauce. Elle portera le nom de Commission scolaire de Saint-Simon-les-Mines.
- 15 août 1960 : Une résolution est adoptée par les commissaires de Saint-François de Beauce aux fins d'envoyer les garçons de 8^e et 9^e année et les filles de 8^e à 11^e année inclusivement aux écoles de la commission scolaire de Beauceville-Est.
- 1^{er} juillet 1961 : Annexion de la Commission scolaire de Saint-François de Beauce à la Commission scolaire de Beauceville-Est.

Commission scolaire Saint-François-Ouest

- Premier président: Monsieur Amédée Quirion.
- 1^{er} juillet 1940 : Le territoire formant le rang Sainte-Catherine est détaché de la Commission scolaire Saint-François-Ouest pour être annexé à la Commission scolaire de Saint-Victor.
- 1^{er} juillet 1950 : Le territoire de la Commission scolaire Saint-François-Ouest est morcelé à nouveau pour former la nouvelle Commission scolaire de Saint-Alfred.
- 1^{er} juillet 1959 : Annexion de la Commission scolaire Saint-François-Ouest à la Commission scolaire de Beauceville-Ouest.

Commission scolaire de Beauceville

- 24 août 1918 : Président : Monsieur E.O. Lemieux.
- Année 1919-1920 : Salaire des institutrices : 210,00\$ pour l'année.

- 25 mai 1925: Achat d'un terrain appartenant à Monsieur Fortunat Doyon, pour la future école Saint-Jean-Baptiste, au prix de 2 000\$.
- 7 janvier 1926: Contrat intervenu entre la Commission scolaire et les Religieuses de l'École Normale, pour un montant annuel de 325,00\$, pour donner l'enseignement aux filles de l'élémentaire de l'arrondissement numéro 3.
- 28 mars: Un contrat de 4 100\$ est accordé à Monsieur Gédéon Poulin pour la construction de l'école Saint-Jean-Baptiste.

Commission scolaire de Beauceville-Ouest

- 1^{er} juillet 1930: Une nouvelle Commission scolaire est formée pour tout le territoire de la Ville de Beauceville, côté ouest de la rivière. Elle portera le nom de Commission scolaire de Beauceville-Ouest et Monsieur David Quirion en est le premier président.
- 19 avril 1932: Des ententes sont signées entre la Commission scolaire, les Frères Maristes et les Religieuses du Couvent pour donner l'enseignement aux garçons et filles de la municipalité scolaire.
- Année 1934-35: Le budget annuel de la Commission scolaire, pour cette année, est de 1516,10\$.
- Année 1956-57: L'enseignement des élèves de 10^e et 11^e année est donné à l'école Mgr De Laval à Beauceville-Est.
- 12 septembre 1958: Une demande est adressée au Ministère de l'Éducation pour autoriser la construction d'une école centrale à Beauceville-Ouest.
- 14 novembre 1958: Acceptation du Ministère de l'Éducation pour la construction de l'école centrale.
- 24 avril 1959: Achat d'une partie du terrain de la Fabrique de Beauceville pour la future école. Coût: 20 000\$.
- 24 avril 1959: Engagement de l'architecte Jean-Luc Poulin pour la préparation des plans et devis de la future école et pour la surveillance des travaux.
- 28 avril 1959: Résolution adoptée pour décréter la construction de l'école centrale de Beauceville-Ouest qui comprendra 18 classes régulières.
- 8 mai 1959: Approbation par le Ministère de l'Éducation de l'achat du terrain et de la construction de l'école.
- 1^{er} juillet 1959: Annexion de la Commission scolaire Saint-François-Ouest à celle de Beauceville-Ouest par un Arrêté-en-Conseil daté du 16 avril 1959.
- 18 septembre 1959: Le contrat pour la construction de l'école Saint-François est accordé à la firme J.E. Verreault & Fils Ltée pour un montant de 469 500\$.
- 2 septembre 1960: Entente entre les Commissions scolaires de Beauceville-Ouest et Beauceville-Est pour que les filles de l'ouest reçoivent l'enseignement à l'École Normale et les garçons de l'est reçoivent l'enseignement à l'école Saint-François de Beauceville-Ouest.
- 19 septembre 1960: Ouverture de l'école Saint-François de Beauceville-Ouest.
- 8 décembre 1960: Vente des 9 écoles, ainsi que les terrains, de la paroisse Saint-François-Ouest.
- 4 juin 1961: Bénédiction de la nouvelle école Saint-François.
- Août 1961: Aménagement des cours de récréation et des parterres de l'école Saint-François.
- 29 avril 1963: Explosion du chauffe-eau. Dommages: 13 830\$.
- 1^{er} juillet 1966: Fusion avec la Commission scolaire de Beauceville-Est.

Commission scolaire de Beauceville-Est

- 2 juin 1948 : Achat, pour un montant de 2500,00\$, du terrain où se trouvent actuellement les écoles De Léry et Mgr De Laval.
- 25 août 1952 : Contrat de 95 973\$ accordé à Monsieur Dominique Roy de Saint-Victor pour la construction de l'école Mgr De Laval.
- 7 août 1953 : Transfert du contrat de M. Dominique Roy à J.M. Jeanson Ltée, de Sherbrooke, suite au décès de monsieur Roy. Lors de cette construction, un malheureux accident s'est produit, entraînant la mort d'un ouvrier et en laissant un deuxième handicapé pour la vie.
- Septembre 1954 : Entrée des élèves dans cette nouvelle école.
- 10 octobre 1954 : Bénédiction de l'école Mgr De Laval.
- 12 décembre 1960 : Résolution adoptée pour décréter la construction de l'école De Léry.
- 18 décembre 1960 : Engagement de l'architecte Jean-Luc Poulin pour la préparation des plans et devis de la future école et pour la surveillance des travaux.
- 23 juillet 1961 : Le contrat pour la construction de l'école De Léry est accordé à la firme Brassard Construction Inc. pour un montant de 552 000,00\$.
- Septembre 1962 : Les élèves font leur entrée dans la nouvelle école De Léry. Le nom de « École De Léry » a été donné en l'honneur des familles De Léry qui furent les dernières à posséder la seigneurie Rigaud de Vaudreuil (Saint-François de la Beauce).
- 1^{er} juillet 1966 : Fusion des Commissions scolaires de Beauceville-Ouest et Beauceville-Est par l'Arrêté-en-Conseil numéro 918, daté du 18 mai 1966. Le nom de la nouvelle Commission scolaire sera : « Commission scolaire de Beauceville ». Premier président : Monsieur Henri-Louis Thibodeau. À compter de cette date, les élèves du cours secondaire reçoivent l'enseignement à l'école De Léry sous la direction de la Commission scolaire régionale de la Chaudière et ceux du primaire sont logés aux écoles Saint-François, Mgr De Laval et au Couvent Jésus-Marie.
- 12 août 1970 : Annexion de la Commission scolaire de Saint-Simon-les-Mines à celle de Beauceville par l'Arrêté-en-Conseil No. 3045.
- 20 janvier 1972 : La Commission scolaire de Beauceville vend l'école Saint-François à la Commission scolaire régionale de la Chaudière pour le prix de 1,00\$ plus le montant de la dette qui reste à payer, aux fins d'organiser le cours secondaire et en prévision d'agrandir cette école pour en faire la polyvalente du secteur « D ».
- 1^{er} juillet 1972 : Suite à la Loi No 27 du Ministère de l'Éducation, forçant le regroupement des commissions scolaires, le territoire de la Commission scolaire de Beauceville se compose maintenant des municipalités de Beauceville-Est, Beauceville-Ouest, Saint-Victor Village et Paroisse, Saint-Alfred et Saint-Simon-les-Mines. Le président est Monsieur Léonard Fontaine. Les bureaux de la Commission scolaire de Beauceville sont situés à l'école De Léry et tous les élèves du primaire sont localisés aux écoles De Léry, Mgr De Laval et à l'école Centrale de Saint-Victor.
- Année 1984 : Ajout de 4 classes à l'école Mgr De Laval pour les enfants de maternelle.

Conseil actuel des commissaires

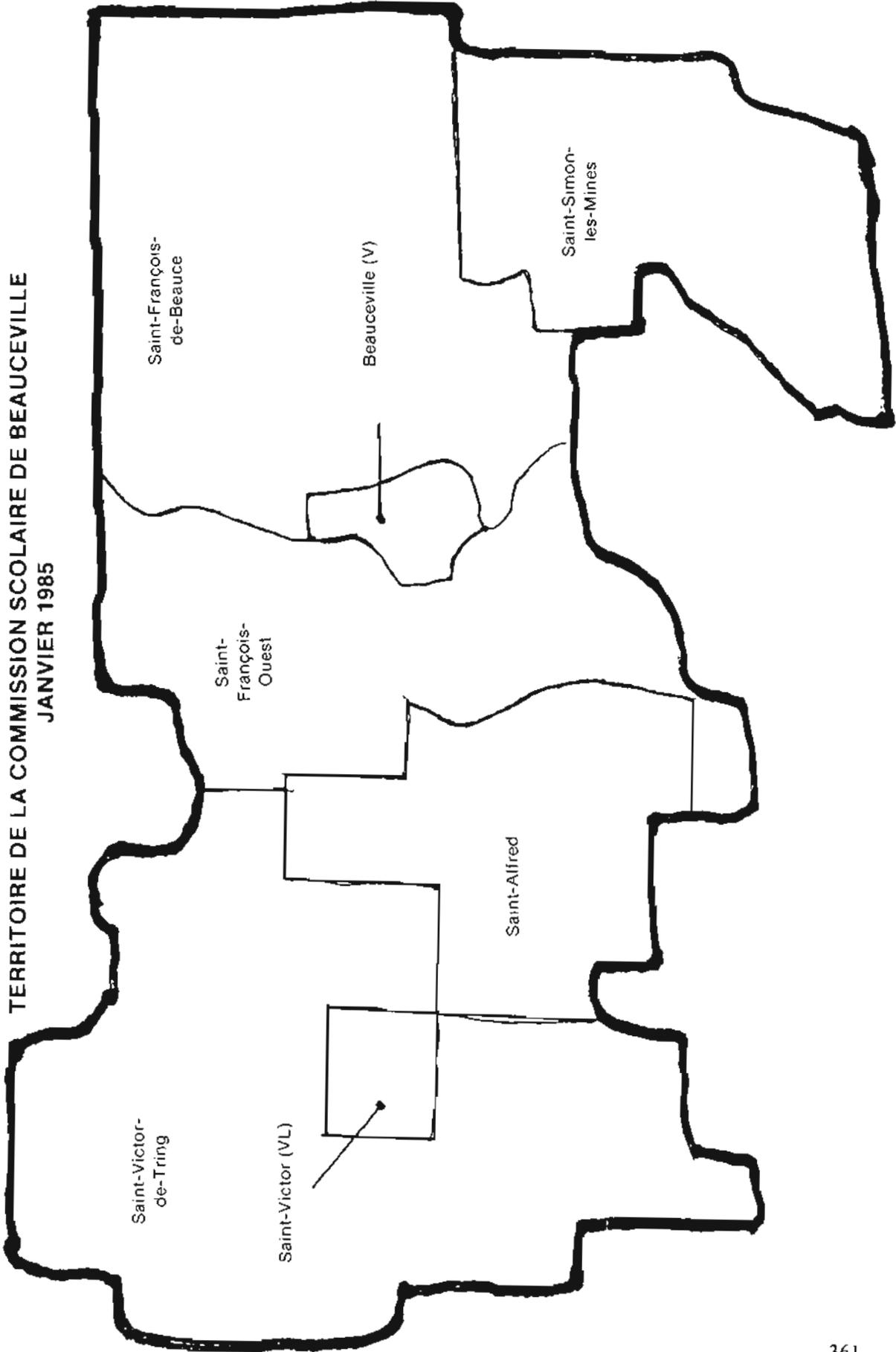
Marc-Yvon Poulin, président, Quartier 4; Gérald Dallaire, vice-prés., Quartier 1; Roland Bolduc, Quartier 6; Lorraine Fluet, Quartier 9; Donald Gilbert, Quartier 7; Roland

Lessard, Quartier 8 ; Richard Poulin, Quartier 5 ; Denis St-Laurent, Quartier 3 ; Monique V.-Boucher, Quartier 2 ; Carmen D.-Mathieu, rep. parents ; Hilaire Fortier, directeur général ; Armand Rancourt, secrétaire général.



Vue des écoles De Léry et Mgr De Laval
(avant agrandissement)

TERRITOIRE DE LA COMMISSION SCOLAIRE DE BEAUCEVILLE
JANVIER 1985



LA VIE SCOLAIRE

L'éducation au Québec a une longue histoire. Les grands centres (Québec, Trois-Rivières et Montréal) bénéficièrent de l'enseignement primaire dès le XVII^e siècle. Plusieurs ne voyaient dans l'instruction que futilité. C'est pourquoi les villages éloignés ne virent apparaître leur école qu'au début du XVIII^e siècle¹.

Il y eut d'abord le maître ambulant qui tous les jours de la semaine, parcourait les campagnes en vue d'apprendre à lire et à écrire aux enfants. Sous le régime français, l'éducation, autant dans les villes que dans les villages, est prise en charge par le clergé. Le notable de la place, le plus souvent le notaire et parfois le médecin, cumule également la charge de maître d'école. La participation de l'État est inexistante. À la fin du régime français, L.-P. Audet estime à 47 le nombre de « petites écoles » qui dispensent l'enseignement primaire, écoles localisées dans les grands centres et les villages du Québec².

Avec le siège de 1760, l'établissement des écoles n'est pas considéré comme prioritaire. Très tôt, cependant, on s'aperçoit que le conquérant perçoit l'école comme un instrument d'assimilation des Québécois et il tente de les intégrer à des écoles protestantes anglaises.

En l'année 1801, la loi de « L'Institution Royale » vise à minimiser le rôle de l'Église dans l'éducation et filtrer le nationalisme politique des Québécois. Par les statuts de cette corporation, le gouvernement se voyait confier la responsabilité de nommer tous les membres de « L'Institution Royale » et les commissaires d'écoles, de délimiter les arrondissements relatifs à l'éducation. Monseigneur Plessis défendit à ses prêtres de participer à l'établissement de ce régime qui connut peu de succès. Les Canadiens français opposèrent une vigoureuse résistance à ce régime qui mettait en danger la base de la survivance. Sainte-Marie de Beauce peut s'enorgueillir d'avoir possédé la première école royale en 1814.

En 1816, Saint-Joseph fut autorisé à ouvrir une école gratuite, mais en 1826, il n'y avait pas encore de professeur. Comme les autorités de Québec exigeaient que ce dernier puisse enseigner l'anglais, on comprend que le recrutement fut difficile³.

En 1824, la « loi des écoles de fabrique » autorisait chacune des fabriques à consacrer un quart de ses revenus annuels à la construction et à l'entretien d'une école⁴. Le nombre de familles requis pour avoir droit à une école est de deux cents. Le pouvoir ecclésiastique ne put subvenir aux besoins d'une population scolaire grandissante.

Faisant figure de compromis, « l'Acte pour l'encouragement de l'éducation élémentaire de 1829 » redonnait certains pouvoirs à l'État : le député assumait la surveillance générale des écoles de son comté. Une paroisse avait une commission de syndics élus qui étaient responsables de l'érection et de la subsistance de l'école. Cette surveillance de l'école était sous la responsabilité immédiate soit du curé, du juge de paix ou des officiers de milice. Le gouvernement payait la moitié des frais d'érection d'une école jusqu'à concurrence de quatre-vingts dollars par année ; plus une légère allocation par école. L'école devait fonctionner au moins 90 jours à raison de 20 enfants au moins par jour. En 1829, on dénombrait 262 écoles ; en 1831, on atteignait le nombre de 1074 écoles fréquentées par plus de 42 000 élèves. En 1836, le Conseil Législatif refusa le renouvellement des subventions scolaires et nombre d'écoles fermèrent leurs portes pendant plusieurs années⁵.

1. Les écoles de rang au Québec, Jacques Dorion, les Éd. de l'homme.

2. Le système scolaire de la P. de Québec, L.-P. Audet, les Éd. L'Érable.

3. Les Beaucerons ces insoumis, M. Ferron, les Éd. Hurtubise.

4. Les écoles de rang au Québec, Jacques Dorion, Les Éd. de l'homme.

5. Les écoles de rang au Québec, Jacques Dorion, Les Éd. de l'homme.

En 1841, une nouvelle loi scolaire rencontre l'impopularité puisqu'elle ordonne l'imposition de la taxe scolaire répartie sur tous les propriétaires. Contestée, la taxe obligatoire est remplacée par la contribution volontaire, mais pour une période de temps très brève.

En 1846, la taxe scolaire redevient obligatoire. On espère ainsi inciter les parents à envoyer leur enfant à l'école; espérance bien vaine, car cet événement donna lieu à une violente polémique mieux connue sous le nom de la « guerre des éteignoirs » et qui eut pour conséquence l'incendie de plusieurs écoles.

Au début de 1846, le relevé des écoles de Dorchester (Beauce aujourd'hui) est le suivant : St-Joseph : 251 enfants (8 écoles) ; St-François : 330 enfants (10 écoles) ; St-Anselme : 405 enfants (13 écoles) ; St-Jean Chrysostôme : 254 enfants (5 écoles) ; Frampton 365 enfants (11 écoles) ; St-Henry de Lauzon : 457 enfants (16 écoles).

En 1849, il n'y a plus qu'une école dans Dorchester, à St-Nicolas⁶.

À St-François, la révolte fut théâtrale.

« Ils venaient pour faire brûler les cinq maisons d'école... Les dimanches, pendant les mois de juillet et d'août, à la porte de l'église, il y avait des scènes épouvantables, de sorte que Mgr Mayrand ne pouvait plus prêcher. On allait le trouver à son presbytère et il craignait pour sa vie. On fut obligé d'aller quérir la police à Québec qui sévit contre les émeutiers et les conduisit à Québec⁷. »

« Les habitants de St-François se sont longtemps opposés à l'exécution de la loi. Les désabuser ne fut pas chose facile... Pourtant, je le dirai à l'honneur de la masse, on a consenti à jeter volontairement un voile sur le passé... Ce bon ordre est dû, en très grande partie, au zèle du Révérend M. Tessier, curé du lieu⁸. »

En 1854, le système fut enfin établi⁹.

En 1867, on créa le Conseil de l'Instruction publique dans le but de séparer l'éducation de la politique. Le principe de la confessionnalité est étendu à toutes les écoles de la province. Afin d'assurer une plus grande autonomie à l'école, le ministre de l'Instruction publique se voit remplacer par un surintendant, en vertu de la législation de 1875.

En 1899, on uniformisera les volumes dans les institutions scolaires, alors qu'en 1942, tous les enfants de 6 à 14 ans sont tenus d'être présents à l'école. En 1944, soit deux ans plus tard, la gratuité des manuels scolaires est acquise. Avec le début des années 1950, on songe à abandonner le système des écoles de rang au profit de la centralisation scolaire dans les villes et dans les villages. Avec la création du ministère de l'Éducation en 1964, l'école de rang perd ses titres, même si quelques-unes se verront accorder un sursis de quelques années¹⁰.

Polyvalente Saint-François

Érigée en 1959-60, l'école secondaire Saint-François ouvrait ses portes aux premiers élèves, le 20 septembre 1960. Elle comprenait alors douze classes de la 1^{re} à la 7^e année, pour garçons et filles; on y retrouvait aussi cinq classes de niveau secondaire pour garçons.

La bénédiction officielle eut lieu le 4 juin 1961 par le Curé Louis-Joseph Ferland.

La construction de cette école marquait une des premières étapes du regroupement scolaire, caractérisée par la disparition de ce qu'on appelait « les écoles de rang ».

6. Les cahiers de l'assemblée législative, Bibliothèque du Parlement.

7. Les cahiers de la paroisse, notes écrites par M. Tessier.

8. Rapports de l'Instruction publique... Bibliothèque du Parlement.

9. Notes sur la paroisse de St-François de la Beauce.

10. Les écoles de rang au Québec, Jacques Dorion, les Éd. de l'homme.

Une deuxième étape fut franchie, dès septembre 1961, lorsque les garçons de niveau secondaire de St-Alfred, St-Simon et St-Victor vinrent se joindre à ceux de l'école pour former une clientèle de 540 élèves répartis en 19 classes.

Vingt-et-un enseignants y œuvraient, sous la direction du Fr René Simard, mariste, et ce pour un salaire moyen de \$3101.

En mai 63, à l'occasion de la Fête de l'arbre avait lieu en présence des élèves, la plantation de l'épinette qu'on retrouve encore aujourd'hui en face de l'école. Les invités d'honneur étaient M. Albany Pomerleau, président, M. Louis-Joseph Ferland curé, M. Armand Berberi, maire.

En 1966-67, les élèves du secondaire sont regroupés à l'école De Léry et l'école St-François est réservée uniquement à la clientèle de l'élémentaire.

En 1972-73, nouveau déménagement: les élèves du secondaire reviennent à St-François et au Pavillon Sacré-Cœur, ancien collège des Frères Maristes.

À ce moment, les démarches s'accroissent pour obtenir du Ministère de l'Éducation l'autorisation d'agrandir l'école.

En 1975-76, les pressions de la population augmentent: rencontres avec les Commissaires, avec les dirigeants de la Régionale Chaudière, avec le député, manifestations dans les rues à Beauceville et au Parlement à Québec.

L'autorisation est finalement obtenue à l'automne 1976 et les travaux de réaménagement commencent le 15 novembre 1976. On ajoute une bibliothèque, un gymnase avec palestres, un atelier, des classes, jeux extérieurs: pistes, terrain de football, etc...

L'entrée des étudiants, en septembre 1977, est retardée de quelques semaines pour permettre l'aménagement final des locaux.

L'inauguration officielle a lieu le 4 juin 1978 en présence des autorités religieuses, scolaires et politiques.

L'école polyvalente Saint-François offre présentement le cours secondaire général à environ 525 élèves de Beauceville, St-Alfred, St-Simon et St-Victor.

André Rancourt occupe le poste de directeur et Robert Boucher celui de directeur-adjoint. Trente-trois enseignants y dispensent des cours, tandis que deux professionnels non enseignants et dix employés de soutien se joignent au personnel de service.

VIE ÉCONOMIQUE

Aujourd'hui, c'est remplis de fierté que les beaucevillois se remémorent les événements qu'ils ont vécus et l'œuvre qu'ils ont accomplie au cours de ces dernières cent cinquante années. Cette persévérance et cet enthousiasme qui les animent, à l'instar de leurs prédécesseurs, ont contribué à faire de Beauceville le centre progressif et dynamique que nous connaissons aujourd'hui.

Écrire l'historique économique est une tâche ardue parce que « quand on écrit l'histoire, on risque de se faire deux ennemis: celui dont on parle et celui qu'on oublie... » Les

lignes qui suivent sur la vie économique de Saint-François de Beauce se veulent le reflet le plus objectif de cette petite histoire économique. La source la plus grande de cet historique est encore et toujours celle de la tradition orale.

Jadis, Saint-François de Beauce était presque autosuffisant : Les gens pouvaient se procurer à peu près tout ce dont ils avaient besoin. On pouvait se procurer chez nous, dans notre beau village, du pain à la boulangerie, du beurre à la beurrerie, faire moudre son grain à la meunerie, abattre ses animaux chez le boucher dont la boucherie était munie d'un abattoir, dans lequel étaient abattues les bêtes vendues au détail, réparer ses souliers à la cordonnerie, faire carder sa laine au moulin de laine. La boutique de forge avait aussi une importance marquée dans la vie des gens d'autrefois. On s'y amenait pour certaines réparations, fabrication d'outils ou d'instruments agricoles ou pour ferrer ses chevaux.

Notre beau village comptait des ouvriers habiles. Nos maisons anciennes, encore belles et solides aujourd'hui, ne témoignent-elles pas de l'adresse de nos ancêtres ? Ces bâtisses sont à elles seules la preuve du courage, de la persévérance et de l'ingéniosité des ouvriers d'antan. Le milieu du siècle a même vu ces ouvriers se spécialiser dans le déménagement des bâtisses sans les démolir. Quelle tâche ardue pour nos anciens qui, parfois, n'avaient pas l'outillage nécessaire ! Les ponts ont même été fabriqués par des ouvriers de chez nous. J'ai souvenir, dans ma plus tendre enfance, que grand-père me parlait d'un pont de bois (qu'on enlevait l'hiver pour le sauver de la crue des eaux printanières tant dévastatrices), de déménagement de bâtisses et de grande corvée chez nos voisins.

Nos nombreuses forêts ont fourni à nos anciens le bois nécessaire à la fabrication de nos maisons. Mais encore fallait-il transformer ce bois en bois de construction. Ce dont les scieries étaient toute désignées. Saint-François a donc connu beaucoup de scieries érigées le long de ses nombreux cours d'eau.

Notre village avait aussi ses manufactures. Le début du siècle a vu s'installer chez nous une imprimerie qui, encore aujourd'hui, est toujours à l'œuvre. Puis grâce à l'esprit d'initiative de nos beucevillois, une manufacture de chaussures ouvre ses portes. À une époque, cette fabrique de chaussures était l'endroit qui avait le plus d'employés. Et c'est parti ! Petit à petit, ils investissent temps et argent dans leur propre manufacture. Une fabrique de tuyaux de béton, une fabrique de bois de plancher viennent s'installer dans notre petite ville florissante. Beauceville, à une époque, a même son embouteilleur de boissons gazeuses et une compagnie de transport général (qui existe toujours). Nous avons même eu une carrière de pierre. Au milieu du siècle, une deuxième imprimerie ouvre ses portes et vient offrir des services que la première n'offre pas. Toutes ces industries offrent à nos jeunes l'opportunité de se faire valoir et d'entrevoir un avenir des plus prometteurs.

Saint-François a aussi connu l'époque où ses trois hôtels étaient le rendez-vous de plusieurs. Les voyageurs y séjournaient pour se reposer d'un long trajet pas toujours facile et Monsieur venait y prendre un « p'tit remontant » en attendant son épouse qui faisait les commissions usuelles et familiales au village. Les histoires, les potins, la politique, les farces, la crue des eaux, la nouvelle scierie ou la nouvelle industrie, les chansons rendaient la visite à l'hôtel bien agréable pour les hommes seulement puisque les femmes étaient tenues à l'écart de ce lieu strictement masculin.

Aujourd'hui, des trois hôtels, il n'en reste qu'un. Les autres ont été détruits par le feu. Et puis, autre temps autres mœurs... Les femmes y sont admises, la vie moderne a changé bien des habitudes chez nos citoyens et les femmes partagent maintenant les loisirs des hommes.

Nous avons connu l'époque où le train était le moyen de transport le plus utile aux voyageurs qui voulaient se rendre d'une ville à l'autre le plus rapidement possible. La Gare Centrale ou « Station » était le lieu de rencontre des familles qui voyaient arriver ou partir un des leurs. Que de mouchoirs agités et que de larmes versées... Le train était aussi le moyen par excellence pour exporter nos produits et par le fait même se faire connaître des autres paroisses québécoises et environnantes.

Jadis, nos ancêtres pouvaient se procurer à peu près tout ce dont ils avaient besoin au magasin général. Ce lieu de rencontre de nos ménagères d'antan était un endroit où les nouvelles étaient colportées. Naissances, mariages, décès, nouveaux arrivants sont autant de potins qui étaient colportés. Les gens y allaient chercher les denrées qu'ils étaient incapables de fabriquer eux-mêmes ou l'outillage nécessaire à leur vie quotidienne. Aujourd'hui, le progrès amène ces propriétaires de magasins généraux à se spécialiser et à laisser le général. Ainsi, nous avons à notre disposition plusieurs boutiques spécialisées qui nous offrent un éventail de produits les plus variés.

Mentionnons : des quincailleries, un magasin de meubles et d'appareils électriques, des magasins de vêtements pour hommes et pour dames, des magasins de tissus à la verge, un magasin de vêtements pour enfants, un magasin d'article de sports, magasin de variétés, magasin de fruits et légumes, des épiceries, des dépanneurs, des bijouteries, enfin, tout ce dont on a quotidiennement besoin.

Aujourd'hui, la population peut recourir à divers services : des cliniques médicales, des notaires, des avocats, des dentistes, des denturologistes, des comptables, un syndic. Des restaurants ou salles à manger, des bar-salon, un hôtel et un motel, qui nous réservent un accueil des plus chaleureux. Des salons de coiffure, d'esthétique, salons de barbier, une salle de cinéma, deux pharmacies, deux photographes, des imprimeries, des salons funéraires...

La vie économique de Saint-François de Beauce a connu ses hauts et ses bas. Tout comme plusieurs villes et villages québécois, ils ont vécu les revers des deux grandes guerres mondiales et des crises économiques qui les ont suivies, les départs de ses jeunes gens vers la grande Ville (plus attirante parce que peu connue) et, ces dernières années, le taux fulgurant de chômage.

Mais, les beaucevillois se sont serré les coudes et ont réussi par leur persévérance à conserver certains de leurs industries et commerces qui sont sortis de ces crises plus forts que jamais. Le « Cœur de la Beauce » bat toujours. Les lignes qui suivent le prouvent hors de tout doute. Un historique est toujours le reflet du présent. Nous avons pensé offrir au lecteur de l'historique une image de la structure industrielle en lui présentant dans un premier temps, son inventaire industriel et, dans un second temps, sa structure industrielle proprement dite. Ces lignes sont la garantie d'un avenir des plus prometteurs pour le citoyen beaucevillois de demain...

Historiquement, la municipalité de Beauceville a joué un rôle de premier plan dans la Beauce. Un document, traitant des débuts de l'entreprise l'Éclaireur, mentionne qu'en 1908 Beauceville était la plus importante ville de la région¹. Aujourd'hui, la force ouvrière du secteur manufacturier représente 13% de la force manufacturière totale de la région couverte par le Conseil économique de Beauce (voir tableau 1).

TABLEAU 1

Importance relative de Beauceville dans le territoire du Conseil économique de Beauce en terme d'emploi, 1980

	Emploi	Entreprises
Territoire desservi par le Conseil économique de Beauce, 1979 (C.E.B.)	5 313 100%	125 ¹ 100%
Beauceville	665 13%	11 9%

Source : Beauceville : enquête Urbatique Inc.
C.E.B. : voir tableau 9.

1. Nous appliquons à 1980 l'accroissement de 1979.

La proportion en terme du nombre d'entreprises est de 9%, ce qui indique une structure à plus fort contenu d'emploi des entreprises de taille relativement plus importante.

Les deux hypothèses se combinent. Des entreprises comme Formules d'affaires Moore, l'Éclaireur et Lutfy y sont établies depuis longtemps (1952 dans le cas de Moore et début du siècle dans celui de l'Éclaireur). Ces entreprises sont solidement implantées et ont un personnel assez important, ce qui va dans le sens d'entreprises relativement plus importantes en terme d'emploi.

Les imprimeries commerciales font la différence au plan de la structure industrielle en 1975. Les faibles nombres impliqués rendent cependant délicate une analyse comparative trop appuyée. Il suffit d'une entreprise en plus ou en moins dans une catégorie pour changer la situation. Tout comme dans le cas de la région économique dont elle fait partie, l'apparition de nouvelles entreprises se fait dans les secteurs du bois et de la fabrication en métal (voir tableaux 2 et 3).

TABLEAU 2

Structure industrielle de Beauceville (1984)

Secteurs d'activités	Nombre d'entreprises	Emplois moyens
Aliments et boissons	1	75
Bois de sciage et de séchage	4	62
Articles de bois et de bâtiments	3	104
Meubles et agencements fixes	1	2
Imprimerie et édition	2	237
Produits métalliques et équipements	3	34
Textiles, vêtements et chaussures	1	87
Produits chimiques	3	31
Autres	1	3
Total	19	635

Source. GEBCI 1984.

Malgré la réserve que nous devons obligatoirement poser, étant donné la petitesse des chiffres dans le cas de Beauceville, nous croyons que les conclusions que nous pouvons tirer résistent qualitativement.

En dépit d'un site dont les caractéristiques topographiques constituent un sérieux handicap, les entreprises localisées sont robustes et même agressives : les deux imprimeries commerciales ont procédé récemment (1979 dans le cas de Formules d'affaires Moore et 1980 dans celui de l'Éclaireur) à des investissements importants. Pour sa part, l'ancienne industrie laitière Vermette et Fils s'est transformée en la Coopérative laitière du sud du Québec et opère sur un site nouveau que l'entreprise a choisi et doté elle-même des services d'infrastructure requis.

Beauceville réussit enfin à attirer de nouvelles activités dans les secteurs dynamiques de la région soit ceux du bois et de la fabrication de produits en métal (voir tableau 3).

1. Prospectus publicitaire, l'Éclaireur.

TABLEAU 3

Principaux employeurs industriels à Beauceville

Employeurs	Produits	Nombre d'employés
Formules d'Affaires Moore	Impression de formules d'affaires	148
Imprimerie L'Éclaireur Ltée	Impression commerciale	89
Lutfy Ltée	confection de vêtements de nuit	87
Plancher Beauceville inc.	Bois pour plancher	75
Agrinove Coopérative agro-alimentaire	Fromage	75
René Bernard inc.	poudre de lait	41
Rechaperie de Beauce inc.	Planage et séchage de bois	41
Quirion Métal inc.	Pneus réchapés	23
	Charpentes d'acier pour bâtisses	24
Bois ouvré de Beauceville inc.	Moulures en bois, portes d'extérieur	23

Source : GEBCI 1984.

L'examen que nous faisons de la situation comprend aussi deux entreprises situées dans Saint-François-ouest : les industries René Bernard Ltée et la Coopérative laitière du sud du Québec.

En 1984, l'industrie manufacturière de Beauceville représente 25,7% de la structure industrielle de la région de Beauce Centre qui regroupe quatorze municipalités dont entre autres : St-Joseph, St-Victor, Tring-Jonction, St-Odilon.

La structure industrielle repose sur 19 entreprises. Ces dernières génèrent un peu plus de 600 emplois et œuvrent principalement dans les secteurs de l'alimentation, de l'imprimerie et du bois de sciage et de séchage.

La production manufacturière est dirigée hors de la Beauce dans une proportion de 96,5%, tandis que 48% de cette production est expédiée hors du Québec.

En 1981, la ville apporte un complément à ses infrastructures industrielles, en se munissant d'un parc industriel qui compte aujourd'hui deux entreprises.

Source : GEBCI 1984.

BUREAU D'ENREGISTREMENT DE BEAUCE

À titre de registrateur de la division d'enregistrement de Beauce, je ne peux m'empêcher de vous rappeler que le bureau d'enregistrement de Beauce a été l'un des pionniers à fournir une large contribution au développement et à l'épanouissement de la municipalité.

Depuis la fondation du bureau le 31 décembre 1856, les registrateurs ont veillé à remplir adéquatement leur rôle de conservation et de publicité des droits immobiliers et de certains droits personnels des citoyens et des corps publics de la division de Beauce. Beaucoup trop de personnes ignorent encore l'existence de notre service d'information et la quantité de renseignements disponibles à notre bureau pour les éclairer dans leurs démarches pour compléter une transaction immobilière.

C'est chez nous, qu'à partir des documents que nous conservons et des registres que nous tenons, que vous pouvez connaître l'histoire de votre propriété, les noms de vos auteurs, les montants des hypothèques, les servitudes et les autres charges qui l'affectent, et même, constater sur un plan les dimensions de votre terrain lorsqu'il s'agit d'un lot complet ou d'une subdivision complète.

Pour ce faire, sur paiement d'un léger honoraire, vous n'avez qu'à vous présenter à notre bureau avec l'information du numéro de cadastre de votre propriété pour y consulter nos documents et nos registres. De plus, s'il arrivait que vous jugiez opportun d'obtenir une copie de nos documents ou un extrait de nos registres pour compléter votre dossier, il nous est possible de répondre positivement à votre demande, sur paiement de frais établis par notre tarif.

Il ne faudrait pas oublier que nous conservons certains documents, bien que non relatifs au secteur immobilier, dont certaines lois en exigent l'enregistrement. Nous pensons aux contrats de mariage comportant des donations, aux testaments si la personne défunte était propriétaire d'un immeuble ou détentrice d'une créance hypothécaire, aux nantissements agricoles ou commerciaux en faveur des créanciers possédant des droits sur l'équipement professionnel, l'outillage agricole, les animaux etc..., aux avis de garantie de la Loi sur les cessions de biens en stock en faveur des créanciers sur les biens en inventaire, aux avis d'adresse qui nous permettent d'aviser les créanciers de certaines situations pouvant mettre en péril leur créance, et les déclarations de résidence familiale qui empêchent le propriétaire d'un immeuble d'hypothéquer ou de vendre l'immeuble sans le consentement du conjoint.

Beaucoup de gens, pour fins de recherches historiques de leur famille, passent à notre bureau consulter nos documents qui parfois peuvent les aider grandement dans leur démarche. Nous pensons, par exemple, aux documents dans lesquels il est fait mention des états matrimoniaux des parties, à partir desquels ces personnes peuvent retracer leurs auteurs.

En somme, tout ce que vous pouvez rechercher relativement à un terrain, constitue la base des services que nous offrons à la population du Grand Beauceville et des autres paroisses de la division d'enregistrement de Beauce.

À titre de renseignement, nous vous énumérons les divers cadastres et les diverses municipalités que notre division comprend :

Cadastre de la paroisse Ste-Marie de Beauce comprenant :

- Municipalité de la paroisse Ste-Marie
- Municipalité de la ville de Ste-Marie
- Une partie de la paroisse de l'Enfant-Jésus, Beauce
- Une partie de la municipalité de St-Ange de Beauce

Cadastre de la paroisse de St-Joseph de Beauce comprenant :

Municipalité rurale de St-Joseph de Beauce
Municipalité rurale de la Ville de St-Joseph de Beauce
Une partie de la municipalité de l'Enfant-Jésus
Une partie de la municipalité de Vallée-Jonction
Une partie de la paroisse de St-Jules de Beauce

Cadastre de la paroisse de St-François de Beauce comprenant :

Municipalité de St-François Est
Municipalité de St-François Ouest
Municipalité de ville de Beauceville
Municipalité de ville de Beauceville-Est
Une partie de la municipalité de St-Alfred de Beauce
Une partie de la municipalité de Notre-Dame de la Providence, Beauce
Une partie de la municipalité de St-Simon les Mines, Beauce

Cadastre de la paroisse de St-Ephrem de Beauce comprenant :

Municipalité du Village de St-Ephrem
Municipalité de la paroisse de St-Ephrem
Municipalité de la paroisse de Ste-Clothilde

Cadastre du Canton de Broughton comprenant :

Municipalité du Village Station Broughton
Municipalité de Sacré-Cœur de Jésus, Beauce
Municipalité du Village du Sacré-Cœur de Jésus, Beauce
Une partie de la municipalité de St-Pierre de Broughton

Cadastre de la paroisse de St-Frédéric comprenant :

Municipalité de St-Frédéric
Municipalité de Tring-Jonction

Cadastre de la paroisse de St-Séverin comprenant :

Municipalité de St-Séverin

Cadastre de St-Elzéar de Beauce comprenant :

Municipalité de St-Elzéar

Cadastre du Canton de Linière comprenant :

Une partie de la paroisse de St-Philibert
Une partie de la municipalité de St-Côme de Kennebec
Une partie de la municipalité du Village de Linière
Une partie de la municipalité de St-Théophile

Cadastre de la paroisse de St-Georges de Beauce comprenant :

Municipalité d'Aubert Gallion
Municipalité de St-Georges Est, paroisse
Municipalité de Ville St-Georges
Municipalité de Ville St-Georges Ouest
Une partie de la municipalité de Notre-Dame de la Providence
Une partie de la municipalité de St-Benoit Lâbre, Beauce
Une partie de la municipalité de St-Jean de la Lande
Une partie de la municipalité de St-Philibert

Partie du Canton de Watford comprenant :

Une partie de la municipalité de la paroisse de St-Philibert de Beauce

Cadastre du Canton de Jersey comprenant :

Une partie de la municipalité de St-Côme de Kennebec

Une partie de la municipalité de St-René de Beauce
Une partie de la municipalité de St-Georges Est, Beauce
Une partie de la municipalité de St-Théophile, paroisse

Cadastre du Canton de Shenley Sud comprenant :

Municipalité du Village de Shenley
Municipalité de la paroisse de St-Honoré de Beauce
Une partie de la municipalité de St-Benoit Lâbre, Beauce

Cadastre du Canton de Shenley Nord comprenant :

Une partie de la municipalité de St-Martin, Beauce
Une partie de la municipalité d'Aubert-Gallion, Beauce
Une partie de la municipalité de St-Jean de la Lande, Beauce
Une partie de la municipalité de St-Benoit Lâbre
Une partie de la municipalité de St-Ephrem de Beauce

Cadastre de la paroisse de St-Victor de Beauce comprenant :

Municipalité de St-Victor Village
Municipalité de St-Victor Paroisse
Une partie de la municipalité de St-Alfred
Une partie de la municipalité de St-Benoit Lâbre
Une partie de la paroisse de St-Jules, Beauce
Une partie de la paroisse de Ste-Clothilde

Liste des régistres

<i>Nom</i>	<i>Date d'entrée</i>	<i>Date de départ</i>
M. Jean-Pierre Proulx	1856-12-31	1866-12-26
Me Jean-Ephrem Proulx	1866-12-28	1887-08-01
Me Taschereau Fortier	1887-08-01	1905-10-01
Me Taschereau Fortier	1905-10-01	1919-11-04
M. Omer Fauteux	1905-10-01	1919-11-04
M. Omer Fauteux	1919-11-13	1926-09-01
Me Philippe Angers	1919-11-13	1926-09-01
Me Philippe Angers	1926-09-01	1935-03-21
Me J. Édouard Fortin	1935-04-	1938-02-17
Me J. Édouard Fortin	1938-02-17	1949-07-05
Me L. de G. Crépeau	1938-02-17	1949-07-05
Me L. de G. Crépeau	1949-07-05	1958-01-22
Me L. de G. Crépeau	1958-01-22	1959-04-28
Me Marie-Louis Morin	1958-01-22	1959-04-28
Me Marie-Louis Morin	1959-04-28	1961-05-31
Me Gustave Taschereau	1959-04-28	1961-05-31
Me Marie-Louis Morin	1961-05-31	1969-02-19
Me Louis-Philippe Turgeon	1961-05-31	1969-02-19
Me Marie-Louis Morin	1969-02-19	1979-11-
M. J. Raymond Mathieu (par intérim)	1979-11-	1980-10-
Me Claude Archambault	1980-10-	1980-11-
M. J. Raymond Mathieu (par intérim)	1980-11-	1984-04-
Me Richard Perron	1984-04-	à ce jour

Avec tous les autres pionniers du Grand Beauceville, quelque soit la route suivie par chacun d'eux, les régistres auront contribué à l'édification et à l'organisation d'un coin de pays où l'on découvrira toujours la joie de vivre.

Synthèse de ce long article

Par ordonnance du 9 février 1841, le conseil spécial abolit tous les bureaux d'enregistrement existant et divise la province en 24 divisions d'enregistrement.

L'actuelle division de Beauce était partagée alors entre «The registry district of Chaudière» et celui de Dorchester. Le bureau de La Chaudière était situé à Leeds; le Dr. Richard-Achille Fortier en fut registrateur et les députés-reg J.B. Bonneville et Gabriel-Narcisse-Achille Fortier; du 10 février 1842 au 9 février 1844. Par après, la 1^{re} division de Dorchester s'installa (du 1 avril 1844 au 31 décembre 1856) à Ste-Marie, la 2^e division à St-Henri, le registrateur étant toujours R.-A. Fortier et son fils, député, G.-N.-A. Fortier.

Ce bureau de la Chaudière (à l'époque des municipalités de paroisses) incluait St-Bernard, Ste-Claire, Cranbourne, Frampton, St-Isidore et Ste-Marguerite de Dorchester; en Beauce, Ste-Marie, St-Elzéar, St-Joseph, St-François, St-Georges, ainsi que les «settlements» du Kennebec Road, i.e. Linière, Marlow et Jersey, plus une partie des comtés de Mégantic, Compton et une partie des cantons de Lotbinière, les cantons de Broughton, Dorset, Gayhurst, Shenley et Tring. Par après, le bureau dit de Dorchester (du temps des conseils de comtés) comprenait les cantons de Frampton et de Cranbourne, Ste-Claire, St-Isidore et St-Bernard de Dorchester, ainsi qu'en Beauce, Ste-Marie, St-Elzéar, St-Joseph, St-François, St-Georges et les cantons de Linière, Marlow et Jersey.

La division d'enregistrement du comté de Beauce fut érigée par le statut 16 Victoria 1853, mais le bureau ne fut ouvert que le 31 décembre 1856, à St-François de Beauce. Au fil des ans (1861, 1875, 1883, 1897, 1902, 1915 etc.), ce bureau accapare un territoire de plus en plus vaste.

BUREAU DE POSTE DE BEUCEVILLE-EST

Jadis le bureau de poste était situé là où sont actuellement les Agences Perreault. Le maître de poste était Élizée Lemieux. Germaine Poulin et Laura Duval le secondaient. Son successeur fut Séraphin Bolduc.

Vers 1934, le bureau de poste déménageait à l'Hôtel de ville, endroit qu'il a occupé pendant vingt ans. Le courrier nous arrivait alors par le train. L'hiver surtout, les jours de travail étaient assez longs car il fallait attendre l'arrivée du train. Jos Roy, courrier du temps, faisait ce transport, du train à notre bureau, en voiture à cheval. C'était le moyen de transport en vigueur. Cet endroit était le lieu de rassemblement de bien des gens qui attendaient le journal arrivant par la poste.

En 1945, le maître de poste était Séraphin Bolduc avec Germaine Poulin et Alberte Rancourt comme adjointes. Elles étaient payées par le maître de poste, étant ses employées.

Les courriers ruraux du temps étaient Joseph Poulin (Pierrette) pour la route 1, et St-Jean Roy pour la route 2. La distribution du courrier rural se faisait en voiture à cheval.

Vers les années 1950, le bureau déménageait cette fois, au magasin P.F. Renault, dans le local occupé actuellement par la Caisse Populaire de Beuceville. Fernand Rancourt et Germaine Poulin, successeurs de M. Bolduc, ont comme adjoints Marcel et André Rancourt.

En novembre 1963, le Ministère des postes devenait propriétaire du local actuel. De 1965 à 1969, René Gagnon a remplacé Germaine Poulin comme maître de poste. Celle-ci lui a ensuite succédé jusqu'à sa retraite en 1974.

Le maître de poste actuel est Marcel Pelletier. Ses assistantes sont : Alberte Rancourt, Cécile Cloutier, Louiselle Bernard et Raymonde Rancourt. Les courriers ruraux sont Réal Poulin pour la route 1 et Maurice Roy pour la route 2.

CENT ANS DE PRÉSENCE DES FF. MARISTES AU CANADA 1885-1985 QUATRE-VINGT-DIX ANS DE PRÉSENCE DES FF. MARISTES À BEAUCEVILLE 1894-1984

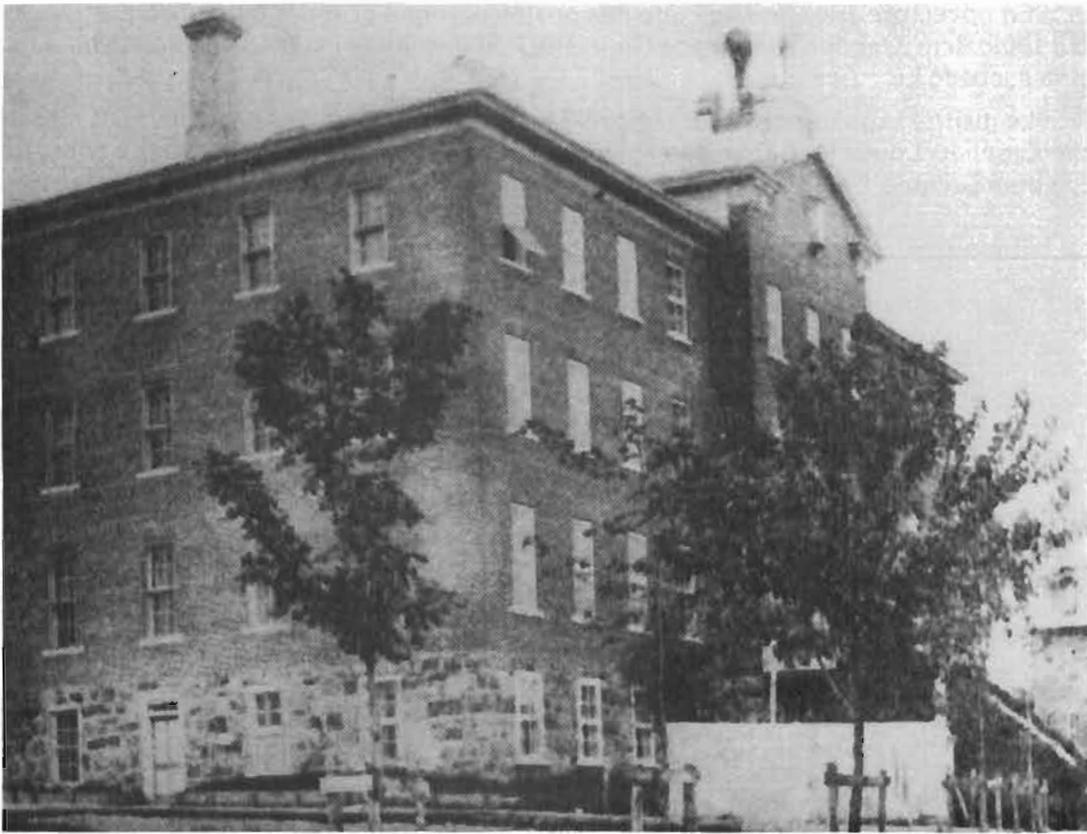
Le Collège du Sacré-Cœur

À quelque cent kilomètres au sud de Québec, dans la riante vallée arrosée par la rivière Chaudière, est sise la jolie localité de Beauceville. L'histoire de la Nouvelle Beauce rejoint les débuts de la colonie. Voie naturelle entre le Saint-Laurent et la Nouvelle Angleterre, la rivière Chaudière fut sillonnée en tous sens par les canots des Abénaquis, des Micmacs, des Montagnais, voire même des Iroquois. C'est en suivant cette voie que Benedict Arnold, en 1775, viendra assiéger Québec.

Attirés par la fertilité du sol, des colons venant de la côte de Beaugrand, de l'île d'Orléans et de Lévis s'y établirent au début du XVIII^e siècle. La Beauce aura des missionnaires attirés, des Pères Récollets, dès 1737. Ce ne fut pourtant qu'en 1834 qu'un décret de Mgr Signay érige canoniquement la paroisse St-François, et l'érection civile ne se fit qu'en 1850.

De 1843 à 1848, M. le curé Bois réussit à établir cinq écoles dont le développement et le maintien furent une source de difficultés pour lui et ses successeurs devant l'indiscipline des garçons confiés pourtant à d'excellentes institutrices. Nouvellement venu, M. le curé Zoel Lambert pensait : « Il leur faudrait une poigne solide, main de fer gantée de velours, sans doute ! » Doué d'une énergie qui coupait court aux tergiversations et inspirait confiance, il fit bâtir une maison 100 × 45 pi. sur un terrain de quatre acres environ. Il l'offrit à une communauté religieuse qui voudrait donner à la jeunesse le bienfait d'une éducation chrétienne et les avantages d'une solide instruction commerciale dans les deux langues, française et anglaise. Comme il avait connu les Frères Maristes à l'œuvre à Lévis, il les invita fortement à venir prendre charge de cette école, leur assurant l'appui le plus cordial de la classe dirigeante de la paroisse.

Cette proposition fut portée à la connaissance des Supérieurs et grâce aux influences nombreuses que l'activité de M. le curé sut faire valoir, il fut décidé que l'on se rendrait à ses désirs. Ainsi, on répondait en même temps au désir pressant exprimé, quelques années auparavant, par l'Honorable Honoré Mercier, Premier Ministre de la Province, lors d'une visite mémorable qu'il avait faite à la Maison-Mère des Frères Maristes, à Lyon, France.



Le premier collège en 1894.



Le C.F. Célestins
Directeur 1894-1897.

Le début

Au mois d'août 1894, cinq Frères Maristes, soutanes noires, crucifix de cuivre et rabats blancs, prirent possession du nouveau Collège qui fut mis sous le patronage de St-Louis de Gonzague. Les classes s'ouvrirent en septembre pour recevoir quarante pensionnaires et une soixantaine d'externes qui furent répartis en quatre classes, un peu d'après l'âge... et la taille. Cette année en fut une d'adaptation avec les éléments en mains ! En décembre, le directeur Frère Vitalicus fut appelé ailleurs et c'est le Frère Célestius qui vint prendre la direction de l'établissement. Pour faciliter les études, il décida de donner des examens et de refaire le classement d'après les résultats. Ainsi la tâche des professeurs fut grandement allégée et les quatre classes fonctionnèrent plus aisément. À Pâques, quelques belles récompenses furent distribuées aux élèves qui avaient montré le plus d'application et un bulletin, remis aux parents, eut pour résultat de stimuler davantage les étudiants. Cette même année, vingt et un élèves firent leur première Communion. Il faut croire que les succès furent assez bons, puisque dès la rentrée suivante, on dut ajouter une classe en plus pour les cent vingt-cinq élèves inscrits.

Durant son séjour, Frère Célestius, tout en encourageant les études sérieuses, s'occupa activement de la formation chrétienne des jeunes. De concert avec M. le Vicaire, il établit la Ligue du Sacré-Cœur et trente jeunes gens en firent partie. Ce mouvement à la fois religieux et patriotique durera jusqu'à la fin du Collège ; il en sortira un grand nombre de vocations religieuses et ecclésiastiques. Le Frère Dacianus, professeur d'anglais, était aussi un musicien chevronné ; en plus du chant sacré et profane, il jeta les bases d'une fanfare qui allait se développer et porter au loin la bonne renommée du Collège.

De petites séances artistiques, données à la population en décembre et en juin, remportèrent un franc succès. L'Honorable Thomas Chapais, ministre, lors d'une visite au Collège, fit un bel éloge de l'œuvre accomplie par les FF. Maristes. En juin 1896, Frère Célestius quittait le Collège, laissant le souvenir d'un homme bon et affable, digne et formateur, et emportant le regret de tous ceux qui l'avaient approché.

En septembre 1897, le Frère Jordanus prit la direction du Collège ; il y restera jusqu'en 1901. Son ascendant naturel et un grand savoir-faire lui gagnèrent la sympathie de tous. C'est au cours de cette année que la Communauté fit l'acquisition du Collège et du terrain qui furent payés à la Fabrique. L'année 1898 débuta par une pénible contrariété : une épidémie de rougeole, qui faillit interrompre les classes, fut suivie de deux cas de fièvre typhoïde. Toutefois, la bonne volonté des Frères et des élèves, mise à dure épreuve, se raffermi vite et les études n'en furent pas affectées. Les petites séances littéraires et la musique eurent leurs beaux jours et les résultats aux examens furent des plus satisfaisants.

C'est au cours des vacances d'été de 1898 que les élèves de l'Académie Ste-Anne de New-York dirigée par les Frères Maristes, vinrent pour la première fois, au nombre d'une soixantaine, passer leurs vacances à Beauceville, heureux de faire connaissance avec cette belle nature agreste, dont les rues et les trottoirs bruyants de la ville ne pouvaient guère leur donner qu'une faible idée. Ils y revinrent jusqu'en 1906.

La montée

Tous les Anciens gardent le plus charmant souvenir du Frère Marie-Béatrix qui fut directeur de 1901 à 1907. L'ouverture, dans les paroisses avoisinantes, de couvents admettant aussi de jeunes garçons, causait des fluctuations assez sensibles dans le nombre de pensionnaires. Il fallut dès lors songer à faire un peu de réclame au loin. Le Frère Directeur eut l'idée d'ouvrir les portes du pensionnat aux fils de canadiens établis aux États-Unis qui ne trouvaient pas facilement, dans leur patrie d'adoption, un enseignement adapté à leur mentalité ou à leurs aspirations. Cela répondait par ailleurs à la vocation bilingue voulue par les fondateurs du Collège. Grâce à une propagande intelligente et active, le nombre de

pensionnaires remonta rapidement à 60 et même 80. Cet élan dura plusieurs années et la renommée du Collège s'en ressentit longtemps.

Il faut dire que l'appui précieux des plus hauts personnages de la Province et du clergé ne manquait pas ; les archives conservent avec fierté plusieurs lettres autographes, dont celles du Cardinal L.-N. Bégin.

Une demande faite au gouvernement, dans le but d'adjoindre à l'école une station fruitière, fut accueillie très favorablement et 3000 arbustes de toutes sortes vinrent occuper le terrain libre autour de la propriété. Plusieurs améliorations importantes suivirent. En 1902, une clôture en planches entourait le terrain ; l'année suivante, ce fut la construction d'un préau, si utile pour les jeux aux jours de mauvais temps. Ensuite on creusa une cave et on construisit une cuisine extérieure afin de dégager les appartements devenus trop étroits pour le nombre croissant de pensionnaires. En 1904, les canaux d'égouts sont canalisés ; une installation électrique remplaça le générateur à acétylène et le système de chauffage est remis en meilleur état.

Au grand large

Les œuvres comme les fleurs croissent lentement. Une graine mise en terre, germe ; sa tige monte, s'affermi, des bourgeons se forment, puis à l'heure marquée par Dieu, éclatent sous un soleil joyeux. Il était réservé au Frère Marie-Théophane, directeur de 1907 à 1915, de voir le plein épanouissement du Collège. Rien de bien saillant ne vint marquer la vie ordinaire du pensionnat en cette première année, si ce n'est plusieurs spectacles donnés dans la salle au long des mois. Sous la baguette du F. Claude-Étienne, la musique prit un bel essor ; à côté de la fanfare, il créa un petit orchestre, qui fut bien applaudi lors de la distribution des prix.

À la rentrée de 1908, on comptait 60 pensionnaires et 130 élèves. Cette année est marquée par la visite de S.E. Mgr P.-E. Roy et par la célébration très solennelle du cinquantenaire des apparitions de l'Immaculée-Conception à Lourdes. Afin de donner aux examens, pour le diplôme commercial, une sanction officielle, il fut décidé qu'ils seraient publics. Une commission instituée à cet effet comprenait entre autres : le F. Jos-Émeric, provincial, l'abbé Sévère Villeneuve, vicaire-aumônier, l'Honorable J.-A. Godbout, MM. H. Fauteux et J.-E. Fortin, etc. Les trois candidats présentés réussirent avec honneur. Le 21 juin, les membres de la fanfare font une promenade à Québec où ils sont invités à donner un concert sur la Terrasse Dufferin.

La rentrée 1909 amena 150 élèves dont 70 pensionnaires. Il fallut ouvrir une nouvelle classe. Le délégué du F. Supérieur Général fit la visite du Collège et se montra très satisfait de son fonctionnement. Il fut question d'agrandissement ; toutefois, rien ne fut arrêté définitivement. À la fin de l'année, six finissants conquièrent brillamment leur diplôme commercial.

Érection de la chapelle

En 1910, septembre vit arriver 88 pensionnaires et autant d'externes. Il fallait passer à l'action pour loger convenablement tous les élèves. L'érection d'une chapelle extérieure, formant un joli bâtiment joint au corps central par un passage voûté, est décidée. Les travaux commencèrent le 14 octobre ; ils furent poussés activement, si bien que la construction fut livrée le 8 avril 1911. Simple et modeste dans la sobriété de son ornementation, mais vaste et commode, cette chapelle pouvait aisément accommoder 175 personnes. La première messe y fut célébrée le 20 avril par M. l'abbé Morisset, alors curé de Saint-Victor. Un harmonium-orgue y fut installé ce jour même ; puis le lendemain on bénissait un magnifique Chemin de Croix, en haut-relief, don d'un bienfaiteur insigne.

Le seul candidat présenté aux examens officiels fut diplômé avec très grande distinction. Selon la coutume, la fanfare fit sa sortie vers Québec pour y donner un concert. Le lendemain, elle allait rendre ses hommages à Ste-Anne de Beaupré, avec au retour un arrêt prolongé aux chutes de Montmorency.

À la rentrée des classes, le 4 septembre 1911, le nombre des internes est de 94. Tous les locaux, classes et dortoirs sont pleins à déborder. La chapelle est à peine terminée que déjà il faut songer à l'agrandissement du Collège. De nombreuses démarches furent entreprises par le F. Marie-Théophile afin d'intéresser le Gouvernement à son projet. Fort de l'appui du député Godbout, des commissaires d'école, de la Chambre de Commerce de la ville, elles furent couronnées de succès. Les Supérieurs ayant donné le feu vert, on choisit un architecte en la personne de M. L. Auger de Lévis qui, sans tarder, dressa les plans et devis de la future construction. Pendant ce temps, la vie intellectuelle et sportive ressemblait à une ruche bourdonnante sous l'impulsion des professeurs et surveillants dont, entre autres, les FF. John Michael et Henri-Ambroise. Comme par les années passées, les sept élèves présentés au diplôme réussirent haut la main.

Le 5 septembre 1912, 104 pensionnaires arrivèrent au Collège et purent s'y caser. Le 9 du même mois, grand branle-bas : M. Blais, entrepreneur de Lévis ouvrait le chantier d'une construction qui devait doubler l'ancienne. Un terrain, appartenant à la propriété existante, fut acheté ; ce qui allait faciliter bien des choses. Les travaux allèrent bon train et furent terminés à temps. Les examens eurent lieu les 8-9 et 10 juin, sous la présidence de M. Macheras, directeur de l'École Technique de Montréal. Il se dit enchanté des résultats et fit aux élèves une intéressante causerie sur l'importance de l'instruction en général et la valeur de l'enseignement qu'ils reçoivent dans cette maison. On eut moult à faire durant les vacances pour aménager les nouveaux locaux, approprier les anciens et préparer le programme qui devait marquer l'inauguration et la bénédiction solennelle du nouveau Collège.

Inauguration

L'heure avait sonné où le petit rameau allait devenir un arbre aux allures majestueuses. C'est le 2 octobre 1913 qu'eurent lieu les fêtes de la bénédiction du nouveau Collège et de la statue du Sacré-Cœur. La cérémonie fut rehaussée par la présence du délégué du Cardinal L.-N. Bégin, de M. le Curé Zoel Lambert, de Sire Lomer Gouin, 1^{er} Ministre de la Province, de membres du Clergé, de nombreux ministres et députés, de l'Hon. Cyrille Delage et une foule imposante de la région et même de Québec. Ce fut une journée faste dont on peut lire les échos enthousiastes dans la première page de tous les grands journaux du temps qui ont été conservés dans les archives de la maison.

Après la cérémonie, on fit la visite du Collège et il y eut un goûter servi par les jeunes gens. Ce Collège fut reconnu par les éminents visiteurs comme une des meilleures maisons d'éducation de ce temps, dans la Province. Tout l'extérieur de l'ancienne bâtisse a été complètement remodelé et fondu avec l'extension nouvelle, si bien qu'il est difficile de distinguer ce qui est ancien de ce qui est nouveau, tant les lignes ont été compassées et corrigées avec succès. La partie centrale de l'édifice qui mesure 200 pi. x 45, supporte une coupole de 24 pi. de diamètre sur 24 pi. de hauteur. Une statue du Sacré-Cœur de 13 pi. de hauteur, en bois, recouvert de cuivre doré, surmonte ladite coupole.

À l'intérieur de la maison, une grande salle munie d'accessoires de gymnase ; une scène qui peut servir pour les séances académiques et comme salle de musique ; une salle de récréation pour les plus jeunes et un réfectoire spacieux, clair et bien aéré. Puis aux étages : chambres, parloirs, bureaux, bibliothèque, chapelle, classes d'affaires et de sciences ; infirmerie, dortoirs, salles de douches, toilettes, fontaines hygiéniques, etc.

Les cours sont spacieuses et les terrains clôturés de treillis métalliques. La bonne renommée fait accroître le nombre de pensionnaires jusqu'à 150, parmi lesquels régna toujours un bel esprit comme dans toute bonne famille. L'ambiance et l'espace aidant, le sérieux des études s'intensifia.



Collège du Sacré-Cœur, photo prise en 1969.



Club des Nananes
de 1915-19



Les Invincibles
de 1912.



Corps de Cadets 1916-1917

Par le jeu naturel des triennats de gouvernement, 1915 amena son nouveau directeur, le F. Marie-Béatrix, déjà bien connu. Il devait n'y rester que deux ans, un temps suffisant pour organiser le premier corps de Cadets et pour entreprendre les travaux d'érection de la grande salle extérieure qui devait s'avérer si utile au cours des années suivantes. À nouveau, le F. Mie-Théophile reprend la direction du Collège pour lequel il s'était tant dévoué. Son terme durera 6 ans, bien secondé par le F. Charles-Damien, professeur émérite.

Une grande impulsion fut donnée à la langue anglaise parlée, due en partie au nombre de pensionnaires franco-américains revenus après la grande guerre. C'est aussi en 1922, que prit officiellement forme la classe de technique sous la direction du F. Henri-Ambroise, jusque là surveillant depuis 1910. Ce dernier a laissé un souvenir impérissable de bonté aux anciens élèves et aux confrères qui ont eu le bonheur de vivre en sa charmante et joyeuse compagnie.

On vivait heureux au Collège et sans trop de soucis même si parfois, un retentissant tonnerre se répercutait au loin à certaines heures, au point d'attirer l'écoute de bien des auditeurs étonnés... mais la gent étudiante savait que sous un verbe un peu rude se cachait un grand cœur.

En 1921, on jeta les bases d'une amicale. La première réunion générale se déroula dans une atmosphère joyeuse au mois de juin. Une forte délégation des Anciens de Granby vint rendre un hommage reconnaissant au F. Directeur et aux professeurs dont le souvenir reste impérissable dans leur milieu.

C'est en 1923 qu'eut lieu le premier Conventum des Anciens du Collège. La fête joyeuse et animée se termina par un hommage chaleureux de reconnaissance au F. Marie-Théophile, en fin de mandat. Quelques jours plus tard, celui-ci quittait définitivement cette maison, ce Collège du Sacré-Cœur auquel il s'était donné corps et âme. Son souvenir est resté vivace. Il décédait l'année suivante, le 13 août 1924.

Vers l'avant

Les deux successeurs ne firent qu'un triennat chacun. En 1923, le F. Marcellin Benoît, homme de dévouement et de tact, sut continuer l'œuvre là où son prédécesseur l'avait laissée. Il jeta les bases d'une organisation de jeunesse qui, plus tard, fut affiliée à l'A.C.J.C. Un chapelain permanent fut attaché à l'institution. Il établit un concours d'élocution pour

améliorer le bon langage. Le F. Louis-Patrice le remplaça en 1926. Les études reçurent une nouvelle impulsion et le nombre des élèves augmenta de façon notable. Il dota la maison d'améliorations très utiles, dont l'unification du chauffage et l'installation d'un système frigorifique moderne.

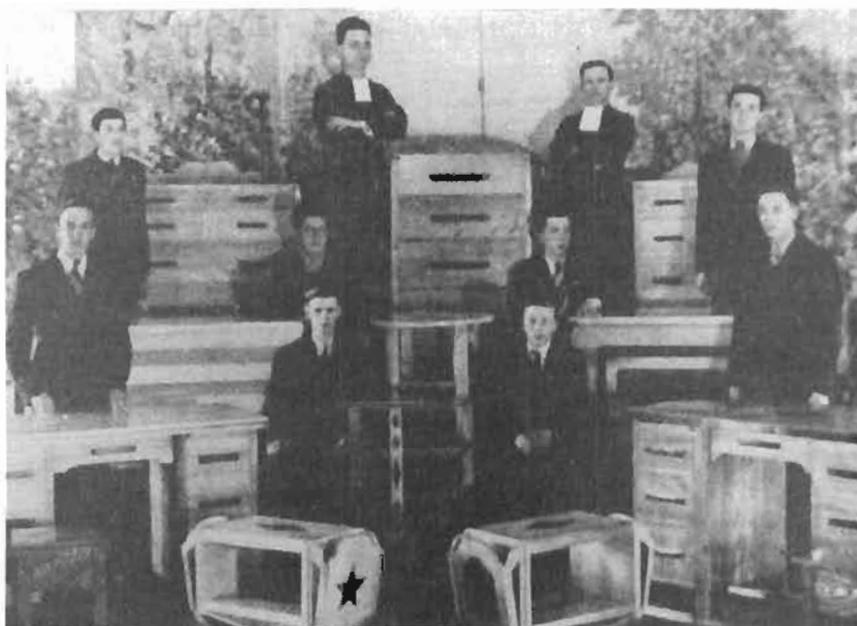
En 1929, le F. Auguste-Henri, professeur depuis 3 ans au Collège, fut nommé Directeur. L'année suivante, il acquit de la Fabrique, grâce à la générosité de M. le curé F.-X. Lamontagne, le droit de passage sur le terrain en face du Collège. Une belle avenue y fut ouverte, à l'entrée de laquelle on éleva une arche imposante, en pierre de taille, surmontée du monogramme mariste, comme pour marquer en quelque sorte le seuil de l'établissement.

Puis, au cours des ans, les parterres s'embellirent. Grâce à l'habileté et à la connaissance en horticulture de quelques Frères dévoués, les haies de cèdre jetèrent vers le ciel des frondaisons neuves, les corbeilles et les plates-bandes se peuplèrent de fleurs odorantes et multicolores, tout le long des deux côtés de la nouvelle entrée. C'était magnifique!

Malheureusement, quelques années plus tard, le droit de passage donné fut retiré et on dut détruire tout ce beau site qui faisait la fierté du Collège et des gens du quartier.

Une première greffe : L'École Moyenne d'Agriculture

En 1931, le député de Beauce, M. Éd. Fortin obtint du ministère ad hoc l'ouverture d'une école d'agriculture. C'était la première du genre dans la Province et, après entente, il fut décidé qu'elle s'ajouterait au Collège. En vue de rendre les cours théoriques plus pratiques, la Communauté acheta une ferme de 110 acres. Cette innovation fut si populaire que les cadres furent remplis dès l'annonce faite. Le 2 septembre 1932, s'inscrivaient 64 jeunes gens, tous fils de cultivateurs, avides de s'instruire des choses de leur profession. Encore une fois, de nombreux dignitaires vinrent souhaiter prospérité et longue vie à la nouvelle École Moyenne d'Agriculture. La direction agricole fut confiée à des diplômés de l'École d'Agriculture d'Oka. Ce furent successivement : M. J. Marceau, M. G. Champoux, Frère Magloire Thibodeau et Frère Louis-Béatrix.



Meubles fabriqués
à notre classe
industrielle en 1944.

Pour faire de nos jeunes des cultivateurs accomplis, avec l'enseignement de l'agriculture, de la religion, du français et de l'arithmétique, la direction de l'école mit au programme le travail du bois et du fer, sous l'habile animation du F. Ignace-Joseph, bien connu de tous les Anciens. Dirigés par un maître dont le dévouement n'a d'égale que l'habileté, les élèves exécutent, chaque année, une série de dessins et d'objets en bois allant du tenon à la mortaise et aux joints, jusqu'à la fabrication de meubles et la construction des bâtiments de la ferme. Plus de 500 jeunes cultivateurs ont bénéficié de tous ces cours donnés à l'École Moyenne d'Agriculture rattachée au Collège du Sacré-Cœur. Près de 200 ont obtenu leur diplôme du cours moyen agricole.

Le 15 mai 1932 s'éteignait doucement, à Iberville, le bon Frère Célestius, Directeur-fondateur du Collège, auquel il était toujours resté attaché. Il fut aussi un très bon recruteur de vocations maristes, spécialement dans la Beauce. Plusieurs lui doivent leur vocation.

Au cours de l'année 1934, pour commémorer le 80^e anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception ainsi que la protection de Marie sur leur œuvre, les Frères érigent, dans le superbe bosquet de la colline, une grotte rustique, d'où la Vierge Immaculée, dominant les cours, semble veiller sur ses enfants.

C'est aussi au cours de cette année, que la Commission Scolaire de Beauceville-Ouest conclut une entente par laquelle le Collège accepte la responsabilité de prendre en charge les externes de cette municipalité.

Fête mariste

Le 30 mai 1935, le Collège du Sacré-Cœur célèbre avec éclat le 50^e anniversaire de l'arrivée des Frères Maristes au Canada.

Programme: Messe d'action de grâces, banquet, démonstration de gymnastique, exposition de travaux scolaires, artistiques, industriels et collections diverses des jeunes naturalistes. Cette magnifique exposition attirera une foule considérable de parents, d'amis et de visiteurs de la région. Tous voulaient témoigner leur reconnaissance et leur admiration à la Communauté et aux éducateurs dévoués et compétents qu'elle fournit à la société. Il y eut aussi, une grande soirée artistique suivie d'allocutions de circonstance. Le tout se termina devant la nouvelle grotte illuminée. On y exécuta les deux beaux chants du SALVE REGINA et de NOTRE-DAME du CANADA.

Sous la direction du F. Henri-Étienne, 1935-1938, l'École d'Agriculture s'adjoint un poulailler modèle. C'est aussi à cette époque que sont construits les balcons et les escaliers qui coupent harmonieusement les lignes un peu rigides des murs et font paraître la maison plus accueillante.

Peu après son arrivée en 1938, le F. Pierre-André fait agrandir la chapelle devenue trop étroite pour le nombre croissant des élèves. Il en profite pour renouveler les bancs, dont quelques-uns datent de la fondation.

Une seconde greffe : La céramique

Ce sera un autre service que le Collège aura rendu à la population beauceronne d'avoir abrité, à leurs premiers débuts, les « Céramistes de la Beauce ». À défaut de local sur les lieux, l'Hon. Henri Renault demande aux Frères de trouver un toit pour cette section. La céramique est une forme d'artisanat propre à fournir aux agriculteurs une source de travail et de revenus pendant la saison morte. L'atelier est logé sous la grande salle et les cours sont suivis par une vingtaine de jeunes boursiers qui s'adaptèrent avec grâce au règlement de la maison, évoluant à côté des autres sections, en y ajoutant leur note d'activité et de bonne camaraderie. MM. Wellie Chochard, Raymond Lewis et F. Jérôme Légaré en furent les premiers professeurs qualifiés. Les progrès de leur art réclamaient plus d'espace avec un

outillage plus compliqué. À l'automne 1948, le Gouvernement Provincial acheta une propriété à St-Joseph, plus près des gisements d'argile, et l'école de céramique s'y installa définitivement.

En 1942, le F. Auguste-Henri reprend la direction du Collège. L'année fut fertile en événements divers.

Le 18 août, c'est le congrès régional de l'U.C.C. Le 23, celui de la J.O.C. Le banquet présidé par le Cardinal J.-M.-R. Villeneuve a lieu au Collège.

Le 17 novembre, un souper aux huîtres rassemble, dans la grande salle, plus de 800 convives venus fêter la nomination de l'Hon. Henri Renault comme Ministre dans le Gouvernement Provincial.

Le 26 du même mois, le Collège acclame le héros de Dieppe, le Colonel Dollard Ménard, ancien élève des Frères. Ce dernier adressa la parole, le soir, devant une foule de 1500 personnes.

Telle une sentinelle toujours en faction sur les remparts, le Frère Henri-Ambroise poursuivait avec entrain son quart de siècle de dévouement au Collège du Sacré-Cœur. Un certain jour d'avril 1943, ses confrères, les élèves, les Anciens et la population de la ville s'unirent pour célébrer son jubilé collégial, par une fête religieuse, familiale et sociale. Tous se pressèrent autour du jubilaire pour lui rendre un éclatant tribut d'hommages où l'esprit et le cœur parlaient le même langage pour exalter le dévouement, l'entrain, le joyeux labeur du professeur et du préfet. Les derniers accords musicaux, à peine terminés, le héros de la fête était déjà debout pour exprimer avec émotion et chaleur sa reconnaissance au Seigneur, à Marie, et à tous ceux qui l'entouraient, pour tant d'hommages rendus. Il ne manqua pas d'égayer son auditoire par quelques histoires et de savoureux souvenirs qui avaient marqué les beaux jours de ses activités collégiales. Il a laissé une trace inoubliable dans son milieu. Sa vie peut se résumer en ces deux mots : SERVIR et SOURIRE.

En juillet 1943, le F. Auguste-Henri est promu Provincial. Il est remplacé par le F. Joseph-Augustalis. Enthousiaste, dynamique, toujours prêt aux décisions généreuses, il entraîne dans son sillage tous ceux qui le coudoient. Dès sa première année, il fait installer un orgue à la chapelle, afin que son petit peuple prie sur de la beauté. Il organise la 12^e année commerciale. Les étudiants remportent des succès signalés aux examens officiels.



Les Céramistes au travail.

La 12^e année scientifique fut organisée en 1944. Il fallut procéder à la modernisation du laboratoire pour répondre aux exigences du programme officiel.

Disparue à cause de la pauvreté des finances, la fanfare va renaître avec l'acquisition des instruments de la 35^e Unité de Québec. Sous la direction experte du F. Ernest-Frédéric, les pratiques allèrent bon train. Après 5 mois d'exercices méthodiques, elle pouvait reprendre ses concerts et participer à diverses tâches, à la grande joie de la population. Leçons de piano et d'instruments à cordes, création d'un orchestre; tout ça contribuait à rehausser les séances au Collège, de même que le chant liturgique et choral.

L'amicale

Il fallait songer à préparer une fête-souvenir pour marquer la 50^e année d'existence du Collège du Sacré-Cœur. Le F. Directeur convoqua une assemblée pour le 2 juillet. Près de 150 personnes répondirent à l'appel: Frères et Anciens dont 5 des premiers élèves à l'ouverture du Collège en 1894. Le but de la réunion était de fonder l'Amicale Mariste de Beauceville, celle de 1923 n'ayant eu guère de lendemain. Après le mot de bienvenue du F. Augustalis, dir. et une prise de contact entre les participants, il fut décidé d'élire, séance tenante, le Comité d'organisation. Voici les noms des membres actifs: Dr Alonzo Jolicœur, prés.; 3 vice-prés.: MM. Josaphat Poulin, Stanislas Veilleux, Séraphin Bolduc; J.-O.-V. Quirion, trésorier; MM. Raymond Lachance, Roland Cloutier, secrétaires. Suivit un dîner à la collégiale, agrémenté par les chants du F. Denis-Émile, de M. Armand Rancourt et de pièces de piano par Raymond Lachance. Après quoi, ils quittèrent avec l'idée de faire un franc succès de ces Fêtes.

En effet, les Fêtes fixées au 10 juillet '45 furent splendides et obtinrent un succès inespéré. Voici le programme: Messe solennelle à l'église paroissiale, banquet au collège, fête sportive sous la présidence d'honneur du Colonel D. Ménard, souper champêtre, exposition scolaire, magnifique soirée, et finalement un splendide feu d'artifice.

Le corps de cadets avait fait peau neuve en revêtant ses nouveaux uniformes, grâce à l'aide de M. Majorique Gilbert, bienfaiteur. Sous la compétence des instructeurs: FF. Sigismond et Émile-Simon, le trophée Strathcona fut gagné à nouveau.

Alors que la ruche bourdonnait d'activités avec ses quelque 200 pensionnaires et de nombreux externes, une rumeur sourde d'abord, mais bientôt plus insistante se répercutait de bouche à oreille; elle finit par atteindre le milieu collégial: c'était l'annonce de la fermeture du pensionnat, en fin d'année scolaire. Le Conseil des Supérieurs Majeurs de la Communauté retenait la maison pour y loger des jeunes gens en recherche de vocation.

Les pensionnaires furent dirigés vers des collèges différents. Naturellement, la nouvelle souleva une assez vive réaction de la part du public de la ville. Cependant, on s'apaisa quand fut reconduite l'entente entre la Communauté et la Commission Scolaire de l'Ouest de la ville en ce qui concernait les externes.

Dorénavant, le Collège du Sacré-Cœur abritera deux sections: le Juvénat Sacré-Cœur et l'Externat Sacré-Cœur.

Une page glorieuse de l'histoire de l'éducation était tournée: c'était la fin d'une époque, mais la vie allait renaître sous une forme différente.

Juvénat Sacré-Cœur

Le Juvénat ouvrit ses portes le 6 août 1948 et 62 jeunes y firent leur entrée. Les classes ne devaient reprendre que le 4 septembre. Entre temps, les jours étaient partagés entre la prière, le travail manuel, les sports, les temps libres selon les goûts de chacun et le repos. Ainsi, un bon coup de main fut donné aux ouvriers qui avaient fait diverses

transformations à l'intérieur de la maison, afin de faciliter la bonne marche des deux groupes qui devaient l'occuper.

La section du Juvénat s'efforça de continuer dans la tradition du Collège, afin de ne pas couper les ponts qui rattachaient les Anciens à leur Alma Mater. Les études classiques et scientifiques, les arts, la musique, la piété et les sports prirent leur essor à la satisfaction des maîtres et des parents. Les fêtes religieuses soigneusement préparées et la beauté des chants rehaussaient les solennités tant dans la chapelle qu'à l'église paroissiale occasionnellement. Le corps des Cadets continua à rafler les trophées. La fanfare, unie aux gymnastes, faisait passer un souffle de gaieté, de jeunesse, et d'énergie aux fêtes civiques et patriotiques auxquelles elle prenait part. D'autres événements sociaux et culturels, renouvelés chaque année, attiraient la population de la paroisse et des environs, contribuant ainsi à la bonne renommée du Juvénat et de la ville.

Les bouleversements sociaux survenus dans la Province eurent pour effet la déstabilisation des familles et par suite la rareté des vocations religieuses. L'ouverture d'écoles secondaires régionales et Cégeps favorisèrent les étudiants à s'inscrire près de leur propre milieu.

À son tour, le Juvénat Sacré-Cœur dut fermer ses portes en 1971.

Beaucoup d'Anciens se remémorent la bonne formation reçue et les jours heureux vécus dans cette maison. Nous ne saurions douter que la plupart d'entre eux font aujourd'hui honneur à l'Église et à la Société.

La fin d'une époque

Sous des apparences extérieures bien convenables, la vétusté avait envahi le vieux Collège de 83 ans. Bien que rafraîchi plusieurs fois, il se ressentait de l'usure intérieure. L'heure était venue de céder sa place à un édifice plus moderne.

Un bon matin d'automne, la machinerie lourde l'encercla et le pic des démolisseurs se mit à l'œuvre, indifférent à la nostalgie des Anciens élèves et de la population. On tenait à sauvegarder la statue du Sacré-Cœur, car, cette statue majestueuse, brillamment illuminée, chaque soir, depuis soixante-quatre (64) ans, avait présidé à tout ce que Beauceville avait connu de beau et de grandiose durant ces années.

Pressée par son dynamique président, M. Marcel Poulin, une idée généreuse avait germé au sein de l'Amicale et avait reçu l'assentiment de la Communauté mariste. De la coupole où elle trônait, la statue fut descendue avec soin et remise en un endroit sûr, sous la garde d'un ancien, M. Yvon Quirion. Œuvre d'un grand artiste-sculpteur, M. L. Jobin, elle avait subi les séquelles des intempéries. Sans tarder, M. Quirion se mit à l'ouvrage bénévolement et travailla des centaines d'heures, par ses soirs, à son rajeunissement. Au printemps suivant, elle fut transportée à l'entrepôt de M. Germain Bérubé, pour y terminer le travail du cuivre et de la dorure, grâce à un généreux mécène en la personne de M. Nelson Jalbert, vice-président de l'Amicale.

Entre-temps, des démarches entreprises par M. Marcel Poulin, conjointement avec la ville de Beauceville, auprès de la Commission Scolaire Régionale La Chaudière, eurent pour résultat la cession d'un terrain, sis en contre-bas de la côte de l'Hôpital, dans le but spécifique d'y ériger un monument historique. On procéda rapidement à la fabrication des bases et de la stèle, de même qu'aux installations électriques pour l'éclairage de l'ensemble. Les frais furent couverts par souscriptions des Frères Maristes, de la Fabrique, des Amicalistes et des citoyens de la ville.

L'installation et la bénédiction solennelle de la statue rénovée du Sacré-Cœur eut lieu en juin 1978, au milieu de l'allégresse générale d'un Conventum. Les Anciens élèves, unis à la

population beaucevilloise en liesse, ressentait le bonheur de la continuité, dans l'union de l'avenir avec le passé et refluaient à l'esprit les strophes du poète Nelligan :

*« Objets inanimés
Avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme
Et la force d'aimer ! »*

Une plaque commémorative, placée à la base du monument, rappelle le souvenir et les noms de ceux qui ont concouru à la réalisation de ce qui fait partie maintenant du patrimoine religieux régional de la Beauce. L'illumination à vie est garantie par la Ville de Beauceville ; un œil magique assure la précision de l'horlogerie. Les bras étendus, le Sacré-Cœur continue à présider aux destinées de tous ceux qui ont voulu perpétuer sa présence parmi eux.



Monument et plaque de la statue du Sacré-Cœur.

Externat Sacré-Cœur : 1948-1971

La fermeture du Collège mettait fin à la convention existante entre la Communauté des Frères et la Commission Scolaire concernant les élèves externes. À la demande des commissaires de la municipalité de Beauceville Ouest, il fut convenu que quelques Frères seraient mis au service des étudiants, dans des locaux aménagés pour leurs besoins. Au cours de l'année, sous la poussée du Curé et de plusieurs paroissiens, les deux commissions scolaires Est et Ouest finirent par s'entendre pour signer un contrat entre elles et la Communauté, fixant l'engagement des Frères et la location de locaux pour assurer le bon fonctionnement de l'école.

La maison fut aménagée à la satisfaction de tous, de sorte que les deux sections de jeunes étudiants et les deux communautés purent vivre côte à côte, sans heurts et en bonne harmonie.

Donc, en septembre 1949, l'Externat Sacré-Cœur prenait son existence propre. À l'ouverture des Classes, 160 élèves firent leur inscription. Frère Éloi-Gérard, ancien élève, fut le premier Principal. Il organisa les classes de la première à la dixième année, avec le but d'atteindre, dès que possible, la douzième commerciale et scientifique, pour répondre à la demande des commissaires. Les résultats de fin d'année furent excellents, si bien que trois ans plus tard, le but était atteint. Tout allait pour le mieux quand, par le jeu d'un particularisme tenace, la division se créa entre les deux commissions scolaires. Beauceville Est construisit son école et rapatria tous les élèves du cours primaire. Plus tard, en 1960, ce sera au tour de Beauceville Ouest de construire l'école St-François. Le Président, M. le Dr Pomerleau, aidé de C.-E. Rancourt firent appel aux Frères et reçurent une réponse favorable. Frère Simon-René prit la direction de cette école primaire et secondaire, secondé par quelques Frères et des instituteurs et institutrices laïques. Les migrations ne faisaient que commencer. En 1966, l'école De Léry, sise à Beauceville Est, devint École Secondaire Régionale ; celle de l'Ouest gardait le cours primaire jusqu'à la 7^e année. Les Frères, ayant à leur tête, F. Nazaire Labonté, allèrent enseigner au secondaire.

Au cours de ces années, il y eut grand branle-bas. Le Ministère de l'Éducation proposa la réorganisation des programmes et le décroïsonnement des cours. La mixité fut admise dans les écoles. Le Juvénat fut affilié à la Régionale.

Les élèves des campagnes furent transportés par autobus, ce qui augmenta le nombre des étudiants. Les maisons s'ouvrirent à des groupes différents. Le Juvénat garda le cours classique et les 8^e années jusqu'en 1971, date de sa fermeture. À ce moment-là, le vieux Collège fut vendu à la Commission Scolaire. Après le départ des externes en 1964, les locaux préparés pour eux servirent pour des cours aux adultes et l'éducation permanente s'y installa définitivement, si bien qu'en 1971, onze classes fonctionnaient régulièrement, ayant comme professeurs quelques Frères et des professeurs laïques.

En septembre 1971, le premier cycle du secondaire vint prendre place dans les locaux laissés libres par le départ des juvénistes. L'Externat Sacré-Cœur reprit vie sous le dynamisme de son principal, F. Nazaire Labonté. Tous les groupes qui ont fréquenté l'Externat durant son existence en ont gardé le meilleur des souvenirs. La section du Juvénat avait continué les traditions établies par l'ancien Collège. Ainsi, les jeunes beaucevillois y retrouvaient l'âme, l'ambiance heureuse qui avait nourri les aspirations de leurs devanciers ou de leurs parents.

Mais le vieux Collège était voué à la disparition. Il fit place à l'agrandissement de l'École St-François, qui en 1977, prit le nom de Polyvalente et où le F. Nazaire Labonté termina sa carrière, comme préfet, jusqu'à sa retraite en 1982.

À l'aube de son Centenaire au pays, la Présence Mariste se fait toujours là, plus modeste, plus timide peut-être, mais toujours vivante. Elle assure un service diversifié dans le contexte de l'Église et de la société d'aujourd'hui.

Pour souligner les nombreuses réussites dans tant d'organisations diverses : liturgiques, sociales, artistiques, sportives des quelque trente dernières années, il faudrait ajouter de longues pages... Qu'il nous plaise de relever simplement la continuité du bel esprit et des bons résultats académiques des étudiants de cette époque, grâce à leur application, à leur ardeur au travail et aussi, sans doute, à l'amour et au dévouement de leurs professeurs religieux et laïques.

Le livre reste ouvert pour un prochain chroniqueur...

L'Amicale mariste de Beauceville

Elle mérite bien une mention honorable dans cette chronique. Depuis sa fondation en 1923 et sa « résurrection » en 1948, elle a parcouru une longue route, parsemée de rencontres joyeuses, où maintes fois, l'on a revu des Anciens heureux de se retrouver ensemble, de renouer de vieilles amitiés, de rappeler de vieux souvenirs, d'être de nouveau, pour quelques heures, les écoliers espiègles de jadis.

On a pu déchiqeter le corps, le faire disparaître, mais on n'a pu tuer l'âme du Collège Sacré-Cœur. Elle vit toujours en chacun des Frères et des Anciens qui peuvent paraphraser, en les adaptant, les mots de la chanson : « J'aimais la vieille maison grise, où j'ai grandi près du foyer. Les heures y coulaient sans surprise, à l'ombre du vieux clocher. » Douce souvenance qui envahit l'âme de bonheur, comme un bon coup de soleil, un matin de mai embaumé... et d'une douceur où il se mêle un peu d'amertume, juste ce qu'il faut pour engendrer la mélancolie et tenir éveillé le désir des retrouvailles périodiques, si agréables et si chaleureuses.

On reste étonné de voir le nombre de Conventums convoqués par les dynamiques Présidents : les A. Jolicœur, Roland Cloutier, Marcel Poulin, aidés de leur équipe, avec une continuité exemplaire et régulière, même quand l'Alma Mater eut disparu. Il y en a eu de plus marquants dû à des circonstances particulières : soit pour honorer des Anciens, tel le général Dollard Ménard, soit pour dire adieu à la vieille maison et décider de prendre en charge toute l'organisation concernant la statue du Sacré-Cœur telle que décrite ailleurs. Tous eurent des succès éclatants et inespérés. HOMMAGE à vous, Anciens élèves et Maîtres! Vous avez donné un magnifique exemple de fidélité en ces temps de mouvance parfois folichons, où tout ce qui a existé doit être déboulonné pour être remplacé trop souvent à vide...

Et maintenant, pour souligner les CENT ANS d'arrivée des Frères Maristes au Canada, dont 90 à Beauceville, l'Amicale, par son président Marcel Poulin et son conseil, prépare un grand Conventum de tous les Anciens du Collège de jadis et des écoles qui ont pris la relève, pour le mois de mai 1985. Nous augurons un magnifique succès dans la lignée des précédents.

Les Anciens, où sont-ils? Que font-ils? Qui sont-ils? Difficile à répondre! Sans doute, d'excellents citoyens et d'excellents chrétiens!...

HISTORIQUE de l'HÔPITAL SAINT-JOSEPH à BEAUCEVILLE

L'Hôpital Saint-Joseph de Beauceville s'est fait longuement désirer. Les premières négociations ont été entreprises dès 1878, par Monsieur le curé Tessier, auprès des Sœurs de la Charité de Québec. La Fondatrice de cette Congrégation, Mère Marcelle Mallet, n'était décédée que depuis sept ans; elle avait laissé à ses filles un esprit de grande compassion envers les pauvres et les malades. Le projet eût été accepté si la Congrégation avait eu moins d'œuvres à faire vivre.

En octobre 1892, arrive comme curé à Saint-François-de-Beauce, Monsieur l'abbé Louis-Zoël Lambert. C'est un prêtre zélé et plein d'initiative; il remarque vite les besoins de sa paroisse et, à son tour, passe à l'action. Au début d'août 1894, la construction d'un hôpital est décidée. Un terrain est acquis et une petite maison est prête à répondre aux urgences.

Le bon Curé rend alors visite aux Sœurs de la Charité de Québec et court sa chance. Pourraient-elles se charger de l'administration de sa maison et prendre soin du malade qui s'y trouve présentement, surveiller les travaux de construction et l'aider à recueillir des souscriptions dans sa paroisse, enfin ouvrir un pensionnat ainsi qu'un externat pour l'éducation des filles?



Photo de l'Hôpital actuel

La réponse, signée le 7 août 1894 par Mère Sainte-Hélène, supérieure générale, est précise. Tout est accepté, sauf le pensionnat, afin « de ne nuire en rien » à ceux de St-Joseph et de St-Georges. Mais le Curé tient à réaliser son projet : ce sera tout ou rien. Il refuse donc l'offre conditionnelle des sœurs de Québec.

Il tâche de recueillir des fonds pour la construction en vue et revient, deux ans plus tard, vers les Sœurs de la Charité de Québec, par l'intermédiaire de Monseigneur Bégin, alors administrateur du diocèse de Québec. Quel regret pour les sœurs d'être obligées de refuser à nouveau, un projet tout ordonné aux malades, aux pauvres et aux jeunes ! C'était en 1896.

Le charitable et entreprenant Curé ne compte pas avec ses peines. Il réussit à confier son pensionnat aux Religieuses de Jésus-Marie et entreprend un voyage en Europe, afin d'obtenir des hospitalières. Une Congrégation française, les Sœurs de Saint-François-d'Assise, accepte de prendre la direction de l'hospice, en attendant de prendre celle de l'hôpital.

Dès 1904, des sœurs dûment qualifiées quittent donc Lyon pour la Beauce canadienne. Malgré leur compétence, l'entreprise est hardie ; aussi, ne faut-il pas s'étonner si, faute des avantages requis, l'œuvre ne peut se développer. Après huit ans d'inlassable dévouement auprès des vieillards et des pauvres de la région, ces dignes hospitalières laissent leur premier champ d'action pour un autre plus vaste, emportant à Québec les regrets de tous.

Mais le Curé, loin d'abandonner son projet, le développe. Fruit de ses rêves et d'immenses sacrifices, son hôpital aura des bases solides et des dimensions permettant d'agrandir au fil des besoins et des années. La surveillance du chantier est confiée à Monsieur Charles Bernard, homme d'une probité reconnue, et d'un grand dévouement pour les pauvres.

Les généreux Beaucerons n'ont pas attendu le vingtième siècle pour commencer le bénévolat auprès de ceux qui souffrent. Mademoiselle Clotilde Fontaine, femme ouverte à toutes les misères, prend soin des valétudinaires, tout en secondant Monsieur Bernard dans ses travaux. Pour économiser, elle décide de mettre tout son monde au rez-de-chaussée. L'intendant général du logis — c'est le bon Curé — constate que la bonne volonté ne peut suffire dans l'administration d'une maison comme la sienne. Comment y remédier ?

Vers la fin de 1916, Monsieur l'abbé François-Xavier Couture devient chapelain à l'hospice. Il demeure avec les vieillards, partageant leur vie et s'efforçant d'améliorer leur sort. De concert avec le Curé, il prie et se sacrifie, afin d'infléchir le cours des événements et de faire reprendre les négociations avec les Sœurs de la Charité de Québec. Le projet a un puissant allié en la personne de Monseigneur Paul-Eugène Roy, bras droit de l'archevêque de Québec, Monsieur le Cardinal Bégin. Il est bientôt accepté.

Le 24 mai 1917, sous les auspices de Notre-Dame Auxiliatrice, les fondatrices arrivent à Beauceville, accompagnées de Mère Sainte-Ludgarde, supérieure générale. Par une heureuse coïncidence, on chôme, ce jour-là, la « Saint-Zoël », fête patronale du Curé. L'accueil est chaleureux; une foule de personnes, dont des notables de Beauceville, les Religieuses de Jésus-Marie et les Frères Maristes, avec leurs élèves respectifs, surtout les vieillards de l'Hospice « en grande tenue »; tous témoignent leur satisfaction de recevoir les sœurs.

Devant ce déploiement, les arrivantes sont bien confuses. Elles ne demandent qu'à se mettre à la besogne au plus tôt. L'hospice, où les accueillent Monsieur Charles Bernard et Mademoiselle Clotilde Fontaine, est une belle construction en brique rouge, de 136 par 60 pieds, à quatre étages, y compris le rez-de-chaussée. Il abrite alors onze vieillards et vieilles infirmes.



Mère Ste Ludgarde,
supérieure générale



S.S. Apoline, supérieure locale

Les appartements habités sont larges et bien éclairés; ils ne sont pas suffisants. Avec l'aide des Frères Maristes et de leurs élèves, les sœurs organisent d'abord un réfectoire pour Monsieur le Chapelain, puis entreprennent le déblaiement des chambres des deuxième et troisième étages. Mais quelles sont ces fondatrices ?

Les annales communautaires ont conservé leurs noms :

- Sœur Ste-Apolline (Amanda Gagnon, 1868-1956), supérieure,
- Sœur St-Polycarpe (Emma Dumont, 1874-1961),
- Sœur Ste-Foy (Marie-Aimée Dallaire, 1885-1933),
- Sœur St-Malo (Laura Lévesque, 1888-1946),
- Sœur St-Noël (Claudia Demers, 1890-1924).

Notons, en passant, que le mandat de supérieure se double alors automatiquement de celui de « fermière », car le futur hôpital est bâti sur un vaste terrain, où rien ne manque, pas même l'érablière.

Les seuls bénéficiaires de la maison sont d'abord, avec les personnes âgées, les orphelins et les orphelines; on reçoit des malades seulement par exception. En 1923, les



Photo du premier hôpital

médecins de Beauceville demandent aux religieuses quelques chambres et salles pour y traiter leurs malades. La requête acceptée, les enfants sont dirigés vers l'orphelinat de Saint-Joseph de Beauce, tenu par des sœurs de la même Congrégation. On isole un étage au bénéfice des vieillards. La maison compte bientôt vingt-cinq lits pour malades, une salle d'opération et tout le matériel nécessaire

L'institution continue d'étendre ses ailes, suivant les besoins de la région. En 1947, elle devient un hôpital de soixante lits et de dix berceaux, pouvant en outre héberger une centaine de vieillards. Le site élevé offre aux hospitalisés un air salubre et toutes les beautés de la nature beauceronne. Le vieil hôpital devient trop étroit. Les médecins, qui n'arrivent plus à donner à leurs patients tous les soins requis, décident, en 1961, de prendre l'affaire en main.

Il s'agit désormais d'obtenir du Ministère de la Santé l'aide nécessaire à un nouvel agrandissement. Un mémoire, formulant les requêtes des autorités de l'Hôpital, des médecins et des maires des paroisses environnantes, est présenté au député de la Beauce, Monsieur le Docteur Fabien Poulin. Plus d'une dizaine de rencontres ont lieu à Québec ou à Beauceville, avec les différents « responsables des octrois », sans une lueur d'espoir.



Sœur Sainte-Marie-Marthe, supérieure locale en 1962

La Commission générale des Hôpitaux Catholiques du Québec tient un Congrès qui débute à Québec, le 5 septembre 1962. Les sœurs de l'Hôpital de Beauceville entendent profiter de ces importantes assises et y députent six des leurs, dont la supérieure, Sœur Sainte-Marie-Marthe. Quelle n'est pas la surprise de la supérieure quand Monsieur Jean-Luc Dussault, secrétaire du Ministre de la Santé, vient lui apprendre l'heureux dénouement des démarches entreprises ! L'autorisation d'agrandir est enfin accordée officiellement.

La nouvelle se répand comme l'éclair et bientôt la jubilation gagne tout Beauceville. Le matériel est apporté, des échafaudages sont dressés et la plus grande activité envahit le terrain ; la levée de la première pelletée de terre est fixée au 13 septembre suivant. Un rêve devenu réalité !

La Fête intéresse tous les généreux Beaucerons, mais on doit forcément limiter les invitations à des représentants de chaque couche de la société. La cérémonie se déroule dans la simplicité et la beauté. Monsieur le Curé, l'abbé Louis-Joseph Ferland, félicite l'assemblée d'avoir pensé à demander les bénédictions du Ciel sur cette entreprise, car « Si le Seigneur ne bâtit la Maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent ». Avec Monsieur l'abbé Charles-Auguste Roberge, aumônier de l'Hôpital, il bénit ensuite le terrain ainsi que tous les efforts de ceux qui y travailleront.

La parole revient ensuite à Monsieur Alphonse Couturier, Ministre de la Santé. Médecin de profession, il attache une grande estime aux institutions hospitalières ; de plus, il connaît particulièrement la région de la Beauce où il compte beaucoup de fidèles amis. Avec délicatesse, Monsieur le Ministre renvoie, à tous ceux qui sont présents, le mérite des subsides apportés à l'Hôpital. Si l'État a pu en fournir, c'est grâce à la générosité de tous ceux qui paient des taxes. Puis, aux applaudissements de toute l'assistance, il tranche la pelouse et enlève une « grosse pelletée de terre ». Geste historique que chacun refait, à sa suite.

Le 20 juin 1965 marque une nouvelle étape. Dans son campanile, la vieille cloche de cuivre, silencieuse depuis de nombreuses années, chante de bonheur pour célébrer la bénédiction du centre hospitalier de Beauceville. L'honneur de poser ce geste revient à Monsieur le curé, l'abbé Louis-Joseph Ferland, comme celui d'inaugurer solennellement l'Hôpital Saint-Joseph de Beauceville appartient à Monsieur le Ministre de la Santé, l'honorable Alphonse Couturier, au milieu d'une assistance aussi nombreuse que distinguée.



Sœur Yolande Bonner, supérieure générale



Sœur Fabiola Renaud, supérieure locale en 1985

Des circonstances gouvernementales obligent finalement les Sœurs de la Charité de Québec à se désister de leur institution pour malades et personnes âgées ; l'acte en est signé le 7 décembre 1984.

Bien des personnes ont travaillé à donner à l'Hôpital, devenu Pavillon St-Joseph, sa vive allure actuelle. Sont plus nombreuses encore celles qui les ont soutenues de leurs efforts, de leur temps, de leur encouragement. Les Sœurs de la Charité de Québec désirent exprimer un merci sincère à chacune, à chaque groupe, à chaque comité ! Merci surtout au Seigneur, qui a permis à cette maison de fournir son humble apport au rayonnement de son Royaume !

(Extraits des Annales des Sœurs de la Charité de Québec)



ÉCOLE NORMALE de BEAUCEVILLE

1923 à 1969

Vision du passé...

ÉCOLE JÉSUS-MARIE de BEAUCEVILLE

1973...

Beauté du présent... — Avenir rempli d'espoir...

VISION DU PASSÉ

À Beauceville, il y eut une ÉCOLE NORMALE qui a marqué l'histoire de notre paroisse. La vaste construction en briques rouges, décorée de briques blanches, est toujours là et rappelle un passé fécond dont l'actuelle ÉCOLE JÉSUS-MARIE assure un présent également prometteur.

C'est au zèle du grand éducateur que fut le Curé Lambert que revient le projet d'une École pour la formation des maîtres à Beauceville. Dès 1913, secondé par la Commission

scolaire, il faisait les démarches initiales auprès du Comité catholique de l'Instruction publique et du Gouvernement de l'époque, en vue d'obtenir la création d'une École Normale de filles en sa paroisse.

À l'automne de cette même année, le Comité recommandait l'établissement d'une École Normale à Beauceville sous la direction des Religieuses de Jésus-Marie. La guerre de 1914 retarda l'exécution du projet.

Le 13 avril 1922, l'approbation définitive est accordée et, le 6 juin suivant, le contrat était signé entre le Gouvernement et les Religieuses de Jésus-Marie. La réalisation ne différa pas.

1923: Au début de septembre, le Couvent de Beauceville abrite les premières Normaliennes. Nos religieuses de Beauceville-ouest fourniront ainsi les locaux aux élèves et à leurs professeurs pendant la construction de l'École.

1925: Le 31 août, c'est le transfert de l'École dans le nouvel édifice spacieux, inondé de lumière qui s'élève sur la colline, du côté est de notre ville. Les religieuses du temps ont raconté et loué la charité admirable des citoyens de Beauceville qui n'ont rien épargné pour aider l'installation des religieuses et la préparation de la rentrée des Normaliennes, prévue pour le 7 septembre de cette année.

Pendant la dernière quinzaine d'août, nous disent nos Annales, les corvées se multiplient. Ce sont des Anciennes qui cousent à la lingerie du Couvent, qui encaissent pour le déménagement, pendant que d'autres déballent à l'École Normale. Ailleurs, ce sont les parents eux-mêmes qui transportent meubles et marchandises d'une rive à l'autre, alors que d'autres les installent. Les Frères Maristes du Collège viennent eux-mêmes monter les pupitres: il n'y avait évidemment pas d'ascenseur en ces débuts. Les élèves du temps et leurs petits frères nous sont secourables. Il ne faut pas oublier de signaler les parties de cartes organisées par le Curé et les paroissiens, dont le revenu intégral était offert pour l'École Normale. Comment ne pas rappeler aussi la grande kermesse de ce mois d'août aux nombreux kiosques construits bénévolement et garnis gratuitement de multiples objets qui rapportèrent une jolie somme, autre don généreux pour aider à diminuer la dette de l'École Normale.

Cet intérêt de toute la population, fruit d'une vraie charité et d'une profonde estime de la formation des jeunes, fait partie de notre patrimoine ainsi que la gratitude des Religieuses de Jésus-Marie.

De 1923 à 1969, environ 5 000 étudiants et étudiantes, futurs éducateurs et éducatrices, fréquentent l'École Normale de Beauceville, soit dans les cours réguliers, ou dans les cours post-scolaires. Les Religieuses de Jésus-Marie, sous la direction de Principaux remarquables et avec l'aide d'un professeur laïque, excellent éducateur, s'appliquent à dispenser un enseignement de qualité apte à préparer ces jeunes à remplir leur mission dans l'Église, la famille et la société.

Pour atteindre ce triple objectif, que faisaient ces jeunes pendant ces années de formation? Rappelons quelques souvenirs.



M. l'abbé Joseph Fleury

M. l'abbé Octave Fleury, premier Principal, et Mère St-Maxime furent les pionniers de l'orientation de cette œuvre.

Les premières Normaliennes n'ont pas oublié l'abbé Fleury, grand pédagogue, d'une formation intellectuelle dépassant l'ordinaire, très dynamique, possédant une volonté à toute épreuve, et surtout d'une bonté conquérante qui savait rapidement gagner tous les cœurs.

Elles se rappellent également ses cours d'apologétique et de philosophie, donnés avec l'art

d'un maître. Elles ont aussi gardé mémoire de son grand amour de la Vierge Marie, amour communicatif qui a imprégné leur vie.

N'est-ce pas lui, de concert avec Mère St-Maxime, qui a choisi comme patronne de notre École, Notre-Dame de Grâce, si bien qu'au tout début, le nom de l'Institution était: École Normale Notre-Dame de Grâce.

Par la suite, ce nom dut être changé pour éviter la confusion, vu le grand nombre d'Écoles Normales. La nôtre fut la 13^e dans la Province, mais en 1963, il y en avait 75! Notre-Dame-de-Grâce n'en demeura pas la Patronne. En 1973, lors des Noces d'or, les Anciens et Anciennes ont offert une magnifique statue de marbre représentant Notre-Dame, solennellement inaugurée sur le terrain face à l'entrée.

Et Mère St-Maxime? Qui était-elle? On dit qu'elle était grande dans tous les sens du terme. Au physique, M. St-Maxime mesurait plus de six pieds! Caractère magnanime, esprit sérieux aux vues larges, volonté puissante, cœur désintéressé: on le voit, la proportion de sa stature et de l'ensemble de sa personnalité s'harmonisaient parfaitement. Pas étonnant qu'elle inspira à tous admiration et déférence. Elle fut une apôtre éducatrice et une religieuse accomplie. C'était une passionnée de la Vérité. Toute son activité intellectuelle tendait à développer chez les jeunes cet équilibre moral, fruit de l'adhésion au Vrai. Et sa bonté maternelle, dit une Ancienne, nous prenait le cœur pour toujours. Elle était une éveilleuse d'idéal!



M. St-Maxime

On ne s'étonne pas que le premier Principal et la première Directrice aient rêvé grand pour les Normaliennes. Leur élan se communiqua et les succès enregistrés nourrirent l'enthousiasme et confirmèrent le sérieux de l'Institution, dont l'apport pédagogique dura aussi longtemps que les Écoles Normales de la Province de Québec. La devise de notre École: *Je fais mon sort et celui d'un grand nombre*, se vérifia dans les faits

Rien n'était négligé. Les exigences du temps favorisaient la discipline et aidaient ainsi la formation aux diverses disciplines: intellectuelles, artistiques, patriotiques, spirituelles. Qui, des étudiantes de ces nombreuses années, ne se rappelle les débats oratoires, le théâtre classique rendu avec un art remarquable, les concerts présentés par des artistes réputés, les conférences données par des experts. Il y eut aussi les sorties culturelles en groupe, favorisées plus d'une fois, par des amis de Beauceville qui assuraient le transport gratuit de cette gentille écolière dans leurs propres voitures, soit à St-Georges, St-Victor et même à Québec. Et que dire des Semaines Patriotiques, et des rencontres avec le Seigneur animées par des hommes de Dieu, sans oublier les jeux de toutes sortes, les fêtes à la tire à la cabane de notre érablière de 3000 érables en ce temps, et les glissades et les espiègleries... pas toujours goûtées de la Direction! Tout ceci dans le cadre d'un enseignement respectueux des programmes et de l'objectif de l'École, dans un climat d'ouverture à une évolution constructive qui amena l'obtention du Brevet «A».

Beaux souvenirs qui font partie du patrimoine que le siècle et demi de notre paroisse nous invite à célébrer!

Nous aimerions nommer toutes les personnes qui ont donné le meilleur de leur art et de leur cœur pour éduquer les nombreux jeunes qui leur ont été confiés. Les sept Principaux et les deux Principales méritent une citation d'honneur. En 1927, M. l'abbé Alphonse Gagnon succédait à M. l'abbé Joseph Fleury. Il hérita de l'idéal du Fondateur et sut le faire partager par tous pendant huit ans. En 1934, il était remplacé par M. l'abbé Christie Foy qui se dévoua à l'œuvre jusqu'en 1941. M. l'abbé Eugène Dumas prenait la relève pour quatre ans, suivi de

M. l'abbé Thomas-Philippe Cloutier, pour un triennat. Puis, ce fut M. l'abbé Charles-Henri Bérubé, qui nous garde encore son amitié. Il se dépensa à l'École pendant 7 années, de 1948 à 1955. Son successeur, M. l'abbé Léo Duval a, selon son propre témoignage, battu tous les records, avec neuf années de principat, 1955-1964. Après son départ, ce fut une religieuse bien connue à Beauceville, ancienne normalienne, M. Ste-Jeanne-de-Domrémy (S. Thérèse Poulin) qui endossa la responsabilité. Depuis 1971, elle est la Supérieure générale de notre Congrégation de Jésus-Marie. Elle quitta l'École Normale en 1967, laissant le Principat à Sœur Marie Talbot, (Marie-de-la-Trinité) qui dirigea les dernières années de notre École Normale, soit de 1967 à 1969.



Mère Thérèse Poulin
(S. Jeanne-de-Domrémy)
supérieure générale des R. de Jésus-Marie

À chacun des Principaux et aux deux Principales revient une gratitude proportionnelle à leur dévouement incalculable et à leur compétence dont le magnifique développement de l'École Normale de Beauceville est la preuve la plus éloquente.

Nous tenons à rappeler, au moins globalement, le souvenir de toutes les religieuses qui, pendant près de cinquante ans, ont contribué, dans les divers services de la maison, au succès de l'œuvre apostolique réalisée en notre École Normale, qu'il s'agisse des Supérieures et de leurs Conseils, des différentes Directrices, des enseignantes, des ménagères, des cuisinières, des jardinières, — fermières déjà expérimentées — et même des « sucrières » de la Saison du sirop d'érable!

Qu'il nous soit permis, cependant, d'en nommer quelques-unes dont le souvenir s'inscrit particulièrement dans cet Album de Fête.

Parmi les Directrices qui ont œuvré le plus longuement auprès des Normaliennes, figure Mère Ste-Catherine-de-Ricci, professeur dès 1923 et Directrice de 1927 à 1943! Impossible d'oublier son ardeur pour toutes les bonnes causes, sa gaieté communicative, son patriotisme à toute épreuve, son zèle pour le bon parler français, et par-dessus tout, son amour du « Petit Roi de Grâce », de Notre-Dame, et son culte pour le don gratuit de soi. Elle est présentement dans le 4^e Age... et ses Anciennes ont une très large part de son zèle priant pour leur bonheur.

D'autres noms sont toujours en mémoire. Nous songeons à Mère Marie-de-l'Espérance dont la confiance audacieuse, aidée d'une intelligence remarquable, a contribué au soutien et au développement rapide et merveilleux de l'œuvre. Nous pensons à la ferme organisée dès les débuts, ainsi qu'à la cabane à sucre construite dans les premières années, et à l'odyssée du Manoir dont elle reste la première responsable. Avec elle, tout semblait possible!

Une autre, native de Beauceville, Mère St-Sébastien (Alice Bolduc), a contribué, comme Directrice et comme professeur pendant plusieurs années, au progrès intellectuel selon l'idéal de l'École.

Mère St-Pierre-de-Rome (Jeanne Marois), ex-normalienne, en est une autre que toutes connaissent et aiment. Elle fut professeur et plus tard Directrice. Ce qui la caractérise, disent ses Anciennes, c'est la place de choix qu'elle nous garde dans son souvenir. Elle a connu plus de 25 générations de Normaliennes et « on dirait qu'elle nous a toutes présentes à la mémoire et à son intérêt. » Elle a aussi exercé son art d'éducatrice comme professeur et Directrice des cours post-scolaires, cours destinés aux maîtres qui désiraient de nouvelles qualifications pédagogiques.

Dans cette tâche, elle a eu une collaboratrice inoubliable: Mère Marie-de-la-Protection (Anne-Marie Lacourcière), une beauceronne de St-Victor, qui a enseigné longtemps à l'École Normale. Ceux et celles qui l'ont connue revivent son accueil chaleureux et le

charme de ses vives réparties. Excellent professeur, toujours disponible, et pour les cours réguliers et pour les cours post-scolaires du samedi et pendant les vacances d'été, elle a eu une part très appréciée dans la formation pédagogique de plusieurs générations de jeunes et moins jeunes de notre École Normale.

Nommer Mère St-Félix-de-Valois, Directrice de 1957 à 1963, c'est rappeler une période d'un essor particulier dans le développement de l'École Normale, sous la direction bienfaisante de sa riche personnalité. C'est elle qui dut voir, en 1961, aux améliorations nécessaires et au nouvel agencement requis pour les cours, en vue du « Brevet A ». On sait que ce Brevet équivalait au Baccalauréat en Pédagogie et permettait de s'inscrire à l'Université Laval pour la Licence en Pédagogie, précieux avantage pour la carrière de nos futures éducatrices. Lors de son départ, M. l'abbé Duval, Principal, lui rendait un hommage dont nous aimons citer l'extrait suivant : « Le souvenir de son inlassable dévouement, de sa psychologie profonde au service du bien, de sa compréhensive bonté, de son distingué savoir-faire, de son sens du travail bien fait et consciencieux, de sa charité admirable, restera dans toutes les mémoires. »

L'École Normale comptait toujours dans son personnel un professeur laïque, nommé et subventionné par le Département de l'Instruction publique.

Nous rappelons avec émotion le souvenir du professeur Achille Goulet. Dès 1923, il commençait son enseignement à l'École Normale de Beauceville. En 1948, l'École célébrait le 25^e anniversaire de son professorat. En 1950, l'accident tragique de l'Obiou interrompait brusquement sa carrière longue et bienfaisante et nous laissait de profonds regrets. Sa dominante en pédagogie était la compréhension. Les Normaliennes se rappellent sûrement cette caractéristique de M. le Professeur, au moment critique des « notes » ! Il invitait avec une douce insistance à allier indulgence et fermeté, avec un faible pour la première...

M. Joseph Aubé fut aussi très apprécié. Il obtint bientôt la charge d'Inspecteur. C'est M. Antoni Drolet qui lui succédait en 1954. Sa culture, sa compétence pédagogique et son dévouement ont marqué la formation de nos Normaliennes.

Dans les dernières années de l'École, d'autres se sont ajoutés pour une période nécessairement brève, étant donné le destin des Écoles Normales. Tous ces professeurs laïques ont une large part à la gratitude due à chacun.

L'École Normale doit beaucoup également au zèle éclairé, joint à un dévouement incalculable, des Aumôniers qui se sont succédé pendant le demi-siècle de son existence. Leur tâche discrète a su orienter les jeunes et soutenir dans l'espérance tout le personnel. Nous aimons que leurs noms soient conservés comme marque de gratitude dans cet Album Souvenir. Ce sont MM. les abbés Louis Caron, G.N. Pelletier, Thomas Cloutier, Régis Lessard, Fernand Doyon, Amédée Busque, Jean-Paul Labrie, présentement Évêque auxiliaire du Diocèse de Québec, et M. l'abbé Louis-Philippe Béchard.

Une École Normale devait offrir, périodiquement, à ses élèves, des classes d'application. Pour cela, il nous fallait un externat. Dès la première année, cette exigence fut réalisée. Au début, nous avions les deux premières années du cours élémentaire. En 1925, nous avions déjà 18 petites élèves inscrites. Plus tard, nous aurons jusqu'aux 10^e et 11^e années du cours, au total 110 élèves.

Nos religieuses de Jésus-Marie furent des professeurs de ces classes avec l'aide de laïques. Une de celles-ci se dévoua pendant 17 années à cet externat. C'est Candide Rodrigue, très estimée des familles et du personnel de l'École, dont nous gardons un très reconnaissant souvenir.

Il y aurait encore de nombreux souvenirs à remémorer. Nos Annales les ont enregistrés fidèlement. Pour conclure cette « Vision du Passé », le tableau suivant nous paraît être la réponse concrète à l'objectif pour lequel l'École normale était fondée en 1923, et au dévouement immense prodigué par ceux et celles qui ont si généreusement contribué à cette œuvre.

2860 Brevets d'enseignement furent décernés aux étudiants-maîtres de notre Institution :

de 1923 à 1954 :	1 207 Brevets élémentaires
de 1923 à 1956 :	469 Brevets complémentaires
	196 Brevets supérieurs
de 1954 à 1956 :	60 Brevets « D »
de 1955 à 1961 :	333 Brevets « C »
de 1956 à 1969 :	539 Brevets « B »
de 1966 à 1969 :	58 Brevets « A »

Statistiques intéressantes pour un Album Souvenir !

Beauté du présent... — Avenir rempli d'espoir !

En 1969, par décision du Ministère de l'Éducation, l'Université Laval intègre dans sa Faculté de Pédagogie la Formation des Enseignants et assume, par le fait même, tout le secteur des Écoles Normales de la Province de Québec.

Que devient alors notre École Normale de Beauceville ? Elle n'a rien perdu de son élan. La preuve, c'est qu'en septembre 1973, on la retrouve rajeunie. Elle ouvre ses portes à une population étudiante mixte des cours secondaires.

Nouvelle mission, nom nouveau : elle s'appelle maintenant

L'ÉCOLE JÉSUS-MARIE de BEAUCEVILLE.

En 1974, elle obtient le statut d'École confessionnelle catholique. Par la suite, en réponse à une demande des Religieuses, appuyée par l'Association des Parents de l'École, le Ministère de l'Éducation nous accorde, en avril 1984, une Déclaration d'Intérêt Public. Sous la direction des Religieuses de Jésus-Marie qui poursuivent ainsi leur mission d'éducation chrétienne de la jeunesse, l'École Jésus-Marie de Beauceville dispense, comme Institution privée, l'enseignement des cours secondaires I à V. En la présente année 1984-1985, elle compte plus de 200 élèves. Elle offre la résidence à 86 pensionnaires. Le vieux Manoir, qui a fait peau neuve, accueille les internes de IV^e et V^e secondaires, heureuses de se retrouver dans ce « chez-soi », une fois terminée la journée scolaire.

Parler du Manoir invite à un coup d'œil rétrospectif presque légendaire ! Un « Manoir » suppose une « Châtelaine »... ! Notre Manoir a de gentilles résidentes, mais n'a plus de Châtelaine. Il en eut donc une ? Mais oui ! Voici, en bref, sa captivante monographie :



L'accueillante maison blanche de style canadien aux jolies lucarnes, avant d'être un « Manoir », fut une manufacture de chocolat ! L'entreprise dut être abandonnée. La propriété, construite en 1896 par M. Cyrille Larochelle, fut achetée par M. Gustave Bouchard de Beauceville, en 1928, et devint un hôtel d'été géré par son fils Roméo. On le nomma « Manoir Chapdelaine ». C'est que Eva Bouchard, de Péribonka, Lac St-Jean, sœur de M. Gustave, se croyait et se disait alors celle qui avait inspiré le type de l'héroïne du roman de Louis Hémon, intitulé *Maria Chapdelaine*. Cette demoiselle Eva était d'ailleurs connue dans les milieux intellectuels de Beauceville. En 1928, n'avait-elle pas donné une Causerie à nos Normanniennes ?

En 1938, Mère Marie-de-l'Espérance, économe audacieuse et confiante s'il en fut, caresse le projet d'acheter ce Manoir, l'École Normale manquant de locaux pour subvenir à des urgences. Le Manoir, situé sur le bord de la Chaudière, devrait être transporté tout près de l'École. Qui oserait réaliser cette montée hasardeuse ? M. Alfred Gilbert, entrepreneur de St-Georges, accomplit cet exploit avec ses ouvriers vraiment exceptionnels. Et ceci se faisait alors, pensons-y, à l'aide de cabestans ! Après avoir traversé deux rues, la voie ferrée et gravi la colline, la construction était déposée intacte à gauche de l'École, dans le jardin. Pas même une vitre de cassée, précisent nos Annales !

Il servit d'abord pour les classes d'application ; il assura un local pour le Principal. L'été, ce fut pendant quelques années une Pension de Dames. Plus tard, dans les années '55-'68, les Religieuses-scolastiques y logèrent. Et maintenant, il a retrouvé sa jeunesse et abrite notre belle jeunesse étudiante de 16 et 17 ans !

Nos élèves profitent à l'École Jésus-Marie d'activités sportives, culturelles, pastorales. Pour ces dernières, nous bénéficions, à l'occasion, du Ministère très apprécié des prêtres de la Paroisse. Ces diverses activités complètent l'enseignement donné par une équipe d'une vingtaine d'enseignants bien qualifiés dont une dizaine de laïques. Ceux-ci, de même que nos employés de cuisine, d'entretien et de maintenance, nous fournissent une collaboration précieuse qui leur mérite notre appréciation sincère et notre gratitude.

Les résultats obtenus en ces dix premières années nous permettent d'entrevoir un avenir prometteur pour le profit de la jeunesse de Beauceville et des environs. La devise de l'École *Un pas vers l'avenir* nous autorise à tout espérer !

Notre intérêt pour la formation des jeunes s'unit à celui manifesté par les autres œuvres d'éducation réalisées dans notre belle paroisse de St-François d'Assise depuis 150 ans !

1897-1985

« Quand on aime la vie, on aime le passé parce que c'est le présent tel qu'il a survécu dans la mémoire humaine. »

Marguerite YOURCENAR, *Les yeux ouverts*

Retracer l'histoire du Couvent de Beauceville, c'est plonger dans un passé toujours vivant, même si les vieux murs qui surplombent la colline n'abritent plus aujourd'hui ni



Le COUVENT DE BEAUCEVILLE est dirigé par les Religieuses de Jésus-Marie, congrégation fondée à Lyon, en 1818, par Claudine Thévenet, et vouée à l'éducation chrétienne des jeunes filles. Arrivée à Lauzon en 1855, cette congrégation ne tarda pas à rayonner dans plusieurs autres paroisses, dont Beauceville, en 1897.



La CHAPELLE du Couvent, telle que l'on pouvait la voir autrefois.

pensionnat, ni externat, comme pendant les 75 premières années de son histoire. Au cours de sa longue existence, le cœur du couvent a toujours battu au même rythme que celui de la paroisse St-François, à laquelle il est intimement uni, non seulement par sa situation géographique, mais surtout par la participation aux activités débordantes de cette sympathique population. Pour nous faire une idée assez précise du rôle joué par le couvent dans la vie paroissiale, penchons-nous sur les principales étapes de son histoire, en interrogeant ses archives qui nous guideront dans notre périple.

Les premières heures

1897. Après des tractations assez longues, M. le curé L.-Z. Lambert, de vénérée mémoire, avait obtenu de Mgr L.-N. Bégin l'autorisation de fonder à St-François de Beauce, un pensionnat pour l'éducation des jeunes filles, comme deux ans auparavant, il avait ouvert un Collège Mariste pour la formation des garçons. Les Religieuses de Jésus-Marie, dont la Maison provinciale est à Sillery, devaient fournir les éducatrices de ce couvent dont les murs et le toit étaient déjà faits, et dont elles devenaient propriétaires et responsables à certaines conditions, dont celle de faire terminer la bâtisse à leurs frais. La Fabrique concédait une partie de son terrain, et la paroisse avait fait les dépenses de la construction première.

Mardi, le 24 août 1897, les sept fondatrices du pensionnat de St-François se mettent en route pour leur nouvelle mission. Parties de Sillery vers une heure, elles reçoivent à l'Archevêché la bénédiction de Mgr Bégin, prennent le bateau de la traverse et finalement le train « Québec Central » qui, de Lévis, les entraîne rapidement vers la Beauce. Laissons l'annaliste du groupe nous raconter leur arrivée.

« Il est près de six heures du soir quand nous arrivons à St-François. Madame CHAUSSEGROS DE LÉRY (Ida Bouchette), ancienne élève de Sillery et seigneuresse du Manoir Rigaud-Vaudreuil, Mademoiselle CARO BOUCHETTE et Madame LABADIE nous attendent à la gare, malgré la pluie. Nous montons en voiture, et à peine touchons-nous le village que le carillon, voix divine qui nous appelle, sonne à toute volée ; peu après, nous faisons notre entrée à l'église par les grandes portes, ouvertes à deux battants. C'est solennel et touchant ; aussi nos âmes sont-elles sensiblement émues. M. le curé L.-Z. Lambert quitte le chœur pour venir dans le bas de l'église nous souhaiter la bienvenue, puis nous voilà agenouillées en face du Tabernacle, priant d'une même voix, puisqu'un même esprit de foi nous anime. Toujours escortées de ces dames, nous traversons la rue pour entrer dans notre maison provisoire, en face de l'église, foyer bien chaud où l'on a dressé une table superbe ornée de fleurs. Vrai dîner de gala ! rien n'y manque ! Pendant le repas, nos nouvelles bienfaitrices, hôtesse distinguées auxquelles est venue se joindre Madame (Dr) DESROCHERS, notre voisine, nous charment d'une pieuse sérénade accompagnée à la guitare. Après les joyeuses agapes, ces dames nous introduisent dans le dortoir qui sera nôtre, et où on a pourvu à tout. Quand après quelques minutes d'intime causerie, nos bienfaitrices nous quittent, nous nous endormons confiantes, mais nos cœurs veillent parce qu'ils sont pleins de reconnaissance... ».

Dans les jours suivants, les religieuses visitent leur beau couvent, « chantier de maçonnerie et de peinture », et se mettent aussitôt au travail pour préparer l'entrée des pensionnaires, fixée au 6 septembre. L'une d'elles note : « On nous apporte chaque jour de succulents repas et nous vivons de charité. » Si les annales soulignent les bienfaits reçus de plusieurs dames et passent sous silence bien des heures de sacrifices, nous pouvons quand même deviner quelle part tenait le renoncement aux jours héroïques de la fondation. Dans ces pièces non terminées, « l'humidité et les courants d'air nous glacent jusqu'aux os », écrit l'annaliste. C'est dans ces conditions que s'effectue le déménagement des Mères fondatrices, le 4 septembre.

Ouverture du couvent

Lundi, le 6 septembre, c'est l'entrée des élèves et l'ouverture des classes. Cette première année comptera 65 élèves, parmi lesquelles se trouvent les 18 pensionnaires âgées de 8 à 20 ans. Les autres élèves sont demi ou quart pensionnaires. Les premiers jours de classe se passent parmi les ouvriers qui circulent partout : c'est un vrai casse-tête...

Dimanche, le 7 novembre 1897, toute la paroisse de St-François arbore ses drapeaux en signe de joyeuse démonstration et de respect pour Sa Grandeur Mgr Bégin, archevêque de Québec, venu bénir le nouveau couvent. La cérémonie commence à l'église à trois heures, par la bénédiction de la cloche, don de M. le curé Lambert, le « père » du couvent. Placée au centre du sanctuaire et entourée de 50 parrains et marraines, la cloche baptisée « Joséphina-Louis-Nazaire-Zoëllus-Eufémia-Éloi » est ensuite portée en procession sur la colline, précédée de la croix et escortée de toute la population.

Après la bénédiction de l'édifice, Mgr Bégin se retrouve avec les invités à la salle de réception où sont groupées les élèves dans leur toilette blanche. Le programme suscite la joie et la surprise de Monseigneur, surtout dans un pensionnat qui n'a qu'un mois et demi d'existence. Pour mieux comprendre cette émotion du Pasteur qui remercie le curé Lambert et ses paroissiens du travail énorme accompli pour l'éducation de la jeunesse, rappelons ces lignes éclairantes d'un journaliste dans le compte rendu de la fête : « Il y a quelques années, Mgr Bégin demandait au Rév. Lambert et à ses paroissiens de s'unir étroitement pour doter le comté de Beauce d'un collège et d'un couvent supérieurs ; ce désir fut un ordre et, comme par enchantement, les deux institutions furent formées. Il est vrai que jamais paroisse n'a montré plus de dévouement à remplir les désirs de Sa Grandeur... ». La célébration se termine dans la salle du banquet que servent 20 jeunes filles. Le gérant de la fête est M. P.-F. Renault qui, jusqu'à son décès en 1912, restera un bienfaiteur insigne du couvent comme aux premières heures. Parmi les orateurs chaleureusement applaudis, mentionnons le sénateur Bolduc, le docteur Godbout, le docteur Béland et l'avocat Letellier. Les invités se retirent vers les 8 heures. On peut voir dans l'évocation de ce passé un éloquent témoignage de l'estime que nos ancêtres ont portée à une maison dédiée à l'éducation chrétienne des jeunes générations.

Après la bénédiction du couvent et de sa cloche, Mgr Bégin tient à célébrer lui-même la messe pour inaugurer la Présence eucharistique dans la modeste chapelle, ce qu'il fait le lendemain matin. Dans l'après-midi, on répète la séance de la veille pour tous les parents des élèves qui n'ont pu y assister. Et la vie étudiante reprend son cours normal, ponctuée de quelques congés trop tôt écoulés, aux « Quinze arpents », c.-à-d. aux limites du lopin de terre donné au couvent par la Fabrique de St-François. Comment s'amusaient-on en ce temps-là ? En plus des rondes traditionnelles, de temps à autre, M. l'abbé Fiset, premier vicaire et aumônier du couvent, montait la côte avec un impressionnant « cornet », une boîte à musique, et quantité de petits cylindres harmonieux, et donnait aux élèves une séance de... « graphophone »... dont tout le monde raffolait !...

1898 ! Notre couvent était maintenant fondé et si on appelle encore « temps héroïques » les premières années à venir, à cause des sacrifices répétés qu'exige toute organisation, on est au moins assuré que l'œuvre est en état de vivre, de prospérer et de faire du bien. En effet, nos bonnes Mères fondatrices de « la petite mission franciscaine » comme elles se nomment souvent à l'époque, sont secondées par tant de générosités beauceronnes, québécoises et même américaines, car les maisons de Jésus-Marie des États-Unis rivalisent avec celles du Canada pour pourvoir la jeune institution de Beauceville. Par exemple, l'harmonium de la chapelle, qui a tant de fois accompagné les voix enfantines, a été reçu de Fall River en janvier 1898.

Quant à la population de St-François et à son bon curé Lambert, leur appui et leur générosité ne se sont jamais fait attendre. En juin 1898, M. le curé a fait ouvrir une route spacieuse dans sa prairie et les travaux s'exécutent par corvée. Qui dira le nombre de glissades qui ont eu lieu par la suite dans la « côte du couvent » ? Le 7 juin, nouveau cadeau

de M. le curé qui offre aux religieuses « la première chapelle de cimetière bâtie par les sauvages, il y a très longtemps, et qui tombe presque en ruine près de l'église ». On construira la première grange du couvent en tirant bon parti de ces matériaux. Signalons le bon sucre d'érable pour la tire, le baril de pommes qui arrivait toujours du presbytère au jour de la fête de M. le curé et... les grands congés si appréciés.

Cette première année scolaire tire à sa fin. Le 17 juin marque la première communion de onze élèves. Puis ce sont les examens et enfin, le 27 juin, la distribution des prix. On profite de cette occasion pour une fête-surprise à l'occasion du 25^e anniversaire de sacerdoce de M. le curé Lambert. Ce dernier offre aux élèves les plus méritantes une quinzaine de beaux volumes, et au couvent, la somme de \$188.00, surplus du dernier pèlerinage à Ste-Anne. Ces menus détails nous aident à imaginer ce que pouvait être la vie scolaire à une époque aussi lointaine.

Une œuvre qui progresse

Après avoir suivi pas à pas la naissance de notre couvent, il nous faut maintenant brosser à grands traits les étapes de son développement. Des faits glanés au passage vont continuer de nous rendre plus proches ces pages d'histoire. Une première vocation à Jésus-Marie vient réjouir les religieuses : il s'agit de Mlle Angéline Bolduc, entrée au Noviciat de Sillery le 15 août 1899. Par la suite, plus de 40 jeunes filles natives de Beauceville viendront joindre les rangs de leurs éducatrices à Jésus-Marie. En janvier 1902, le quatrième étage de la maison est terminé et occupé par les dortoirs, ce qui donne plus d'espace pour les classes. Septembre 1902 marque l'ouverture de l'externat pour les élèves de la Commission scolaire.

Le 27 mai 1906 donne lieu à une fête grandiose à l'occasion de la bénédiction et de l'installation sur le couvent de la statue de l'Immaculée Conception, désignée sous le vocable de « Notre-Dame de la Colline ». Cette très belle pièce mesurant 9½ pieds de hauteur devait arriver à St-François le 22 mai ; mais par erreur, les employés la descendirent du train à Ste-Marie et elle arriva finalement à destination le lendemain. À trois heures, ce dimanche 27 mai, un nombreux clergé suivi d'une foule compacte monte au couvent en chantant les litanies de la Sainte Vierge, qu'accompagne la fanfare du Collège. La statue, entourée de gardes d'honneur, est vraiment la Reine qui prend possession de son royaume. Après la cérémonie, il y a banquet en plein air, toujours au son de la fanfare installée sur une terrasse. M. le curé Lambert clôt la fête par un brillant discours.

En septembre 1906, le couvent compte 44 pensionnaires et la pension des élèves vient d'être haussée à \$6.00 par mois. Ce prix s'est maintenu plusieurs années puisqu'on signale qu'il sera à \$10.00 en 1918. Après cela, il ne faut pas se surprendre que notre couvent soit pauvre. Heureusement, il y a les « Quinze arpents » ! Et chaque année, la petite communauté se réjouit de voir entrer à pleines brouettées de beaux légumes : à l'automne 1906, 200 minots de patates, quantité de légumes et six quarts de pommes ! À part les victuailles, le chauffage est un aspect non négligeable de la vie quotidienne. Une note du 29 décembre 1908 signale que « des amis du couvent ont entrepris en corvée le transport du bois de chauffage ». Après le bois, le charbon : les files de voitures se suivaient toute la journée et, la fine poussière brûlant les yeux, grattant la gorge, chacun remplissait ou déchargeait son voyage. Chaque année voit revenir ces gestes d'aide qui mobilisent plus d'une douzaine d'hommes.

Sans ses nombreux bienfaiteurs, l'œuvre aurait-elle pu survivre et suivre l'évolution comme doit le faire une maison d'éducation ? Retrouvons les amis du couvent qui, en 1913, organisent un « euchre » dont les revenus serviront à défrayer partiellement le coût de l'installation électrique. Auparavant, les salles étaient éclairées par des lampes à pétrole suspendues au plafond. On peut imaginer les vieux abat-jour verts à réflecteurs de tôle qui éclairaient parcimonieusement. Au chapitre des bienfaiteurs, n'oublions pas de mentionner nos voisins, les Frères maristes, qui, avec leurs grands élèves, ont si souvent prêté main forte dans des situations critiques.

Du 25^e à la noce d'or

Grande fête le 28 septembre 1922 : c'est la « noce d'argent » du couvent. Grand-messe solennelle à l'église, dîner des 250 anciennes revenues à leur Alma Mater, réception à la salle de musique et le soir, séance à la salle du collège. Dans les jours précédant la fête, l'Éclaireur publiait cet hommage : « Il est difficile d'imaginer la somme de bien considérable que l'heureuse influence de l'éducation donnée à nos jeunes filles a produit au milieu de nous, au cours de ces vingt-cinq années : influence qui se révèle chaque jour et qui perce dans toutes les classes de notre société beauceronne. Les jeunes filles qui sortent de cette maison bénie apportent avec elles en outre d'une solide instruction une formation morale et une éducation sociale qui sont une précieuse acquisition pour le rôle qu'elles sont appelées à jouer dans la suite. C'est donc, pour notre population rurale, un article de première nécessité que notre couvent, et nous devons nous réjouir de le voir prospérer... » Voilà qui résume bien la satisfaction partagée par le public en ce vingt-cinquième du couvent.

Le projet d'établir une École Normale à Beauceville ayant enfin été accepté, ce cours est offert pendant deux ans dans les locaux du couvent, à compter de septembre 1923, en attendant la future construction du côté est de la Chaudière. Et la vie continue avec son cortège de travaux, d'efforts et de joies. Pour agrémenter la vie scolaire, de nombreuses soirées musicales et artistiques viennent souligner les fêtes religieuses ou civiles. Occasions idéales pour permettre aux nombreuses élèves de musique de déployer leur talent, et aux autres de se faire valoir dans des saynètes, déclamations, chants et pièces de théâtre. Ces séances présentées au public permettent aux parents de goûter une légitime fierté devant la formation complète que reçoivent leurs enfants.

Le rappel des jours d'autrefois ne serait pas complet si l'on oubliait de mentionner les beaux pique-niques des jours de congé. Plusieurs endroits ont été ainsi visités : « Les Mines », au Bras, chez M. Antonio Bolduc, à la Plé, chez M. Adélaré Roy, à la cabane à sucre de M. Wilfrid Mathieu et bien souvent à la rivière du Moulin. C'était le bon temps, n'est-ce pas ?...

Un problème inquiétant fait son apparition vers les années 1937 : les bases de l'édifice ont perdu leur solidité. On commence des travaux de drainage du terrain. À partir de 1940, les soucis vont se multiplier car les planchers et les fenêtres baissent sensiblement, faisant craindre l'écroulement de la bâtisse. L'architecte, ayant déclaré les murs dangereux, conseille la consolidation immédiate des fondations. Portion par portion, il faudra creuser sous le mur de pierres jusqu'à sept pieds de profondeur pour trouver le roc qui soutiendra une large base de béton. Tout doit se faire manuellement, y compris le creusage de la cave qui n'existait pas avant. Les annales ont retenu, parmi les nombreux artisans de ces travaux, les noms de MM. Napoléon Loubier et Napoléon Quirion. La supérieure du temps, Mère St-Jean-de-Brébeuf, dont le souvenir est resté bien vivant dans la population, a su mener à bien cette entreprise de relèvement de la maison. Autrement, il aurait fallu démolir et tout recommencer.

À partir de l'automne 1941, la paroisse verra une série d'organisations destinées à aider le couvent à payer les coûteuses réparations qui s'élèvent à plus de \$32,000.00. En avril 1944, M. le curé Gédéon Duval et son Conseil de Fabrique décident de donner, en plusieurs versements, le montant de \$ 10,000.00 qui provient d'un capital recueilli par M. le curé Lambert pour un orphelinat resté à l'état de projet. Le 12 novembre 1946, la campagne d'aide au couvent prend un nouvel essor, en prévision du cinquantenaire. Les Chevaliers de Colomb organisent dans toute la paroisse une grande souscription qui sera acquittée par petits versements, et qui rapporte plus de \$14,000.00. Enfin, en avril 1947, M. le curé Gédéon Duval, accompagné de M. Georges-Octave Poulin, député de Beauce, va remettre au Premier Ministre une requête signée des membres du comité des Noces d'Or et de quelques citoyens amis du couvent. L'Honorable Maurice Duplessis promet la jolie somme de \$10,000.00. Il faut ajouter que le 1 juin 1948, on devait redemander cet octroi promis un an auparavant, mais, quelques semaines plus tard, le fameux chèque arrivait, au grand soulagement de toutes...

Un groupe de citoyens, parmi lesquels M. le Maire Majorique Gilbert et M. le Notaire L.-P. Turgeon, avaient étudié le projet de doter Beauceville d'une École Ménagère. Ce nouveau développement s'est réalisé vers les années 44-45, et les élèves de 8^e et 9^e années ont pu bénéficier de cours de cuisine et de couture en plus des autres matières académiques. La Maison blanche, d'abord résidence de M. Charles Thibodeau, employé au couvent pendant plus de 25 ans, a été par la suite réparée et est devenue L'École Ménagère à partir de 1945.



La « Maison blanche » où loge L'ÉCOLE MÉNAGÈRE

Des fêtes grandioses marquent le jubilé d'or du couvent le 1 juin 1947. Des 2,100 anciennes élèves, plus de 700 sont au rendez-vous de leur Alma Mater, parmi lesquelles on compte plus de 100 religieuses de 25 congrégations. La fête est sous la présidence d'honneur de Madame Louis St-Laurent. Des groupes sont accourus de toutes les parties du Québec, de l'Ouest canadien, de la Nouvelle-Angleterre, de New York et de la Californie, pour cette grande fête de famille. Les paroissiens de Beauceville sont en liesse, ils ont fleuri leurs demeures pour la circonstance. Le programme entier de la fête est d'ailleurs repris le 8 juin pour la paroisse.

Quelle joie pour les religieuses éducatrices de revoir ces enfants d'autrefois qui sont maintenant lancées dans la vie et font fructifier les talents reçus. Bon nombre de religieuses ont consacré 10, 15, 25 ans et même plus de leur vie aux jeunes de Beauceville. Leurs noms sont restés dans bien des mémoires et si nous ne pouvons les présenter, contentons-nous de mentionner quelques-unes de ces vaillantes femmes: S. Ste Vitaline (49 ans passés au couvent); M. Ste-Valérie, M. St-Thomas d'Aquin et M. St-Eloi (plus de 25 ans); M. St-Jean de-Brébeuf, M. St-Laurent-Justinien, Marie-de-Montfort, M. St-Paul-de-Rome, et combien d'autres. Il fait bon rappeler le souvenir de toutes celles qui ont donné le meilleur d'elles-mêmes à cette belle jeunesse de Beauceville.

De la Noce d'or au 75^e

Revigoré par les retrouvailles du 50^e et par l'assainissement de ses finances, le couvent s'engage dans une nouvelle étape de son histoire. Plusieurs transformations se produisent dans le monde de l'éducation. En juin 1954, nos élèves passent sous le contrôle de la Commission scolaire locale. Puis, en 1960, c'est l'unification des deux municipalités au point de vue scolaire, avec, comme conséquence, le départ des 10^e et 11^e années pour Beauceville-Est. En septembre 1961, pour la première fois de son histoire, le couvent n'accueille plus de pensionnaires parmi ses 145 élèves. Par la suite, 9 religieuses, dont deux à la direction du primaire et du secondaire, sont appelées à travailler dans la nouvelle école secondaire des filles, l'École de Léry, qui ouvre ses portes en septembre 1962. C'est au tour des 8^e et 9^e années de traverser la rivière. En 1966, le couvent n'abrite plus que les trois premières années du cours primaire. Et finalement, l'annaliste note avec une pointe de tristesse : « Le couvent, naguère débordant de vie avec l'ouverture des classes, voit pour la première fois de son histoire ses classes vides et sa cour déserte. Une nouvelle organisation scolaire est la cause de ce changement. » Nous sommes en septembre 1972.

Ce déclin apparent, effet de l'évolution de notre société, n'a toutefois pas refroidi l'enthousiasme des anciennes élèves qui ont voulu, comme leurs devancières, fêter la noce de leur couvent : le 75^e anniversaire ! Sept cents amicalistes se sont retrouvées en ce radieux 22 mai 1972 ; parmi elles, Madame Maria Langlois, la première pensionnaire arrivée au couvent à 9 ans, en 1897. L'incomparable équipe du Conseil de l'Amicale a su faire de cette journée un succès complet. Encore une fois, la population de Beauceville en a profité pour manifester son attachement aux religieuses de Jésus-Marie et son appréciation pour l'œuvre accomplie ici depuis 75 ans. À cette occasion, les tintements de la vieille cloche, muette depuis longtemps, se sont fait entendre, comme pour un dernier au revoir.

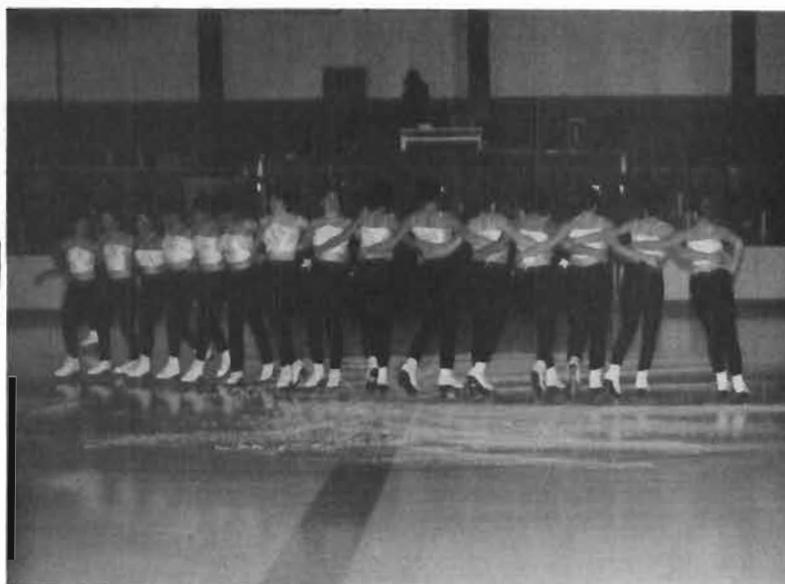
Et la vie continue

Au cours de la modernisation de Beauceville, bien des établissements anciens ont dû céder leur place et sont tombés sous le pic des démolisseurs. Le vieux couvent a été épargné, et il se dresse fièrement comme une sentinelle, témoin d'un passé toujours vivant dans la mémoire de plusieurs paroissiens. Comme un aïeul qui, après sa vie active, n'en continue pas moins de rendre toutes sortes de services gratuits à son entourage, le couvent, ayant achevé sa tâche d'éducation des jeunes, a ouvert largement ses portes à la population pour répondre à des besoins nouveaux. Plusieurs associations, surtout à caractère pastoral ou éducatif, y ont tenu d'innombrables réunions, sessions, journées de formation, depuis 1972. L'enseignement de la musique se continue, donné par des professeurs laïcs. Mentionnons que la « Corporation Culturelle Rigaud-Vaudreuil » a son pied-à-terre dans nos murs depuis 1981.

Malgré leur air vieillot, les locaux de notre maison dégagent une chaleur et un accueil qui font que tous s'y sentent à l'aise. Ainsi se poursuit la vocation du couvent de Beauceville, au service de la paroisse qui l'a toujours si généreusement accompagné et soutenu. Même après 88 ans, l'histoire d'amour entre la paroisse et son couvent n'est pas terminée. Elle est encore en train de se vivre !

Louise TURMEL, R.J.M.

C.P.A. BEAUCEVILLE INC.



La construction toute récente de l'aréna 1972, développe le goût des jeunes pour le patinage. En 1976, un bureau de direction se forme avec Claudette Huot comme présidente. En 1978, Raymonde Mercier prend la relève. Le Club de Patinage Artistique de Beauceville Inc. est devenu un organisme officiel le 5 décembre 1978.



En 1981, Robert Boucher devient président. Le Club compte plus de cent membres. Le bureau de direction actuel se compose de: Gabriel Gagnon, président; Madeleine Mathieu, secrétaire; Robert Boucher, trésorier; Marthe Pouliot, compétition; Gaétane Paré, tests A.C.P.A.; Claudette Bourque, relationniste; Huguette Faucher, responsable de la glace; Nicole Gilbert, responsable de l'inscription; Armande Trépanier, responsable des intermédiaires; Nicole Grondin, directrice et monitrice.

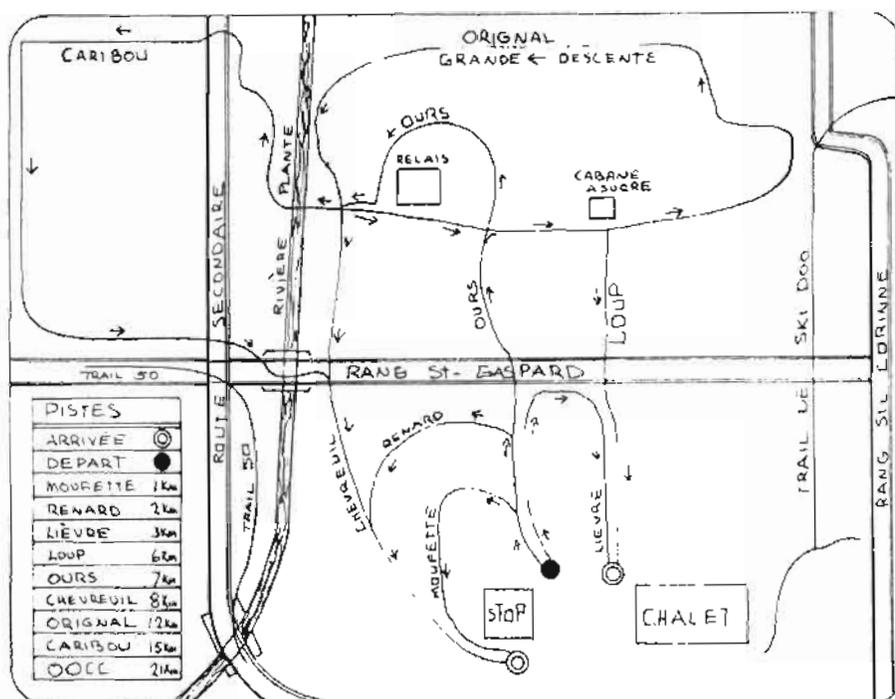
Monique Bolduc, instigatrice du patinage pour les filles demeure toujours très active comme monitrice et responsable de la musique de 1972 à 1985.



En octobre 1969, le club de moto-neige prend naissance grâce au dévouement de plusieurs bénévoles.

Sous la présidence de Emmanuel Roy, le chalet de la Plée est d'abord loué. En 1971, on déménage au Repaire, à Beauceville-Ouest, pour revenir à la Plée quelques années plus tard.

Jean-Paul Fortin et Raymond Rodrigue se sont succédé à la présidence par la suite. En 1974, on aménage des pistes de ski de fond. Le chalet actuel devient la propriété du club en 1977. Anita Rodrigue et Marcel Fortin, présidents successifs, secondés par l'équipe de directeurs organisent des randonnées en moto-neige, des compétitions de ski de fond, des journées familiales de plein air, etc.



Les amateurs de sports d'hiver sont les bienvenus au Club de la Plée. Skieurs de ski de fond et moto-neigistes peuvent s'en donner à cœur joie dans un décor enchanteur. Un magnifique chalet est à leur disposition pour la détente et la restauration. Beauceville est fier de pouvoir offrir ce service à la population environnante.

LE LAC VOLET

À trois milles de la route 108, le Lac Volet est situé à 860 pieds d'altitude entre la décharge du lac Fortin et le commencement de la Rivière du Moulin à laquelle il sert de régulateur de l'eau et de réserve.

Le Seigneur Joseph-Gaspard-Chaussegros De Léry a eu du flair en réservant douze lots autour du lac Volet afin de ne pas inonder les terres des cultivateurs établis autour. Dans le temps de la colonie française, cette réserve d'eau était d'une grande utilité pour assurer la bonne marche des moulins banaux à carder la laine et à moudre le grain afin d'en faire de la moulée et de la farine, et ce, à l'année longue.

Les anciens nous disent que ce lac avait une profondeur de cinquante pieds, il y a 75 ans. Nous tenons à souligner l'excellent travail fait par l'Association pour la Protection de l'Environnement du Lac Fortin (A.P.E.L.F.) depuis deux ans.



CONSERVATION DE LA FAUNE À BEAUCEVILLE

Le bureau des gardes-chasse du ministère du Tourisme, de la chasse et de la Pêche a été mis sur pied à Beauceville en 1969. Les gardes-chasse sont devenus des « agents de conservation de la faune », le ministère est devenu celui du « Loisir, de la Chasse et de la Pêche ». Son bureau actuel est situé au 640, 9^e avenue de Léry, Beauceville. Les agents collaborent fréquemment à des activités de sensibilisation populaire dans des écoles, des camps de vacances, des manifestations publiques et à travers les différents médias beauceurons.

En matière de service au public, le bureau de Beauceville demeure à la disposition de tous les intéressés pour leur dispenser renseignements et documentation sur les différents programmes offerts aux résidents de la région de la Beauce par le ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche.



Chevaliers de Colomb

CONSEIL 2910

Le Conseil 2910 des Chevaliers de Colomb de Beauceville Inc. vit le jour le 6 mai 1945. Les membres fondateurs sont Henri Renault, grand chevalier, J.N. Poulin, J. Fortin, G. Fortin, J.T. Nadeau, L. Bisson, V. Veilleux, J.N. Mathieu, W. Veilleux, R. Thibodeau, R. Cloutier, B. Rodrigue, M. Rodrigue, B. Turgeon, P. Lamontagne, M.A. Landry, C. Mathieu, V. Mathieu, C. Lacasse, O. Piché, R. Mathieu, E. Pierre, J.N. Roy, H.R. Renault, J.E. Landry, S. Bolduc, J. Loubier, J.H. Lacombe, P. Veilleux, J.A. Jolicœur, F. Veilleux, J.H. Desrochers, A. Jolicœur, G. Bonin, E. Bisson, F. Poulin, C. Roy, J. Gilbert, M. Gilbert, J.G. Bolduc, J.A. Toulouse, M. Veilleux, J.V. Turgeon, P. Quirion, P.E. Mathieu.

Actuellement le Grand Chevalier est Rosaire Rodrigue. Le Conseil compte sur une force de 284 membres pour continuer l'œuvre des Chevaliers de Colomb. Leur devise est : UNITÉ, CHARITÉ, FRATERNITÉ, PATRIOTISME.

Les œuvres des Chevaliers de Colomb ne se comptent plus tellement elles sont nombreuses. Il nous suffit de signaler la GUIGNOLÉE, l'aide aux sinistrés, la FÊTE des VIEILLARDS, les ateliers du troisième Âge, etc.

CORPORATION DES SPORTS MINEURS DE BEAUCEVILLE



La fondation date du 27 juin 1973. Seize membres élirent Roger Thibodeau à la présidence. Les présidents qui lui ont succédé sont : Paul Paris, Denis Cloutier, André Huot, Gilles Veilleux (Favo), Damien Bernard, Jean-Claude Bilodeau, président en fonction. Les directeurs actuels réorganisent des joutes pour les équipes de classe « C ». Ces jeux étaient délaissés depuis deux ans. Nous leur devons également le regroupement des paroisses pour le secteur compétition afin d'être plus représentatif. La ligue de Compétition Rive-Sud des équipes classe « C C » est organisée sous leur direction. Une école de hockey gratuite de même que des pratiques supervisées par des spécialistes, sont offertes aux hockeyeurs constituant une innovation à Beauceville.



ASSOCIATION DU SPORTSMAN BEAUCEVILLE INC.

L'Association du Sportsman de Beauceville Inc., un mouvement à but non lucratif, fut fondé à Beauceville en 1961-62 par un groupe de sportifs locaux qui voulaient promouvoir la conservation de la faune dans la région immédiate de Beauceville.

Lors d'une assemblée qui réunissait une centaine de personnes dont 15 furent élues pour former le premier bureau de direction, on y retrouvait M. Roméo Jolicœur, président-fondateur, l'abbé Maurice Paquet, aumônier, M. Gérard Jeannotte vice-président, M. Pierre Mathieu, 2^e vice-président, M. William Lessard, secrétaire-trésorier, M. Lucien Gagné, M. Jean-Noël Fecteau, M. Roland Fortin, M. Orlando Morin, M. Armand Poulin, M. Sylva Fortin, M. Raymond Rodrigue, M. Jacques Veilleux, M. Cléophas Poulin, M. Nolasque Loubier.



Beauceville-Est, Jeudi, 29 mars 1962 — Voici les membres du nouveau bureau de direction à l'Association du Sportsman de Beauceville Inc. Première rangée, M. Pierre Mathieu, vice-président, M. William Lessard, vice-président, M. Roméo Jolicœur, président, M. l'abbé Maurice Paquet, aumônier, M. Raymond Rodrigue, sec.-trés. Deuxième rangée: les directeurs, MM. Gaby Jacob, Godfroy Jolicœur, André Mathieu, J.-Paul Fortin, Jacques Veilleux, Cléophas Poulin, Mario Mathieu, Sylva Fortin, Nolasque Loubier, Jean-Ls Veilleux et André Caron.



Pisciculture de Beauceville



Chalet au Lac Rond



Le Lac Rond

Quelque temps après sa fondation, l'association se portait acquéreur d'un terrain des religieuses de Jésus-Marie, pour y construire une pisciculture que l'on retrouve encore aujourd'hui à la sortie Sud de la Ville. Ensuite, l'achat des terrains autour du Lac-Rond à Saint-Alfred et la construction d'un chalet, furent les principales réalisations de l'Association, sans oublier les ensemencements annuels dans différents lacs et cours d'eau. Aujourd'hui, l'association est plus vivante que jamais et les amateurs de pêche sont très heureux de pratiquer leur sport favori grâce aux bénévoles qui continuent de se donner au sein de ce mouvement.



Au début de l'année 1983, Messieurs Jean Bolduc, Marquis Bolduc, Martin Drouin, Grégoire Fortin, Pierre Jolicœur et Denis Veilleux décidèrent d'un commun accord de former l'association « Les Sportifs de Beauceville (1983) Inc. » dans le but de procurer de l'aide financière aux organisations sportives de Beauceville.

C'est ainsi que les premiers membres qui furent recrutés se devaient de faire partie d'une équipe sportive bien structurée.

Cette première étape franchie, il fut convenu d'organiser une première activité : le Festival du pêcheur. Activité qui devint annuelle par la suite.

En 1985, « Le Festival du pêcheur » qui sera à sa troisième année d'existence, est en voie de devenir une manifestation débordant le cadre régional.

Cette année, l'organisme comme tel, est à remanier ses structures, afin premièrement, de recruter des membres individuels plutôt que d'accepter des équipes complètes, et deuxièmement, d'ajouter d'autres objets à ceux déjà énoncés lors de la constitution de la corporation en 1983. Ces objets viseront à se donner des moyens pour faire l'éducation du public à la conservation et à la protection de l'environnement et de ces composantes. D'ailleurs, dès cette année, nous verrons à l'aménagement d'un site de repos sur le terrain du Platin où les gens pourront profiter de la tranquillité de ce coin enchanteur de Beauceville.

Président, 1983 : M. Jean Bolduc ; 1984 : M. Grégoire Fortin ; 1985 : M. Michel Roy.

FAMILLES MONOPARENTALES DE LA CHAUDIÈRE

Cet organisme voit le jour à Beauceville en 1974. Son but est de regrouper conjoints séparés, divorcés, veufs et mères célibataires, dans le but d'échanger leurs expériences dans l'éducation de leurs enfants, tâche toujours difficile. À cette fin, des conférences sont données aux membres, à l'occasion, sur des thèmes choisis. Il y a aussi des rencontres avec un conseiller spirituel. À l'occasion de Noël, une fête spéciale est organisée pour les enfants et leurs parents.

CENTRE DES LOISIRS DE BEAUCEVILLE

Le Centre des loisirs de Beauceville existe depuis déjà vingt ans. Il fut construit grâce à un projet s'intitulant : « Les projets du Centenaire du Canada ». Le centre comprend trois salles de réunion pouvant recevoir jusqu'à deux cents personnes. La disposition des salles permet une utilisation simultanée par des groupes distincts. Il comprend également une piscine de dimension 25 mètres, semi-olympique. Un terrain de stationnement est aménagé à l'avant et à l'arrière de la bâtisse.

Depuis la construction du centre, plusieurs personnes ont travaillé au sein du service des loisirs. La devise est et sera toujours d'offrir un service adéquat sachant répondre aux goûts et besoins de la population. Nous mettons sur pied trois programmations au cours de l'année : soit à l'automne, à l'hiver et printemps-été. Nous disposons de divers aménagements sportifs-culturels et de plein air. Afin d'obtenir un meilleur service, nous avons des ententes au niveau échange de services avec deux de nos écoles à Beauceville. Nous possédons également une entente avec les municipalités St-François Est et Ouest leur permettant de participer à toutes les activités du service.

CITOYENS-PLUS

En 1975, prend naissance un mouvement dont le but est de venir en aide aux gens les plus démunis dans la région de la Chaudière. Les personnes concernées reçoivent une carte de membre leur donnant droit à un escompte spécial dans certains commerces. L'organisme distribue aussi gratuitement des vêtements aux membres qui le désirent. La fête de Noël est soulignée de façon toute spéciale au sein de cet organisme.



LE CERCLE DE FERMIERES

C'est en janvier 1915 que commence l'histoire des Cercles de Fermières de la Province de Québec.

À Beauceville notre Cercle fut fondé en 1916. Il prit naissance à la suite des cours abrégés d'agriculture donnés dans notre ville du 21 au 26 février 1916. À ce moment, sous l'instigation de M. Alphonse Désilet agronome et directeur officiel des Cercles, on fonda le premier conseil. La première assemblée régulière eut lieu le 7 mars 1916, sous la présidence de Mme Arthur L. Roy. Elle était entourée de : Mme Augustin Bolduc, vice-présidente, Mlle Édith Jutras, secrétaire, Mme P.-J. Ferland, ass-secrétaire, Mlle Valéda Bernard, trésorière, Mme P.-Émile Bégin, bibliothécaire, Mlle Ophélie Bolduc, conseillère, Mme Napoléon Fontaine, conseillère et M. Édouard Fortin, président honoraire.



Première présidente

Il est le premier Cercle de Fermières en Beauce et le sixième dans la Province de Québec.

Au début de la fondation, l'assemblée mensuelle se tenait à la résidence de l'un des membres ; vers 1932, à la salle de l'hôtel de ville ; plus tard, au local des Chevaliers de Colomb. Puis en 1972, les religieuses du Couvent de Jésus-Marie mettent à la disposition des fermières une salle pour nos réunions mensuelles et un local où nous avons 8 métiers à tisser utilisés par nos membres. Les Fermières peuvent participer aux expositions inter-cercles et si les morceaux sont primés ils vont au provincial.

La devise : Pour la terre et le foyer.

Les buts : une association vouée aux intérêts de la femme, tant urbaine que rurale ; enseignement & promotion des arts ménagers ; transmission de notre patrimoine, développement de la culture personnelle, implication dans les différentes sphères socio-économiques.

Notre Cercle n'a jamais cessé de prospérer car en 1985, nous comptons 180 membres. Nous faisons partie de la Fédération n° 5 Beauce-Frontenac.

Notre Conseil actuel : Mme Lise Veilleux présidente, Mme Luce Duval vice-présidente, Mme Marguerite Fortin secrétaire, Suzanne Mathieu relationniste, Mmes Thérèse Morin, Huguette Poulin, Céline Lessard conseillères.

Rendons hommages aux pionnières.



La Brigade Ambulancière St-Jean

Division CHAPMAN Beauceville

B-C 591

L'AMBULANCE ST-JEAN DE BEAUCEVILLE A 15 ANS

Au printemps 1970, un groupe d'hommes et de femmes, nouvellement qualifiés en secourisme et désireux de mettre en pratique leurs connaissances, se regroupe et fonde la Brigade ambulancière St-Jean, division Chapman de Beauceville.

C'est le 14 juin 1970 que la charte St-Jean leur est officiellement accordée.

Depuis 15 ans, quatre surintendants se sont succédé à la direction de cet organisme bénévole : Côme Morin, Gilles Vachon, Adrien Provençal et Gaston Simard.

L'Ambulance St-Jean est un organisme bénévole et sans but lucratif. L'une de ses principales fonctions est de maintenir un groupe d'hommes et de femmes bien exercés à assurer les premiers soins aux malades et aux blessés.

Fidèles à leur devise « Au service de l'humanité », les secouristes se retrouvent partout où ils sont demandés lors de défilés, de compétitions sportives ou de rassemblements de toutes sortes.

En 1984, au-delà de 150 cas furent traités et près de 8000 heures de services bénévoles en secourisme ou en soins à domicile furent faites par les 24 membres qui forment la Brigade actuelle.

Parmi les 24 membres de la Brigade actuelle, 5 membres ont au-delà de 10 ans de service. Parmi ces membres, il y en a 3 qui ont reçu une médaille de long service ; il s'agit de Gaston Simard, Jacqueline Thibodeau et Ange-Aimée Genest.

ASSOCIATION DES AUXILIAIRES BÉNÉVOLES, PAVILLON ST-JOSEPH DE BEAUCEVILLE

En 1952, un groupement de vaillantes pionnières décident de fonder l'Association des « Dames Patronnesses ». La présidente est Mme Louis-Honoré Lessard. Mlle Marie-Anna Bolduc, Mmes Roland Gagnon, Rosario Giroux, Marcel Veilleux, Donat Blouin, Roland Veilleux, Léonard Fontaine, Arsène Poulin et Mme Monique R. Poulin sont les présidentes successives.

Dieu seul sait ce que représente de travail, de générosité, de don de soi, la création de cette œuvre si noble par ses motifs, si extraordinaire par son esprit de dévouement et d'entière disponibilité.

Lors des visites faites à nos protégés, des fruits, des friandises et surtout des divertissements variés leur sont offerts. Des parties récréatives avec musique et chants appropriés soulignent la fête de Noël. À cette occasion, un cadeau est offert à chaque bénéficiaire du foyer. Le sourire et la joie qu'on peut lire sur le visage de ces personnes nous expriment leur reconnaissance.



Mme Rolland Veilleux, Mme J.B. Veilleux, Mme L. Fontaine, Mme Blouin, Yvonne Fortin, Mme Hugues Lacasse, Mme Dr. Lessard, Mme Marcel Veilleux, Mme Rolland Caron



Première rangée : Florence Rodrigue, Gaby Poulin, Monique Poulin, Anne-Marie Caron. Deuxième rangée : Denise Rodrigue, Alice Busque, Gabrienne Roy, Claire-Annette Roy, Madeleine Rodrigue



GRUPE SCOUTS ET GUIDES E.B.A.

Le scoutisme se veut une méthode d'éducation chrétienne et civique des jeunes. Elle se considère, aux côtés de l'école, comme complémentaire de la famille en ce sens qu'elle veut éduquer l'homme entier : corps, esprit et âme. Cette méthode attache une importance essentielle à la formation personnelle en plus de la formation de l'homme social et du futur citoyen. Elle incite le jeune à prendre en charge sa propre éducation dans un cadre approprié à ses besoins et à ses forces.

Le scoutisme tend vers cinq buts : Santé, Caractère, Service, Habilité technique et Sens de Dieu.

Chez nous, le scoutisme s'élabore à partir du 17 mars 1969, suite à une réunion d'information pour les parents. Le Chef-Fondateur de la 93^e unité à Beauceville, est M. Georges Quinaux.

La devise de notre Groupe : NE PAS FAIBLIR.

Ce mouvement comprend trois branches liées aux étapes naturelles de l'évolution du jeune garçon et de la jeune fille ; Louveteaux et Jeannettes, 9 à 12 ans (enfance) Éclaireurs et Guides, 12 à 16 ans, (adolescence) Routiers 16 à 18 ans, (entrée dans la vie d'homme).

Nous pouvons donc conclure que le séjour passé au mouvement scout et guide, par le jeune, lui donne un bagage irréfutable pour sa formation individuelle.



Filles d'Isabelle

Cercle Catherine De Léry

NO 943

BEAUCEVILLE

La régente fondatrice Jeannette Veilleux a œuvré pendant 11 ans. Au début, cet organisme comptait 55 membres. Aujourd'hui, on compte 179 membres actifs. Notre devise : Unité, Charité, Amitié et Fraternité. Notre but est d'aider notre église et nos prêtres et apporter un peu de bonheur aux familles les plus démunies.

Régentes depuis la fondation : 1) Jeannette Veilleux, 1955-1966; 2) Gaby Fontaine, 1966-1967; 3) Denise Poulin, 1970-1972; 4) Blanche Longchamps, 1972-1978; 5) Louise Drouin, 1967-1970 et 1978-1980; 6) Marie-Laure Roy, 1980-1983; 7) Ange-Aimée Genest, 1980-

La première initiation eut lieu le 5 novembre 1955.



1



2



3



4



5



6



7



LE COMPTOIR FAMILIAL

Le comptoir familial débuta bien modestement en 1956, sous le nom de Comité de bienfaisance. Il était patronné par les Filles d'Isabelle, Cercle Catherine de Léry. C'est Madame Marie-Louise Poulin qui en assurait alors la présidence. Le but du Comité était de venir en aide aux plus défavorisés de notre paroisse. Cet organisme a pourvu à bien des besoins dans le domaine alimentaire et dans le domaine vestimentaire au long des années. Aujourd'hui, cette œuvre de bienfaisance poursuit les mêmes objectifs, toujours sous le patronnage des Filles d'Isabelle. Seul son nom est changé en celui de Comptoir familial. La présidente actuelle est Madame Florence Rodrigue, aidée par Mesdames Gabrielle Roy et Adrienne Fecteau. Il va sans dire que ces personnes travaillent bénévolement. Le Comptoir familial est maintenant situé sous la Salle Paroissiale et il est ouvert à tous les mercredis soir.



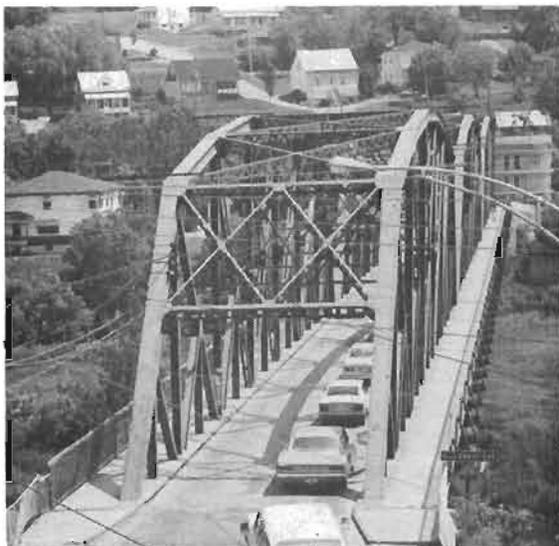
Les bénévoles de gauche à droite: Mesdames Florence Rodrigue, présidente actuelle, Marie-Louise Poulin, présidente à la fondation, Gabrielle Roy et Adrienne Fecteau

COMITÉ DES CITOYENS DE BEAUCEVILLE

Les membres fondateurs furent: Jean-Paul Duchesne, président; Gaby Bolduc, secrétaire-trésorier; Paul-Émile Fortin, 1^{er} vice-président; Armand Berberi, 2^e vice-président; les directeurs, Alphonse Bolduc, Anita Fortin, Mario Mathieu, Gérard Boissonneault, Richard Garneau, Charles-Henri Toulouse, Wilfrid Jacques.

Le seul et unique but qui présida à la fondation du Comité fut la construction d'un nouveau pont à Beauceville. Après de multiples démarches, le Comité des Citoyens obtint du Ministère des Transports cette construction dès l'année suivante.

Depuis, le Comité des Citoyens a continué d'exister, s'occupant de divers dossiers pouvant servir la population. Il a de plus mis sur pied un parc touristique et historique à la fois, parc identifié sous le nom de «Parc des Rapides du Diable» à la sortie sud-est de Beauceville.



LA VIE MONTANTE

spiritualité, apostolat, amitié

Qu'est-ce que la Vie Montante ? C'est un mouvement pour les Aînés. Ce mouvement a été fondé par M. André Gignac, en 1962. De la France, son lieu d'origine, il fait son apparition au Canada en 1972 et au Québec en 1977. La Vie Montante est vite devenue un mouvement à caractère international comptant au-delà de 600,000 membres.

Vie Montante prend racine à Beauceville en octobre 1984, grâce à l'initiative du Frère Yvan Brassard, f.m. Lors de la deuxième réunion, au mois de novembre dernier, M. Gérard Roy, professeur, devient l'animateur du groupe; il est assisté de mesdames Alice-Poulin Busque secrétaire et Augustine Poulin, conseillère. M. le Curé Denis Morin en est le conseiller spirituel.

Avec sa devise : Spiritualité, Apostolat, Amitié, ce mouvement veut atteindre toutes les personnes âgées de 55 ans et plus à vivre une expérience spirituelle vivifiante.

Le mouvement vous propose :

Un journal, « La Vie Montante », dont l'abonnement signifie l'adhésion au mouvement. Grâce à ses articles de fond et à ses témoignages il soutient la vie spirituelle de ses membres. Paraissant six fois l'an il est un lien d'unité entre eux.

Des réunions d'équipes qui offrent un renouvellement spirituel par la réflexion en commun sur les Saintes Écritures et les directives de l'Église et par la prière vécue ensemble. Elle permet de se mieux connaître et de participer avec cœur aux activités pastorales de la paroisse et du diocèse.

Des réunions générales, pèlerinages ou ralliements d'aînés autour de l'évêque, qui font prendre conscience que les aînés sont une force apostolique de l'Église.

Par sa souplesse et sa volonté de s'attacher à l'essentiel de la vie chrétienne des aînés, par la mise en valeur des richesses de la Communion des saints, au soir de la vie, la Vie Montante ranime l'espérance et apporte une réponse à ceux qui cherchent Dieu.



Lors d'une assemblée des dames d'agriculteurs, tenue à l'Hôtel de Ville St-Georges-Est, en avril 1977, dame Rose-Hélène Coulombe, conseillère en économie familiale, parle de la possibilité d'un mouvement d'horticulture en Beauce. Suite à cette intervention, Mme Marguerite Pomerleau Quirion recrute trente personnes intéressées et invite Messieurs André Carrier, agronome responsable de l'horticulture de la région 03 et René Paquet du Ministère de l'Agriculture à se rendre à Beauceville.

Cette rencontre se fait le 11 octobre '77 et, c'est à ce moment que naît la Société d'Horticulture de Beauceville. Le conseil d'administration se forme comme suit : Présidente, Mme Marguerite Quirion, vice-prés. Mme Carmen Rodrigue de St-Jean-de-la-Lande, sec.-trés. Mme Sylvie Pomerleau de Notre-Dame. Mmes Micheline Gilbert et Clémence Bégin de Notre-Dame et Ms. Charles Veilleux et Normand Bolduc de Beauceville sont nommés administrateurs.

La Société a pour but de promouvoir le bon jardinage basé sur différentes méthodes, de faire connaître les soins appropriés à prodiguer aux vergers et aux petits fruits, et, d'encourager l'embellissement.

Notons que la Société d'Horticulture est unique en Beauce et qu'elle regroupe toutes les paroisses beauceronnes.

À chaque année, des concours horticoles sont organisés sur l'embellissement et le jardinage de même qu'une exposition florale.

Depuis 1983, un nouveau conseil siège ; il se compose de M. Guy Boulanger à la présidence, de M. Paulin Veilleux à la vice-présidence, tous deux de St-Georges ; de Mme Henriette Genost secrétaire-trésorière et Mme Francine Bolduc publiciste toutes deux de Beauceville. Les directeurs sont MM Benoît Girard et Jean-Louis Beaudoin de St-Georges et Mme Suzanne Gagnon de Beauceville.

Les réunions mensuelles se tiennent à la Polyvalente St-François de Beauceville, et, des spécialistes reconnus y sont invités pour débattre différents sujets entourant l'horticulture.





RIGAUD - VAUDREUIL
C.P. 881 Beauceville, P.Q.
GOS 1AO

Le 14 juin 1977, lors de la dernière assemblée de Chantier 77 sur la conservation des modes de travail de nos ancêtres, un comité provisoire est formé. Laurence Gilbert est nommée présidente et Huguette Rodrigue accepte le secrétariat. Patrick Doyon et Claude Longchamps s'occupent de l'obtention de la charte qui est accordée le 8 mars 1978.

Le premier conseil d'administration se compose de Patrick Doyon, président ; Claude Longchamps, vice-président ; Marc-Yvon Poulin, 2^e vice-président ; Germain Rodrigue, administrateur ; Huguette Rodrigue, trésorière ; Rock Gagné, secrétaire, n'apparaît pas sur la photo.

Le but de cette corporation est de : 1) promouvoir et développer l'intérêt matériel, culturel et social de ses membres pour toutes activités à caractère historique, 2) découvrir et mettre en valeur tout site historique ; 3) acquérir des objets antiques, tels que meubles, outils, équipement de muséologie, d'archives, d'ethnographie et de bibliographie.

Laurence Gilbert, Patrick Doyon, Germain Rodrigue et Marguerite Thibodeau se sont succédé à la présidence.

Le conseil d'administration se compose comme suit : André Mathieu, président ; Roland Poulin, vice-président ; Sylvio Turcotte, secrétaire ; Jean-Marie Quirion ; Augustine Bolduc, administratrice ; Marguerite Pomerleau, trésorière.



SOCIÉTÉ CANADIENNE DE LA CROIX-ROUGE

À Beauceville, la Croix-Rouge existe depuis 1962, son but est de prévenir et d'alléger les souffrances humaines en toutes circonstances.

De 1971 à 1974, Mme Laurent Poulin et Mme Anita Rodrigue furent tour à tour responsable de notre secteur. Mme Jacqueline Thibodeau est la responsable actuelle.

Plusieurs comités sont formés à l'intérieur de cette société: Services aux sinistrés, prêts d'accessoires, service de sécurité aquatique, service Jeunesse, service gardiens avertis, cours de premiers soins, travaux féminin-masculin, clinique de sang, Joie et Santé, Campagnes Financières, etc.

Toutes les cliniques de sang se sont réalisées sous les auspices des Chevaliers de Colomb. Monsieur Rosaire Rodrigue en est le responsable depuis 1979.

Chaque année, les bénévoles ont l'occasion d'assister à des congrès dont le but est d'informer, stimuler et motiver les membres. Sans le bénévolat, la Croix-Rouge n'aurait pu survivre.

Les gens de Beauceville font preuve de générosité en s'impliquant bénévolement au sein des différents comités mis sur pied par la société Canadienne de la Croix-Rouge.

JAGRIBECS

JAGRIBECS (Jeunes Agriculteurs de Québec-Sud) fut créé le 10 août 1978 par l'entremise de l'U.P.A. Le but de cette association est de permettre aux jeunes de la région de se rencontrer, de discuter et d'échanger les problèmes et les difficultés vécus en matière agricole. Ils ont également pour but de s'informer sur les différentes politiques et techniques les concernant.

JAGRIBECS est maintenant incorporé en vertu de la loi des Syndicats Professionnels et est affilié à la fédération de l'U.P.A. Les membres doivent être âgés de 18 à 35 ans et être établis ou en voie d'établissement sur une ferme agricole.

Ils sont regroupés en secteurs. Beauceville appartient au secteur de l'Érable et compte environ vingt membres. Par contre, au niveau régional, JAGRIBECS regroupe plus de deux cents membres.

Chacun des secteurs peut bénéficier de réunions d'information avec personnel-ressource, des visites de ferme, des cours à temps partiel, ainsi que des activités sociales.

C'est donc à l'intérieur d'une association comme Jagribecs que les jeunes les plus dynamiques se retrouvent et retirent l'appui qui leur permettra de conserver et d'augmenter le dynamisme et le prestige de l'agriculture québécoise.



CÂBLE COMMUNAUTAIRE DE BEAUCEVILLE

Déjà 11 ans d'existence ! En effet, c'est en 1974 que M. René Dumont prend l'initiative d'un nouveau projet de communication à Beauceville. Un bureau de direction se forme comme suit : M. René Dumont président ; M. Yves Poulin vice-président, Mme Andrée Roy secrétaire-trésorière, et, les directeurs sont Mme Aline Fecteau et M. Jean-Claude Parent. M. Jean-Rock Poulin est le conseiller juridique et Mme Françoise Godbout publiciste.

Une demande de charte est déposée le 3 juin 1974 à Québec et enregistrée le 21 août de la même année. Le Câble Communautaire de Beauce Inc. naît.

Ce n'est qu'en 1976 que le projet d'initiative locale est accepté et que l'on peut trouver les finances nécessaires pour l'achat d'équipements requis. En juillet, la première émission produite en noir et blanc, est réalisée dans un local du Centre Culturel.

La lancée se produit modérément et on ne produit des émissions qu'à intervalles irréguliers. En 1978, on déménage à la maison Renault ; et, en 1979, s'éteint la production. La charte est dissoute par avis dans la Gazette officielle de Québec.

En 1980, un nouveau souffle est donné à la télévision communautaire avec la venue d'un groupe de personnes ayant bien voulu investir dans cet organisme. M. Hervé Poulin en est le président. On met sur pied la réalisation du premier téléthon sous la présidence d'honneur de M. le Curé Denis Morin. C'est un nouveau départ ! On produit une heure d'émission/semaine dans les anciens locaux de la Banque Provinciale et par la suite, dans ceux du Poste à incendie.

En 1981, M. Mario Morin succède à M. Poulin comme président. Le 3 avril, un certificat de reprise d'existence est enregistré à la direction des compagnies. Un second téléthon se déroule sous la présidence d'honneur de Mme Huguette Roy, présidente des handicapés de la Chaudière.

En 1982, sous la présidence de M. Gilles Veilleux, l'équipe du Câble Communautaire occupe de nouveaux locaux à la maison Renault ; un studio d'enregistrement y est aménagé. On renfloue notre caisse grâce à une subvention de la Ville de Beauceville et de notre téléthon annuel dont le président d'honneur est M. Marcel Poulin, président de l'Amicale Mariste. Cependant, M. Veilleux ne termine pas son terme ; Mme Danielle Roy prend la succession et assure la présidence jusqu'en 1984.

En 1983, une demande de subvention est faite pour permettre les installations nécessaires d'un lien direct. En fin d'année, lors d'un Gala Méritas, un trophée est remporté par le Câble Communautaire de Beauce Inc., comme étant la meilleure organisation de l'année. Pour 1983, Mme Renée Berberi, présidente des Avant-Gardistes de Beauce, assume la présidence d'honneur du téléthon.

En 1984, c'est notre 10^e anniversaire ! Un sigle officiel est dessiné par M. Pierre Veilleux pour le C.C.B.I. M. François Bolduc devient le nouveau président de l'organisme. Les gens de tous les âges sont comblés par la grande variété des émissions produites par le C.C.B.I., passant par l'agriculture, la santé, la cuisine, histoires et souvenirs, la justice, le sport, etc. Pour cette année, M. Roland Cloutier est le président d'honneur de notre téléthon annuel ; ce dernier étant reconnu comme un bénévole émérite de divers organismes.

La télévision communautaire est en santé ; la famille s'agrandit toujours et, on espère garder le feu sacré encore longtemps pour perpétuer cet organe d'information unique à Beauceville.

En 1859, une loi du parlement de la Province du Canada (qui gouvernait alors les territoires du Québec et de l'Ontario), sanctionnait la naissance de la BANQUE NATIONALE: la plus ancienne des banques précédant la fusion, le 1^{er} novembre 1979, de la Banque Canadienne Nationale et de La Banque Provinciale du Canada.

La Banque Provinciale du Canada fut fondée en 1861 sous le nom de Banque Jacques Cartier, nom qu'elle portera jusqu'en 1900. En 1970, la Banque Provinciale fusionne avec la Banque Populaire de Québec et, en 1976, avec l'Unité, Banque du Canada.

Le nom de Banque Canadienne Nationale était adopté en 1924, lors de la fusion de la Banque Nationale (Québec) et de la Banque d'Hochelega. Cette dernière, fondée en 1874, ouvrait une succursale à Beauceville le 1^{er} août 1922, maintenant connue sous le nom de Banque Nationale du Canada.



En 1979, la Banque Canadienne Nationale et la Banque Provinciale du Canada unissaient leurs forces pour réaliser l'une des plus importantes fusions dans l'histoire bancaire mondiale et formaient la BANQUE NATIONALE DU CANADA



 **BANQUE NATIONALE DU CANADA**

630-B, Boul. Renault
Beauceville (Québec)
G0S 1A0

LES AVANT-GARDISTES DE BEAUCE INC.

C'est de l'initiative de treize femmes décidées à informer et sensibiliser la population beauceronne à l'essor du Centre Hospitalier Régional de la Beauce que la corporation « Les Avant-Gardistes de Beauce Inc. » est née. Mesdames Renée Berberi (prés.) Huguette Labbé, Diane Boucher, Huguette Loubier, Jacinthe Busque, Laurence Poulin, Céline Boissonneau, Lise Bolduc, Céline Lessard, Louise Binet, France Dancose, Gisèle Lamontagne et Réjeanne Turgeon, composant le premier conseil d'administration, ne comptent ni efforts, ni démarches afin de se faire entendre et d'obtenir un appui de toute part. Les A.G.B.I. obtiennent leur charte en janvier 1984, près de quatre mois après leur formation.

Les nouveaux dirigeants de la Corporation sont, depuis le début de l'année 1985, à travailler sur la formation d'un comité d'accueil dans la ville de Beauceville et des paroisses avoisinantes. C'est là le second but de l'organisme. Mais la corporation les A.G.B.I. est un organisme social à qui l'avenir ouvre grandes ses portes et, nous pouvons l'espérer, ce sera un avenir des plus prometteurs.



Membres actifs lors de la fondation du mouvement des Avant-Gardistes :

Céline Boissonneault, Lise Bolduc Réjeanne Turgeon, Renée Berberi, Céline Lessard



Le conseil d'administration actuel : (assises) Mesdames: Laurence Poulin, Gisèle Lamontagne, Huguette Labbé (prés.), Anne Bolduc, Diane

Boucher. (debout) Jacinthe Busque, Bella Mathieu, France Dancose, Monique Bolduc, Huguette Loubier, Huguette Roy et Louise Binet.



Club Inner Wheel de Beauceville

Le Club Inner Wheel est un club international regroupant les épouses des Rotariens, qui fit ses débuts en Grande-Bretagne en 1924. On le retrouve sur les cinq continents dans quelques 64 pays, regroupant 2854 clubs et près de 80,000 membres.

C'est le club féminin qui tient la première place au niveau international

La devise est : Amitié et services.

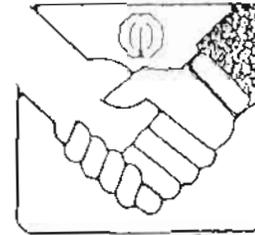
Le club de Beauceville existe depuis 1984. Il sera officialisé lors de la réception de la charte de l'International Inner Wheel en 1985.



Exécutif provisoire de l'Inner Wheel de Beauceville : Première rangée : Monique T. Bolduc, présidente ; Monique Mathieu, vice-présidente. Deuxième rangée : Lucille Cloutier, relationniste ; Anita Rodrigue, secr.-financière ; Lisette Laflame, secrétaire ; Monique Poulin, photographe ; Céline Lessard, resp. comité téléphone.



CLUB OPTIMISTE BEAUCEVILLE INC.



**AMI DE LA
JEUNESSE**

Fondé en 1971, le Club Optimiste de Beauceville a comme 1^{er} président Martin Poulin. Ce club de service a comme premier but d'aider la jeunesse. Une semaine d'appréciation de la jeunesse est entre autre réalisée chaque année.

Le festival Optimiste, organisé depuis déjà cinq ans, est sans aucun doute la plus grande activité du club.

Des membres du club optimiste de Beauceville ont accepté des postes au sein de l'Optimiste International. Il s'agit de François Bolduc comme lieutenant-gouverneur, Martin Poulin, lieutenant-gouverneur et président de comité, Bruno Roy et Denis Morin également présidents de comités du district-est du Québec.

Voici les présidents qui ont œuvré au sein du Club Optimiste de Beauceville : Normand Lapointe, François Bolduc, Claude Longchamps, Denis Morin, Ls-Bruno Roy, Ludovic Roy, André Quirion, Jacques Roy, Jean Gobeil, Gilles Morin, Robert Veilleux, Roger Longchamps et Raymond Bolduc.



**Centre-Communautaire
Optimiste**



**Patinoire
Optimiste**



**Corps de
Cadets 619**



CLUB ROTARY DE BEAUCEVILLE INC.

Le Club Rotary existe depuis 1945 dans la Beauce. Beauceville a fondé le sien en 1958. Voici une photo prise lors de la remise de la charte le 19 juillet 1958.



De gauche à droite : Maurice Gilbert, secrétaire Club St-Georges ; Jean-Eudes Paquet, président Club St-Georges ; Phil Stultz, gouverneur district 779 ; Jean-Marc Roberge, passé-gouverneur district 779 ; Jacques Renault, président Club de Beauceville ; Walter Perkins, secrétaire Club de Beauceville.

Les Membres Fondateurs sont les suivants :

Jacques R. Renault, président ; Paul-Émile Deschênes, vice-président ; Walter Perkins, secrétaire, Charles-Émile Veilleux, trésorier ; Paul Giguère, directeur ; Léopold Plante, directeur ; Dominique Bernard, directeur ; Guy Couture, D.D.S., directeur.

Réal Bernard, Séraphin Bolduc, Maurice Duval, Eugène Fontaine, Roland Fontaine, Benoît Gagnon, Joseph S.-Gilbert, Gérard Giguère, Léo Grondin, Jacques Labbé, Léobrod Morin, Viateur Pomerleau, Beaudoin Poulin, Laurent Poulin, Jean-Luc Quirion, Léonce Roy, Normand Veilleux et Louis Voyer.

Les présidents du Club Rotary de Beauceville Inc.

Ils sont élus au mois de juillet de chaque année :

Jacques R. Renault	1958-1959	Paul-Émile Deschênes	1959-1960
Walter Perkins	1960-1961	Roland Cloutier	1961-1962
Laurent Poulin	1962-1963	J.A. Richard	1963-1964
Jean-Luc Quirion	1964-1965	Léonce Roy	1965-1966
Armand Berberi	1966-1967	Roger Lessard	1967-1968
Albany Pomerleau	1968-1969	Benoît Gagnon	1969-1970
Charles-Émile Veilleux	1970-1971	Anicet Busque	1971-1972
Emmanuel Roy	1972-1973	Gérard-Raymond Rodrigue	1973-1974
Guy Hould	1974-1975	Roland Fortin	1975-1976
Jean-Luc Veilleux	1976-1977	Hilaire Turmel	1977-1978
Jean-Paul Daigle	1978-1979	Noël Cloutier	1979-1980
Jean-Denis Rancourt	1980-1981	Jean-Hugues Laflamme	1981-1982
Berthol Mathieu	1982-1983	Victor Bolduc	1983-1984
Michel Poulin	1984-1985		

En 1985 Le Club Rotary de Beauceville Inc. compte 38 membres :



Michel Poulin, *président*

Réal Grondin, *vice-président*
 André Rancourt, *directeur*
 Raymond Fortin, *directeur*
 Robert Boucher, *directeur*
 Victor Bolduc, *ex-président*
 Berthol Mathieu, *sec.-trésorier*

Jean-Luc Bernard, Anicet Busque, Denis Cloutier, Noël Cloutier, Roland Cloutier, Robert Cloutier, Jean-Hugues Laflamme, Normand Lapointe, Jean-Paul Daigle, Paul-Émile Deschênes, Martin Drouin, Andréa Latulippe, René Laroche, Jules Duval, Victor Duval, Roland Fontaine, Roger Lessard, Lucien Maheu, Marco Giguère, Hector Poulin, Jacques Poulin, Laurent Poulin, Jean-Luc Quirion, Jean-Denis Rancourt, Gérard-Raymond Rodrigue, Gilles Rodrigue, Emmanuel Roy, Charles-Émile Veilleux, Jean-Luc Veilleux, Gaston Roy et Claude Veilleux.

Dans le monde, 940 000 personnes font partie de 26 000 clubs Rotary répartis dans 159 pays.

Le Club de Beauceville uni sous la devise « Servir d'abord » se réunit à tous les mardis ; au cours de ces soupers, ses membres peuvent profiter de l'esprit de camaraderie qui y règne et discuter des projets du club. Le recrutement se fait sans formalité sous la base d'un représentant par profession.



LE BUT DU ROTARY

Le but du Rotary consiste à encourager et à cultiver l'idéal de servir considéré comme base de toute entreprise honorable, et en particulier à encourager et à cultiver:

1. Le développement des relations personnelles d'amitié entre ses membres en vue de leur fournir des occasions de servir l'intérêt général;
2. L'observation des règles de haute probité et de délicatesse dans l'exercice de toute profession; la reconnaissance de la dignité de toute occupation utile; l'effort pour honorer sa profession et en élever le niveau de manière à mieux servir la société;
3. L'application de l'idéal de servir par tout Rotarien dans sa vie personnelle, professionnelle et sociale;
4. La compréhension mutuelle internationale, la bonne volonté et l'amour de la paix, en créant et en entretenant à travers le monde des relations cordiales entre les représentants des diverses professions, unis dans l'idéal de servir.



LE CRITÈRE DES QUATRE QUESTIONS

- 1 . Est-ce conforme à la vérité?

- 2 . Est-ce loyal de part et d'autre?

- 3 . Est-ce susceptible de stimuler la bonne volonté réciproque et de créer de meilleures relations amicales?

- 4 . Est-ce profitable à tous les intéressés?

Les œuvres du Club Rotary de Beauceville Inc.

Depuis sa fondation en 1958, le Club Rotary a connu des activités de service fort intéressantes.

On se limita d'abord à certaines œuvres de charité aux plus démunis, tel par exemple la distribution de paniers de provisions à l'occasion de Noël, dons de prothèses, bourses d'études à nos talents locaux, jeux de lumière pour le terrain de balle-molle, secours aux familles les plus éprouvées, achat d'instruments de musique pour former une fanfare et cultiver les talents locaux, distribution gratuite à toute la population, de béquilles, chaises roulantes, voire même un lit orthopédique aux accidentés nécessitant ces services pour une courte durée. Contribution presque totale à l'installation de microphones et de caisses de sons à l'aréna de Beauceville, contribution à des bourses d'études sur le plan international, organisation et contribution pour le transport adapté pour handicapés en collaboration avec la ville et les paroisses du Grand Beauceville, contribution annuelle au sport mineur et au patinage artistique, différentes contributions : cyclo-aréna, Junior C, Club féminin ballon sur glace, câble communautaire, Comité d'école Mgr de Laval, Scouts, Cité du Père, Fondation des maladies du cœur, Filles d'Isabelle, Forum des Jeunes Ottawa, Ambulance St-Jean, Mérite sportif, Société Canadienne du Cancer, Gaétan Poulin Père Blanc d'Afrique, Carillon de la Chaudière, La Croisée des Chemins, Croix Rouge, Club de Ringuette, Téléthon des Étoiles, Avant-gardistes, Association Paralysie cérébrale, Fête de la Majorité, Fête de la Fidélité, Association des Sourds de Beauce, Père Rosaire Roy, Centre Terry Fox, CAMBI Unité d'Urgence, Puits en République Dominicaine, Gesticom Enrg. Disques du 150^e de

St-François, Échange Jeunes Oshawa, financement parution du livre Éclatement de la situation Huguette Roy, etc.

Parmi les œuvres du Club Rotary de Beauceville, nous connaissons le parrainage du Tournoi Atome Provincial depuis onze ans. Ce Tournoi fut le plus publicisé et le mieux connu de toute la province, le plus recherché des participants et décrit par les visiteurs comme l'un des mieux organisés et rodés.

Présidents « Tournoi Atome Provincial »

Paul-Émile Deschênes	1975	Roland Cloutier	1976
Anicet Busque	1977	Jean-Luc Quirion	1978
Roger Lessard	1979	Emmanuel Roy	1980
Jean-Baptiste Fortin	1981	Charles-Émile Veilleux	1982
Gérard-Raymond Rodrigue	1983	Robert Boucher	1984
Réal Grondin	1985		

Lors de ces tournois, différentes activités se sont greffées pour le financement : a) Différents tirages : autos, motocyclettes, argent, voyages, télévisions, vidéo-cassettes, etc. ; b) Spectacle Anciens Joueurs du Canadien ; c) La « Ripaille » pendant cinq ans qui continue d'être de plus en plus populaire.

À chaque année s'ajoutent des activités et des dons nouveaux.

« SERVIR D'ABORD »



LE CARILLON DE LA CHAUDIÈRE

Septembre 1967 est un mois mémorable pour Beauceville ! Eh oui ! C'est la naissance de la chorale « LE CARILLON DE LA CHAUDIÈRE » sous l'heureuse initiative de Messieurs Claude Lachance et Jean-Hugues Laflamme.

Dans un premier recrutement, cinquante membres joignent les rangs. Le directeur n'est nul autre que M. Claude Lachance, homme plein de dynamisme et d'enthousiasme. Un premier concert est donné le 6 juin 1968 au Centre Culturel. C'est un succès !

Pour les années suivantes, (68-71) Mme Pauline Muckle et M. Claude Fluet assument, successivement, la direction musicale du groupe. Et, en 1972, le frère Louis Nazaire Labonté alimente ce chœur de son ambition et de son enthousiasme ; son grand dévouement se prolonge durant treize ans, au grand plaisir des membres.

M. Henri Vallée prend ensuite la relève pour les deux années à venir. Il n'en n'est pas à ses premières armes puisqu'il était responsable de l'Harmonie musicale de Beauceville. En 1984, ce dernier quitte la direction musicale du groupe et, M. François Provenché, directeur musical de grande réputation, en assume la responsabilité.

On ne peut passer sous silence le dévouement inlassable de Mme Johanne Bolduc. En effet, pendant seize ans cette dernière collabore comme pianiste du groupe. Un merci très sincère t'est adressé.

CHORALE DE 10 ANS (1975-1985)

Le Jeudi-Saint 1975, naît à Beauceville, une nouvelle chorale, formée d'une vingtaine de jeunes et animée par S. Hélène Pomerleau, R.J.M.

L'initiative est nouvelle et audacieuse. En effet, la communauté paroissiale de Beauceville connaissait jusqu'à ce jour une chorale d'adultes, bien préparés dans le chant liturgique et habitués à s'exécuter en public. C'est donc dans la foi et la confiance que la jeune équipe fait ses débuts.

Et depuis cette « première », la chorale des jeunes chante, le dimanche, à la messe de onze heures. Peu à peu, on triomphe des difficultés, et de jeunes solistes réussissent à faire prier sur de nouvelles mélodies.

Par la suite, des adultes se joignent au groupe des jeunes et les voix se font plus puissantes, plus variées et la participation des fidèles, plus fervente.

Aujourd'hui, cette chorale compte sept femmes, neuf hommes, quinze jeunes filles, une organiste et un guitariste. Les solos, les partitions, la qualité de l'exécution des chants et de la musique témoignent du progrès de ce groupe musical, dont la principale ambition est de faire prier sur de la beauté.

Cette animation s'inscrit dans le cadre d'un service gratuit et ouvert à de nouvelles réalisations. Il exige du temps, de la régularité, de la persévérance, du don de soi. Une répétition hebdomadaire permet d'approfondir et d'augmenter le répertoire des chants et de la musique. La chorale a aussi bénéficié d'une précieuse formation musicale, lors de deux sessions animées par des spécialistes en liturgie.

Cet engagement dans la louange et le chant liturgique, au sein de la communauté paroissiale, veut rendre gloire à Dieu, qui accueille ses enfants dans sa Maison pour leur partager sa Parole et son Pain. C'est Lui que la chorale veut louer, faire connaître et aimer par sa participation chantante.



Chorale de la messe de 11.00 heures. Directrice : Sr. Hélène Pomerleau S.J.M. Organiste : Mlle Guylaine Poulin.



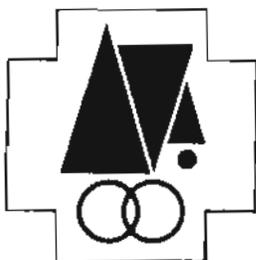
Chorale de la messe dominicale de 16 00 heures. Directrice : Soeur Marguerite Aubé SCSC, animatrice de pastorale. Organiste : Mlle Marie-Claude Blanchet.



Chorale paroissiale : Raymond Lachance, maître chantre depuis 40 ans. Mme Ruth Morency, organiste depuis 20 ans.



Chorale de la messe de 19.15 heures. Directeur : Frère Gabriel Bolduc. Organiste : Mlle Renée-Claude Paré



MOUVEMENT COUPLE ET FAMILLE

Ce mouvement prend vie à Montréal en 1954, sous la responsabilité du Révérend Père Albert Lapointe. Il opère alors sous le nom de Foyers Notre-Dame. Peu à peu, cet organisme prend de l'expansion et, en 1972, il change sa nomination et se fait connaître comme le mouvement COUPLE ET FAMILLE.

Chez nous, à Beauceville, il s'établit en 1980, suite à une retraite paroissiale prêchée par le Père Lapointe. Solange et Gilles Vachon acceptent d'être le couple responsable et font connaître le mouvement. M. le curé Denis Morin en est l'animateur spirituel.

Les objectifs du M.C.P. sont de créer, chez le couple et la famille, un climat de fraternité, d'accueil et d'unité, d'y favoriser l'épanouissement humain et chrétien, et, de favoriser l'engagement selon la nature du mouvement.

La relève est assurée par la suite par d'autres couples : Gaétane et Marc Champagne en 1982, Pauline et Raymond Rancourt en 1985 ; M. le curé Denis Morin anime toujours la partie spirituelle.

Depuis 1980, le M.C.P. prend de l'expansion et offre différents services à la population tels : week-end amoureux, rencontres conjugales régionales, vacances familiales, etc.

Le mouvement COUPLE ET FAMILLE est de plus en plus vivant chez nous et on espère qu'il s'agrandisse davantage pour favoriser l'AMOUR dans les couples et les familles.



Solange & Gilles Vachon



Gaétane & Marc Champagne



Pauline & Raymond Rancourt



Équipe du mouvement couple
et famille en 1985

L'ÂGE D'OR DE BEAUCEVILLE DE 1971 À 1985



Thérèse Gilbert,
09-71 à 73 et 74 à 78



Léonce Roy,
09-73 à 74.



Raymond Lachance,
09-78 à 81



Agathe R. Poulin,
09-81 à 85.



Membres du Conseil 1985, de gauche à droite: J.D'Arc Rodrigue, Agathe R. Poulin, Prés., Noella Roy, Gaby Mathieu, 2^e rg.: Valère Poulin, Joseph Rodrigue, V.-Prés., H.Ls Poulin, Sec., Germain Boucher.

Au début de 1971, quelques personnes du troisième âge jetèrent les bases d'un club de l'Âge d'Or. Un conseil fut formé le 23 avril 1974, sous la présidence de Mme Thérèse Gilbert. Ce petit groupe fut hébergé par les Chevaliers de Colomb en attendant de s'installer dans la salle paroissiale. Le Club de l'Âge d'Or a été constitué en corporation, par lettres patentes accordées le 8 juil. 1976 et enregistrées le 4 août de la même année. Les retraités entrevoient une heureuse vieillesse.

Cet organisme en plein essor compte trois cents membres. Ceux-ci se rassemblent dans une ambiance de fraternité et participent à leurs loisirs préférés: Rencontres sociales, musique, chant, danse, cartes, partie de sucre, épluchette de blé d'inde, voyage, cours P.R.H., bible, etc. Les gens de l'Âge d'Or se divertissent sainement. Le spirituel occupe une place importante dans leurs activités: rosaire, messe, heure d'adoration, service de l'autel, œuvres de charité, le mouvement, « La Vie montante », favorable aux personnes âgées, vient d'enrichir ce cercle.

Cette association, source de bienfaits pour les aînés, reconforte les affligés de la solitude, de la maladie. Elle aide ses membres à s'épanouir en beauté et vieillir dans la sérénité, heureux présage d'une vie meilleure.



MOUVEMENT DES FEMMES CHRÉTIENNES

Le 2 juin 1890, l'archiconfrérie des Dames de Ste-Anne est formée par un Père Rédemptoriste. Une première neuvaine à Ste-Anne est faite publiquement à St-François de Beauce.

En 1962, lors du Congrès national des Dames de Ste-Anne, Mgr. Audet demande que ce mouvement de formation et d'action soit orienté vers un apostolat organisé avec la méthode de travail : VOIR — JUGER — AGIR. En 1966, ce mouvement d'action catholique paroissial devient le Mouvement des Femmes Chrétiennes. (M.F.C.)

Sa devise est : « servir la famille, le milieu social et la communauté de foi ». Le M.F.C. a pour but premièrement : de développer la personnalité de chaque membre et de contribuer à son épanouissement. Deuxièmement : d'éduquer les personnes à prendre les responsabilités de façon à construire chrétiennement leur vie et leur milieu de vie.

Le M.F.C. compte actuellement 122 membres.



Monique Bolduc
Beauceville-Ouest.
Responsable : 1971-1978



Jeanne d'Arc Lajoie
Beauceville-Est
Responsable : 1978-1983



CONSEIL ACTUEL 1985

De gauche à droite : 1^{re} rangée : Juliette Mathieu, Marie-Jeanne Mathieu, sec., Jeanne Drouin, ass.-resp., Jeannine Lacombe, resp. actuelle 1983, Rose-Anne Roy, trésorière. Deuxième rangée : Solange Vachon, Gaétane Boulet, l'abbé-curé Denis Morin, aumônier, Hélène Veilleux, Germaine Maheux, Gisèle Bolduc, Jeanne Blanchet.



SERVICE DE PRÉPARATION AU MARIAGE (S.P.M.)

Le S.P.M. ou service de préparation au mariage remonte au début de la décennie 1940, sous l'initiation de la J.O.C. Les premiers organisateurs de ce mouvement furent : Marguerite Rodrigue (Mme Viateur Doyon), Marguerite-Marie Rodrigue, (Mme Raymond Gauthier) et l'abbé Henri Fortin alors vicaire à Beauceville.

Au début, une douzaine de cours étaient dispensés, une fois la semaine, sur une période de trois mois, à chaque printemps. Les conférenciers étaient différents à chaque cours : médecins, infirmières, gérants de caisse, prêtres, notaires, etc. Les fiancés pouvaient bénéficier de leurs conseils respectifs.

Aujourd'hui, ce service à la communauté a changé ses méthodes, les sermons ont pris la forme de rencontres d'animation.

Le S.P.M. est toujours bien actif, une dizaine de couples y travaillent bénévolement soit en préparant des témoignages ou en agissant comme animateurs pendant les rencontres. Les responsables actuels de ce service sont : l'abbé André Garneau vicaire et M. Mme Maryse et Lionel Therrien

Le sigle du S.P.M.

La base formée des trois lettres S.P.M. superposée supporte deux triangles, symbole du couple. Ce sont deux flammes qui s'entrecroisent et se déploient dessinant le profil du visage d'un homme et d'une femme qui tout en demeurant autonomes mettent en commun en s'élevant toute la richesse de leur être respectif afin de croître toujours plus ensemble. Appuyés sur le S.P.M. et accompagnés par le S.P.M. ils peuvent espérer une plus grande éclosion d'eux-mêmes et de leur projet dans la flambée de leur amour et de l'Amour.

SOCIÉTÉ CANADIENNE DU CANCER



La Société canadienne du Cancer existe à Beauceville depuis au-delà de vingt-cinq ans. Son but est de combattre le cancer, fléau mondial. 52% des fonds de notre société sont destinés à la recherche. Les personnes atteintes de cette maladie peuvent recourir à nos services pour des besoins précis tels que : pansements, matériel pour une colostomie temporaire, transport de patient, prothèse mammaire, perruque, etc. La maison Michel Sarazin de Québec offre les soins palliatifs aux victimes de cette maladie en phase terminale.

Mme Jeannette Veilleux et Mme Gérard Giguère furent les pionnières de cet organisme. Mme Eddy Drouin est actuellement présidente de la section. Mme Denise Poulin, vice-présidente et présidente de la campagne de financement. Mme Rolande Boucher agit comme secrétaire-trésorière. Mme Alice Busque s'occupe du comité d'éducation-publicité. Le comité de bien-être est guidé par Mme Wirma Gilbert.

SERVICE DE PRÉPARATION AU BAPTÊME

C'est en septembre 1974 suite à une demande de M. Charles E. Houde curé que se forme un groupe de quinze personnes dans le but de s'engager au service de pastorale du Baptême. Nous nous réunissons pendant environ dix semaines pour nous renouveler notre propre Baptême et nous préparer à faire de l'animation. M. le curé Houde nous accompagne.

Le quatre mai 1975 a lieu la première rencontre collective. Et le dimanche suivant nous animons le Baptême communautaire collectif. Comme c'est le jour de la fête des mères, l'occasion est idéale pour offrir un bouquet de corsage à chaque nouvelle maman. Nous avons conservé cette belle initiative ; un couple de la paroisse nous les offre gratuitement.

Le but de notre service est de sensibiliser les parents face aux responsabilités qu'ils prennent lorsqu'ils demandent le Baptême pour leur enfant. En premier nous visitons chaque parent qui a inscrit son enfant. Cette visite est faite par un couple accompagnateur au nom de la communauté paroissiale ; elle en est une d'accueil et d'amitié. À cette occasion nous remettons une brochure « Baptiser notre enfant » et une jolie paire de pantoufles pour le nouveau-né. Après avoir partagé la joie de ces parents, nous les invitons à la préparation collective avec leurs parrain et marraine. Lors de cette rencontre ils ont à réfléchir sur leur démarche, le sens de leur engagement, leurs responsabilités face au premier sacrement qu'ils demandent pour leur enfant. Il y a aussi explication des gestes posés lors de la cérémonie. Cette réunion se tient dans un local du Couvent Jésus-Marie le premier dimanche de chaque mois.

Les membres de l'équipe se rencontrent régulièrement pour des sessions de formation, de ressourcement et aussi pour fraterniser. Depuis les débuts vingt-cinq personnes ont œuvré dans ce service. Voici le nom de ceux qui en font partie actuellement...





LA RENCONTRE

En octobre 1964, le Père Henri Roy, fondateur de la J.O.C., de l'Institut Pie X lance une nouvelle expérience d'évangélisation qu'il nomme La Rencontre. Elle a trois buts bien précis :

- Rencontre avec soi
- Rencontre avec les autres
- Rencontre avec Dieu

Le Père Roy, apôtre infatigable, préoccupé par les besoins de la masse en vient à faire la constatation suivante : « Les personnes ont dans l'âme un vide et une soif d'idéal, qui ne peuvent être comblés que par la rencontre du Christ dans leur vie.

M. et Mme Rolland Cloutier eurent la chance de vivre cette expérience. À leur tour, ils sont les instigateurs de ce mouvement à Beauceville. En 1966, ils organisent une première Rencontre à Pointe-au-Pic, pour les quinze couples terminant une session de Service d'Orientation des Foyers. Les équipes d'après-Rencontre se réunissent chaque semaine pour regarder leur vie et les événements à la lumière de l'Évangile et faire l'union de la vie et de la foi.

Les responsables suivants se sont succédé : M. et Mme André Huot, M. et Mme Gilles Lessard, M. et Mme Marius Jacques, M. et Mme Marcel Poulin, M. et Mme Jean-Luc Veilleux, M. et Mme Jean-Guy Tardif sont les responsables actuels.

RENOUVEAU CHARISMATIQUE

Le Renouveau Charismatique est un mouvement de foi dans lequel nous découvrons l'Esprit-Saint agissant dans nos vies. Son but est vraiment de raviver la foi du peuple chrétien. Dans toutes ses formes et ses manifestations, ce renouveau a l'ampleur même de l'Évangile.

À Beauceville, il a fait ses débuts en 1973, sur l'invitation de Patrick Roy, fondateur et animateur de ce « Groupe de Prières », le Père Régimbald, accompagné de quelques témoins, vient lancer officiellement ce mouvement en septembre 1973.

Ce premier rassemblement fut spectaculaire tant par le nombre d'assistants que par les manifestations de l'Esprit qui se sont produites.

Depuis, de nombreuses personnes sont allées à des sessions de ressourcement à Granby, Jésus-Ouvrier de Québec et autres centres où l'on donne également formation et ressourcement.

Ce groupe est soutenu par la présence assidue d'un responsable spirituel en la personne de Rémi Faucher.

Les réunions ont lieu chaque semaine ; les membres du Groupe de Prières, se veulent être les délégués du peuple chrétien pour présenter à Dieu, louange et supplication.

Gloire et Louange à la Très Sainte Trinité pour ces années de Grâces que nous avons vécues et que nous vivons encore dans l'avenir.

LE S.I.S. PAROISSIAL

Le 1^{er} juin 1983, l'assemblée des évêques du Québec publiait un document intitulé : l'Initiation sacramentelle des enfants. Dans ce document, nos évêques, tenant compte des changements des dernières années au Québec, nous présentaient les nouvelles orientations pastorales concernant l'initiation sacramentelle des enfants dans le but de créer une communauté chrétienne plus vivante.

C'est dans la ligne de la mise en application de ces directives, qu'un nouveau Comité a pris naissance dans notre paroisse, à l'automne 1984. Ce comité composé de six personnes, est connu sous le sigle S.I.S. qui signifie Service d'Initiation Sacramentelle.

Au nom de la communauté chrétienne, il est appelé à prendre en charge progressivement la préparation immédiate de tout enfant inscrit par ses parents ou tuteur à l'un ou l'autre des sacrements de l'initiation chrétienne, c'est-à-dire, Pardon-Eucharistie-Confirmation.

Cette année, vu la nouveauté du projet avec tout ce que cela comporte de créativité, de réalisation, de formation, de changements énormes dans les mentalités de notre milieu, etc., le service a concentré ses efforts sur le sacrement de confirmation. Pour ce faire, douze catéchètes, la plupart des parents, se sont joints au S.I.S. Notre projet, avec autant d'envergure, est une « première » dans notre région pastorale de la Chaudière.

Ce nouveau service que notre communauté chrétienne s'est donné s'avère des plus prometteurs pour l'avenir de notre paroisse.

Voici une photo des membres du S.I.S. avec les catéchètes entourant Monseigneur Maurice Couture, venu confirmer nos jeunes, le 21 avril 1985.



COMITÉ DE LITURGIE

Après avoir fait quelques démarches infructueuses auprès de certains prêtres qui m'ont précédé à Beauceville, j'en suis venu à la conclusion que notre comité de liturgie était orphelin de père, mais qu'il était né d'une mère bien catholique, notre mère la sainte Église. C'est à la suite du concile Vatican II, soit après la promulgation, à Rome, par le Pape Paul VI, le 4 décembre 1963, du premier document conciliaire portant sur la liturgie et s'intitulant : « La Constitution Conciliaire sur la Liturgie » que serait né notre comité de liturgie à Beauceville. Par ce document, l'Église voulait restaurer et mettre en valeur sa liturgie. Dans cette optique, elle mettait l'accent sur une participation pleine et active de tout le peuple lors des célébrations.

C'est à ce moment-là que sont apparus les premiers signes d'un comité de liturgie à Beauceville. Au début, ce fut très modeste. Un prêtre de la cure avait la responsabilité de demander des lecteurs et des servants pour nos messes dominicales, le service de l'autel n'étant plus réservé aux seuls enfants de chœur.

Par la suite, notre comité a commencé à prendre forme graduellement. Suite à son efficacité, sont nées progressivement et successivement nos chorales des messes dominicales. En ne me permettant que de nommer leurs directeurs, rappelons-nous les groupes des frères Léonard Auclerc et Louis Nazaire Labonté, M. Gérard Roy, Sr. Hélène Pomerleau, Sr Marguerite Aubé et le frère Gabriel Bolduc, sans oublier la persévérante chorale de M. Raymond Lachance qui, sans avoir vu le jour à la suite de notre comité, en a connu parfois les contrecoups. Enfin, je ne voudrais passer sous silence Sr Monique Fournier et le frère Jean-Yves Savard qui ont, tous deux, animé seuls successivement la messe du dimanche soir.

C'est à ce comité que l'on doit également l'organisation de nos célébrations liturgiques si belles au dire des paroissiens. Je me contente d'énumérer les temps forts de l'année liturgique : Avent-Noël, Carême-Pâques, fêtes de la majorité et de la fidélité, crèche vivante et chemin de croix, etc.

Finalement, il y a tout ce secteur du visuel qui est sous la responsabilité de Sr Françoise Lachance. On n'a qu'à se rappeler les panneaux de styrofoam sur lesquels sont inscrits les thèmes de chaque dimanche, tous les montages de l'Avent-Noël, Carême-Pâques, etc.

Actuellement notre comité de liturgie fonctionne en 2 ateliers : l'un, pour l'élaboration de nos célébrations et l'autre, pour les visuels. Toutefois il existe tacitement un autre atelier même s'il n'a jamais été explicitement reconnu, c'est celui du chant.

Voici quels sont ceux qui font présentement partie de ce comité : Sr Marguerite Aubé, abbé Denis Morin, M. Henri Bisson, Sr Hélène Pomerleau, secrétaire, Fr. Gabriel Bolduc, M. Marcel Poulin, M. Roland Cloutier, M. Gérard Roy, M. Rémi Faucher, Mme Angélique Pigeon-Roy, abbé André Garneau, resp. du comité, Sr Louise Turmel, Sr Françoise Lachance, resp. du visuel et Mme Solange Vachon.

Je profite de l'occasion pour remercier les membres actuels et anciens, de tout le dévouement qu'ils ont montré pour rendre plus vivantes nos célébrations liturgiques et ainsi conduire notre communauté paroissiale à vivre sa relation à Dieu et avec ses frères. Je remercie aussi tous ceux qui de près ou de loin dans la paroisse ont participé d'une façon ou d'une autre au mouvement donné par notre comité de liturgie.

André GARNEAU, ptre.

COMITÉ MISSIONNAIRE DE BEAUCEVILLE

Le comité missionnaire de Beauceville fut fondé le 18 octobre 1978, l'instigatrice fut Sr. Alice Bolduc, R.J.M.

Le but du mouvement est de venir en aide à nos douze missionnaires et de développer l'esprit missionnaire dans la paroisse.

Les membres du Comité missionnaire sont: Marie Busque Fecteau, secrétaire; Bernadette Rodrigue Lessard, trésorière; Gabriel Bolduc, f.m.; Marie-Hélène Bolduc, r.j.m., Hélène Veilleux, Germaine Maheu, Marie-Ange Lacasse, Suzanne Bernard, Jean-Marc Roy, Julien Roy, président.

Nos Missionnaires en 1985 sont



Jeanne d'Arc Poulin, f.m.m.
(fille de Charles)
Indonésie



Pierrette Mathieu, s.s.c.m.
(fille de Josephat)
Argentine



Sr Antonia Quirion, r.j.m.
(fille de Antonio)
Gabon



Gérald Veilleux, p.m.é.
(fils de Dominique)
Pérou et Québec



Gaétan Fecteau, f.m.
(fils d'Odilon)
Malawi



Guy Lacasse, p.m.é.
(fils de Caius)
Argentine



Gaétan Poulin, p.b.
(fils d'Andréa)
Afrique du Sud



Rosaire Roy, p.m.é.
(fils d'Adélard)
Argentine



Édouard-René Morin, p.m.é.
(fils de Jean-Auguste)
Mexique et Guatemala



Gilles Quirion, prêtre,
(fils de Gualbert)
Paraguay



Cyprien Fortin, m.s.c.
(fils de Charles)
République Dominicaine



Clément Bolduc, p.m.é.
(fils de Marie-Louis)
Québec et Pérou



la caisse populaire de beauceville

siège social

254, 4e avenue Lambert, c.p. 519
beauceville-ouest, (beauce), québec
G0M 1A0
(418) 774-3647



M. Napoléon Mathieu



M. Josephat Rodrigue

Notre vie économique
sous un toit coopératif

La Caisse Populaire de Beauceville a été fondée le 26 février 1928 tel que le démontre le procès-verbal de l'assemblée de fondation ci-après relaté.

PROCÈS-VERBAL DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE FONDATION DE LA CAISSE POPULAIRE DE BEAUCEVILLE

L'An mil neuf cent vingt-huit ce vingt-sixième jour de février à une assemblée générale tenue après convocation des paroissiens de la Paroisse de St-François de la Beauce et à la suite d'une conférence publique donnée par l'abbé Émile Turmel, ptre. représentant de l'Union Régionale de Québec il fut unanimement décidé de fonder, en vertu de la Loi des Syndicats de Québec, une société d'épargne et de crédit sous le nom de la Caisse Populaire de Beauceville.

La déclaration de fondation requise ayant été signée conformément aux prescriptions de la susdite loi, les résolutions suivantes furent adoptées.

Proposé par M. Josaphat Rodrigue, appuyé par M. Jean Gagnon que la Caisse Populaire de Beauceville fasse partie de l'Union Régionale de Québec.

Proposé par M. Josaphat Rodrigue, appuyé par M. Jean Gagnon et résolu que les Statuts qui viennent d'être lus soient adoptés et que ladite Caisse se mette sous la protection spéciale du Sacré-Cœur de Jésus et de St-François

Proposé par M. J.A. Jolicœur, appuyé par M. France Boucher et résolu que les Messieurs dont les noms suivent soient nommés membres du Conseil d'administration, de la Commission de Crédit et du Conseil de Surveillance, comme suit.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

M.M. Josaphat Rodrigue
Napoléon Loubier
Jean Thibodeau
Joseph Latuippe
Napoléon Mathieu
(Touchet)

COMMISSION DE CRÉDIT

M.M. Paul Rodrigue
Josaphat Roy
Louis Mathieu

CONSEIL DE SURVEILLANCE

M.M. Omer Pomerleau
Alphonse Laflamme
Achille Goulet

Proposé par M. J.A. Jolicœur, appuyé par M. France Boucher et résolu que le maximum de parts sociales qu'un seul sociétaire peut posséder soit fixé à quarante ou \$200.00 dollars

Proposé par M. J.A. Jolicœur appuyé par M. France Boucher et résolu que le maximum de prêt consenti à la fois à un seul sociétaire soit fixé à cinq cents piastres (\$500.00). Toutefois, cette limitation ne s'applique pas aux corps publics, tels que fabriques d'église, institutions religieuses ou monastères reconnus ou non par une loi, corps municipaux, commissions scolaires, couvents, collèges, etc. situés dans la circonscription sociale, ou encore, aux prêts ou avances garantis par le nantissement fait par un ou des sociétaires d'effets portant la signature de tels corps publics, que ces corps publics fassent ou non partie de la circonscription sociale, ou aux prêts hypothécaires, le montant pouvant être avancé dans ces divers cas étant laissé à la discrétion de la Commission de Crédit, pourvu toujours que des fonds soient gardés pour faire face aux retraits de parts et de dépôts et aux demandes de prêts des sociétaires. Le gérant de la Société ou tout employé salarié ou non ayant le maniement des fonds, ne peut emprunter que sur l'autorisation écrite et signée personnellement par tous les membres de la Commission de Crédit, laquelle autorisation est conservée dans les archives. Les membres de la Commission de Crédit sont tenus conjointement et solidairement responsables de tous tels prêts faits sans une telle autorisation. Tous tels prêts doivent être garantis par au moins un ou des cautions très solvables.

Proposé par M. J.A. Jolicœur, appuyé par M. France Boucher et résolu que dans le but de manifester la reconnaissance de la Caisse Populaire de Beauceville à l'égard des personnes qui lui auraient rendu des services signalés ou dont le haut patronage lui serait précieux, le Conseil d'administration ait le pouvoir de nommer de temps à autre telles personnes officiers honoraires de ladite Caisse Populaire de Beauceville, de les remplacer au besoin et, en général, de régler tout ce qui concerne ces charges purement honorifiques. Néanmoins cette assemblée se réserve le droit de nommer et de révoquer de tels officiers honoraires et nomme: président honoraire, M. l'abbé François-Philibert Lamontagne, ptre-curé Vice-président honoraire, M. J.H. Desrochers, médecin, maire de Beauceville. M. Joseph Mathieu, cultivateur, maire de St-François

M. le notaire F.G. Fortier a agi comme gérant-secrétaire lors de l'assemblée de fondation, et a déposé une copie de la déclaration de fondation au bureau du sec-trésorier de la municipalité de Beauceville, le 1^{er} mars 1928.

Le premier président aurait été M. Napoléon Mathieu (Touchet) de 1928 année de la fondation jusqu'en 1932. Il semblerait que d'après les documents que l'on peut retrouver, le notaire F.G. Fortier aurait agi comme sec-gérant de 1928 à 1934, il n'y avait à peu près pas d'activité. Mlle Gertrude Drouin l'aurait remplacé et aurait agi comme sec-gérante environ 1 an, il faut aussi reconnaître que l'Abbé Émile Turmel représentant de l'Union Régionale aurait rendu de très grands services, il aurait agi à titre de conseiller, et de sec-protempore.

Situation de la Caisse en 1934

SITUATION			
Placements	\$ 200.00	Capital Social	\$ 361.65
Prêts	126.81	Épargne	69.14
Caisse	389.61	Intérêts à payer	109.74
		Boni	52.62
Total	\$ 716.42	Total du passif	\$ 593.15
		Réserve	58.00
		Surplus	65.27
		Total	\$ 716.42



M. Georges Poulin



M. Henri Lacombe

La Caisse Populaire de Beauceville a vraiment commencé ses opérations sous le règne du nouveau gérant qu'on a engagé le 1 septembre 1935 en la personne de M. Georges Poulin au salaire annuel de \$ 50.00. Il était sous la direction de l'habile et dévoué président M. Josaphat Rodrigue qui fut président de 1932 à 1959, M. Rodrigue a fait beaucoup pour notre coopérative d'épargne et de crédit. Une fête avait été organisée le 15 décembre 1959 pour remercier M. Rodrigue pour les nombreux services rendus, un certificat lui avait alors été remis par l'honorable Cyrille Vaillancourt.

À ce moment-là la Caisse opérait dans un local qui appartenait à la corporation Municipale de Beauceville, dans un tout petit bureau, situé juste en-dessous de l'escalier, les gens plus âgés se rappelleront encore de l'endroit, loué à \$ 10.00 par mois. J'ai retracé qu'en 1940, M. Georges Poulin, avait été engagé pour l'année à 50% des trop-perçus de l'année, mais qu'il pouvait prendre des avances à raison de \$ 15.00 par mois.

Au cours des années, M. l'Abbé Ant. Dussault prêtre, s'est fait le propagandiste de la Caisse Populaire, qui a rapporté des dividendes.

Le 26 août 1944, décision importante de la Caisse Populaire d'acheter pour \$ 300.00 d'actions de la Société d'Assurance des Caisses Populaires, par la même occasion M. Georges Poulin était nommé représentant de ladite société d'Assurance. Le 17 mars 1946, les administrateurs souscrivaient \$ 25.00 dollars pour l'achat de cloches à St-Alfred.

Le 16 décembre 1945, les administrateurs étaient unanimes pour adresser une lettre de remerciement à

M. l'Abbé Philibert Grondin pour son dévouement comme aumônier des caisses populaires, ce qui lui a probablement mérité le titre de chanoine, sans compter ses nombreuses autres occupations, on dit qu'il était un travailleur infatigable.

Le 8 août 1946, la caisse populaire connaissait une certaine augmentation de ses activités, le conseil d'administration décida d'engager une deuxième personne en la personne de Mlle Fernande Poulin, au salaire de \$ 540.00 annuel. Paul-Henri Poulin était aussi engagé en 1948 à raison de \$ 1.00 par année.

Le 10 février 1948, on procède à l'achat d'un coffre-fort de marque J.J. Taylor pour le prix de \$ 950.00.

Au cours des années 1950, le cercle de l'U.C.C. a fait un travail remarquable de propagande et d'éducation auprès des membres des caisses populaires.

Les noms de quelques autres employés qui ont travaillé à tour de rôle par la suite, Lucille Bolduc, Berthe Fecteau, Claudette Duval, Thérèse Langlois, Georgette Jolicœur, Marielle Roy, Louise Veilleux, Simonne Grondin, Lise Lacombe, Paulette Thibodeau, Marie-Jeanne Quirion, dans des conditions de travail difficiles, ils ont fait preuve de dévouement, ce sont les ouvriers de la première heure.

À l'assemblée du Conseil d'Administration tenue le 11 juillet 1952, il a été proposé par M. Germain Boucher, secondé par M. Jean-Noël Quirion et unanimement résolu que la Caisse Populaire se porte acquéreur du Magasin «Lacombe» propriété de la Succession Majorique Gilbert. Plus tard, M. Napoléon Loubier était nommé surintendant pour la réfection de ladite bâtisse.

En 1953, suite à la maladie de M. Georges Poulin, le conseil d'administration nommait M. Jean-Noël Quirion, sec-gérant, au prix symbolique de \$ 1.00 par année. M. Georges Poulin décédait au mois de novembre 1953, malgré des débuts difficiles, c'est vraiment sous son règne, que la caisse a pris son essor, grâce à M. Poulin qui a été sans contredit le gérant fondateur.

C'est également au mois de novembre 1953, que l'on fit l'engagement de M. J.H. Lacombe au poste de sec-gérant, lors de la même assemblée M. Jean-Noël Quirion remettait sa démission comme sec-gérant.

Le 8 novembre 1955, les administrateurs étaient unanimes pour adhérer à l'assurance-vie épargne et prêts, de l'Assurance-Vie Desjardins, la caisse a souscrit un montant de \$ 2,500 00 au fonds de réserve de l'Ass.-Vie Desjardins. Mai 1958, il est décidé de faire l'engagement d'un assistant gérant en la personne de Richard Poulin, l'augmentation des affaires justifiait l'engagement d'un homme avec expérience, ce dernier possédait l'expérience de quatre années dans une institution financière. C'est en 1958 que la Caisse Populaire est devenue millionnaire, «1 million d'actif» ce fut un événement important à cette époque, on se demandait alors si on avait le plafond, si le marché était saturé.

En 1959 M. Josaphat Rodrigue quitta la présidence, il fut remplacé par M. Jean-Noël Quirion. M. Rodrigue a œuvré de 1932 à 1959, il a rendu de précieux services on a dit de lui qu'il était un homme remarquable, une fête marqua son départ et il reçut un certificat d'appréciation. À cette assemblée M. Roméo Laflamme était élu vice-président, par la suite M. Germain Boucher l'a remplacé comme vice-président.

En 1960 l'actif de la Caisse atteignait la somme de \$ 1,260,900 00 dollars, le nombre de sociétaires s'élevait à 2,557 et la réserve de la caisse passait à \$ 48,683.00 dollars.

C'est en 1965 que l'on commence à discuter sérieusement de l'agrandissement du local ou encore de la construction d'un nouveau local, il existait un problème d'espace et de stationnement.

En 1966 un camion s'arrête sur la façade de la caisse.



M. J.-Noël Quirion



M. Raymond Lachance

cause des dommages importants, tout le monde a eu la frousse, mais personne de blessé

Avec la vente des parts de téléphone, un nouveau service fut mis à la disposition des membres, soit le dépôt placement que l'on appelle aujourd'hui le dépôt à termes.

Au mois de décembre 1966, les administrateurs décidèrent de faire l'achat des terrains de M. Lucien Roy et Mme Émilien Poulin, en vue de faire la nouvelle construction, qui débuta après la tenue d'une assemblée générale spéciale qui s'est tenue le 14 août 1967, le contrat a été accordé à la firme de M. Gérard-Raymond Veilleux pour le prix de \$97.870 00 dollars, excluant le prix pour l'aménagement du terrain. Le nouveau local fut occupé en mars 1968, la bénédiction et l'inauguration du nouveau local en juin 1969. À cette occasion on remit une plaque souvenir à Messieurs Josaphat Rodrigue et Benoit Dussault.



M. Richard Poulin



M. Roland Cloutier

C'est en 1970 que M. Raymond Lachance est nommé président, remplaçant M. Jean-Noël Quirion, il est important de souligner les nombreux services rendus par M. Quirion, il a été d'un dévouement et d'une collaboration exemplaire. M. Quirion a fait beaucoup pour l'avancement et la progression de la Caisse. Même s'il abandonna la présidence, il demeure très actif au conseil d'administration. À cette assemblée d'élections des officiers, M. J.A. Mathieu est nommé vice-président. À ce moment la caisse atteignait \$5 millions d'actifs. Lors d'une réunion tenue en février 1972, sur la recommandation de M. J.H. Lacombe, il est résolu d'engager Richard Poulin directeur, et Robert Lacombe, dir.-adjoint, dont la date effective serait le 1^{er} mai 1972. Une fête est organisée pour souligner le travail acharné que s'était imposé M. Lacombe pendant 19 ans, il a rendu d'innombrables services à la caisse, plusieurs membres ont profité de ses précieux conseils, par son dévouement et le support des administrateurs, des employés, il a su doter notre ville d'une institution financière compétitive et adaptée aux besoins de ses membres, dont nous pouvons être fiers encore aujourd'hui.

La Caisse Populaire s'implique de plusieurs façons dans la construction de l'Aréna plusieurs dons, implication personnelle du directeur, et le don d'un chronomètre

1973, un événement marquant, la caisse décide de joindre les rangs des caisses informatisées, avec la venue du télétraitement. Nous venons d'entrer dans l'ère de l'électronique

Novembre 1974, survenait la fusion de la Caisse Populaire de St-Alfred, la caisse y opéra un comptoir pendant deux années, le responsable était M. Émile Allaire, il ne faudrait pas passer sous silence le travail et le dévouement de tous les administrateurs de la Caisse Populaire de St-Alfred

En 1975, la caisse ouvre un comptoir à Beauceville Est, dans le Magasin Co-op de Beauceville, cette décision a été sage, et a été de nature à faire progresser rapidement l'actif de la caisse, ainsi que le nombre de membres.

Le 1^{er} novembre 1976, survenait le premier vol à main armée dans l'histoire de la Caisse Populaire de Beauceville, les employés et les clients présents, s'en souviennent sans aucun doute.

En 1977, le directeur procéda aux fêtes du 50^e anniversaire, il s'est déroulé des activités pour tous les membres de tous les âges

Pendant la même période la caisse se portait acquéreur de la Maison Renault, l'achat du terrain de l'ancienne école Dollard, et le déménagement de ladite bâtisse, qui fut vendue en 1980.

En 1979, survenait le décès de M. Henri-Louis Poulin alors président du conseil de surveillance, il était dirigeant depuis 1952. M. Poulin a donné beaucoup de son temps et de ses énergies pour faire progresser la caisse, il était assidu aux assemblées et possédait un jugement remarquable, c'était un grand coopérateur. Le terme de dirigeant de M. Raymond Lachance se terminait en mars 1981, c'est alors qu'il décidait de ne plus poser sa candidature, lors de la tenue de l'assemblée générale, il proposait la candidature de M. Roland Cloutier qui lui succédait au poste de président. C'est sous le règne de M. Lachance que la Caisse a connu de bonnes années financières, il faut dire que c'était avant la période de récession économique, c'est pendant son mandat que plusieurs services furent mis en place et que la caisse a développé davantage son rôle social et communautaire. M. Lachance possédait une expérience bancaire et un bon sens des affaires qui a bien servi la cause de la Caisse, profitable à tous ses membres.

Mai 1985, l'actif de la caisse totalise la somme de \$34 millions de dollars, 7,500 membres, et une réserve générale de \$1 million de dollars.



Il faut souligner encore une fois le travail acharné des dirigeants fondateurs et de tous ceux qui se sont succédé au fil des années

Merci à tous les membres qui encore aujourd'hui font confiance à leur Caisse Populaire, et un merci spécial à toute l'équipe, 32 employés qui sont à votre service, la Caisse Populaire une institution qui vous appartient.

Liste des dirigeants à date

Richard Poulin, secrétaire



LES DIRIGEANTS

Conseil d'administration

- Roland Cloutier, président
Claude H. Daigle, vice-président
Jean-Noël Quirion, administrateur
● Marius Boucher, administrateur
Marc-André Gilbert, administrateur
Denis Mathieu, administrateur
Richard Poulin, secrétaire

Commission de crédit

- Joseph Giroux, président
● Gaston Lessard, commissaire
Gaby Jacob, secrétaire

Conseil de surveillance

- Jean-Marie Rodrigue, président
* Noël Cloutier
Daniel Cliche, secrétaire

LE PERSONNEL

Richard Poulin
Directeur-Général

Robert Lacombe
Directeur-Adjoint Services
Conseils & Administratifs

Gaby Bolduc
Directeur-Adjoint
Services courants

Marie-Jeanne Quirion Agent administratif
André Maheux Agent administratif
Robert Roy Agent-sénior conseil
Maurice Veilleux Agent-sénior conseil
Ghislaine Boucher Agent-conseil
Pierrette Plante Secrétaire-réceptionniste
Johanne Doyon Commis-conseil
Lise Giroux Commis-conseil
Janine Morin Commis-administratif
Suzie Mathieu Commis junior conseil
et administratif

Paulyne B. Vachon responsable des opérations
courantes au Centre de services
Jeannie B. Loignon Chef d'équipe
Danielle Poulin Commis courant
Gisèle Côté Commis-comptoir
Liette Thibodeau caissière
Martine Bolduc caissière
Louise Roy caissière
Colette Plante caissière
Louise Veilleux caissière
Huguette Bernard caissière

Brigitte Cloutier caissière temps partiel
Maryse Quirion caissière temps partiel
Julie Bernard caissière temps partiel
Lyne Fortin commis junior courant
temps partiel
Chantal Rodrigue commis ou caissière
sur appel
France Roy commis ou caissière
sur appel
Sonia Poulin commis ou caissière
sur appel
Chantal Roy commis ou caissière
sur appel
Thérèse Poulin commis ou caissière
sur appel

TROISIÈME PARTIE

LES FAMILLES DE CHEZ NOUS



Famille Asselin



Photo de famille: Il eut mariage entre Pierre Asselin et Alice Allard. De cette union 5 enfants furent mis au monde. Ils se nomment: Fortunat, Antonio, Adélard, Joseph, Valéda. Et depuis notre petite famille réside à St-Pierre de Rome.



Photo de la Famille Fortunat Asselin: Le 14 juillet 1913, le mariage de Fortunat Asselin et d'Albertine Boulette fut célébré en l'église de St-Odilon. Cette

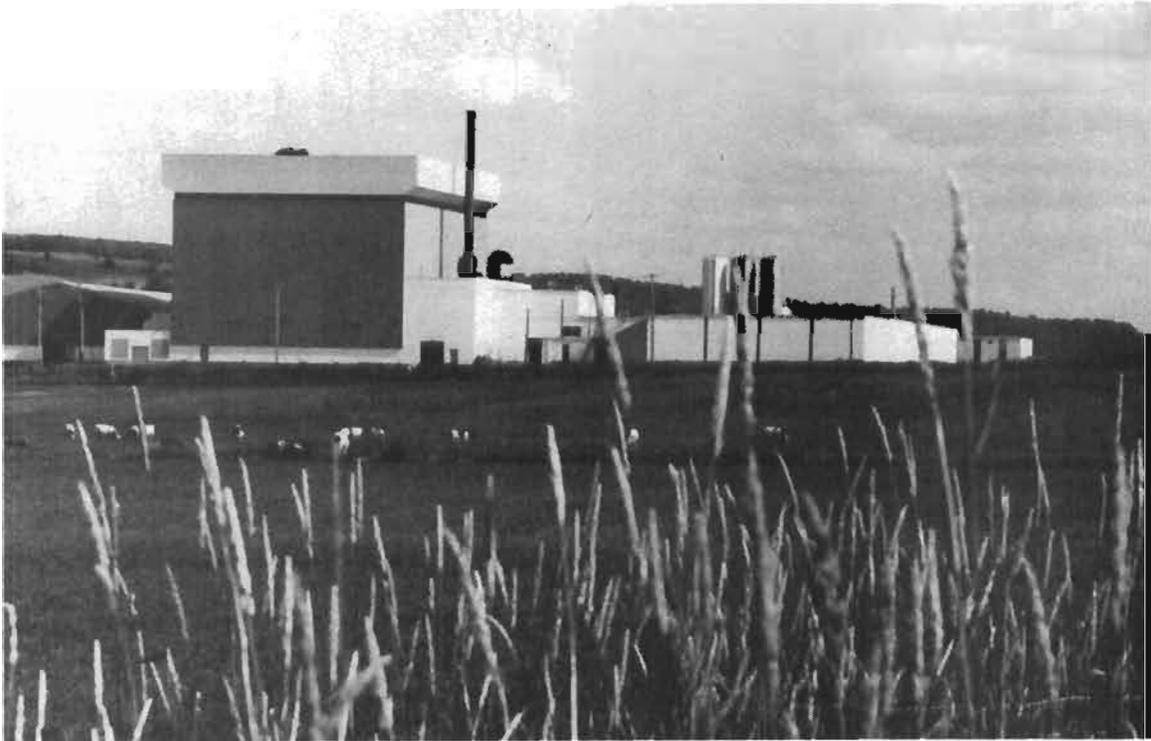
démarche vers Dieu leur donna 12 enfants dont 6 vivants: Marie-Reine, Émilienne, Lucien, Agathe, Ubald et Marie-Laure.



Photo Famille Lucien Asselin: En ce 27 juin 1953 fut célébré le mariage de Lucien Asselin et Cécilia Fortin, tous deux natifs de Beauceville. Au cours des années vint s'ajouter Côme, né le 22 octobre 1956 et Jeanne-France, née le 22 novembre 1961.



Photo Famille Côme Asselin: Le 29^e jour de septembre 1979. Côme Asselin unissait sa vie à celle de Diane Turcotte. Et cette union leur procura deux fils, qui se nomment, Alexandre né le 8 juillet 1981 et Jean-Philippe né le 18 juin 1983.



C'est en 1969 que Vermette et Fils de St-Agapit construisent un poste de réception de lait sur le site actuel de l'usine Agrinove à Beauceville. Peu après, soit en 1971, les Vermette construisent la fromagerie actuelle, en vue de la fabrication du fromage cheddar. Aujourd'hui on y fabrique encore les désormais célèbres

Fromage de Beauce. En 1974, l'usine devient la propriété du mouvement Coopératif. Elle est achetée par la Coopérative laitière du sud de Québec qui deviendra plus tard, Agrinove, coopérative agro-alimentaire. La production de lait toujours croissante dans la région pousse Agrinove à se doter en

1978, d'équipements modernes de séchage. Dès lors, l'entreprise transforme tous les surplus de lait reçu, en poudre de lait écrémé. Ces derniers investissements à l'usine se chiffrent à plusieurs millions de dollars et depuis, l'usine d'Agrinove à Beauceville est l'une des plus importantes au Québec et même au Canada.

Compliment de


Coopérative Agro-alimentaire

Famille Athanase Bernard



Athanase Bernard et Pierre-Anne Dugal.



Philias Bernard décédé en 1970 à l'âge de 104 ans et 6 mois.



Philias Bernard, Athanase Bernard, Réal Bernard, Roger Bernard. Ce sont les quatre générations.



Réal, Jean-Marie, Marie-Paule, Cécile, Madeleine, Hélène, Antoinette, Marguerite, Céline.

Famille Réal Bernard



Cinq générations: Athanas, Philias, Roger, Réal, Isabelle.



Philias 101 ans, Athanase 68 ans, Réal 46 ans, Roger 23 ans.



Réal Bernard et Gilberte Bernard.



Réal Bernard marié à Gilberte Bernard

Roger (professeur) marié à Loraine Rodrigue, Nicolet. Guy (chimiste) marié à Lise Boulanger, Québec. Jocelyne (infirmière), Québec. Gaétane (infirmière) mariée à Marc Lapointe, Lévis. Sylvie (ménagère) mariée à Alain Jacob, St-Georges

Renald (pressier) marié à Marie Poulin, Beauceville. Mario (infirmier) marié à Pierrette Mathieu, Beauceville. Julie (caissière) mariée à Robert Jolicœur, Beauceville.

Au 1^{er} mai 1985 on compte 15 petits-enfants

HOMMAGE AUX ANCÊTRES
Félicitations à tous les gens de Beauceville pour
leur ténacité
Succès au 150^e anniversaire
Avec les compliments de FAMILLE RENÉ BERNARD



René Bernard marié en 1951 à Charlotte Cloutier.
De gauche à droite : Michel marié à Lise Drouin ; issues de leur mariage Véronique et Claudia.
Louise mariée à Daniel Poulin , de leur mariage sont nés Gaétan et Mélanie (1974-1978).
Francine mariée à Denis Jacques . issus de leur mariage Annie et Éric.
France mariée à André Roy ; de leur mariage sont nées Annick et Sarah.
Éric et Daniel, étudiants.

Compliments de René Bernard Inc.



HISTORIQUE



René Bernard
Président

C'est autour des années 1960 qu'a débuté bien modestement notre entreprise qui fournit aujourd'hui de l'emploi direct à 50 employés et des emplois saisonniers à près de deux cents personnes.

Au début l'entreprise opérait avec un camion de l'armée, un simple commerce de branches de sapin et d'épinette. Le chiffre d'affaires de cette année-là s'est soldé à \$ 375.00. En 1965, la compagnie qui possédait alors 3 camions a continué à progresser lentement et sûrement.

Puis en 1967 ce fut l'achat d'un premier chargeur et d'une remorque qui fut suivi peu de temps après d'un deuxième. L'entreprise comptait cette année-là une dizaine d'employés.

C'est en 1974 que le Séchoir René Bernard Ltée ainsi qu'une usine complète de préparation de bois de sciage furent construits afin d'offrir un meilleur service à la clientèle et aussi pour faire face à la compétition.

En 1978 la construction et la mise en place d'un commerce de bois franc à partir d'usines situées dans les Cantons de l'Est et qui porte le nom de Produits Forestiers Rock Forest Inc.

En 1980, la construction d'une nouvelle bâtisse qui permet l'augmentation de la capacité de la production.

Aujourd'hui la Compagnie possède 9 tracteurs sur roues et 10 remorques pour effectuer le transport du bois.

De plus la compagnie fait opérer 5 moulins à scie dans les alentours.

La compagnie vend 40% de sa production au Canada, 40% aux États-Unis et 20% vers les destinations outre-mer.



Charlotte C. Bernard
Vice-présidente



Michel Bernard
Sec. Trésorier



Louise B. Poulin
Comptable

Famille Roland Bernard

Roland Bernard issu de Charlemagne Bernard et de Marie-Anne Bernard épousa en 1953 Irène Rodrigue de Beauceville. De leur union sont nés : Lynda, Alain, Danielle et Luce. Roland acquit le domaine ancestral en 1953. Il assura ainsi la succession de la lignée des Bernard sur ce domaine après cinq générations successives.

Il s'appliqua à développer au maximum cette ferme et à lui donner une envergure moderne et digne de nos aïeux.

Alain fit de brillantes études à l'école technologique agricole de St-Hyacinthe. Il occupa un emploi au collège McDonald de Montréal de 1977 à 1982. Le 27 septembre 1980 il épousa Lise Normandin de St-Césaire. De ce couple naquirent deux jolies filles, Geneviève et Mélanie. En 1982, il devint propriétaire de la ferme familiale qui prit un nouvel essor de prospérité. Alain consacre beaucoup d'efforts à participer aux mouvements qui assurent le développement de son entreprise.



Charlemagne et Marie-Anne



Famille Roland Bernard



Alain, Lise, Geneviève et Mélanie



Ferme familiale

Famille Claude Bernard



Claude Bernard et Lise Boucher, mariés à St-Victor, le 24 juillet 1971
Claude fils de Charles Bernard et d'Emela Mathieu de Beauceville



Leurs enfants: Amélie et Sylvain

*Hommage aux ancêtres
Félicitations à tous les gens de Beauceville pour
leur ténacité
Succès au 150^e anniversaire
avec les compliments de :
M. F. BERNARD ENR.*



Fondateur
Marcel Bernard
(décédé le 16/04/79)



Martin Bernard
copropriétaire

Commerçant de bois de construction
Gros et détail
Route Kennedy
Beauceville-Est



Fabien Bernard
copropriétaire

Famille Fabien Bernard



Photo prise le 14 juillet 1946 à l'occasion des noces d'argent.

Le 20 décembre 1902 est né, au bord de l'eau, Josephat Bernard, fils de Charles Bernard et Mathilda Caron. Cette même année, le 13 juillet, naissait chez Joseph Poulin et Marie Grondin du rang St-Alexandre une fille qui fut baptisée Josephine. Josephat et Josephine se rencontrèrent lorsque la famille Bernard déménagea au rang St-Alexandre. C'est en 1921 qu'ils se sont mariés. De ce mariage sont nés 16 enfants, cinq filles et 11 garçons.

Au tout début de leur mariage, ils vécurent 4 ans à Beauceville puis s'établirent pendant 14 ans à St-Côme. Ils revinrent à Beauceville vers 1940 où Josephat s'occupa du magasin général J.C. BERNARD. Ils partirent de nouveau et s'établirent à Fortierville puis revinrent à Beauceville vers 1950 et furent propriétaires du garage SHELL J.C. BERNARD. Deux ans plus tard, ils partirent à Frampton pour finalement revenir à Beauceville après neuf ans.

Lors de leurs noces d'argent en 1946 nous apercevons en arrière-plan : Paulin, Ghyslaine, Denis, Lauréanne, Gaston, Jean-Marie, Charles-Auguste, Gilberte.

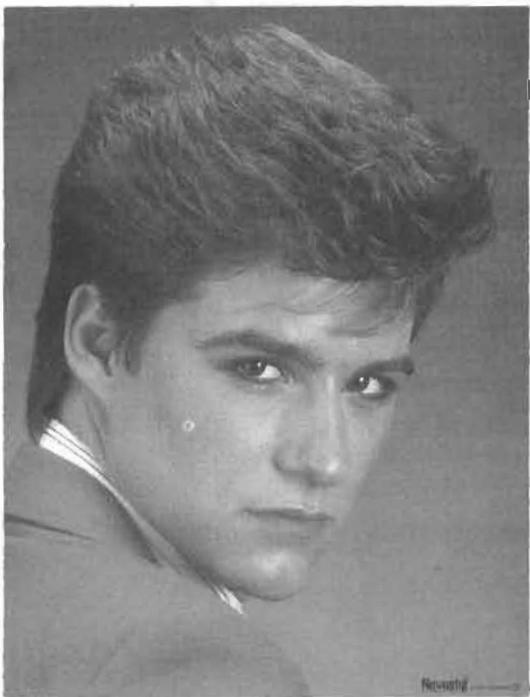
Avant : Gabriel, Michel, Josephat, Maurice, Thérèse, Josephine, Josette, Jacques et Fabien.



C'est à Frampton que Fabien rencontra Pauline Doyon, fille de Jean Doyon et de Poméla Pouliot. Ils se marièrent en 1955 et eurent 2 filles, Daniëlle et Michelle.

**Le spécialiste en coiffure
masculine dans la région**

SALON MICHEL BERNARD



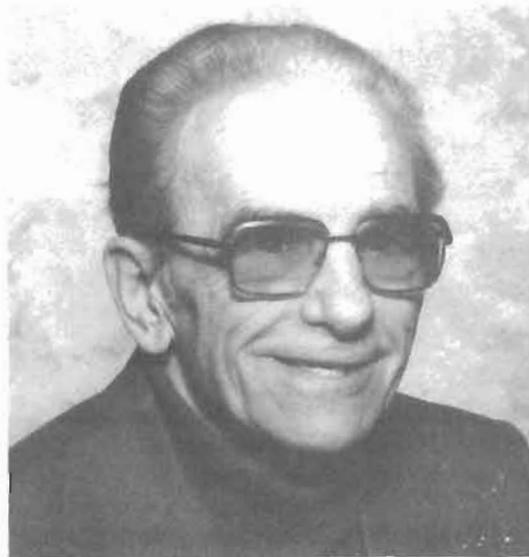
**Salon Michel Bernard
Michel et Monique
578 Boul. Renault
Beauceville Est
774-9163**

Monsieur Armand Berberi ex-maire de Beauceville Ouest 1909-1980

Un Libanais d'origine.

Tous les Berberi de la Beauce sont des descendants de Gabriel Berberi qui immigra du Liban à la fin du siècle dernier. C'est à Beauceville qu'Armand passera la plus grande partie de sa vie. En 1937, il épouse Mlle Henriette Veilleux et en 1952, ils deviennent les heureux parents d'une petite fille qu'ils prénomment Renée.

Dès 1958 monsieur Berberi apparaît sur la scène municipale comme échevin. Par la suite, en 1962, il est élu maire de Beauceville Ouest pendant trois mandats consécutifs, c'est-à-dire jusqu'en 1968. Après une absence, il revient à la mairie en 1970 jusqu'en 1973 après avoir siégé durant les trois premiers mois de la fusion des villes de Beauceville Est et Beauceville Ouest.



M. Armand Berberi

« Les citoyens de Beauceville, sous son règne, ont pu assister à l'élargissement de la côte de l'hôpital, à la construction de l'usine de filtration, à celle d'un nouveau pont sur la rivière du Moulin, à la réalisation du projet de développement Chapman. Monsieur Berberi travaillait souvent de concert avec monsieur Jacques Renault, alors maire de Beauceville Est. Ensemble, sous leur initiative, l'hôpital St-Joseph était agrandi, le centre culturel devenait une réalité de même que le boulevard, la dixième rue, le poste d'Hydro-Québec, les nouvelles installations de la voirie et de nombreuses autres réalisations encore.»

C'est au sein du comité de citoyens que monsieur Berberi consacra ses dernières énergies. Il a participé très activement à l'avancement du projet de construction d'un nouveau pont à Beauceville et à celui d'un parc touristique aux Rapides du Diable.

Un Beauceviltois dans l'âme, monsieur Berberi a toujours aimé participer à la vie communautaire. Il désirait vraiment que sa ville progresse et son implication en témoigne.

Famille Benoit Binet



Marie-Anne née le 21 avril 1927. Elle fit ses études à l'école St-François de Beauceville.



Mariage le 25 octobre 1952.
De cette union est née une seule enfant : Louise.



Benoit né à St-Benoit le 7 décembre 1920. Il fit ses études au collège Sacré-Cœur de Beauceville et obtint son diplôme en cours commercial.



Résidence actuelle au 484, Boul. Renault, Beauceville.

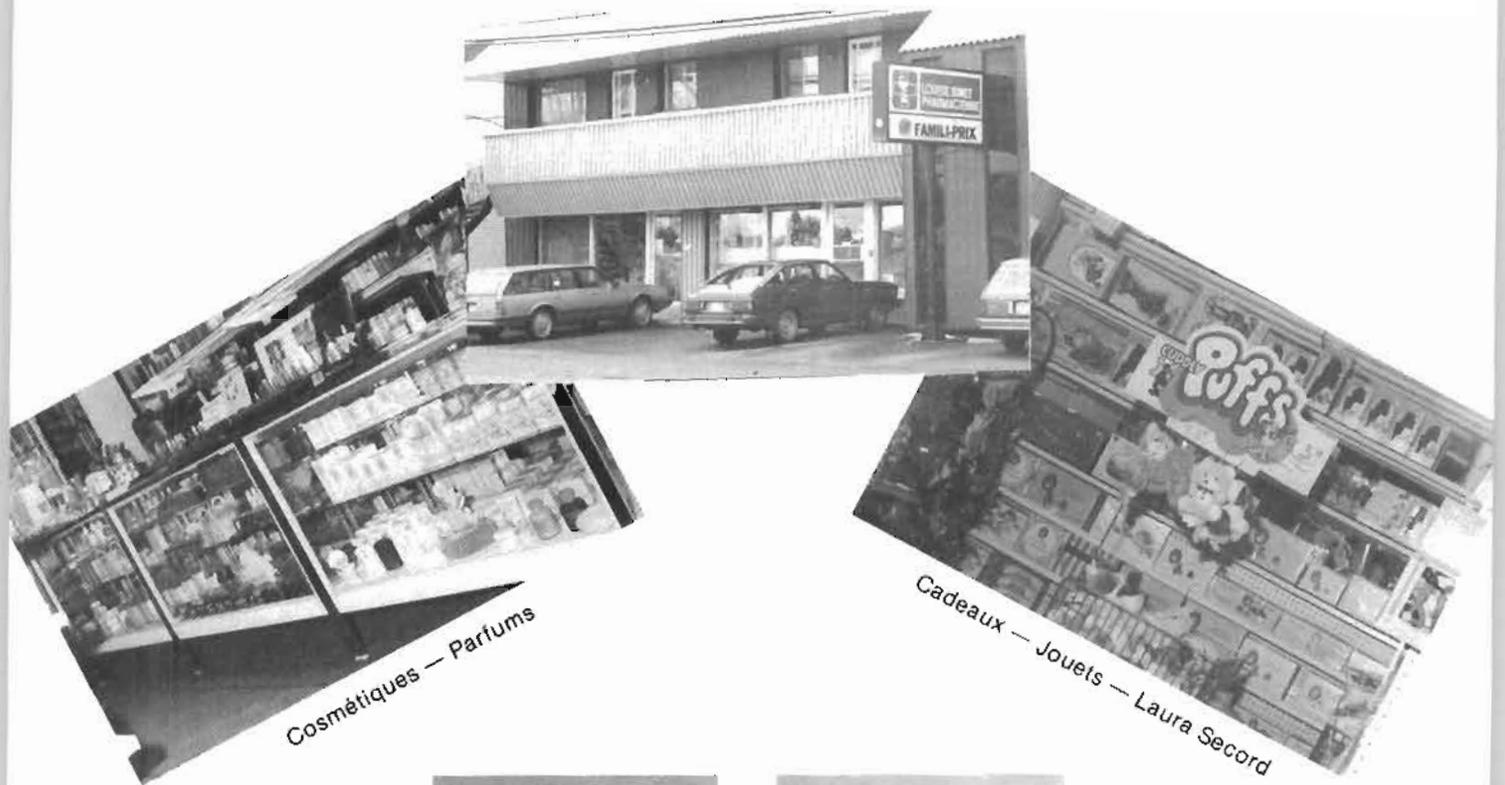


À ses débuts l'idée du Restaurant ambulant jaillit suite à une participation culinaire lors des fêtes foraines d'événements sociaux, qui engendra l'exploitation de ce commerce. Qui ne se souvient pas du « Platin de Beauceville ».

Par la suite, la réalisation d'une flotte de restaurants ambulants s'est concrétisée.

Encore aujourd'hui lorsque le printemps se manifeste, on se prépare à faire la tournée estivale en compagnie de Beauce Carnaval dans diverses régions de la Province de Québec Commerce quelque peu inusité, d'allure bohème mais combien passionnant pour ceux qui aiment cette vie-là.

Pharmacie Binet



La mariage de Louise et Pierre fut célébré à Beauceville le 4 avril 1981.

Louise : née le 27 février 1955, études à Beauceville, Séminaire de St-Georges de Beauce et Université Laval de Québec Profession : Pharmacienne.

Pierre : né le 12 juin 1953, études à Beauceville, cegep de Thetford-Mines et Université Laval de Québec. Profession : Ingénieur géologue.

La Pharmacie fut aménagée dans l'édifice de M. René Bernard le 11 mars 1981, voisine de la clinique médicale. Affiliée au groupement Famili-Prix qui affiche des spéciaux d'une durée de 10 jours et ce 2 fois par mois.

Les services offerts sont variés et correspondent aux besoins de la clientèle.

Nous offrons des choix très diversifiés dans le domaine des cosmétiques et des parfums avec le prestige des produits Lise Watier, Arais-Fidji de Cachard, Marcelle, Anne-Marie, Burnents, Houbigant, Coty, etc. toujours pour répondre aux besoins de la femme élégante et raffinée

La demande étant sans cesse croissante, nous avons dû prendre de l'expansion, c'est ainsi que nous avons réalisé un projet d'agrandissement le 1 décembre 1984.

De plus nous vous offrons des suggestions de cadeaux, les délicieux bonbons Laura Secord ainsi qu'un centre pour soin et amusement de bébé en plus d'une gamme de jouets saisonniers.

Famille Germain Boucher et Marguerite Thibodeau



Mariés en 1945, cultivateur établi voisin de son père, au rang St-Joseph jusqu'en 1976, alors que son fils Pierre lui succède.



Vue d'une partie de la ferme.



La famille réunie lors de la fête des Boucher en 1983. Louise et Claude Longchamps, Colette et Rock Plante, Francine et André Roy, Pierre et Diane Lessard, Alain et Jacqueline Morin, Simon et Gemma Poulin, Martine et Raymond Lessard, Paul, Denis et Michel.

Vingt petits-enfants : Isabelle, André, Hélène, Claudia, Louis-René Longchamps, Dominique et Judith Plante, Marie-Andrée, Sébastien, Matthieu Roy, Christian, Sylvie et Frédéric Boucher, Cynthia, Caroline et Olivier Boucher, Alexandre et Marie-Ève Boucher, Martin et Francis Lessard.

Famille Boucher de Beauceville

Le premier Boucher arrivé au Canada fut *Jean* qui s'établit à Sainte-Anne-de-Beaupré. La deuxième génération *Pierre* époux de *Françoise Allaire*. La 3^e génération *Pierre* époux de *Genevieve Gagnon*. La 4^e génération *Pierre* époux de *Marguerite Quirion* et vint s'établir à Ste-Marie-de-Beauce. C'est à leur quatre garçons que revient le titre d'ancêtre de tous les Boucher de St-François de Beauce : *Pierre* épousa *Catherine Perras* ils eurent un fils *François* qui devint le premier prêtre natif de notre paroisse. *Jean* est l'ancêtre de la famille *Georges-Edward Boucher* ainsi que de *Gaétan Boucher* médaillé d'or en patinage de vitesse. *François* est l'ancêtre de la famille *François Boucher*. La cinquième génération *Joseph*, notre ancêtre, épousa *Marie-Louise Bolduc* et prit possession d'un lot à St-François en 1809. Leur fils *Antoine (Toinon)* 6^e génération épousa *Basilisse Poulin*. Ils n'eurent qu'un seul fils *Joseph*, 7^e génération, qui épousa *Marie-Desanges Rodrigue*. Ils eurent quatre fils dont *Philius*, 8^e génération, qui épousa *Léontine Grondin* en 1905. Voici une photo de la famille prise lors du 40^e anniversaire de mariage de M. et Mme *Philius Boucher*, en 1945



Debout en arrière: Charlemagne épousa *Corrine Roy*, *Germain* épousa *Marguerite Thibodeau*, *Marius* épousa *Laurette Poulin*.

2^e rangée: *Lucienne* épousa *Paul-Émile Roy*, *Noella* épousa *Andréa Poulin*, *Alberta* épousa *Léo Bernard*, *Adrienne* épousa *Augustin Poulin*.

Assis: *Cora* épousa *Clermont Poulin*, M. et Mme *Philius Boucher*, *Marie-Paule* épousa *Andréa Thibodeau*.



Ci-contre, photo prise lors de la fête des descendants de la famille *Philius Boucher* en 1982, réunissant près de 300 personnes.

La famille Marius Boucher

Marius Boucher marié en 1947 à Laurette Poulin; il succéda à la propriété de la terre des ancêtres de père en fils depuis 1809 (voir famille Boucher). Aujourd'hui son garçon Daniel a pris la relève. Il est né à la 6^e génération sur cette terre et la 10^e depuis le premier arrivant au Canada.



Ci-contre notre maison qui était presque centenaire lorsqu'elle a brûlé en 1957.



Notre maison construite la même année.



Notre famille : Nicole épouse de Clément Lessard, Bernard époux de Solange St-Hilaire, Lisette épouse de Alain St-Hilaire, Serge époux de Céline Couture, Ghislainne son ami Marc Brisson, Linne épouse de Jocelyn Nadeau, Yvon époux de Denise Roy, Jeannot époux de Charlinne Poulin, Daniel époux de Lynda Vachon, Julie épouse de Jocelyn Couture, Sylvio, Chantal.

Famille Charlemagne Boucher



Demeure familiale qui nous a vus grandir et grandir tour à tour. Or on aime y retourner pour la rencontre du dimanche

Charlemagne Boucher et Corinne Roy lors de leur mariage le 10 juin 1936. M. Boucher fit partie de plusieurs activités de la paroisse, dont président de la commission scolaire, directeur et président des assurances feu de St-François, directeur fondateur de la Coop Agricole de Beauceville, etc. M. Boucher décède le 26 février 1982.



Debout de gauche à droite : Mariette (Jacques Poulin), Robert (Jocelyne Cloutier), Pierrette (Guy Roy), Céline (Patrice Morin), Nicole Roy, André, Gaétane (Cécilien Paré), Richard (Monique Veilleux), Charles-Henri (Jeannine Veilleux).

Assis : Corinne remariée à Théodore Poulin

Hommage à la famille Georges-Édouard Boucher



Joseph-Édouard Boucher, décédé en 1921, père de France Boucher.



Angéline Rouleau, France Boucher.



Marie-Jeanne, Malvina, Marie-Ange, Lucienne et Françoise Boucher.



De gauche à droite : Armand, Évariste, Hormidas, Parfait, Georges, Édouard, Emmanuel, Dominique, Paul et Honorius Boucher.



Jean-De-La-Croix (Réal Boucher).

Sur cette ferme ancestrale, Richard fait partie de la 5^e génération. Autant notre cousin Gaétan Boucher est vite sur ses patins, autant notre arrière-grand-père France était fort ; il s'était battu avec un ours dans le rang St-Joseph à Beauceville. Imitons nos ancêtres, à la foi si intense et au cœur si généreux. Bravo ! Aux familles « Boucher » sans oublier notre Gaétan !...



Edwidge Boucher



Joseph Boucher



Georges-Édouard Boucher



Richard Boucher, fils de Georges-Édouard Boucher

Famille Josaphat Boulet



Josaphat Boulet marié à Adrienne Mercier le 18 juin 1930.
Josaphat né à Beauceville le 31 mai 1904.
Adrienne née a Beauceville le 9 mars 1910.

De cette union sont nés : Charles-Édouard, Denise, Lévis et Claudette, Guimond, Réjean, Charles-Édouard décédé à l'âge de 29 ans le 17 février 1960.



Famille d'Henri Thibodeau.
Claudette Boulet mariée à Henri Thibodeau le 3 septembre 1960 ; ses trois enfants : Dany, Marco, Cathy.



Famille Guimond Boulet marié à Claire Rancourt le 25 juin 1966 ; ces trois enfants : Nancy, Bruno, France.



bois ouvré de
beauceville inc

201, 134e rue Breton - C.P. 460 - Beauceville-O. G0M 1A0



« Bois Ouvré de Beauceville Inc. » fut fondé en 1979 par un groupe de travailleurs spécialisés dans le machinage du bois. C'est en réunissant leurs expériences et en écoutant leur dynamisme collectif qu'ils se lancèrent, en particulier, dans la production de pièces composantes en pin pour cadres de portes et de fenêtres.

Depuis sa fondation, cette jeune compagnie qu'est « Bois Ouvré de Beauceville Inc. », ne cesse d'améliorer ses méthodes de procéder afin d'arriver à une plus grande efficacité et obtenir une meilleure qualité. Ce sont de telles perspectives qui ont permis à la compagnie de gagner annuellement une plus grande part du marché canadien et qui plus est, d'exploiter de nouveaux débouchés qui lui permettent maintenant de vendre sa marchandise outre-mer.

Se trouvant subordonnée par ce rythme de croissance rapide mais stable, la compagnie ne peut faire autre que de s'épanouir.



1^{re} rangée du bas : Benoit Roy, président ; Denis Maheux, vice-président ; Gérald Morin, actionnaire.

2^e rangée : Germain Roy, actionnaire ; Odina Rodrigue, actionnaire ; Jacques Poulin, actionnaire ; Paul Quirion, sec-trésorier.



beauce
automobile
inc.



Jules Duval, président



Janine Duval, secrétaire-
trésorière



Alain Duval, vice-président



Beauce Automobile Inc. a obtenu une franchise Lincoln Mercury de Ford Canada en décembre 1960. Les deux propriétaires Jules Duval et Georges Roy opérèrent la Compagnie jusqu'en 1971 date à laquelle Jules Duval acheta les parts de Georges Roy. En 1974, Beauce Auto construisit un nouveau garage soit celui apparaissant aux présentes. Aujourd'hui Jules Duval est président, Alain Duval vice-président et Janine G. Duval secrétaire-trésorière. Toute l'équipe de Beauce Automobile est fière de vivre à Beauceville; ensemble nous souhaitons la prospérité aux Beaucevillois les remerciant de leur clientèle qui nous a permis d'être le concessionnaire le plus important de la Beauce

Jules Duval, prés.

Garage



Gérard Gosselin,
conseiller



Gilles Vachon,
conseiller



Alain Carrier,
conseiller



Yvon Boulet,
gérant des ventes



Sonia Poirier,
secrétaire



Marie-France Labbé,
secrétaire

Pièces



Marc Cloutier,
directeur des pièces



Alain Gilbert,
commis aux pièces



Jean Cloutier,
voyageur aux pièces

Service



Pierre Maheu,
directeur de service



Claude Mathieu,
contremaître service



Gaby Rodrigue,
vendeur service



Benoit Duval,
service



Bertrand Mathieu,
débosséleur



Carol Morin,
débosséleur

Mécaniciens



Michel Boutin



Gaston Beaudoin



Roger Duval



Bertrand Bolduc



Mario Guoin



Élie Veilleux



Yves Groteau

Le passé devient présent



Augustin Bolduc
6^e génération



Joséphine Roy

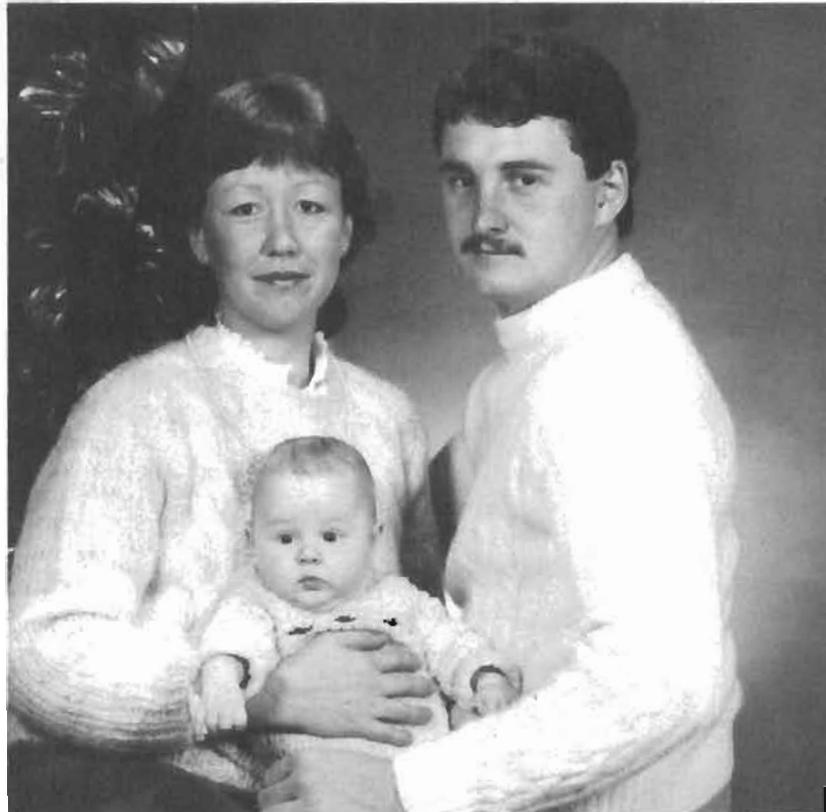


Lucien Bolduc marié à Clémence Fortin le 13 septembre 1947 7^e génération, fils d'Augustin et de Joséphine Roy.

Les Bolduc

À travers toutes les difficultés que les premiers colons eurent à traverser, les Bolduc, tenaces, restèrent sur le sol de la Beauce où ils sont implantés depuis deux siècles.

La famille d'Augustin Bolduc est une des plus anciennes de St-François. Fidèles à la terre paternelle, neuf générations y sont demeurées.



Rémi Bolduc et Danielle Turcotte mariés le 31 juillet 1982. 8^e génération qui demeure encore aujourd'hui sur la terre paternelle d'Augustin Bolduc.

Enfin Pierre-André fils de Rémi et Danielle ; 9^e génération née le 31 juillet 1983

Famille Armand Bolduc



50^e anniversaire de M. et Mme Armand Bolduc (Corine Poulin) et la famille : Fernande Bolduc épouse de Roland Fortin ; Charlotte Poulin Bolduc épouse de Denis Doyon ; Denise Poulin Bolduc épouse de Serge Gilbert. Et leurs petits-enfants : Alain Doyon, Catherine Gilbert et Stéphane Mathieu.



La maison de Louis Poulin Lazie.



Armand Bolduc, son épouse Corine Poulin et leur fille Fernande.



4 générations, à droite Georgiana Cliche, Corine Poulin, Fernande Bolduc et Claude Fortin.



Noces d'argent de M. et Mme Armand Bolduc (Corine). À gauche : Roland Fortin, Fernande Bolduc. Bouquetière : Nicole Fortin, Claude et Charlotte Poulin Bolduc

Famille Joseph-Alexandre Bolduc



Le 23 octobre 1911, Marie-Louise Bernard, fille de Joseph Bernard et Emma Bolduc, épousait en l'église de Beauceville Joseph Bolduc, fils d'Alexandre Bolduc et de Marie Lagueux. De cette union naquirent douze enfants dont onze sont encore vivants.

En 1915, M. Bolduc hérita pour une 3^e génération de la ferme et de l'érablière de son père, lesquelles sont encore aujourd'hui en opération.

M. Bolduc est décédé subitement le 16 février 1952 à l'âge de 77 ans. Quand à Mme Bolduc âgée de 93 ans, elle habite toujours la maison familiale avec deux de ses filles.



Une photo de M. et Mme Bolduc datant de 1948.



Maison familiale de M. et Mme Bolduc lors des cérémonies du reposoir en 1945.

Famille de M. Mme Louis Bolduc



Joseph Grondin né à St-François marié à Lumina Bolduc le 22-09-1863 de St-François.



Edmond Grondin de St-François marié à Alphonsinne Roy le 10-07-1900



Enfants vivants famille Edmond Grondin. De gauche à droite: Noël, Antonio, Léo, Louis-Philippe, Jean-Paul, Adrien, Émile, Denise, Marie-Anna, Sr Émilienne et Claire. Louise et Bernadette décédées.

Famille Antonio Bolduc (Agathe Bolduc)



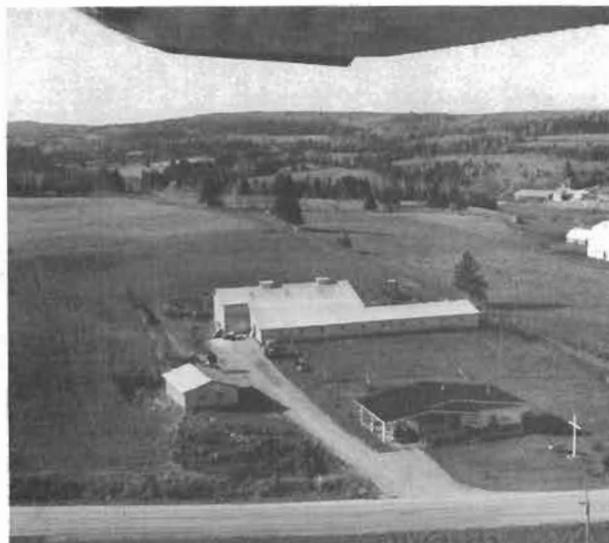
Rose-Anne, Hélène, Raymond, Antonio, Agathe, Paul, Victor, Rita, Jean-Marie.



Photo de la maison paternelle prise en 1915 sur la galerie avant, posent pour la postérité, le père Antoine Bolduc, la mère Léda Lessard et leurs enfants.



Antoine Bolduc décédé le 24 septembre à l'âge de 95 ans. Léda Lessard décédée le 30 janvier à l'âge de 85 ans.



La ferme actuelle construite en 1972 propriété de Paul.

Famille Victor Bolduc



Fondée en 1969, Beauce Autobus est une compagnie de transport scolaire et de location d'autobus pour voyages spéciaux et à charte-partie. Nous desservons la population de Beauceville, de St-Alfred, de St-Simon et des environs.

Conseil d'administration : Victor Bolduc, président ; Monique T. Bolduc, secrétaire ; Robert Bolduc, vice-président ; Jean Bolduc, administrateur.



Famille de M. et Mme Victor Bolduc : Nicole, Christian, Alice, Jean, Sonia, Robert, Céline.

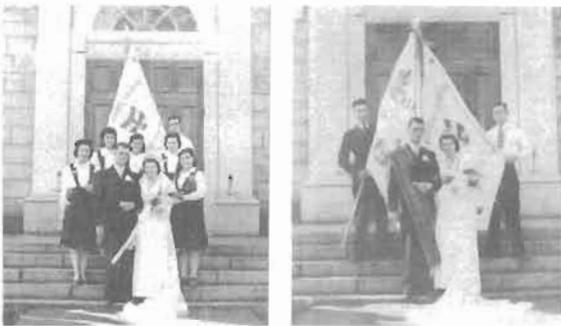
Famille d'Antony Bolduc



M. et Mme Philippe Bolduc (Clara Roy), cultivateur, maire de St-François-Ouest, inspecteur du crédit agricole dans les années 1935.



M. et Mme Josaphat Genest (Marie-Anne Caron); cordonnier, sellier et greffier de la petite cour, secrétaire-trésorier de la municipalité de Beauceville. Mme Genest, modiste de chapeaux, mère de Jeanne d'Arc qui est l'épouse d'Antony.



Le 6 septembre 1941 était célébré le mariage d'Antony et Jeanne d'Arc en l'église de Beauceville. Cette photo fut prise à la sortie. M. Armand Rancourt, porte-drapeau J.O.C., Yolande Dus-sault, Fernande Rancourt, Armande Gilbert, Ruth Mathieu, Émilienne Doyon.

L'autre photo: les drapeaux du Cercle Lacordaire et de la J.O.C. ainsi que François-Xavier Rodrigue et Armand Rancourt porte-drapeaux.



La résidence d'Antony Bolduc ainsi que la ferme. Elle a environ 125 ans; elle est encore habitée par ce couple depuis 43 ans. Autrefois, cette ferme appartenait à M. St-Jean Gagnon.



Cette photo de famille a été prise lors du mariage de Nicole.

De gauche à droite: Philippe et Céline Gilbert, Paul-André Doyon et Claire, Céline et Bernadin Rodrigue, Thérèse et Julien Doyon, Micheline et Bruno Rodrigue, Madeleine et Richard Dupuis, Raymonde et son ami Jean-Yves Demers ainsi que leur fils Léo.

Assis: Claude Poulin et Nicole ainsi que M. et Mme Antony Bolduc.

Famille Roland et Ghislaine Bolduc

Né à Beauceville d'une famille de 7 enfants marié à Ghislaine Bolduc fille de Dominique Bolduc ; de cette union naquirent cinq enfants. Mes débuts comme commis à la Coop de Beauceville pour ensuite me partir à mon compte quelques années plus tard dans les fondations et la machinerie agricole, mon épouse la 13^e d'une famille de 14 enfants m'appuya dans toutes mes entreprises comme secrétaire et bonne mère de famille ; elle aimait la musique alors elle fit partie d'un orchestre pendant plusieurs années. Maintenant nous résidons près de mon père Luc Bolduc depuis 18 ans. Il fait bon vivre à Beauceville.



Roland et Ghislaine Bolduc



Maison familiale



Nancy, Carol, Nadia, Dany, Dave



M. et Mme Luc Bolduc



M. et Mme Dominique Bolbuc

Origine du nom de Bolduc

Ce nom vient d'une ville de Hollande, Bois le Duc, située dans une plaine boisée où le Duc de Brabant aimait faire la chasse. Notre ancêtre était gardien de ce domaine : pour que ce nom lui soit octroyé nous serions d'origine hollandaise. Quoi qu'il en soit, le premier Bolduc dont nous connaissons le nom est Pierre, maître apothicaire, membre de l'Académie des Sciences. Il vivait en la paroisse de St-Benoît de Paris rue St-Jacques ; il était marié à Gillette Péjart, sœur de l'épouse de Molière. Gillette Péjart, avait deux frères Jésuites, missionnaires au Canada. Le fils aîné de Pierre Bolduc, Simon, fut professeur de chimie au Jardin du Roi ; il mourut en 1729.

Simon eut un fils du nom de Gilles. Le second fils de Pierre fut Louis ; il est venu au Canada avec le célèbre Régiment de Carignan. Louis Bolduc est l'ancêtre de tous les Bolduc tant au Canada qu'aux États-Unis. C'est trop long de nommer tous nos ancêtres ; voici les quatre dernières générations.

Joseph Bolduc avait hérité du bien paternel et il le légua à son fils Luc ; celui-ci le transmit à son fils Valère , ce dernier unique le légua à son fils Stéphane.



Joseph Bolduc



Luc Bolduc



Valère Bolduc



Stéphane Bolduc

Famille Vincent Bolduc



Ferme familiale.



M. et Mme Vincent Bolduc (Jeanne D'Arc Morin) et leurs enfants : Patrice, arpenteur, (Marielle Poulin); Gaétan, comptable agréé, (Diane Turgeon); Sylvie, inhalothérapeute, (Andre Toulouse); Normand, journalier, (Lise Lachance); Marie-Lyne, étudiante.



Joseph Doyon à Jean Alexis Boucher de 1920 a 1948 a Beauceville

Famille Josaphat Bisson



C'était la ferme de Josaphat Bisson



Florida Mercier (1893-1960)
Josaphat Bisson (1890-1969)



Cueillette de la sève d'érable



Lorsque le terrain ne se prêtait pas à la faucheuse, des hommes prenaient la petite faux et ils coupaient le foin.



Un râteau tiré par un cheval ramassait le foin en andain.

Famille Monique et Irenée Busque



Irenée Busque et Monique Poulin, 7 août 1948

Irenée Busque, fils de Joseph Busque et de Joséphine Busque, né le 24 janvier 1926 à Notre-Dame de la Providence.

Son épouse, Monique Poulin, fille de Hilaire Poulin et de Éva Poulin, née le 10 mai 1924 à Beauceville.

Irenée est le quatrième d'une nombreuse famille. Il fréquenta l'école du rang jusqu'à l'âge de 13 ans pour ensuite travailler à la ferme paternelle. Puis il apprit son métier de menuisier. Après quelques années de fréquentation avec Monique Poulin, il l'épousa.

Monique est la septième d'une famille de 13 enfants. Elle fréquenta également l'école du rang, puis passa quelques années au Couvent de Sillery. Elle travailla aussi comme opératrice au Bureau du Téléphone Rural de Beauceville.

Après leur union, ils s'installèrent à Beauceville. Tout en faisant son métier de menuisier, Irenée construisit la demeure familiale en 1956. En plus de son travail, il acquit l'érablière paternelle et l'exploite depuis 1973. Il s'impliqua au niveau des affaires municipales en étant échevin de 1968 à 1970 et de 1973 à 1977.

5 enfants ont enrichi ce foyer :

- Bertrand, né le 20 février 1950, professeur, épousa Alma Savard de Grandes-Bergeronnes. De leur union naquirent 3 garçons : Jean-François, Bruno, et Martin.
- Charles-Édouard, né le 1 janvier 1953, comptable au Ministère du Revenu du Québec.
- Denis, né le 8 février 1954, a terminé ses études en droit.
- Jacinthe, née le 5 mai 1957, diplômée infirmière.
- Lucie, née le 7 février 1960, coiffeuse, mariée à Clermont Bureau de Saint-Jean de la Lande, a un petit garçon, Claude.

Fiers de notre ville ou il fait bon vivre, nous lui rendons hommage.



Résidence familiale.



35^e anniversaire de mariage le 6 août 1983.

1^{re} rangée : Bruno, Irenée, Monique, Jean-François.
Debout : Denis, Jacinthe, Lucie, Clermont



Martin fils de Bertrand.



Claude fils de Lucie.

Famille Charles Busque 1827-1985



La famille Basque, dit Busque, et ses descendants résident sur la même ferme et habitent toujours la maison ancestrale, bâtie pièce sur pièce, dans laquelle vivent encore Serge (5^e génération) et sa mère

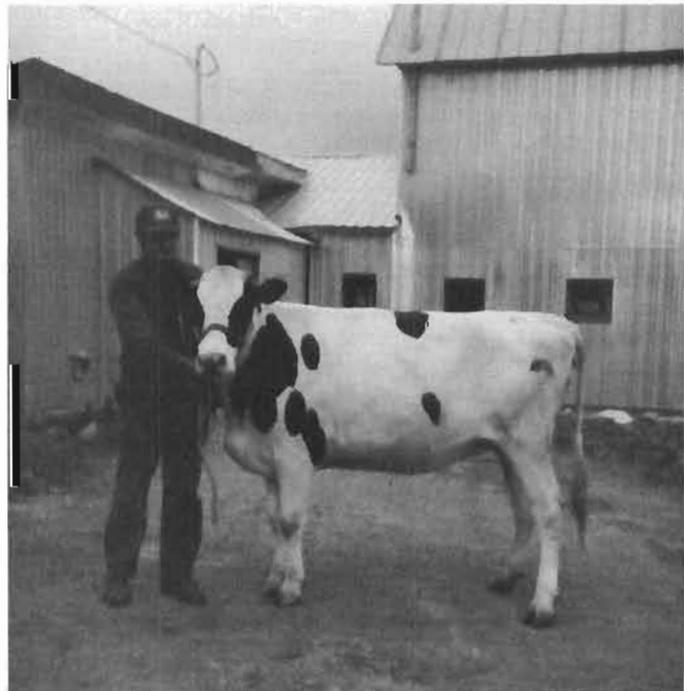
La dernière rénovation de la maison remonte en 1982, ce qui lui donne officiellement **158 ans**. 1^{er} génération M. Charles Busque (Marcelline Lambert, 1827) accompagné de son fils Pierre (Marie Veilleux, 1856) ce qui représente la 2^e génération. La 3^e génération M. Alphonse Busque (Céline Veilleux, 1901). La 4^e génération M. Arthur Busque (Marie-Rose Bourque, 1939) Ils ont eu

10 enfants dont 8 vivants : Robert, Jeannine, Ephrem, Francine, Monique, Marielle, Jacynthe et Serge.

Serge, son dernier fils en 1960, a acheté la ferme en 1979 de sa mère car le décès de son père est survenu en 1971.

Serge a rénové et agrandi les bâtiments en 1979. Il pose fièrement en 1980 avec sa première taure pur-sang enregistrée qui porte le nom de sa ferme : Cannol Sylver Chieftain.

À l'origine de la ferme les animaux étaient de race canadienne et maintenant ils sont de race holstein d'où le nom de Can (canadienne) et nol (holstein).



Propriétaire d'un commerce à 18 ans



Jacynthe, fille de M. Arthur Busque et de Mme Marie-Rose Bourque (famille originaire de Beauceville)

J'ai travaillé sous l'œil vigilant et les mains expertes de Mme Gilberte Godbout (fleuriste) J'ai acquis un goût particulier pour les fleurs dès l'âge de 15 ans. En effet, elle m'a montré tous les « trucs » du métier.

Après avoir complété mon secondaire cinq, j'ai acheté son commerce Fleuriste Beauceville Enrg

À l'époque grâce à la nouvelle loi du code civil (article 324) passée en juin 1971, la majorité des adultes est passée de 21 ans à 18 ans.

Par cette loi, j'ai pu emprunter et acheter sans endosseur car je n'avais que 18 ans et ma sœur Marielle (associée) 19 ans. J'ai été la plus jeune femme d'affaires officielle et je crois encore tenir mon record mais jusqu'à quand ? ? ?

Par la suite, je me suis mariée en 1976 à Richard Bernard fils de M. Jean-Paul Bernard (originaire de Beauceville, mais résidant à St-Alfred).

J'ai dû vendre mon commerce pour m'installer à St-Alfred sur la terre paternelle. Nous avons eu deux enfants dont Edith née en 1977 et Maxim en 1979

Aujourd'hui, j'ai repris le travail à temps partiel, toujours dans mes fleurs.

Par l'entremise de cet ouvrage, j'aimerais rendre un hommage très particulier à Maman (Mme Marie-Rose Bourque) pour son goût pour les fleurs, sa joie de vivre, sa force de caractère et son AMOUR inconditionnels qu'elle a su transmettre à ses enfants malgré bien des épreuves

Merci MAMAN pour tout, vous êtes un amour de Mère.

Jacynthe

Famille de M. et Mme Léo Busque



M. et Mme Odilon Busque
(Aurore Mathieu)



M. et Mme Léo Busque
(Alice Poulin)
Claudya Busque

Famille Hormidas Busque

Charles Busque marié à Philomène Lacombe le 8 octobre 1860 à Beauceville



Hormidas Busque marié le 5 octobre 1903 à Zénaïde Mercier fille de Johnny Mercier et Délina Gilbert.



Maison familiale de 1903 à 1934.



Pierre Religieux S.V. Paul, ordination en juin 53, curé de Val D'Or, Abitibi, depuis 1977



Photo familiale prise en 1943, Agathe mariée à V. Mathieu, Clarisse mariée à Théo. Poulin, Noémi mariée à J.W. Mathieu, Aline mariée à Noël Daigle, Marie mariée à L. Omer Veilleux, Jeanne mariée à Frédo. Denis, Marguerite mariée à Jude Poulin, Madeleine mariée à H.L. Poulin,

Fernande mariée à M. Rodrigue, Denise mariée à Thomas Bédard, H. Louis marié à Hélène Poulin, Dominique marié à Rita McKoy, Paul-Eugène marié à Rolande Houde, Pierre, Religieux S.V. Paul

Famille Roger Blanchet



Roger Blanchet fils d'Amédée Blanchet et de Gemma Fortier de Courcelles, marié le 17 août 1963 à Jeanne Bégin fille de Léonidas Bégin et d'Anne-Marie Lachance de La Guadeloupe.

De cette union sont nées deux filles : Marie-Claude, infirmière, née le 19 mai 1965 et Caroline, étudiante, née le 22 août 1970.



Marie-Claude, infirmière



Caroline, étudiante

La famille Donat Blouin

Lorsqu'on lit l'histoire des citoyens de Beauceville, on retrouve presque invariablement des racines beauceronnes. Les Blouin ne peuvent se glorifier d'une telle origine, mais ils sont très fiers d'en être des enfants adoptifs. C'est très tôt au début du siècle, soit en 1920, que Donat Blouin, alors frère Donat Benoît, vient au Juvénat du Sacré-Cœur faire ses premières armes à titre de professeur. Jeune frère de 17 ans il est natif de Saint-Jean, île d'Orléans, le cadet d'une famille de 23 enfants. Orphelin à 12 ans, il complète ses études chez les Frères Maristes et se dirige dans l'enseignement. Plusieurs aînés de Beauceville se souviennent de lui, soit comme professeur ou encore comme maître de chorale, en effet il a fait trois stages à Beauceville entre les années 1921 et 1944. Puis en mai 1949, alors qu'il était laïcisé, il revient dans ce pays qui l'a jadis séduit et qui le conquiert alors définitivement. Mais cette fois c'est la terre qui l'appelle. Il entre donc au service de la ferme des Sœurs de la Charité de Québec. En octobre de la même année, il épouse Bernadette Monette d'Ottawa. C'est par le biais des activités d'Action Catholique que Madame Blouin s'insère plus étroitement au sein de sa nouvelle communauté paroissiale. On la voit s'engager dans la Légion de Marie, les Femmes Chrétiennes, le Tiers Ordre, les Dames Patronnesses, aujourd'hui Comité des Auxiliaires Bénévoles, comité au sein duquel elle est encore très active, elle œuvre surtout auprès des usagers de l'Hôpital et des bénéficiaires du Foyer.

Monsieur et Madame Blouin ont 2 filles, Claire, professeur au Séminaire de St-Georges, Denise, secrétaire à la Clinique Médicale de Beauceville, ainsi qu'un petit-fils David.

Bien qu'à la veille de ses 82 ans, Monsieur Blouin est, encore en 1985, impliqué à la ferme, plus particulièrement au printemps où on le voit fabriquer sur une échelle assez grande le sucre mou dont il est si fier. Une autre cause de cette fierté est la crèche de Noël qu'il érige dans son salon depuis au-delà de 33 ans. C'est donc à Beauceville qu'il a passé ses plus belles années et il en est fier.



Donat Blouin et Bernadette Monette le jour de leur mariage en 1949 à la Basilique d'Ottawa.



Crèche de Noël fabriquée par M. Donat Blouin.



Maison habitée par M. et Mme Donat Blouin, à Beauceville.

Assurances Louis - F. Bolduc & Associés



M. Louis Bolduc
président fondateur
1960-1969



François Bolduc
Copropriétaire
président actuel



Raymond Bolduc
Copropriétaire
Vice-président

En juillet mille neuf cent soixante, Louis Bolduc signe un contrat de représentant avec la Compagnie d'assurance contre l'incendie St-François de Beauce. C'est ainsi que débute l'entreprise Les Assurances Louis Bolduc. Opérant tout d'abord dans un bureau aménagé dans sa résidence, Louis Bolduc poursuit ses études pour devenir courtier d'assurance; c'est un peu plus d'un an plus tard, qu'il obtient du surintendant des assurances de la province de Québec, son permis de courtier. Il faudra beaucoup d'efforts au fondateur pour lui permettre de se faire une petite place dans un marché déjà assez bien rempli d'agents et de courtiers.

En 1964, François, son fils se joint à lui. Alliant la jeunesse à l'expérience, l'entreprise d'assurance connaît une progression assez rapide. En mars 1969, un infarctus emporte Louis Bolduc qui n'est âgé que de 58 ans. François continue alors d'opérer l'entreprise de son père.

En 1970, un autre fils de « Ptit-Louis », Raymond, se joint à l'entreprise. En janvier 1981, François s'associe avec Raymond et incorpore l'entreprise au nom de « Les Assurances Louis-F. Bolduc et Associés Inc. » Une comptable et une préposée à la clientèle complètent merveilleusement le personnel du bureau.

Aujourd'hui avec plus de trois milles clients, les frères Bolduc répondent aux besoins d'assurances générales et vie de la population de Beauceville.

Famille Alfred et Irène Breton



Alfred Breton: fils d'Ernest Breton et de Georgianna Nadeau de St-Frédéric.
Irène Bolduc: fille de Philippe Bolduc et de Clara Roy de Beauceville.
Mariés le 11 août 1926.



Photo prise au 50^e anniversaire de mariage d'Alfred et Irène Breton le 11 août 1976.



Les 12 enfants d'Alfred et Irène Breton. N.B. Tous résident dans la Beauce.
De gauche à droite: Rangée 1: Lise, Thérèse, Rosanne, Jeannine.
Rangée 2: Marcel, Philippe, Raymond, Louis-Georges.
Rangée 3: Ernest, Lorenzo, Mario, André.



Maison actuelle d'Alfred et son épouse.
N.B. cette maison a plus de « 100 ans ».



Conrad Caron & Fils Inc.

Lettrage sur place

MONUMENTS FUNÉRAIRES, 657 9^e Ave. De Léry Sud

Notre commerce a été fondé le 26 novembre 1951. Sept personnes œuvrent à la boutique et deux hommes se consacrent à la vente sur les routes, en la personne de M. Jean-Paul Fortin de Beauceville Ouest et de M. Paul-Eugène Thibodeau de St-François Ouest.

Félicitations à tous les gens de Beauceville pour leur tenacité.

Succès au 150^e anniversaire.



De gauche à droite : André, Réjean et Gaétan Caron accompagnés du président.



Conrad Caron
Président

Merci à toute la population de Beauceville et paroisses environnantes pour le soutien reçu depuis déjà 34 ans.



Gemma Caron
Secrétaire

Famille André Caron



André Caron s'est impliqué dans *Pompier volontaire* : depuis 1954 et toujours actif ; *Club sportman* : parmi les membres fondateurs, d'abord directeur, président en 1971 et 1972 ; *Chevalier de Colomb* : depuis juin 1966 et 4^e degré depuis 1977 ; *Marguillier* : de 1981 à 1984.



André Caron de St-Jean-Port-Joli arrivé à Beauceville en 1941 pour travailler sur la ferme de l'Hôpital. Il épouse Marguerite Poulin le 13 novembre 1946 en l'église de St-Alfred. Nés de cette union : Michel 1947-1969, Pierre 1949-1969, Céline 1951, Monique 1952, mariée à Lévy Mathieu (Virginie et Rachel), Nicole 1953, Hélène 1954, mariée à Paul Doyon (Alain, Anne-Marie et Jean-Pierre), Louise 1956, mariée à Marcel Desgagné (Maude), Benoit 1958-1965, Martin 1960-1964, Claude 1964, François 1968.

Réjean Courtemanche

TRANSPORT DE BOIS



C'est en novembre 1979, que la famille Courtemanche revient des États-Unis après un séjour d'une dizaine d'années pour s'installer à Beauceville. On achète le commerce de Léo-Paul Roy, déjà établi depuis plusieurs années.

Réjean s'occupe de faire ses chargements avec l'aide d'un employé; il va ensuite livrer le bois dans les moulins de pâte et papier ou dans les scieries. Solange Roy, son épouse, s'occupe de prendre en note les appels; fait la comptabilité et le travail de bureau.

Nous avons trois enfants : Dave, Karen et Tony. Nous faisons du ski de fond comme sport. Nous participons aussi à la vie sociale de la paroisse: club de ski, club optimiste.

Honneur à nos pionniers



Jean-Noël Roy, président



Claude Roy, vice-président



Michel Roy, secrétaire

Communication de Beauce Inc.

Compagnie qui fut fondée en 1979 par Jean-Noël, Michel et Claude Roy. Cette compagnie offre les services de location de radios-mobiles et d'antennes ainsi que de téléavertisseurs Général Électrique.

M.C.R. Télévision Enr. dont les propriétaires sont Michel et Claude Roy; leurs principales opérations sont la vente d'appareils électriques et électroniques ainsi que la réparation des appareils. Ils sont à la disposition de la population de Beauceville et des environs.

Famille Fernand Cliche



Théophile Cliche (1850-1934) (fils de Louis et Sophie Carette) marié à Virginie Champagne, le 16-01-1872 à Ste-Marie de Beauce. Ils eurent 8 enfants (Joseph, Jean-Baptiste, Trefflé, Alfred, Georgianna, Marie-Louise, Éxérina, Émérilda). Il fut le premier à ériger un moulin à scie dans Beauceville (et les environs) ; érigé en bordure de la Rivière « Le Bras » à St-François Ouest, vers l'an 1880.



Trefflé Cliche (1889-1968) marié à Mathilda Poulin : 6 enfants : Léonce, Fernand, Gemma, Marguerite, Ovila, Florence (décédée). Il continua à opérer le moulin à scie de son père (Théophile) de 1919 à 1947.



Fernand Cliche (fils de Trefflé) marié à Yvette Grondin, le 16-08-1947 ; ils eurent 6 enfants : Michel, Guymond, Réjean (décédé à 3 ans), Lynda, Marquis, Guylaine. Il prit la relève de son père, Trefflé, en devenant propriétaire du moulin à scie en 1947, et y travailla jusqu'en 1980, date à laquelle ce moulin fut vendu à une compagnie et a été reconstruit et est opéré actuellement sur une plus grande échelle commerciale.



FAMILLE DE M. ET MME FERNAND CLICHE

(Gauche à droite) : Guymond (Trois-Rivières, épouse : Pauline Rancourt) ; Lynda (Charny, époux : Jacques Auclair) ; M. et Mme Fernand Cliche ; Marquis (St-Joseph, épouse : Lucie Drouin) ; Guylaine (St-Georges, époux : Claude Doyon) ; Michel (Beauceville, épouse : Ginette Loubier).



FAMILLE DE MICHEL CLICHE

(Gauche à droite) : Maxime (8 ans) ; Audrey (2 ans) ; Annie (10 ans). Michel Cliche (fils de Fernand) établit son étude de notaire à Beauceville, en juillet 1972. Il prend pour épouse, le 11 août 1973, Dame Ginette Loubier (coiffeuse).

Famille Jos-E. Cloutier



Eleucippe Cloutier, cultivateur, 1877-1941; Joséphine Nadeau, son épouse, 1881-1927



Joseph-Eleucippe Cloutier, 1901-1970, Annette Lacombe, son épouse, 1905-



Marie-Anne Latulippe, 1877-1951; Mathias Lacombe, menuisier, 1876-1931. Ils eurent deux enfants Annette et Henri.



Joseph-Eleucippe Cloutier, Beurrerie.

Ci-contre : La Beurrerie Renault, située à l'arrière du magasin du même nom. *En médaillon* : M. Jos-E. Cloutier dans le camion avec lequel il ramassait les bidons de crème servant à la fabrication du beurre. Après avoir été l'employé fabricant, il devint propriétaire au début des années 1930. Par la suite, soit en 1947, il vend son commerce. En 1948, il fut à l'emploi de la Laiterie Beauceville située sur la rue Fraser. Pasteuriseur de lait, il fit ce métier jusqu'à l'âge de 61 ans et prit sa retraite.



Noces d'Argent de Joseph E. Cloutier et Annette Lacombe en 1954.

1^{re} rangée : Louise, mariée demeure en Californie; Pierre, éducateur physique à la Polyvalente St-François; Pauline, mariée demeure à Lévis; Marc, directeur Dép. Pièces Beauce Auto.

2^e rangée : Jules, offettiste à l'Éclaireur; Luce, mariée demeure à Beauceville; Les Jubilaires; Noël, directeur des ventes à la Réchaperie Beauce.

Famille Arthur Cloutier et ses ascendants



La famille de M. et Mme Éleucippe Cloutier (Joséphine Nadeau) devant leur maison du rang Ste-Corinne en 1925.

De droite à gauche, en arrière : Gérard marié à Béatrice Giroux, r. Ste-Corinne; Arthur marié à Obéline Poulin, r. Ste-Corinne; Alfred (Freddy), marié à Adrienne Latulippe, r. Ste-Corinne; Joseph (Jos) marié à Annette Lacombe, 1^{re} avenue Beauceville.

1^{re} rangée : Thérèse mariée à Armand Pomerleau, 1^{re} avenue, Beauceville; Joséphine Nadeau, Éleucippe Cloutier et Adrienne mariée à Léon Routhier, r. Ste-Corinne.



Arthur Cloutier et Obéline Poulin, dans la fierté de leur quarantaine.

Photo de noces de Arthur Cloutier et de Obéline Poulin (r. Ste-Corinne, Beauceville). Le jeune couple s'unissait le 28 août 1929. De ce mariage sont issus actuellement 12 enfants, 28 petits-enfants et 9 arrière-petits-enfants.



Voici une famille ancestrale, celle de M. et Mme Adolphe Poulin (Thaïs Breton) dont la descendance se retrouve principalement à Beauceville.

Partis de St-Simon, lui et ses parents, M. et Mme Augustin Poulin, se rendirent à travers les « clos » jusqu'à St-Benjamin dont ils furent les premiers colons. Puis Adolphe fonde une famille et s'installe dans la « route de comté », limites séparant St-Odilon de Beauceville.

Sur cette photo prise en 1915, nous retrouvons de droite à gauche :

1^{re} rangée : Vistoria-Rose (Mme Émile Maheux, r. St-Philippe); Marie-Anne (Mme Edmond Bisson, r. Ste-Corinne); Obéline (Mme Arthur Cloutier, r. Ste-Corinne); Albertine (Mme Clermont Bolduc, Morisset-Station).

2^e rangée : Mme Adolphe Poulin, Hormidas (marié à Yvonne Poulin, St-Odilon); Dolorosa (Mme Roméo Drouin, Ste-Anges); M. Adolphe Poulin, Rose-Aimée (Mme Adélard (Jean) Poulin, r. Ste-Corinne).

1^{re} rangée : Léonard (marié à Blanche Morin, St-Odilon); Adolphe Junior (marié à Angéline Provençal, 1^{re} avenue, Beauceville); Alexinas et son jeune époux Daphée Giroux (r. Ste-Corinne) et Napoléon (marié à Rose-Aimée Roy, r. St-Charles).





M. et Mme Arthur Cloutier, en 1970, à l'aube de leur soixantaine.



La ferme de M. et Mme Arthur Cloutier telle qu'elle apparaissait en 1955.

Tous les bâtiments, y compris la maison familiale, ont été construits par M. Cloutier.

C'est là qu'en 1929, le jeune couple aménageait dans la partie droite de cette maison. Les autres parties se sont ajoutées au fur et à mesure que la famille s'agrandissait.



Photo prise en 1954 lors du 25^e anniversaire de mariage de M. et Mme Arthur Cloutier qu'on voit ici entourés de leurs douze enfants.

En arrière, de droite à gauche: Paul-Eugène, Jean-Robert, Raymonde, Rolland, Jeanne d'Arc, Carmelle, Gaétan.

2^e rangée: Ghislaine, Camille, Mme Cloutier, M. Cloutier, Marie-Paule.

1^{re} rangée dans le même ordre: Christiane, Catherine

Fait à signaler: tous, à l'exception de M. Cloutier, sont encore vivants en 1985.



Adolphe Champagne et Cécile Gilbert mariés le 20 février 1928. Nombre d'enfants : 4.



Marcel Lacombe et Anna Roy mariés le 12 septembre 1936. Nombre d'enfants : 14.

Famille Marc Champagne



Marc Champagne et Gaétane Lacombe.
Sur la photo de gauche à droite : Maxime, Marc, Gaétane, Nadine.

Marc Champagne et Gaétane Lacombe se sont mariés le 16 août 1969. Ils ont eu deux enfants : Maxime et Nadine. Ils se sont établis au Rang Fraser en 1973. Marc est natif de St-Joseph de Beauce et Gaétane de Beauceville.

Famille Paul Toulouse



M. Paul Toulouse marié à Lynda Mathieu le 3 septembre 1977 à Beauceville. De cette union sont nés 2 enfants.

Paul 22 ans. Lynda 26 ans. Les enfants : Éric 5 ans, Philippe 6 mois.

DÉPANNEUR
GROLEAU

643 - 9^e AVE DE LÉRY

SERVICE DE PNEUS
GROS-LOT

POSÉS — BALANCÉS

HOMMAGES

150^e

PAUL—E. DESCHENES, d.s.s
Directeur

Représentants

Cloutier René
Fortin Denis
Giguère Grégoire
Giguère Jacquelin

Lacombe Raymond
Poulin Hector
Poulin Rémi
Proulx Denis R.

Odette Grenier
Secrétaire

638 C. Boul. Renault,
Beauceville Est

Tél. : 774-3387

La Solidarité

Compagnie d'assurance sur la vie



DU GROUPE SOLIDARITÉ UNIQUE

Établie à Beauceville depuis 1956

La Famille Noël Daigle



Romain Daigle
1862-1938

Hommage
à nos
ancêtres

Mariés en 1890
à Beauceville



Victoria Caron
1872-1956

N
O
É
L

D
A
I
G
L
E



A
L
I
N
E

B
U
S
O
U
E

Marié le 30 mars 1932



1^{re} rangée de gauche à droite : Pierrette, Aline, Marcelle, Noël, Estelle
2^e rangée de gauche à droite : Réjeanne, Gilles, Gaétan, Jean-Paul, Rénald, Claudette, Pauline, Madeleine

Famille Antonio Daigle



Famille Philippe Daigle (Antonio) et de Yvette Rodrigue (Rosaire) mariés le 8 août 1970. Sonia et Dan.



Rosaire Rodrigue (Pit) marié le 16 octobre 1943 à Rollandé Poulin (Jean) onze enfants ont scellé cette union: Yvon, Louise, Suzanne, Monique, Marie-Rose, Jean-Louis, Yvette, Jeannine, Lina, Mario et Roger.



Partie de chasse en 1983, sur la photo Charlemagne Frenette, Philippe, Marquis et Benoit Daigle.



De gauche à droite avant: Marie-Ange, Hermance, Gilbert (Moise), Antonio Daigle (Romain), Léopold, Lorenzo.

2^e rangée: Nicole, Mariette, Lucette, Monique, Léon.

3^e rangée: Benoit, Rosaire, Clarisse, Jacqueline, Camille

4^e rangée: Philippe, Marquis, Normand, Doris et Roger sont décédés en bas âge

Familles Charles et Frédonia Denis



9^e génération des Denis au Québec: Charles Denis et Valérie Veilleux. *Debout, de gauche à droite*: Ephrem de Coaticook, marié à Rolande Poulin le 04-07-1936. Gaudias de St-Gédéon, marié à Anny Cooper le 05-08-1924.

Sœur St-Pierre-Damien, Rosa, religieuse de Jésus-Marie de Sillery, maîtresse des novices, supérieure et provinciale. Joseph, prêtre, ordonné le 29-06-1934, à Beauceville. Professeur à Lévis, vicaire à Lambton, vicaire et desservant à St-Joseph, curé de St-Cyprien, St-Côme et de St-Georges de 1964 à 1980.

Sœur Ste-Valérie, Amélia, décédée en 1966, économiste au collège Jésus-Marie de Sillery. Bernadette de Beauceville, mariée à Osias Labbé le 05-07-1927.

Frédonia de Beauceville, mariée à Jeanne Busque le 02-07-1934, en première noce. Frédonia épouse Adrienne Poulin, fille de Louis à Lazie le 19-05-1984, en 2^e noce.



10^e génération: Frédonia et Jeanne Busque. *De gauche à droite*: Colette mariée à André Bolduc. Michel, cuisinier. Claire mariée à Marcel Rancourt. Jean-Charles, employé au gouvernement du Québec. Lucille mariée à Clément Drouin. Céline mariée à Eugène Poulin. Normand marié à Pauline Bouffard.

Famille Wilfrid Duval

Jean-Baptiste Duval, ancêtre « Menon », 1798–1888, Félicité Grondin, son épouse, 1803–1871 ; Wilfrid a un frère Jean, prêtre retraité, 1898.



25^e anniversaire de mariage 1949.

1^{re} rangée : Noëlline mariée demeure à Cap-Rouge ; Wilfrid Duval, voyageur, 1900–1975 ; Marie-Ange Bernard, son épouse, 1904–1962 ; Simon, coiffeur, Montréal

2^e rangée : Jean, électricien, Benoit, employé chez Beauce Auto ; Claudette, mariée demeure à St-Victor ; Jacques, employé chez Lufly Ltée ; Charlotte mariée demeure à Beauceville ; Charles-Édouard, ex-directeur hôpital, Jules, propriétaire de Beauce Auto ; Liette, mariée demeure à Thetford-Mines ; Bernard, superviseur à Formules d'Affaires Moore.



Joseph Duval, forgeron, 1835–1914 ; Geneviève Poulin, son épouse, 1840–1910



Charles Duval, cultivateur, 1873–1901 ; Joséphine Grondin, son épouse, 1878–1918



Famille Jacques Duval. 1^{re} rangée : Luce Cloutier, 1930, fille de Jos.-É. ; Jacques, 1927, fils de Wilfrid ; Marie, techn. de laboratoire à Québec.

2^e rangée : Diane, employée du Gouvernement à Québec ; Jocelyne, infirmière-auxiliaire à Beauceville ; France, éducatrice spécialisée en musique.

3^e rangée : André, étudiant ; Denys, étudiant, Serge, infirmier autorisé ; Louis, employé aux Formules d'Affaires Moore.

Hommage à nos ancêtres



Les Doyon sont heureux de participer au 150^e anniversaire de la paroisse de St-François de la Beauce. Le 4 juillet 1742, Charles-Amador Doyon fut le premier Doyon à s'établir à St-François de la Beauce. L'endroit où venait se fixer Charles-Amador Doyon, était situé sur le côté sud-ouest de la rivière Chaudière.

Cette terre, il l'obtint de François Daine; celui-ci l'avait reçue, deux mois auparavant, du Seigneur Rigaud de Vaudreuil. François Daine avait acheté cette terre non pour la défricher, comme le voulait le Seigneur, mais plutôt en vue d'y commercer les fourrures avec les Indiens.

La terre de Charles Doyon à St-François, ayant été ouverte l'une des premières devint comme l'embryon de la future paroisse. C'est elle qui eut la première route de l'endroit ainsi que la première maison d'école et la première fromagerie du canton. Une boutique de forge devait s'y élever plus tard. Une chapelle, la première de la paroisse, fut érigée à quelques arpents de la maison. C'est dans cette chapelle que furent célébrés, de 1765 à 1783, les offices divins. On y voyait souvent, au cours des cérémonies religieuses, un grand nombre d'Indiens Abénaquis priant d'un côté de l'autel, tandis que les Blancs occupaient l'autre côté.

Charles Doyon fut toujours considéré comme le premier colon résidentiel, de toute la paroisse de St-François de Beauce. La colonisation Seigneurie Rigaud-Vaudreuil (qui comprenait le même territoire que celui de la paroisse de St-François) commença donc de façon effective vers cette époque.

Fidèles à la tradition, les Doyon restèrent attachés à la terre ancestrale de 1742 à nos jours: En voici les noms. Charles-Amador Doyon, Charles Doyon, Jean-Baptiste Doyon, Narcisse Doyon, Sigefroid Doyon, Joseph Doyon, J.-Alonzo Doyon, Maurice Doyon.

La terre et la maison ancestrales des Doyon à St-François de Beauce. Peut-on ne pas admirer des vaillants défricheurs, qui nous ont donné la vie, et qui ont abattu nos forêts pour en faire des champs. Ils ont assuré à leurs descendants la possession de la maison paternelle, la terre des ancêtres qui était pour eux un sentiment aussi sacré que les liens du sang. Aussi c'est à eux qu'on pourrait attribuer ces vers d'un poète canadien: « Que l'amour des champs te garde où vécut ton ancêtre, que tes jours s'écoulaient riants près du clocher qui l'a vu naître, que les exemples d'autrefois te forment une âme très fière, capable d'écouter la voix des morts qui dorment sous la terre »

Un artisan retraité



Patrick Doyon fils de Joseph Doyon et de Florida Thibodeau, est né à St-François en 1914

Dès son jeune âge il s'est intéressé et a pris une part active aux différents mouvements et organismes de sa place natale.

Membre fondateur de la jeunesse Ouvrière Catholique, il en a été le premier secrétaire. Ce mouvement d'action catholique accomplissait un travail très effectif auprès de la jeunesse ouvrière, tant sur le plan paroissial que civique.

Membre de la Caisse Populaire depuis 1934 il est présentement le plus ancien de ceux qui ont fait partie d'un Conseil de cette institution.



Ayant suivi des cours sur la coopération au Collège de Ste-Anne de la Pocatière, il a également été un des membres fondateurs du Magasin Coopératif de sa ville et il en a été le premier secrétaire-trésorier.

Au début des années 40 il s'est orienté vers une nouvelle carrière. Il a suivi des cours et il a fait des stages en horlogerie; de sorte qu'en 1945 il ouvrait à son compte un commerce de bijouterie qui n'a cessé de prospérer, au service de sa clientèle dans la réparation et la vente pendant 39 ans, soit jusqu'en 1984. Diplômé en gemmologie le 2 mars 1959, il a été reconnu maître-horloger-bijoutier.

Il a été membre fondateur de la Corporation des Maîtres-horlogers-bijoutiers et président de la section Beauce et membre de l'exécutif provincial de cette Corporation durant plusieurs années.



Durant les années 50 il a été secrétaire-trésorier de la Commission scolaire de Beauceville, soit au moment de la construction de l'école Mgr de Laval. Plus tard il fut commissaire lors de la construction de l'école De Léry dont il trouva le nom.

S'intéressant à l'histoire locale et au patrimoine en général, il a été membre fondateur de la Corporation Rigaud-Vaudreuil, organisme encore actif à Beauceville.

Toujours amateur de la nature il a participé à la fondation de l'Association pour la Protection de l'Environnement du Lac Fortin (A.P.E.L.F.).

Patrick Doyon est marié à Anne-Marie Poulin également née à St-François. Cette dernière a fait une carrière dans l'enseignement et, elle a aussi secondé son mari dans son entreprise. Patrick et Anne-Marie sont les parents de trois filles, Lucie, Chantal et Brigitte et les grands-parents de trois garçons et une fille.

Nous croyons que Monsieur Doyon bénéficie maintenant d'une retraite bien méritée.

Famille Gérard Doyon

Gérard
Doyon



Lucienne
Roy

Mariés le 26 janvier 1941

Diane, Julie, mère
Lucienne



Blaise, Lyse, père
Gérard

Hommage à la Famille Clément Doyon



Famille Gédéon Doyon : Catherine, Roland, Agathe, Paul, Clément, Anne, Maurice, Georgette, Philippe, Gédéon, Joséphine Rodrigue, Denis, Hélène, Alfreda, Viateur.



Gisèle et Clément Doyon.



Marie Doyon



Lucie Doyon et Renaud Giguère.

Famille Florian Doyon, Lucienne Veilleux et les enfants



M. Florian Doyon (surnommé « Floune ») s'est marié avec Lucienne Veilleux le 3 juin 1939. Ils ont 4 enfants : Jean-Claude, Paul-André, Marc et Hélène.

M. Doyon a été le fondateur de l'entreprise « Doyon et fils enr. », fermée en 1974, une manufacture de tuyaux de béton et de drains agricoles. Il a aussi pris part à la vie sociale de Beauceville comme marguillier, chevalier de Colomb, Président de l'O.T.J., et membre du Club Rotary.

Il est décédé le 17 mars 1977, à l'âge de 68 ans. Mme Doyon est décédée le 25 avril 1983, à l'âge de 66 ans.



Jean-Claude, marié à Ginette Maheux (fille de Louis-Philippe), le 15 août 1964. Ils ont une fille, Claudelle. Jean-Claude est décédé le 23 février 1978, à l'âge de 36 ans. Ginette demeure toujours à Beauceville.



Paul-André, marié à Claire Bolduc (fille d'Antony), le 8 décembre 1973. Paul-André et Claire ont trois enfants : Yannik, Karine et Jérôme (décédé à l'âge de trois mois). Ils demeurent à Breakeyville.



Marc, marié à Madeleine Pelletier, le 7 décembre 1974. Ils ont deux enfants (Katia et Vincent), et ils demeurent à Beauceville.



Hélène, mariée à Jacques Légaré, le 7 décembre 1984. Ils habitent à Beauceville, dans la maison familiale, qui a été construite par l'arrière-grand-père, Léon Doyon.

Famille Jean-Claude et Nicole Drouin

Je suis né à St-Victor en 1943 à l'emploi plus de 10 ans chez Victor Wollen et maintenant 13 ans chez les Pavages Sartigan de St-Victor et aussi copropriétaire du Bar 108 Inc. J'ai épousé Nicole Bolduc de Beauceville et nous sommes demeurés au quatre chemins de St-Victor 9 ans. Présentement, je demeure sur la route 108 à Beauceville. Mon

épouse, née le 5 avril 1946, Nicole est à l'emploi chez H.P. Gilbert Inc. de St-Victor; de cette union nous avons eu trois enfants: Kathy, née le 16 octobre 1972 à St-Victor, Yanick, né le 10 mars 1976 à St-Victor, Bianka née le 18 janvier 1978 à Beauceville. Nous aimons résider à Beauceville et trouvons les gens très accueillants.



Jean-Claude Drouin né le 2 décembre 1943.



Nicole Bolduc née le 5 avril 1946.



Maison construite en 1977, route 108 Beauceville-Ouest.



Kathy, née le 16 octobre 1972



Yanick, né le 10 mars 1976



Bianka, née le 18 janvier 1978

Famille Martin Drouin



La famille de Martin Drouin et Bibiane Rodrigue
Martin Drouin fils de feu Jules-Aimé Drouin et de Françoise Rodrigue
Bibiane Rodrigue fille de feu Joseph Rodrigue (Georges) et de Fernande Boutin
Leur fils Steve

Charly Dépanneur Enrg.

110, 107^e rue
Beauceville Est 774-3789

Concessionnaire de LOTO-QUÉBEC avec valideuse

CLUB VIDÉO CINÉ-SOIR

Rotation mensuel de cassettes VHS et BETA

POUR LE 150^e. DONNONS-NOUS TOUS LA MAIN ET CÉLÉBRONS EN HARMONIE

Famille Rémi Faucher



Grâce à votre générosité gens de Beauceville et des environs nous avons vécu et je compte sur vous pour vivre encore plusieurs années avec vous et pour vous. Soit pour réparer ou faire de nouvelles installations, merci sincère pour votre encouragement Aussi dans notre belle communauté nous pouvons vivre notre foi de baptisé avec l'aide de plusieurs organismes religieux. Que cette année du 150^e anniversaire soit une occasion pour nous de refléter davantage tout ce que nos pionniers ont construit de beau et de bon pour nous.

Je suis venu à Beauceville en 1965 pour y travailler chez Gaston Lessard, Radio, T.V. Marié avec Huguette Paquet à St-Zacharie, notre paroisse natale, le 10 septembre 1966. De notre union sont nés :



Marie Josée en 1967.
Étudiante en tech. d'éducation spécialisée.
L'un de ses passe-temps favori est : « le patinage artistique »



Stéphane en 1969.
Étudiant à la polyvalente St-François en 4^e secondaire.



Pierre en 1970.
Étudiant à l'école Jésus-Marie en 3^e secondaire.
Il aime le scoutisme.



Christian en 1976.
Il est en 3^e année et travaille très fort.

Remi Faucher
Antennes paraboliques
VENTE & INSTALLATION DE TOUR, ANTENNE, T.V.
222 Ave. Lambert
Beauceville Ouest

Tel. 774.6428

Famille Jean-Louis Fecteau



Famille Wilfrid Fecteau, épouse Rachel Veilleux, mariée le 8 novembre 1915; de cette union sont nés 10 enfants dont 8 encore vivants. *Assis*: M. et Mme Fecteau. *Debout*: Denis, Rosaire, Éva-Reine, Jean-Noël (décédé), Jacqueline, Roméo, Jacques, Jeanne D'Arc, Jean-Louis, Yvonne n'apparaît pas sur la photo étant décédée il y a quelques mois.



Famille Jean-Louis Fecteau, épouse Marie-Marthe Bourque, mariée le 12 août 1961 de cette union sont nés Richard 22 ans travaillant chez Loroga, Serge 20 ans travaillant chez Procycle.



La maison familiale construite par Wilfrid Fecteau et ses fils en 1946.

Jean-Louis Fecteau l'a rénovée en 1982 avec le grand espace qu'elle nous procure, nous accueillons des filles en foyer d'accueil.



Une partie de la ferme familiale de M. Wilfrid Fecteau que son fils Jean-Louis cultive toujours avec l'aide de son épouse et ses deux fils. Nous élevons des bovins de boucherie. Jean-Louis est aussi travailleur de la construction.

Famille Louisda Fecteau



Gabrielle et Adrienne étaient deux jumelles, filles de M. et Mme Paul Veilleux. Le 21 septembre 1950, elles décidèrent de fonder un foyer à deux. Adrienne épousa Louisda Fecteau, mesureur de St-Alfred et Gabrielle épousa Henri Roy, commerçant de bois. Ils se marièrent en l'Église de Beauceville.



Le foyer de Louisda Fecteau est composé de cinq enfants. *De gauche à droite*: Diane, étudiante; Michel, actuaire; Gilles, vétérinaire; Louisda et Micheline, infirmière
En bas: Christine, la cadette et Adrienne



Micheline, infirmière, unit sa destinée à Denis Pouliot, contracteur de Ville St-Georges, le 2 mai 1981 en l'Église de Beauceville. Le premier enfant, une fille née le 31 janvier 1984. Elle s'appelle Marie-Pier. Ils résident à Ville St-Georges.



Michel, actuaire, maria Marie Domingue, secrétaire de Ville St-Georges, le 15 mai 1982 en l'Église de St-Georges. Le premier enfant, une fille née le 4 avril 1985. Elle s'appelle Isabelle. Ils résident à Greenfield Park. Isabelle n'a que quatre jours.

Famille Louis-Philippe Fortin



4 générations.

Napoléon Fortin né en 1889 marié à Marie-Laure Boiduc.

Louis-Philippe Fortin né le 31 mai 1920 marié à Hélène Toulouse.

Louiselle Fortin née en 1944 mariée en 1969 à Roland Poulin

Maxime né le 16 mai 1977.



Louis-Philippe Fortin marié le 22 mai 1943 à Hélène Toulouse née le 31 août 1922.



Louis-Philippe Fortin, Hélène Toulouse et leurs petits-enfants : Steeve Roy, Magalie Roy, Sébastien Fortin, Dominique Fortin, Caroline Fortin, Maxime Poulin.



Louis-Philippe Fortin, Hélène Toulouse et leurs enfants : Louiselle Fortin (Roland Poulin), Jocelyne Fortin (Claude Roy), Gaétan Fortin (Nicole Roy), Markis Fortin (Renée Pépin) à l'occasion du 40^e anniversaire de mariage.

Famille de Gaétan Fortin et Nicole Roy



Gaétan est le fils de Louis-Philippe Fortin, Nicole est la fille de Marcel Roy, mariés le 21 septembre 1968. De cette union sont nés 3 enfants.



Sébastien 10 ans.



Dominic 8 ans.



Caroline 6 ans.

Le Dr. Léonard Fontaine, m.d., Gaby Poirier, son épouse, et leurs enfants sont heureux de participer à la célébration du 150^e anniversaire de la paroisse St-François de Beauceville, et souhaite aux organismes et à la population en général des progrès et des succès constants.

Léonard Fontaine, m.d.,
Gaby Poirier
Jean-Yves m.d.,
Jean-Pierre, Pharm.,
Jean-Claude, Arp. Géom.,
Jean-Guy, m.d.,
Marie, architecte,
Elisabeth, m. Act. Phys., e.e.m.